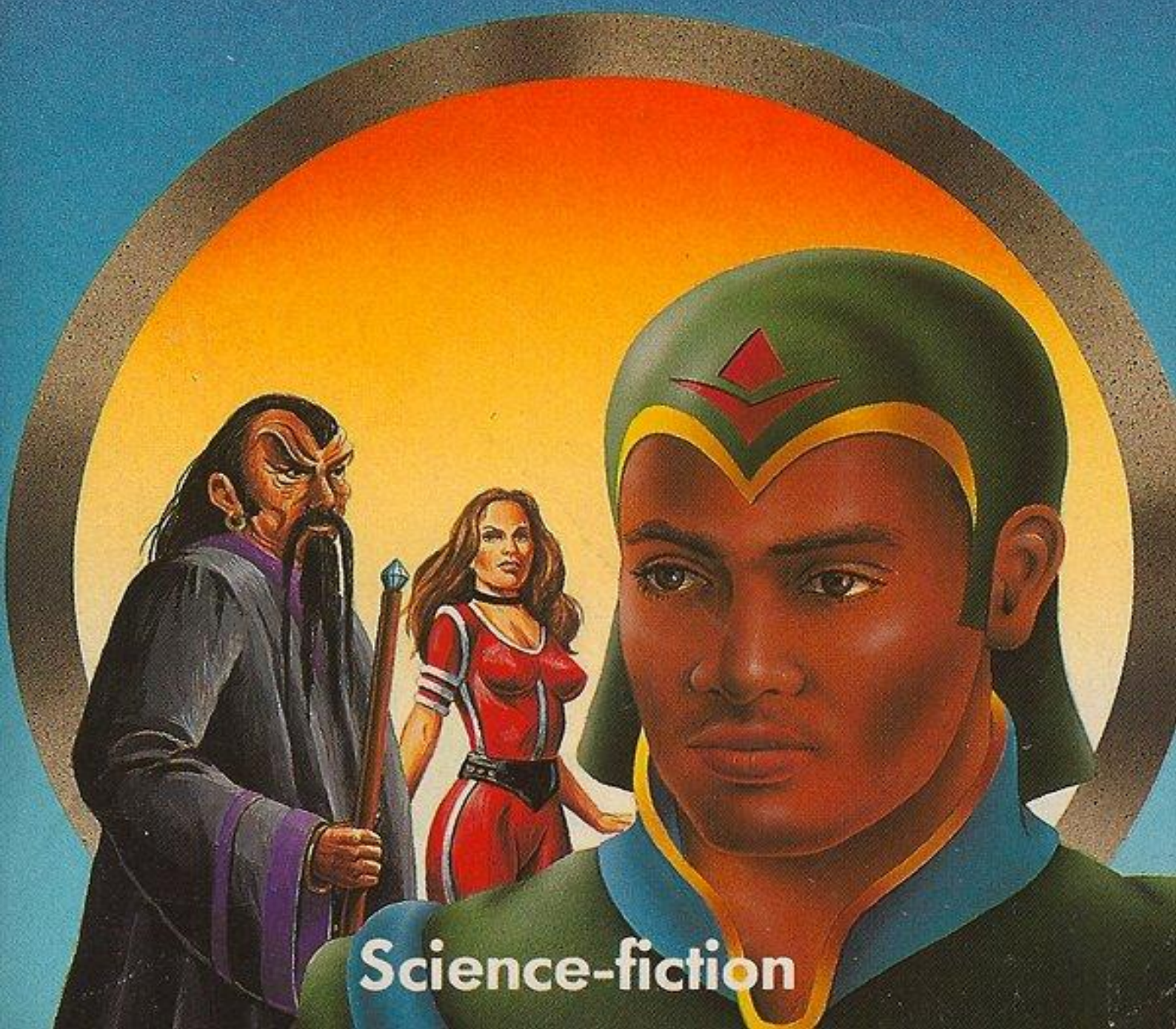




ROBERT SILVERBERG

# Shadrak

## dans la fournaise



Science-fiction



**ROBERT SILVERBERG**

# **SHADRAK DANS LA FOURNAISE**

Traduit de l'américain par Robert Louit



ÉDITIONS J'AI LU

Pour Norbert Slepyan

Ce roman a paru sous le titre original :  
SHADRACH IN THE FURNACE

Robert Silverberg, 1976

Traduction française :  
Éditions Robert Laffont, S.A., 1981

# 1

Dans neuf minutes, le jour va se lever sur la grande cité d'Oulan-Bator, capitale du monde reconstruit. Éveillé depuis quelque temps déjà, le Dr Shadrak Mordecai s'agite nerveusement dans son hamac. Il considère d'un œil sombre l'écran de son terminal, lumineux petit cercle vert encastré dans le mur. La date s'y inscrit en lettres rouges :

Lundi  
14 mai  
2012

Comme à l'ordinaire, le Dr Mordecai n'a pu dormir que quelques heures. Toute l'année, il a souffert d'insomnies. Cette incapacité à trouver le sommeil constitue sans doute un message de son cortex, mais il n'a su jusqu'ici le déchiffrer. Au moins, aujourd'hui, ne s'est-il pas éveillé sans raison : de grandes épreuves et des difficultés s'annoncent pour lui. Mordecai est le médecin personnel du khan Gengis II Mao IV, Prince des Princes et Président des Présidents – autrement dit, maître de la Terre. En ce jour, le vieux Gengis Mao doit subir une greffe de foie, la troisième en sept ans.

Le souverain dort à moins de vingt mètres, dans une suite contiguë à celle de Mordecai. Dictateur et docteur occupent des appartements résidentiels au soixante-quinzième étage de la Grande Tour du Khan, magnifique aiguille d'onyx qui jaillit de la poussière brune du plateau mongol. À l'instant même, Gengis Mao jouit d'un sommeil profond : les yeux sont immobiles sous les lourdes paupières ; la position du dos favorise un repos enviable ; la respiration est calme, égale ; le pouls régulier ; le

niveau hormonal monte normalement. Mordecai sait tout cela car il porte, dans la chair de ses bras, de ses cuisses et de ses fesses, des implants perceptifs qui le renseignent à tout instant, par télémesure, sur les processus vitaux du khan. Il a fallu à Mordecai toute une année de formation intensive pour apprendre à déchiffrer les données d'entrée, les petits élancements, les frémissements, les pulsations et les démangeaisons qui constituent le code de représentation analogique des principales fonctions corporelles du président. Mais à présent, c'est devenu pour lui une seconde nature. Ici, un chatouillement indique un embarras digestif ; là, un battement signale une paresse de la vessie ; ailleurs, un picotement décrit un déséquilibre salin. Shadrak Mordecai éprouve le sentiment de vivre dans deux corps, mais il s'y est habitué. La précieuse existence du président se trouve ainsi garantie par son vigilant médecin. Officiellement, Gengis Mao a quatre-vingt-sept ans, peut-être est-il plus vieux encore, mais son corps, assemblage de greffons et d'organes artificiels, possède la force et les réflexes de celui d'un homme de cinquante ans. Le président désire reculer la date de sa mort jusqu'à l'achèvement de son œuvre terrestre – il désire, en somme, la reculer à l'infini.

Et comme il dort bien, en cet instant ! Automatiquement, Mordecai lit et relit les données qui ont trait à ses systèmes autonomes : respiratoire, digestif, endocrinien, circulatoire – tout marche à merveille. Plongé dans un sommeil sans rêves (les yeux immobiles), allongé comme à son habitude sur le flanc gauche (légère pression aortique), le président émet de petits ronflements (réverbérations dans la cage thoracique) et n'éprouve manifestement aucune angoisse à l'idée de sa prochaine opération. Mordecai envie son calme. Il est vrai que, pour Gengis Mao, les greffes d'organes sont chose familière.

À l'instant précis où le jour point, le médecin se lève, s'étire, traverse nu sa chambre aux dalles fraîches et sort sur le balcon. Vers l'est, une aurore bleutée se répand dans le ciel, l'air est vif et froid, un vent coupant souffle sur la plaine, une forte brise du sud parcourt la Mongolie, de la Grande Muraille en direction du lac Baïkal. Elle agite les drapeaux de Gengis Mao à Sukhe-Bator, la plus grande place de la capitale, et fait trembler les fleurs

roses des massifs de tamaris. Shadrak Mordecai aspire profondément et étudie la ligne d'horizon, comme s'il guettait quelque éloquent signal de fumée venu de Chine. Mais aucun signal ne vient ; seuls les fourmillements et les pulsations de ses implants continuent de carillonner l'impérieuse bonne santé de Gengis Mao.

En bas, tout est tranquille. La ville dort, à l'exception de ceux qui doivent déjà se rendre au travail ; les Mongols sont peu sujets à l'insomnie. Mordecai l'est, pour sa part ; aussi bien n'est-il point mongol. Sa peau est noire, du noir de l'Afrique, bien qu'il ne soit pas davantage africain. Sa silhouette est haute – pas loin de deux mètres – et élancée, ses cheveux sont épais et crépus, ses lèvres pleines, il a de grands yeux, bien écartés, un nez large quoique busqué. Parmi cette population à la peau dorée, au nez pointu, à la chevelure raide et soyeuse, le Dr Mordecai est loin – trop loin à son goût, peut-être – de passer inaperçu.

Il s'accroupit, se relève, s'accroupit, se relève, ciseaux des bras. Chaque matinée débute ainsi par une séance de gymnastique, nu sur le balcon, exposé à l'air glacé. Mordecai a trente-six ans, et, bien que son poste au gouvernement lui assure l'accès à l'antidote Roncevic, bien que lui soit de ce fait épargnée la terreur du pourrissement organique qui obsède la plupart des deux milliards d'habitants de la planète, il considère que trente-six ans est un âge où l'on doit commencer à prendre les mesures qui mettront le corps à l'abri des inévitables ravages du temps. *Mens sana in corpore sano* : vas-y Shadrak, tords et plie, fouette la carcasse, et que le yin équilibre le yang ! Il est en parfaite santé, ses organes sont ceux qui l'équipaient lorsqu'il jaillit du ventre maternel, par une froide journée de 1976. Accroupi, debout, accroupi, debout, ne ménage pas ta peine ! Il lui semble parfois étrange que ses vigoureux exercices matinaux n'éveillent pas Gengis Mao, mais il se rappelle alors que la circulation des données téléométriques ne s'opère que dans un sens : tandis que Mordecai se dépense sur son balcon, le président continue de ronfler paisiblement.

Hors d'haleine et en sueur, le corps parcouru de légers frissons, Mordecai décide enfin qu'il a pris assez d'exercice. Il se

sont réceptif, pleinement vivant, et à peine inquiet de l'épreuve chirurgicale qui s'annonce. Il se lave, s'habille, programme son petit déjeuner, aussi léger qu'à l'habitude, et s'attaque à la routine des tâches du matin.

Le voici donc devant Interface Trois, qui lui donne quotidiennement accès à la suite de son maître le khan. Il s'agit d'une massive porte en losange, haute de deux mètres et demi. Du bronze soyeux de sa surface pointent les cylindres de dix-huit groins verruqueux dont le diamètre varie de trois à neuf centimètres. Certains sont des senseurs ou des détecteurs, d'autres des circuits audio, d'autres, enfin, des armes mortelles ; Shadrak n'a nul moyen de les distinguer. Le détecteur d'aujourd'hui peut se transformer demain en canon laser. C'est grâce à cette distribution aléatoire des fonctions que Gengis Mao parvient à tromper les assassins sans visage qu'il redoute si fort.

— Shadrak Mordecai au service du khan, annonce d'une voix nette le médecin.

Il espère s'être adressé au micro du jour.

Interface Trois se met à bourdonner doucement et livre la déclaration de Mordecai à une analyse d'empreintes vocales, tandis que le corps du médecin est soumis à toutes sortes de vérifications : thermogénèse, examen statesthésique, contexture olfactive, et ainsi de suite. Que l'une de ces données vienne à s'écarter de son profil préétabli et Mordecai pourrait se retrouver immobilisé par les boucles de mousse qui gicleraient soudain de la porte, tandis que des gardes viendraient enquêter. Toute résistance à ce point pourrait entraîner l'élimination immédiate du suspect. Cinq interfaces semblables à celle-ci garantissent les cinq accès aux appartements du président, et jamais l'on ne vit système plus diabolique. Dédale en personne n'aurait pu dresser barrières plus astucieuses autour du roi Minos.

Une micro-seconde suffit à décréter que Mordecai est bien Mordecai et non quelque rusé simulacre en mission régicide. Dans le chuintement uni de joints parfaitement usinés et le frôlement de gonds impeccables, le panneau extérieur de l'interface se met à coulisser. Le docteur pénètre à l'intérieur

d'un compartiment aux murs de pierre où il tient à peine. Une antichambre qui ne ferait le bonheur d'aucun claustrophobe. Il lui faut y demeurer une autre micro-seconde, le temps que tout l'examen soit répété, et ce n'est qu'après avoir donné satisfaction qu'il sera admis dans l'appartement impérial proprement dit. « La redondance, a déclaré Gengis Mao, est la voie principale de notre survie. » Mordecai l'approuve. Le franchissement compliqué de ces interfaces n'est que broutille à ses yeux ; cela fait partie de l'ordre normal de l'univers et ne l'incommode pas plus que de tourner une clé dans une serrure.

La pièce attenante à Interface Trois, côté intérieur, est une caverne sphérique connue sous le nom de Surveillance Vecteur Un. Pour Gengis Mao c'est, littéralement, une fenêtre ouverte sur le monde. Une éblouissante batterie d'écrans de cinq mètres carrés ; chacun s'y étage du sol au plafond et présente un panorama sans cesse changeant d'images transmises par les milliers de caméras espions disposées aux quatre coins de la planète. Il n'est pas d'édifice public tant soit peu important qui ne possède son mouchard ; des détecteurs balaient toutes les grandes artères ; un corps spécial d'ingénieurs s'emploie à modifier constamment les emplacements de caméras, à installer des appareils dans les recoins jusque-là négligés. Encore les objectifs ne sont-ils pas tous fixes. Les satellites espions quadrillent le ciel en si grand nombre que si l'on pouvait matérialiser le tracé de leurs orbites à l'aide de fils de soie, la Terre se trouverait emmaillottée d'un cocon serré. Au centre de Surveillance Vecteur Un, un vaste tableau de contrôle permet au khan, qui passe là des heures d'affilée, installé sur un élégant siège en forme de trône, de maîtriser le flot d'informations fourni par cette foule d'yeux. Du bout des doigts, il pianote les indicatifs d'appel et peut à loisir contempler ce qui se passe à Tokyo ou Bangkok, à New York ou Moscou, à Buenos Aires et au Caire. La définition des myriades d'objectifs est d'une telle netteté que le khan est en mesure de distinguer à cinq kilomètres la couleur des yeux d'un homme.

Lorsque le président n'utilise pas Surveillance Vecteur Un les écrans ne fonctionnent pas moins de façon ininterrompue, l'unité pilote engloutit en ordre quelconque les données



fournies par les innombrables points de collecte. Les images se succèdent ; l'une glisse furtivement sur un écran pour disparaître au bout d'une seconde ou deux, l'autre persistera de manière à fournir une séquence cohérente de plusieurs minutes. Shadrak Mordecai, qui doit chaque matin traverser cette pièce afin de se rendre auprès de son maître, a pris l'habitude de rester quelques instants en contemplation devant ce courant vertigineux d'images bariolées. Mordecai a donné un nom secret à cet interlude quotidien : c'est sa « visite au service de traumatologie » – cette dernière expression désignant à ses yeux le monde en général, vallée de larmes et de dégénérescence physique.

Il se tient à présent au milieu de la salle et observe les souffrances du monde.

Le défilé semble plus saccadé aujourd'hui ; l'ordinateur géant doit être secoué de tics : ses ordres sautent frénétiquement d'un œil à l'autre et les images clignent dans l'affolement. Parfois, tout de même, un flash compréhensible. Un pauvre clébard boitille dans une rue gorgée de détritrus. Une négrillonne aux grands yeux et au ventre gonflé se tient toute nue dans une ravine où tourbillonne la poussière, elle pleure en suçant son pouce. Une vieille aux épaules tombantes ploie sous des baluchons noués avec soin, elle traverse la place pavée d'une quelconque ville de la douce Europe, suffoque, porte les mains à sa poitrine, s'écroule avec son barda. Un Oriental parcheminé, calotte verte et ficelle de barbe blanche, émerge d'une échoppe, il tousse et crache le sang. Une foule (des Mexicains ? Des Japonais ?) entoure deux adolescents qui se battent au couteau à découper ; leurs bras et leurs poitrines brillent de stries rouges. Trois enfants se serrent sur le toit d'une maison arrachée, charriée le long des veines grises et mouchetées d'écume blanche d'un fleuve en crue. Un mendiant au profil d'oiseau de proie tend une serre accusatrice. Une jeune femme aux cheveux noirs tombe à genoux sur le trottoir, pliée en deux par la douleur, la tête sur le pavé, tandis que deux gamins l'observent. Une voiture fonce sur une nationale et prend un virage dément pour se perdre dans une secondaire buissonneuse. Surveillance Vecteur Un est comme une vaste

tapisserie aux mille motifs compartimentés ; chaque panneau a quelque chose à dire, un bout d'histoire, provocant, défiant l'entendement. Là-bas, dehors, dans le monde, dans l'énorme service de traumatologie du monde, les deux milliards de sujets de Gengis II Mao IV meurent d'heure en heure, malgré tous les efforts du Comité révolutionnaire permanent. Ça n'a rien de neuf – d'heure en heure, par le passé, tout vivant, au long de sa vie, n'a fait que mourir –, mais en ces années d'après la Guerre virale, ce sont les modalités qui ont changé ; la mort semble tellement plus présente quand tant et tant de gens pourrissent ensemble de l'intérieur, et de si spectaculaire manière ; la putrescence générale, là-bas dans le monde, est d'autant plus poignante que des yeux innombrables en suivent le déroulement. Les caméras du khan enregistrent tout, sans commenter, sans juger ; elles se contentent de couvrir les murs d'un confondant tableau de la condition humaine au début du XXI<sup>e</sup> siècle, version revue et corrigée d'après-guerre.

Cette salle est comme une pierre de touche où chacun, par ses réactions, se révèle. Chez Mordecai, ce tourbillon d'images provoque un mélange de fascination et de répulsion ; c'est une mosaïque folle où s'inscrivent la défaite et la décomposition, le courage et l'endurance ; ces victimes qui défilent sur les écrans, il les aime et les prend en pitié, et les embrasserait s'il le pouvait – il aiderait la vieille à se relever, il placerait quelques pièces dans la main tordue du mendiant, il caresserait le ventre gonflé de la fillette. Mais guérir est le métier de Mordecai, aussi bien que sa vocation. À d'autres, le théâtre de la cruauté de Surveillance Vecteur Un rappelle surtout leur bonne fortune : comme ils ont eu le nez creux de se hisser jusqu'aux hautes sphères gouvernementales, et donc aux fournitures régulières d'antidote Roncevic, comme ils ont eu raison de s'attirer les faveurs du président Gengis Mao et de s'assurer une existence exempte de faim, de douleur et de pourrissement organique, bien à l'abri du cauchemar de la vie réelle ! À d'autres encore, les écrans sont insupportables et, loin d'éveiller suffisance et sentiment de supériorité, ils exacerbent une culpabilité intolérable – pourquoi se trouvent-ils ici, sains et saufs, alors qu'eux, les autres, sont là-bas dehors ? Il en est aussi que les

écrans ne font qu'ennuyer : on y voit des drames sans intrigue, des transactions dont on ne comprend pas l'objet, des tragédies sans teneur morale, des coupons sans suite du tissu effiloché de la vie. Quant aux réactions de Gengis Mao, personne ne peut en juger car le masque du khan, en ce domaine comme en tant d'autres, demeure obstinément fermé tandis qu'il manie les commandes. Mais le fait demeure : il passe à Surveillance Vecteur Un des heures entières. La salle, en quelque manière, le nourrit.

Ce matin, Shadrak Mordecai prend son temps, il accorde cinq, huit, dix minutes à l'énorme salle. Gengis Mao dort encore, après tout. Mordecai le sait par ses implants. Personne en ce monde n'échappe à la surveillance ; tandis que les mille yeux de Gengis Mao sondent le globe, le khan endormi est sondé par son médecin. Debout presque immobile près du trône, Mordecai est assailli, de l'intérieur comme de l'extérieur, par une masse d'informations : les données métaboliques de Gengis Mao font vibrer ses implants, telles des cordes pincées ; le scintillement des écrans lui agresse la vue. Il va quitter la pièce lorsque l'un des écrans, tout en haut à gauche, lui laisse entrevoir un instant ce qui est, ce qui ne peut être que Philadelphie. Il est cloué sur place. Sa ville natale : il fut l'un des bébés du bicentenaire, il vint au monde dans la patrie de Benjamin Franklin, il fit fièrement son entrée à l'hôpital Hahnemann, alors que les États-Unis d'Amérique n'étaient plus qu'à quatre mois de célébrer le deux centième anniversaire de leur naissance. Et voici de nouveau Philadelphie, dans le compas de quelque œil satellisé avide d'informations : les totems familiers de l'enfance, l'Hôtel de ville, Indépendance Hall, Penn Center, Christ Church. Son dernier séjour remonte à bien des années. Mordecai vit depuis dix ans en Mongolie. Il fut un temps où il avait du mal à se convaincre de l'existence d'un endroit tel que la Mongolie, terre légendaire du prêtre Jean et de Gengis Khan, mais c'est aujourd'hui Philadelphie qui prend des allures de légende. Et les États-Unis d'Amérique ? Ce groupement de syllabes possède-t-il encore un sens ? Qui aurait pu imaginer que la Constitution de Jefferson et de Madison serait un jour oubliée et que l'Amérique jurerait allégeance à un

suzerain mongol ? Non, c'est là une exagération et Mordecai le sait bien : l'Amérique, comme toutes les autres nations, est gouvernée par une représentation locale du Comité révolutionnaire permanent, cette coalition de groupes radicaux et réactionnaires dont le fonctionnement est assuré à travers des vestiges d'institutions démocratiques. Gengis Mao, le vieux reclus, ne fait que présider le Comité, il n'est qu'une figure lointaine et semi-mythique qui gouverne indirectement et sans conséquence directe sur la vie quotidienne des ex-compatriotes du Dr Mordecai. On ne s'arrête sans doute pas plus, en Amérique, à considérer Gengis Mao comme incarnant l'autorité du Comité révolutionnaire permanent – autrement dit le chef suprême – qu'on ne s' imagine le président de la compagnie électrique locale comme source du courant lorsqu'on tourne l'interrupteur. D'ailleurs, peu d'Américains seraient troublés d'apprendre qu'ils doivent fidélité à un Mongol. La planète entière a démissionné ; terminé, le jeu de la politique ; Gengis Mao gouverne par défaut, parce que tout le monde s'en fout, parce que, dans un monde brisé, épuisé, et qui meurt de pourrissement organique, s'il se trouve quelqu'un, n'importe qui, pour se prêter au rôle de dictateur mondial, c'est au soulagement de tous.

Philadelphie disparaît de l'écran, remplacée par un idyllique panorama tropical – roses et blancs d'une plage en demi-lune, frondaison duveteuse des palmiers, jaunes et écarlates des hibiscus en fleur, et personne à la ronde. Mordecai hausse les épaules et s'en va.

La suite impériale est disposée en cercle ; elle occupe tout le dernier étage de la Grande Tour du Khan, à l'exception de cinq locaux triangulaires, dont l'appartement de Mordecai, plantés, tels des coins, à intervalles réguliers sur son pourtour. Au bout de Surveillance Vecteur Un le médecin se trouve face à trois portes massives, espacées de huit mètres, du côté opposé à l'interface qui lui a permis d'accéder à la salle. La porte de gauche mène à la chambre à coucher de Gengis Mao. Mordecai ne l'emprunte pas – en cette journée, le président aura besoin de tout son sommeil, mieux vaut le laisser tranquille. Shadrak délaisse aussi la porte centrale, celle du bureau privé du khan, et

se présente devant celle de droite, qui donne sur une salle connue sous le nom de Comité Vecteur Un. Mordecai doit la franchir pour atteindre son propre bureau.

Il se soumet à l'examen de la porte et attend son approbation. Toutes les pièces de la suite impériale sont séparées par des barrières également infranchissables, certes moins sophistiquées que les portes principales des cinq interfaces, mais pareillement soupçonneuses : ici, personne ne peut évoluer librement d'une pièce à l'autre. Au bout d'un moment, la porte lui accorde l'accès à Comité Vecteur Un. La salle est grande, sphérique, comme toutes les pièces importantes chez le khan, et brillamment éclairée. Elle occupe, matériellement, le centre de la suite, c'est l'axe autour duquel tourne le reste, et aussi, en un sens moins littéral, le centre nerveux du gouvernement planétaire, du Comité révolutionnaire permanent. Ici, nuit et jour, parviennent des communiqués de cadres du CRP dans chaque cité ; ici, nuit et jour, les pontes du Comité s'installent devant des consoles compliquées, des terminaux scintillants. Ils décident de la politique à suivre et transmettent leurs instructions à de moindres satrapes, dans de lointaines provinces. Toutes les demandes d'antidote Roncevic passent par ici ; c'est à Comité Vecteur Un que sont examinées les candidatures aux greffes d'organes, à la régénothérapie et aux actes médicaux importants. Toutes les affaires relevant de la juridiction des instances régionales du Comité sont réglées ici, selon les principes de la dépolarisation centripète – principal cadeau philosophique de Gengis Mao à l'humanité. Shadrak Mordecai n'a pas la tête politique et il se soucie peu de ce qui se déroule à Comité Vecteur Un mais comme la disposition des lieux l'oblige à nombre de passages quotidiens dans cette salle, il s'arrête parfois afin d'observer les bureaucrates à l'œuvre, comme il s'arrêterait pour étudier le comportement d'insectes bizarres sur une bûche pourrie.

Pour l'instant, semble-t-il, il ne se passe pas grand-chose. En période de crise, les douze consoles sont occupées et Gengis Mao en personne, installé à son super-pupitre, au centre de tout, organise la stratégie en manipulant férocement



l'impressionnante batterie d'appareils sophistiqués qui constitue son réseau de transmissions. Mais on vit des jours tranquilles. La seule crise importante dans le monde se déroule à l'intérieur du foie de Gengis Mao, et elle sera bientôt résolue. Cela fait des semaines que le président ne s'est pas donné la peine de prendre son poste à Comité Vecteur Un. Il préfère s'acquitter de ses fonctions suprêmes depuis le petit bureau privé attenant à sa chambre. Seules trois consoles sont en service ce matin. Des vice-présidents à l'air las, un homme et deux femmes, y prennent en bâillant les messages et formulent les réponses appropriées.

Mordecai a franchi la moitié de la pièce d'un pas alerte lorsqu'il s'entend interpeller. Il se retourne pour voir Mangu, héritier présomptif de Gengis Mao, se diriger vers lui, venant sans doute du bureau privé du président.

— C'est aujourd'hui qu'on opère le khan ? demande-t-il d'une voix inquiète.

— Dans trois heures environ, confirme Mordecai en hochant la tête.

Mangu fronce les sourcils. C'est un jeune Mongol, assez beau et d'une taille inhabituelle pour sa race – il est presque aussi grand que Mordecai. Rond de visage, il a des traits symétriques et plaisants, le regard vif, en éveil. Mais pour l'heure il semble tendu, sur les nerfs, comme s'il appréhendait quelque chose.

— Est-ce que ça se passera bien, Shadrak ? Y a-t-il des risques ?

— Ne te fais pas de souci. Ce n'est pas aujourd'hui que tu deviendras khan. Après tout, ce n'est rien de plus qu'une greffe du foie.

— *Rien de plus !*

— Gengis Mao est un habitué.

— Mais combien d'opérations pourra-t-il encore supporter ? C'est un vieil homme.

— Mieux vaut qu'il ne t'entende pas !

— Il est probablement en train de nous écouter à la minute même, laisse négligemment tomber Mangu.

Le jeune homme semble un peu moins tendu et parvient à sourire.

— De toute façon, le khan ne prend jamais ce que je dis au sérieux. Je crois qu'il me considère un peu comme un imbécile.

Mordecai sourit, mais reste sur sa réserve. Il lui arrive aussi de considérer un peu Mangu comme un imbécile, et peut-être plus qu'« un peu ». Il se rappelle ce que lui avait dit, il y a déjà des mois, le Dr Crowfoot du projet Avatar, Nikki Crowfoot – sa Nikki, avec qui il aurait passé la nuit, sans la perspective de l'opération de Gengis Mao –, à propos du sort peu glorieux qu'on réservait à Mangu. Car Mordecai sait une chose qu'ignore sûrement Mangu : Gengis Mao envisage de se succéder à lui-même en utilisant le corps jeune et vigoureux de Mangu. Si le projet Avatar est mené à terme, et tout semble indiquer qu'il le sera, la robuste silhouette de Mangu s'installera bel et bien un jour sur le trône de Gengis Mao, mais Mangu lui-même ne sera pas de la fête. Mordecai pense que quelqu'un qui marche aussi joyeusement à sa propre destruction, sans soupçon ni crainte et comme aveugle à tout, est un imbécile et bien pire encore.

— Où seras-tu pendant l'opération ? demande le médecin.

D'un geste large, Mangu indique la console principale de Comité Vecteur Un :

— Par là, à faire semblant de mener la revue.

— À faire semblant ?

— Tu sais bien que j'ai encore beaucoup de choses à apprendre, Shadrak. Il me faudra *des années* avant d'être capable de prendre la relève. C'est pourquoi je m'inquiète un peu de le voir subir toutes ces greffes.

— Il ne le fait pas pour s'exercer, dit Mordecai. Son foie actuel est défaillant depuis des semaines. Il faut le remplacer. Mais je te le répète : tu n'as pas à t'inquiéter.

Mangu sourit et serre brièvement le bras de Mordecai en signe d'affection. C'est presque douloureux.

— Je ne m'inquiète pas. J'ai confiance en toi, Shadrak. J'ai confiance en toute l'équipe médicale qui le maintient en vie. Préviens-moi dès que ce sera fini.

Il s'éloigne vers le pupitre de commande où il va jouer au maître du monde.

Mordecai hoche la tête. Mangu n'est pas dénué d'attraits. Il est aimable, il a du charme et même un certain charisme. En

cette époque sombre où seuls les éclairs dispensent une lumière de cauchemar, il fait figure de héros populaire. Depuis une dizaine de mois, il est devenu le substitut du président aux yeux du public. Il paraît à sa place lors des cérémonies officielles, inauguration d'un barrage, sessions du Comité et autres. Le fringant prince héritier, désarmant de simplicité et tellement accessible, s'est attiré les faveurs de la foule comme jamais, pas un seul instant, Gengis Mao ne put le faire. Ceux qui ont observé Mangu de près connaissent son essentielle futilité, savent que, derrière l'image, il n'y a rien, sinon mollesse d'âme et frivolité, un sympathique athlète pris dans une invraisemblable charade. Mais la banalité de Mangu ne le rend pas méprisable, et Mordecai éprouve une compassion sincère à son endroit. Pauvre Mangu, qui s'en fait à l'idée qu'il pourrait devoir succéder au khan aujourd'hui même, sans avoir achevé son apprentissage ! Lui vient-il seulement à l'esprit qu'il ne sera *jamais* – pas plus l'an prochain que dans dix ou mille ans – un digne successeur de Gengis Mao, qu'il est fondamentalement incapable d'exercer le redoutable pouvoir auquel, selon toutes les apparences, on le prépare ? Il semble que non. Si tel était le cas, Mangu, conscient de ses propres limites, aurait commencé à se demander quels plans Gengis Mao nourrissait vraiment, pourquoi le président avait choisi pour lui succéder un beau garçon tout simple, son contraire dans tous les domaines importants. Le former à l'autorité suprême ? Non, non. Il s'agissait simplement de créer une marionnette, de la faire danser devant le peuple pour gagner son amour. Puis, un jour, de l'évider, de jeter son identité, afin que son corps pût loger l'esprit retors et l'âme noire de Gengis Mao, lorsque la vieille coque rafistolée du président ne supporterait plus la moindre réparation. Pauvre Mangu. Mordecai frissonne.

Il se hâte vers son propre bureau, referme la porte et la scelle. Il éprouve soudain un vif pincement dans le haut de la cuisse gauche. C'est à cet endroit que lui est restituée l'activité cérébrale du khan. À quatre salles de là, Gengis Mao s'éveille.

Le bureau de Mordecai constitue pour lui un îlot de tranquillité parmi le dense tumulte qu'est la vie au sommet de la Grande Tour du Khan. La pièce, une sphère mesurant dix mètres de diamètre, possède de multiples entrées, toutes programmées pour ne s'ouvrir qu'à lui-même ou à Gengis Mao. Il y a la porte qu'il a franchie en venant de Comité Vecteur Un, celle qui mène à la salle à manger privée du khan, une autre, à l'extrémité opposée, qui donne accès à un bureau, rarement utilisé mais doté d'une isolation parfaite, qui porte le nom de Retraite du Khan. La dernière porte, Interface Cinq, relie le cabinet du médecin au bloc chirurgical, haut de deux étages, qui constitue l'un des « coins » fichés dans la tour.

Dans le sanctuaire qu'est son bureau, Shadrak Mordecai goûte quelques instants de paix avant de plonger dans le tourbillon de ce jour. Rien ne presse, bien que Gengis Mao soit déjà debout. Mordecai sait par ses implants – il est devenu capable de traduire instantanément le moindre des signaux dans le langage des activités physiques du khan – que les serviteurs ont pénétré dans la chambre de Gengis Mao, l'ont aidé à se lever et le soutiennent à présent dans la série de timides moulinets des bras et de mouvements des pectoraux que le vieillard exécute tous les matins à l'insistance de son médecin. Ensuite, les serviteurs lui feront prendre un bain, le raseront, l'habilleront, l'amèneront enfin. À cause de l'opération prévue, Gengis Mao ne prendra pas de petit déjeuner ce matin, mais Mordecai sait qu'il n'aura pas à s'occuper de lui avant au moins une heure.

Le simple fait d'être dans ce bureau lui donne du cœur à l'ouvrage. Les boiseries sombres et luxueuses, la lumière tamisée, le bureau courbe et net, fait de bois exotiques, les magnifiques rayonnages aux montants cristallins et aux minces étagères de travertin où il range son inestimable bibliothèque de classiques de la médecine, les élégantes armoires qui abritent sa

vaste collection d'instruments médicaux anciens – tout cela forme pour lui un environnement idéal, le cadre parfait pour le médecin qu'il voudrait être, et dont il pense, à l'occasion, avoir qualité : le maître de l'art d'Hippocrate, prince des guérisseurs, celui qui prolonge et préserve la vie. Les seuls instruments médicaux, en ce lieu, sont antiques, tout un attirail romantique et suranné – bechers, scalpels et bistouris aux formes étranges, lancettes et cautères, ophtalmoscopes et défibrillateurs, planches d'anatomie primitives et inexactes, scies chirurgicales, sphygmomanomètres, stimulateurs électriques, fioles d'antitoxines rejetées par la Faculté, tréphines, microtomes : reliques d'un passé plus innocent. Au cours des cinq dernières années, il avait accumulé ces objets avec passion ; c'était pour lui une manière d'établir un lien avec les grands médecins de jadis. Il en allait de même pour ses livres rares, qui possédaient valeur d'égide : des jalons de l'histoire médicale, des talismans du progrès scientifique. La *Fabrica* de Vésale, *De Motu Cordis* de Harvey, les *Institutiones* de Boerhaave, Laënnec sur l'auscultation, Beaumont sur la digestion – que de joie mise à les réunir, que de vénération lorsqu'il en caressait les contours ! Un peu de culpabilité, aussi, car en cette époque de déchéance, il n'était que trop facile aux détenteurs du pouvoir et de la richesse d'exploiter ceux qui s'en trouvaient privés ; Mordecai, si proche du trône, avait accumulé ses trésors à bon prix, les cueillant lorsqu'ils tombaient des mains d'un ancien possesseur malchanceux et peut-être plus méritant. Pourtant, si ces choses n'étaient pas parvenues jusqu'à lui, sans doute se seraient-elles perdues dans le chaos qui agite le monde au-delà de la Grande Tour du Khan.

Le travail concret de Mordecai s'accomplit ailleurs : le bloc chirurgical, au-delà d'Interface Cinq, ne sert pas seulement aux opérations proprement dites, mais aussi à tout acte médical dont Gengis Mao pourrait avoir besoin. Quant à ce cabinet, il est réservé à la recherche et à la réflexion. Immédiatement à droite du bureau se trouvent des claviers, des terminaux compacts, grâce auxquels Mordecai peut avoir instantanément accès à des bibliothèques entières ; il lui suffit d'appuyer sur une touche ou même de prononcer un mot codé, de citer des symptômes,



d'ébaucher un diagnostic, pour recevoir en retour, dûment codifié, un précis du savoir accumulé au cours des siècles, tout sur le problème envisagé, depuis le papyrus Smith, Hippocrate et Galien jusqu'aux dernières trouvailles des micro-biologistes, des immunologistes et des endocrinologistes qui œuvrent dans les laboratoires du khan. Tout y est : l'encéphalite et l'endocardite, la gastrite et la goutte, la néphrite, la néphrose, le névrome, le nystagmus, l'aspergillose et la bilharziose, l'urémie et la xanthochromie, les mille blessures naturelles de la chair. Il fut un temps où les médecins étaient des chamans emplumés et peinturlurés qui frappaient bravement leur tambour, retournant contre les démons qu'ils voulaient éloigner l'arme de l'effroi ; ils livraient un combat solitaire contre d'insondables causes et d'inexplicables effets : sans se démonter, ils perçaient les veines et aéraient les crânes, déterraient racines et herbes aux vertus purement magiques. Ils luttaient seuls contre les esprits sombres de la maladie, sans autre guide que l'intuition et leur héritage folklorique touchant au surnaturel. Tandis qu'à présent ! la machine-qui-a-réponse-à-tout ! Qu'on appuie sur une touche et voici le résultat : étiologie, pathologie, symptomatologie, pharmacologie, contre-indications, prophylaxie, pronostic, séquelles ; tout le parchemin miraculeux du diagnostic et du traitement, de la cure et de la convalescence, se déroule sur commande ! À ses moments libres, Shadrak Mordecai aime bien se mesurer à l'ordinateur, il se pose des problèmes théoriques, postule des symptômes et propose des diagnostics ; sorti de Harvard il y a onze ans, il est encore un étudiant, toujours un étudiant.

Mais les moments libres, ce n'est pas pour aujourd'hui. Il se tourne vers sa gauche et compose le numéro du bloc chirurgical.

— Warhaftig, demande-t-il sèchement.

Au bout d'un moment paraît sur l'écran le visage sans mystère de Nicolas Warhaftig, chirurgien du khan, une bonne centaine de greffes délicates dans ses états de service. La caméra cadre derrière lui l'essentiel de la salle d'opération : des tableaux s'animent de l'éclat des cadrans de mesure et des panneaux de commande, on distingue la batterie de lasers, le labyrinthe arachnéen d'aiguilles, de tubes et de canules de

l'anesthésiste, et, en partie seulement, la table d'opération proprement dite, les tentures et le billard, les lampes et les instruments, les linges blancs et les chromes éblouissants, on n'attend plus que l'impérial patient.

— Le khan est réveillé, dit Mordecai.

— Ça va, nous sommes dans les temps.

Warhaftig, la soixantaine et les cheveux argentés, ne perd pas son flegme. Il était déjà le numéro un de la greffe d'organes et l'idole de Mordecai lorsque ce dernier poursuivait ses études. Bien que Shadrak soit aujourd'hui théoriquement son supérieur hiérarchique dans l'équipe du khan, il n'y a jamais le moindre doute dans l'esprit des deux hommes lorsqu'il s'agit de savoir lequel est la plus haute autorité sur le plan professionnel. Pour Mordecai, cela ne facilite pas les rapports.

— Pourrez-vous me l'amener à neuf heures précises ? demande Warhaftig.

— J'essaierai.

— Faites mieux qu'essayer, réplique sèchement Warhaftig en plissant les lèvres. Nous commençons la perfusion à neuf heures quinze. Le foie est encore au frigo, mais la décongélation est toujours délicate à coordonner. Comment se sent-il ?

— Toujours pareil. Fort comme dix hommes.

— Pouvez-vous me donner rapidement un bilan du taux de glucose dans le sang et de la production de fibrinogène ?

— Un moment.

Bien que ses implants ne lui fournissent pas directement d'informations sur ces éléments, Mordecai a une telle pratique de l'organisme de Gengis Mao qu'il peut faire le point sur des centaines d'activités physiologiques secondaires à partir des indices fournis par les principales réactions métaboliques.

— Taux de glucose satisfaisant, si l'on tient compte de la réduction prévisible due à la nécrose hépatique. C'est plus dur d'obtenir un relevé concernant le fibrinogène, mais à mon avis il y a insuffisance de toutes les protéines du plasma. Et c'est sans doute plus grave pour l'héparine que pour le fibrinogène.

— Et la bile ?

— Ça dégringole depuis vendredi. Et encore un peu plus ce matin. Mais pas de dysfonctionnement majeur jusqu'ici.

— Très bien.

Warhaftig fait brusquement signe à quelqu'un hors champ. Les mains du chirurgien sont impressionnantes, longues et musclées, avec des doigts pareils à des baguettes fines et flexibles, des doigts à dévorer les gammes, incroyables de puissance et de délicatesse. Bien qu'il ne soit pas chirurgien, Shadrak Mordecai possède des mains fortes et gracieuses, mais en voyant celles de Warhaftig, il a toujours l'impression d'être doté de grosses pattes de boucher.

— Tout progresse bien de notre côté. Je vous attends à neuf heures. Y a-t-il autre chose ?

— Je voulais juste vous faire savoir que le khan était réveillé, répond Mordecai avec une pointe de brusquerie, puis il coupe la communication.

Il appelle ensuite la chambre à coucher du khan et parle à l'un des serviteurs. Oui, Gengis Mao est bien réveillé, il a pris son bain et s'apprête à l'opération. Il va entreprendre sa méditation du matin dans quelques instants. Le docteur désire-t-il lui parler auparavant ? Il le désire, en effet. L'écran se vide pendant un long moment et Mordecai sent monter son niveau d'adrénaline : même après tout ce temps, la crainte et le respect que lui inspire le président ne sont pas sur le point de diminuer. Mordecai s'oblige au calme par un rapide effort de concentration, et bien lui en prend car la tête et les épaules du khan Gengis II Mao IV viennent soudain s'inscrire sur l'écran.

C'est un homme maigre et rude comme le cuir, avec un crâne étroit et triangulaire, des pommettes saillantes, des sourcils lourds, des yeux féroces, des lèvres minces et dures. Sa complexion tend plutôt vers le brun que vers le jaune ; ses cheveux, épais et noirs, sont tirés en arrière et descendent presque jusqu'aux épaules. Son visage inspire aussitôt la crainte, mais également, et c'est plus étrange, la confiance. Il semble tout percevoir, tout maîtriser ; c'est un homme que l'on peut charger de tous les fardeaux du monde, il saura en supporter le poids avec compétence et sans se plaindre. La détérioration récente de son foie du moment l'a marqué de façon visible — sa peau s'est cuivrée davantage, la carnation est plus sombre, des marbrures sont apparues sur les joues, le

regard possède un éclat fiévreux qui ne lui est pas naturel – malgré cela, le port reste royal, l'impression qui se dégage est celle d'une force inépuisable, l'homme semble appelé par la nature à endurer et à régner.

Il parle et sa voix est profonde mais grinçante, limitée dans ses intonations, ce n'est pas la voix d'un bon démagogue.

— Comment est-ce que je me porte, ce matin, Shadrak ?

Entre eux, la plaisanterie n'est pas neuve. Le khan rit ; Shadrak affiche un sourire bilieux et répond :

— Vous êtes en forme. Bien reposé, un peu faible en glucose, mais dans l'ensemble tout va comme prévu. Warhaftig vous attend. Il aimerait vous voir en chirurgie à neuf heures précises. Mangu est au pupitre de Comité Vecteur Un. Journée tranquille, pour l'instant.

— Ce sera mon quatrième foie.

— Le troisième, corrige doucement Mordecai. J'ai consulté les dossiers. Une première greffe en 2005, une autre en 2010, et à présent...

— J'avais un foie à ma naissance, Shadrak. Il compte également. Je suis un être humain, pas vrai, Shadrak ? N'oublions pas la panoplie d'organes que j'avais en naissant.

Le regard irrésistible de Gengis Mao transperce un Mordecai mal à l'aise. Humain, oui, il faut essayer de toujours garder ça présent à l'esprit ; le président est humain, bien que son pancréas soit un petit disque de plastique, que son cœur soit constamment relancé par de légères secousses électriques administrées par de fines aiguilles d'argent, que ses reins se soient développés dans d'autres corps que le sien, que sa rate ses poumons sa cornée son côlon son œsophage son pharynx son thymus son artère pulmonaire son estomac son oui humain ça il l'est mais c'est parfois dur de se le rappeler – et parfois, quand on plonge dans ces yeux glacés, terrifiants, impérieux, ce n'est pas l'éclair divin de l'autorité suprême qu'on y voit, mais autre chose, le regard opaque de la fatigue ou peut-être de la terreur, un regard qui semble tout à la fois révéler une peur accablante de la mort et accueillir celle-ci avec chaleur. Gengis Mao est hanté par la mort, cela ne fait aucun doute, c'est un homme qui empoigne la vie avec une telle férocité qu'au bout de

neuf décennies, il est prêt à se soumettre à n'importe quelle torture pour acheter un autre mois, une autre année ; il vit dans la hantise de la mort et ses yeux le proclament ; mais il est aussi amoureux de la mort, cette fin qu'il recule sans cesse l'obsède, comme l'orgasme obsède l'homme qui s'échine à le différer. Mordecai a entendu Gengis Mao parler de la pureté du non-être. La venue du *Süsser Tod*, ce n'est pas pour lui, oh ! que non ! et pourtant, comme il en savoure la séduisante douceur, à l'instant même où ses lèvres s'en détournent. Mordecai soupçonne que seul un tel homme, hanté par la mort, en proie à l'obsession de la mort, pouvait désirer se rendre maître du genre d'endroit qu'est devenu ce monde. Mais comment Gengis Mao, qui s'attarde rêveusement aux beautés délicates de la mort, peut-il néanmoins se vouloir immortel ?

— Venez me prendre à neuf heures, dit le président.

Mordecai hoche la tête devant un écran vide.

### 3

Shadrak Mordecai met à profit l'heure qui lui reste pour s'acquitter d'une des fonctions de sa charge : il doit écouter les rapports quotidiens des chercheurs placés à la tête des trois grands projets pour lesquels Gengis Mao a mobilisé une bonne partie des finances de l'État – le projet Talos, le projet Phénix, le projet Avatar. En tant que médecin personnel de Gengis Mao, Shadrak coiffe le tout et doit s'entretenir individuellement chaque matin avec les responsables, dont les laboratoires se situent aux niveaux inférieurs de la Grande Tour du Khan.

Sur l'écran apparaît d'abord Katya Lindman, du projet Talos. « Hier, nous avons encodé les paupières, dit-elle aussitôt. C'est l'un des plus grands pas que nous ayons accompli jusqu'ici dans notre programme de conversion analogique-numérique. Nous



possédons dorénavant sept des trois cents traits kinésiques fondamentaux de Gengis Mao, en représentation graphique et avec un code de conversion complet. » Katya est une Suédoise aux épaules larges, mais courte de taille, le cheveu sombre, une femme remarquablement intelligente et prompte à se mettre en colère ; elle est fort belle, malgré ou peut-être à cause de sa bouche aux lèvres minces et aux dents aiguës, qui semble bizarrement sauvage et menaçante. Des trois projets, celui dont elle a la charge est le plus extravagant : il s'agit de bâtir un Gengis Mao mécanique, un analogue qui permette au khan de continuer à régner après sa mort physique – une marionnette, un simulacre, mais doté d'une vie propre, d'un substrat gengis-maoïste. Naturellement, la technologie nécessaire existe déjà ; le problème est de créer un automate qui transcende ceux de Walt Disney, que Mordecai se rappelle avoir vus dans sa jeunesse : les ingénieux robots Lincoln, Edison ou Christophe Colomb, avec leur complexion, leurs gestes et leur diction étonnants de réalisme. Les machines Disney sont ici insuffisantes. Un Abraham Lincoln façon Disney peut articuler impeccablement le discours de Gettysburg huit fois l'heure, mais serait bien incapable de négocier avec une délégation furieuse de députés reconstructionnistes. Un Gengis Mao de métal et de plastique pourrait rabâcher les principes de la dépoliarisation centripète avec une éloquence hypnotique, mais cela serait-il d'une quelconque utilité pour affronter les crises d'une société en perpétuel changement ? Non, il s'agit de saisir l'essence vivante de Gengis Mao, de l'encoder et d'en tirer un programme susceptible de se développer et de réagir à l'événement. Shadrak doute du succès final. Il demande à Katya Lindman, ainsi qu'il le fait de temps à autre, si son service a progressé dans la numérisation des processus mentaux de Gengis Mao – ce qui est une tâche autrement difficile que la représentation numérique de ses mimiques ou de ses attitudes familières. Katya ressent cette question comme une menace, et un éclair que Shadrak connaît bien passe dans son regard, mais elle se contente de répondre :

— Nous travaillons toujours sur le problème. Nos meilleurs éléments s'y emploient en permanence.

— Merci, dit Shadrak qui prend aussitôt en ligne Irayne Sarafrazi.

La directrice du projet Phénix est une jeune gérontologiste iranienne, une fille menue, presque fragile, aux grands yeux noirs, aux lèvres pleines et qui lui donnent un air grave, aux cheveux noirs sévèrement plaqués en arrière. Son groupe est à la recherche d'une technique de régénération corporelle qui permettra le rajeunissement du tissu cellulaire de Gengis Mao, de manière que le président puisse renaître à l'intérieur de sa propre peau lorsqu'il n'aura plus la résistance physique ou mentale nécessaire à de nouvelles transplantations. Le principal obstacle en la matière est la réticence du cerveau à régénérer les cellules qu'il perd quotidiennement. Renverser le cours de la dégénérescence des autres organes, les rajeunir, n'est qu'un problème relativement simple de reprogrammation des acides nucléiques, mais personne n'a encore trouvé le moyen d'interrompre, et encore moins de compenser, la mort continue du cerveau. Le poids estimé du cerveau de Gengis Mao, au cours de sa longue existence, a déjà diminué de dix pour cent, avec perte correspondante de la fonction mnémonique et du temps de réaction neural. Le président est loin d'être sénile, mais l'involution vers la débilité pourrait être terrible s'il lui fallait encore fonctionner pendant un siècle ou deux avec le même équipement cérébral. Des centaines de malheureux primates ont déjà sacrifié le contenu de leur boîte crânienne à la recherche d'Irayne Sarafrazi ; leurs cerveaux survivent dans des bocalux entreposés sur les étagères de son laboratoire, tandis qu'elle s'évertue à chatouiller leurs neurones pour provoquer une nouvelle croissance, mais les choses n'avancent pas. Ce matin, Irayne a l'air découragé ; ses yeux d'Achéménide ont perdu leur éclat coutumier et ne reflètent que lassitude. Le cerveau privé de corps du chimpanzé Pan vient de subir une détérioration brutale et irrémédiable alors même qu'une régénération cellulaire semblait s'amorcer.

— Nous sommes sur le point de commencer la dissection, avoue piteusement Irayne, mais selon nous, la mort de Pan peut signifier que tout notre programme de stimulation cérébrale était une erreur. Je songe à faire passer l'accent de la

régénération proprement dite à l'activation des secteurs redondants. Qu'en penses-tu, Shadrak ?

Mordecai hausse les épaules. Bien entendu, il n'ignore pas que le cerveau humain possède de vastes zones redondantes, des milliards de cellules dont la seule fonction apparente est de constituer une réserve de secours ; il sait également ce qu'on a accompli dans le traitement de l'apoplexie et des lésions cérébrales en réorientant le potentiel d'action vers ces zones redondantes. Mais une utilisation plus efficace des tissus existants ne fait que retarder la menace de la dégénérescence sénile et ne la supprime pas. Tant que des cellules meurent chaque jour dans son cerveau, Gengis Mao est destiné à verser tôt ou tard dans la sénilité à l'intérieur d'un corps rajeuni, que ce soit dans cinquante, dans soixante-dix ou dans quatre-vingt-dix ans – il ne sera plus qu'un Struldbrug<sup>1</sup> mental radotant, pris au piège dans une enveloppe robuste et revivifiée.

— La redondance est une mesure à court terme, dit Shadrak. Sans régénération du tissu cérébral, les risques sont trop élevés. Un vieux cerveau dans un corps jeune, ça ne marchera pas. Demain, montre-moi le rapport de dissection du chimpanzé, j'aurai peut-être des idées.

Il ne peut supporter plus longtemps la mine accablée d'Irayne et coupe la communication pour appeler Nikki Crowfoot, du projet Avatar.

Elle lui sourit tendrement.

— As-tu bien dormi, Shadrak ?

Sa force et la force de l'affection qu'elle lui voue semblent irradier l'écran. C'est une athlète, une chasseresse, une plante vigoureuse. Cuivrée de peau, la poitrine généreuse, elle ne mesure pas loin d'un mètre quatre-vingt-dix, son visage est osseux, ses yeux bien écartés, ses lèvres charnues, son nez volontaire. Des deux côtés, ses parents sont amérindiens – mère navajo, père assiniboine. Mordecai et elle sont amants depuis quatre mois, amis depuis plus d'un an. Shadrak aime à penser que Gengis Mao ignore tout de leur liaison, mais il ne se fait pas

---

<sup>1</sup> Allusion à un peuple d'immortels décrépits, dans *les Voyages de Gulliver* de Jonathan Swift (*N.d.E.*).

trop d'illusions.

— Disons que j'ai bien dormi pendant un moment, répond-il.

— Tu t'inquiètes pour l'opération du président ?

— C'est sans doute ça. Ou peut-être que je m'inquiète en général.

— J'aurais pu t'aider à te détendre, fait-elle avec un sourire entendu.

— Probablement. Mais je reste toujours chaste la veille d'une opération du président. Comme un champion de boxe ou un chanteur d'opéra. Pour garder toute ma concentration et un esprit complètement net. Je sais que c'est idiot, Nikki, mais je marche comme ça.

— Calme-toi, je ne faisais que te taquiner. D'ailleurs, on pourra se rattraper ce soir.

— Ce soir, oui. Ou même cet après-midi. On le sortira de la salle vers deux heures et demie. Voudrais-tu prendre le tunnel de Karakorum avec moi ?

Nikki Crowfoot soupire.

— Impossible. Ne me tente pas. On a des tests délicats, cet après-midi. Veux-tu entendre mon rapport ?

Par certains côtés, le projet du Dr Crowfoot recoupe les deux autres : son but est la mise au point d'une technique de transfert de la personnalité qui permettra à Gengis Mao – à son âme, son esprit, sa personne, son *anima*, mais pas à son enveloppe charnelle – de passer dans un autre corps, un corps plus jeune. Comme Talos, le projet Avatar s'efforce de réduire les schémas mentaux de Gengis Mao à un cadrage numérique – donc programmable, donc reproductible ; comme Phénix, le projet Avatar compte procurer au président un nouveau corps jeune et sain. Mais au lieu que Talos loge la représentation numérisée de Gengis Mao dans un automate, Avatar utilise un corps de chair et de sang ; si Phénix donne une vitalité nouvelle au président en régénérant son propre corps, Avatar l'installe dans un corps précédemment occupé par quelqu'un d'autre, en l'occurrence Mangu. La solution Crowfoot évite, d'une part, le côté inauthentique qu'entraînerait la création d'un robot, esquive, d'autre part, le problème de la dégénérescence des cellules en injectant la pure essence de Gengis Mao dans un cerveau jeune

et vigoureux. En dépit des chevauchements, les recherches sont menées séparément et ne donnent pas lieu au moindre échange d'idées. Après tout, la redondance est la voie principale de notre survie.

Shadrak Mordecai, qui est instruit des trois projets, est peut-être seul à connaître leur degré d'avancement respectif. Il sait que la tentative de l'équipe Katya Lindman est probablement sans espoir – instiller l'âme d'un homme dans une machine ne produira pas un double convaincant et viable politiquement, car la machine se révèle ordinairement incapable de transcender sa mécanitude ; il sait que le groupe d'Irayne Sarafrazi, tout en suivant la voie qui, mieux que les autres, permettrait de donner à Gengis Mao cette immortalité dont il a grand-faim, va se trouver immobilisé par le problème apparemment insoluble de la dégénérescence cérébrale. Il sait, aussi, que la manière dont Nikki Crowfoot a abordé l'encodage de personnalité s'est révélée plus productive que celle de Lindman ; dans les mois à venir, il n'est pas exclu que les chercheurs du projet Avatar parviennent à pulvériser l'essence gengis-maoïste, tel un enduit pénétrant, dans le cerveau d'un corps donneur dont l'ancien occupant aura été oblitéré par un curetage électro-encéphalographique. Pauvre Mangu. Pauvre prince consort, brisant tous ses espoirs, promis à nul autre avenir que *tabula rasa* pour la venue du khan.

Le sort de Mangu ne sera pas différé beaucoup plus longtemps. Mordecai écoute, fasciné et glacé, pendant que Nikki énumère les dernières merveilles. Ils en sont au point où ils peuvent encoder l'esprit des animaux, reproduire dans leur singularité les schémas électriques de leur activité cérébrale, traduire en nombres ces ondes et en imprimer la réplique dans les cerveaux d'animaux receveurs. Ils ont encodé un coq et injecté son esprit dans un faucon récuré, lequel ne vole plus mais écume la basse-cour en cocoriquant avec de maladroits battements de ses ailes splendides et en montant les poules terrifiées. Ils ont encodé un gibbon et l'ont logé dans le corps d'un gorille ; le gorille, saisi d'une fureur arboricole, saute désespérément de branche en branche, tandis que son essence gorillesque, prise dans une enveloppe gibbonique, crapahute lourdement sur le sol en s'appuyant sur ses jointures, s'arrêtant

à l'occasion pour marteler son poitrail rachitique. Et ainsi de suite, et ainsi de suite. Ce n'est qu'une question de semaines avant qu'ils soient prêts à tenter les premières transplantations humaines. Mordecai se garde de demander à Crowfoot où elle compte se procurer ses sujets d'expérience. Ce sont là de troublantes questions d'éthique, mais n'en va-t-il pas toujours ainsi lorsqu'on sert le khan ? Il préfère ne pas alourdir sa conscience des faits et gestes de sa bien-aimée.

— Appelle-moi quand l'opération sera terminée, dit Nikki.

— Est-ce que ça ne va pas interrompre ces tests si délicats ?

— Pas de façon trop délicate. Appelle-moi ; on se verra ce soir.

— Ce soir, d'accord, répond faiblement Shadrak. Il est huit heures cinquante-cinq. Temps de conduire Gengis Mao au bloc chirurgical.

## 4

Le foie, la plus grosse glande du corps humain, est un organe complexe et des plus utiles ; il pèse un kilo et demi (près de deux pour cent du poids total de l'individu) et remplit des centaines de fonctions biochimiques d'une grande importance. Il produit la bile, un liquide vert essentiel à la digestion. Le sang veineux, en route pour le cœur, traverse le foie où il est filtré afin qu'en soient éliminés bactéries, poisons, toxines et autres impuretés nuisibles. Au plasma sanguin, le foie ajoute des protéines de sa fabrication et, parmi elles, le fibrinogène, qui joue un rôle dans la coagulation, ainsi que l'héparine, qui est un anticoagulant. Mais il retient le sucre du sang pour le transformer en glycogène, qu'il emmagasine jusqu'à ce que les dépenses énergétiques du corps en requièrent l'usage. Le foie est aussi responsable de la conversion des graisses et des

protéines en hydrates de carbone, du stockage des vitamines liposolubles, de la fabrication d'anticorps, de la destruction des vieux globules rouges, et de bien des choses encore.

Les fonctions métaboliques du foie sont si nombreuses qu'aucun vertébré ne peut survivre plus de quelques heures privé de cet organe. Son rôle est tellement vital qu'il possède un pouvoir de régénération tout à fait extraordinaire : si l'on ôte les trois quarts d'un foie, les cellules restantes vont se multiplier à un rythme tel que la glande aura retrouvé ses dimensions originales dans les deux mois. Un foie détruit à quatre-vingt-dix pour cent continue à produire de la bile en quantité normale. La redondance est la voie principale de notre survie. Néanmoins, le foie est sujet à de nombreux dysfonctionnements – l'assortiment des jaunisses et des nécroses, la septicémie, les abcès dysentériques, le cancer des conduits biliaires, et ainsi de suite. L'omnipotence du foie le met en mesure de supporter ces dysfonctionnements durant de longues périodes, mais sa puissance de récupération, comme toute chose ou presque, diminue avec l'âge.

Gengis Mao souffre d'une affection hépatique chronique. Afin d'entretenir sa vie et celle de ses divers organes artificiels ou greffés, le président doit déverser quotidiennement dans son organisme un véritable océan médicamenteux, et même le foie le plus résistant aurait quelque peine à supporter le choc permanent des drogues puissantes qu'il lui faut filtrer dans le sang de Gengis Mao. De plus, la présence dans le corps du khan de tant d'organes étrangers déclenche des interactions biochimiques que le foie doit encore contrer, et les signes de fatigue deviennent apparents. Pilonné de cette manière, le foie du président se trouve en permanence dans un état morbide, que ne font qu'aggraver le grand âge de son possesseur et l'imbrication peu naturelle de son organisme : de temps à autre, il faut le changer, et le moment est à nouveau venu.

Deux aides costauds chargent la frêle carcasse de Gengis Mao sur un chariot, et commencent le trajet familial de la chambre à coucher impériale à la table d'opération. Malgré son allure fiévreuse et fragile, son regard acéré, le khan est de bonne humeur ; il hoche la tête et adresse des clins d'œil aux aides qui

le disposent sur le chariot, il leur dit qu'il est parfaitement à l'aise ; il pousse de petits gloussements et lance même une blague ou deux. Comme toujours, Mordecai est stupéfait du calme de Gengis Mao en de pareils moments, calme dont il a pourtant confirmation par ses implants. Le khan n'ignore tout de même pas qu'il y a une bonne chance pour qu'il reste sur le billard, mais son activité somatique ne semble pas en porter trace – comme si l'esprit de Gengis Mao, équitablement partagé entre l'amour de la vie et la faim de la mort, flottait dans un équilibre métabolique parfait. Shadrak ne saurait en dire autant pour son propre compte, peut-être parce que les risques d'une transplantation du foie ne lui font pas l'effet d'une bagatelle, et qu'il est loin de se sentir prêt à affronter, dans sa vie personnelle, les incertitudes du monde d'après Gengis Mao.

Le chariot monté sur pneus glisse silencieusement de la chambre impériale au bureau impérial, puis traverse la salle à manger privée, le bureau de Shadrak Mordecai, pour franchir enfin – après une inspection sévère qui dure une éternité – Interface Cinq et pénétrer à l'intérieur du bloc chirurgical. On appelle ainsi un magnifique tétraèdre qui occupe les deux derniers niveaux de la Grande Tour du Khan et sous-tend la peau de ce cône allongé suivant un arc de quelque trente degrés. Une croix chromée d'éclairages fixes dispense dans la pièce une lumière vive mais non aveuglante. À mi-hauteur, une plateforme jaillit du mur opposé à l'interface et divise presque en deux la grande salle du côté le plus éloigné. Sur cette plateforme scintille la bulle transparente et aseptique à l'intérieur de laquelle se déroulent les interventions ; au-dessous, on découvre toute la batterie des appareils de soutien et de maintien de l'environnement stérile : un énorme cube encapuchonné, d'un métal vert et terne, d'allure sinistre, et qui contient, pense Mordecai, les pompes, les filtres, les serpentins de chauffage, les bacs de stérilisation, les humidificateurs et autres dispositifs. Du côté opposé s'étage, sur quelque trente mètres, toute une ziggourat bleu-vert d'équipements supplémentaires – à la base, un groupe électrogène, trapu et de couleur brique ; une rangée d'appareils de mesure ; un autoclave ; une batterie de lasers ; la console d'anesthésie ; une caméra sur grue et des écrans de



playback qui permettent aux médecins consultants de suivre les événements qui se déroulent dans la bulle ; beaucoup d'autres appareils encore, dont certains restent un mystère aux yeux de Mordecai.

Il n'a pas besoin de connaître la fonction de ces divers instruments. Il ne va accomplir personnellement aucun acte chirurgical. Il fait, en quelque sorte, partie de l'équipement auxiliaire – sa faculté d'enregistrer, d'évaluer et de signaler, minute par minute, les modifications physiologiques à l'intérieur du corps de Gengis Mao le change en super-ordinateur, plus souple et plus sensible que ne pourrait l'être, loin s'en faut, une machine. L'état du khan sera ainsi contrôlé par l'appareillage habituel, naturellement (la redondance est la voie principale...), mais Shadrak, qui reçoit ses informations en direct de l'intérieur présidentiel, se tiendra aux côtés de Warhaftig et pourra interpréter, conseiller avec une science intuitive et déductive à laquelle aucun instrument de mesure ne saurait prétendre. Son rôle de super-ordinateur ne le flatte ni ne l'offense : il est là pour ça, un point, c'est tout.

Le chariot est amené jusqu'à la bulle, avec quelques ondulations, et placé à côté de la table. Partant de celle-ci, des tentacules télescopiques d'acier déploient leurs éléments scintillants, soulèvent Gengis Mao et effectuent le transfert ; le chariot s'éloigne. Mordecai, Warhaftig et ses deux assistants, tous dûment lavés et revêtus de blouses, pénètrent à l'intérieur de la bulle aseptique, que l'on scelle après leur passage ; elle ne sera pas ouverte avant la fin de l'intervention. Un léger sifflement se fait entendre : l'atmosphère de la bulle est évacuée et remplacée par un environnement chirurgicalement pur.

Inerte, mais toujours conscient et de fort belle humeur, Gengis Mao braque partout à la fois un regard perçant et ne perd pas une miette des préparatifs. Les assistants dénudent son torse étroit et dur – bien que frêle d'ossature, le président a un corps musclé, avec peu de graisse sous-épidermique ; il n'est guère poilu et les fines cicatrices d'opérations innombrables zèbrent sa peau couleur de bronze. Les assistants entreprennent le délicat travail qui consiste à connecter les terminaux des divers appareils de contrôle. Pensivement, Warhaftig palpe

l'abdomen du khan et règle l'angle de coupe du laser. L'anesthésiste, qui doit demeurer hors de la bulle, exécute sur son clavier le programme préliminaire d'acupuncture. « Perfusion », murmure Warhaftig d'un air absent, et Shadrak, à qui l'ordre s'adresse, n'est pas mécontent d'avoir quelque chose à faire.

Gengis Mao va se trouver privé de foie pendant quatre à six heures, aussi faut-il le soutenir à l'aide d'un organe artificiel. Mais, même aujourd'hui, après plus d'un demi-siècle de transplantations, on n'est pas encore parvenu à mettre au point le foie artificiel parfait. Le cube compact utilisé par Warhaftig est un composé organo-mécanique : conduits, tubes, pompes et filtres d'électrodialyse assurent la pureté du sang du patient, tandis que les fonctions biochimiques fondamentales, qu'on n'a su jusqu'ici reproduire mécaniquement, sont accomplies par un foie de chien, mis à nu et reposant dans un fluide tiède au sein du dispositif. Mordecai plante habilement deux aiguilles dans l'avant-bras de Gengis Mao ; l'une pique une veine, l'autre une artère. Cette dernière semble rencontrer une résistance et Shadrak hésite, mais le président lui adresse un clin d'œil, tout ça, pour lui, c'est de la routine :

— Allez-y, dit-il, je me sens bien.

Mordecai achève la mise en place et fait signe à l'un des aides. Peu après, le sang du khan circule vers les bobines de dialyse, traverse les lobes hépatiques du chien, rouges et mouillés, avant de regagner le corps de son possesseur. Shadrak contrôle attentivement les données de la télémessure : bon, bon, tout est satisfaisant.

— Immunodépresseurs, ordonne Warhaftig.

Cela fait plusieurs semaines que Mordecai, en prévision de l'opération, bourre le khan de substances antimétaboliques, dont il augmente graduellement les doses afin d'enrayer les mécanismes immunologiques du patient. À cette heure, le potentiel antigénique de Gengis Mao est tellement affaibli que les risques de rejet sont à peu près nuls, mais on ne saurait se contenter d'un à-peu-près : Gengis Mao reçoit une ultime injection d'antimétabolites, ainsi qu'une dose de corticostéroïdes, tandis qu'un assistant resté hors de la bulle

actionne un nœud d'intensité qui va irradier le sang lors de son passage dans le foie artificiel, détruisant les lymphocytes générateurs de rejet. La redondance, encore et toujours la redondance ! Le cœur du président bat vigoureusement. D'ailleurs, le rythme est bon à tous les niveaux, Mordecai le sait par ses implants : tension, pouls, température, ondes péristaltiques, tonus musculaire, dilatation de la pupille, réflexes musculaires.

— Anesthésie, dit Warhaftig.

L'anesthésiste, haut perché à l'autre bout de la salle, se tient devant le clavier d'un instrument plus compliqué que n'importe quel synthétiseur de concert. Il attaque son solo en virtuose. Des doigts sensibles effleurent les touches, et les griffes rétractiles qui terminent les bras articulés de la table d'opération viennent se mettre en position au-dessus du corps présidentiel. L'anesthésiste cherche les méridiens d'acupuncture, ajuste les griffes à distance, sonde par petits jets soniques jusqu'à ce qu'il ait localisé avec précision les canaux de l'activité neurale. Lorsque les doigts métalliques sont disposés de façon satisfaisante, il actionne les générateurs à ultrasons et des rayons d'énergie sonique jaillissent des griffes pour plonger dans le corps immobile et détendu du khan. Nulle aiguille ne pénètre sous la peau de Gengis Mao, rien qu'un écoulement laminaire de son à haute fréquence qui épingle les méridiens d'acupuncture. À l'aide d'électrodes, Warhaftig teste les réactions du khan, s'entretient avec l'anesthésiste, teste à nouveau, demande un bilan à Mordecai, procède à un essai plus poussé, n'obtient pas le moindre tressaillement du patient. Les doigts d'acier du dispositif de sonipuncture étincellent sous la lumière vive de la bulle, cernant Gengis Mao tels les organes soyeux de certains insectes – des palpes, des dards ou des ovipositeurs. Le président n'a jamais permis qu'on lui administre une anesthésie totale – la perte de conscience ressemble trop à la mort. Warhaftig, pour sa part, répugne à l'utilisation, locale ou générale, de toute substance chimique. C'est donc la sonipuncture qui réunit les suffrages du docteur et du patient. Gengis Mao est demeuré pleinement conscient et sa pétulance a quelque chose de terrifiant. Il émet lui-même les

bulletins concernant les progrès de son insensibilisation. Warhaftig et l'anesthésiste jugent enfin que le processus est achevé.

— Nous pouvons commencer, déclare le chirurgien.

La lumière baisse un instant, alors qu'on met en route simultanément tout l'équipement chirurgical et les systèmes de soutien. Mordecai se représente un spasme soudain parcourant tout l'édifice à la suite de cette augmentation brutale de la demande de courant. À gauche de la table se trouve le dispositif de perfusion, qui pompe régulièrement le sang du président et l'envoie dans les bobines de dialyse. À droite attend le nouveau foie, qui est resté entreposé dans une solution saline glacée depuis qu'il a quitté le corps du donneur. Il est, à présent, baigné de fluides tièdes qui l'amènent progressivement à la température du corps humain. Warhaftig vérifie une dernière fois son laser, puis, d'un coup rapide de son long doigt osseux sur le bouton de commande, il fait jaillir un éclair aveuglant de lumière pourpre qui pratique une fine incision sur l'abdomen de Gengis Mao. Le khan ne bronche pas. Le chirurgien jette un coup d'œil en direction de Shadrak.

— Calme sur tous les fronts, dit celui-ci. Vous pouvez continuer.

Avec la même habileté, Warhaftig entame plus profond. À chaque nouvelle incision, des sondes enregistrent l'état de la stratification épidermique jusqu'au niveau cellulaire, de manière que les sutures soient parfaites lorsqu'on refermera la cavité abdominale. Des écarteurs étincelants se mettent automatiquement en place afin de maintenir les bords de l'incision. Le khan observe d'un œil fasciné les premières phases de l'opération mais, à mesure que ses organes sont mis à nu, il détourne la tête et contemple le plafond. Peut-être éprouve-t-il de la peur ou de la répulsion à la vue de ses viscères, songe Mordecai, mais il s'agit plus probablement d'ennui, tout simplement – on l'a déjà ouvert si souvent.

Le foie malade est visible à présent – lourd, spongieux, sombre. Warhaftig clampes les artères et les veines qui l'irriguent ; ses doigts s'agitent comme des broches au tour infailible. Par des coups brefs et audacieux de son scalpel-laser,

il sectionne la veine porte, l'artère hépatique, la veine cave inférieure, le ligament suspenseur, le canal cholédoque. « Terminé », dit-il, et le troisième foie de Gengis Mao est extrait de son abdomen, mis de côté pour une biopsie, tandis que le quatrième foie, sain, massif et replet, repose dans son écrin cristallin, en attendant son tour.

L'équipe entame alors la partie la plus délicate de l'opération. N'importe quel saigneur de porcs peut pratiquer une incision, mais seul un artiste est capable de sutures parfaites. Warhaftig utilise un laser différent, qui soude plutôt qu'il ne tranche, afin de réunir chair contre chair. Sans manifester le moindre signe de fatigue, il connecte artères, veines et conduit biliaire au foie tout neuf, il ôte les clamps. Gengis Mao a les yeux presque clos et la lèvre pendante, il repose mollement dans un semi-coma. Shadrak a déjà observé cette réaction chez le président et la comprend bien : elle ne signale ni choc ni épuisement ; il s'agit plutôt d'une sorte d'exercice de yoga qui permet à Gengis Mao d'échapper à l'ennui de cette longue épreuve. Son bilan somatique est toujours satisfaisant, les rythmes alpha dominant l'activité cérébrale. Warhaftig œuvre sans relâche. Le nouveau foie est en place. Le pouls du khan s'accélère et une rectification s'impose, mais il fallait s'y attendre ; ça n'a rien d'inquiétant. Warhaftig réunit méticuleusement le péritoine et le tissu musculaire, le derme et l'épiderme. Il a recours pour cela à l'ordinateur qui lui fournit toutes les données concernant la stratification du système tissulaire. Chaque suture est impeccable, les traces de la cicatrisation seront réduites au minimum. On referme la paroi abdominale. Warhaftig paraît satisfait, il se recule et laisse de moindres artisans prendre le relais. La transplantation a duré cinq heures exactement. Mordecai se penche au-dessus du khan et examine son visage. Gengis Mao semble dormir, ses traits sont détendus, il ne cille pas, sa poitrine se soulève régulièrement. Mais non, il a perçu l'ombre de Shadrak et cela suffit à le ranimer, ses lèvres minces composent un sourire givré, sa paupière gauche se soulève et, oui, il cligne de l'œil.

— Eh bien, encore une de passée, annonce Gengis Mao d'une voix claire et ferme.

## 5

La soirée est jeune, la journée de travail est bouclée, il a plus qu'assez sacrifié à Hippocrate : pour Shadrak Mordecai, l'heure est venue de prendre le chemin de Karakorum, où l'élite de ce monde las se donne du plaisir. Nikki Crowfoot, compagne des jeux de Shadrak, est de la partie.

Trois heures après l'opération, il passe la prendre au septième niveau de la Grande Tour du Khan, qui abrite le laboratoire du projet Avatar. C'est une énorme grange aux murs verts, envahie de cages où s'agitent des animaux absurdes, faucons coqueriquant ou gorilles arboricoles. De gigantesques batteries d'appareils d'essai occupent tout l'espace laissé libre par les cages. Cela empeste le laboratoire, et c'est une puanteur que Mordecai connaît bien depuis son passage à la fac de médecine de Harvard : un mélange de lysol et de formol, d'alcool éthylique et de crotte de souris, de fumées de becs Bunsen et d'isolants corrodés, et Dieu sait quoi encore.

La plupart des membres du projet Avatar sont déjà partis, mais, à l'arrivée de Shadrak, Nikki Crowfoot, vêtue d'une blouse grise de labo et de sandales fatiguées, s'affaire encore autour d'un ensemble haut de cinq mètres et qui comprend ordinateurs, têtes de lecture, écrans de télévision. Le dos tourné à la porte, elle observe le feu d'artifice vert, bleu et rouge qui zèbre par rafales l'écran d'un oscilloscope géant. Shadrak se glisse derrière la jeune femme, passe les mains sous ses épaules et lui prend les seins. Elle se raidit au premier contact, mais se détend aussitôt et ne se retourne même pas.

— Imbécile, dit-elle, mais il n'entre dans sa voix rien d'autre que de la tendresse. Ce n'est pas le moment de me distraire. Je passe une triple simulation. Là, en bas, c'est la vraie bande de

Gengis Mao, la verte, et la bleue au-dessus, c'est notre profil septuple du mois d'avril, et...

— Laisse tomber. Gengis Mao est mort sur la table d'opération, pendant qu'on retirait son foie. La révolution a commencé il y a une heure. La ville...

Elle se débat sous son étreinte et se retourne enfin pour le regarder d'un air hagard.

— ... est en feu, et, si tu tends l'oreille, tu entendras les explosions : ils font sauter les statues.

Elle surprend l'expression de Shadrak et se met à rire.

— Imbécile ! Imbécile !

— À vrai dire, il est en bonne forme, si on considère que Warhaftig lui a mis le nouveau foie à l'envers.

— Arrête, Shadrak.

— D'accord. Il est vraiment en bonne forme. Il a pris dix minutes pour récupérer et maintenant il danse le quadrille mongol à Comité Vecteur Un.

— Shadrak...

— Je ne peux pas m'en empêcher. Je suis dans une phase de délire postopératoire.

— Eh bien, moi pas. Ici, la journée a été pourrie.

Elle est bien déprimée, Shadrak le constate dès qu'il se calme suffisamment pour relever quelques signes évidents : regard las, traits tirés, épaules tombantes (ce qui ne lui ressemble pas).

— Les tests n'ont pas été bons ?

— On a tout fait foirer. On est tombés sur une boucle de retour d'informations et on a effacé trois bandes essentielles avant d'avoir compris ce qui se passait. J'essaie de récupérer ce qui reste. On a perdu un mois, un mois et demi de travail.

— Pauvre Nikki. Je peux faire quelque chose ?

— Sors-moi d'ici, c'est tout. Amuse-moi. Distrais-moi. Fais des grimaces. Comment s'est déroulée l'opération ?

— Impeccable. Warhaftig est un vrai sorcier. Il serait capable de réussir un implant de noyau sur une amibe avec les pouces.

— Le grand homme récupère bien ?

— À merveille. C'est presque obscène de voir comment un vieillard de quatre-vingt-sept ans se tire en souplesse d'opérations importantes toutes les cinq ou six semaines.

— Il a donc quatre-vingt-sept ans ?

Shadrak hausse les épaules.

— C'est le chiffre officiel. On raconte qu'il est âgé, et même beaucoup plus âgé : quatre-vingt-dix, quatre-vingt-quinze, voire cent ans et au-delà. Le bruit court qu'il a servi pendant la Deuxième Guerre mondiale. Nous sommes en train de parler du cerveau, de la peau et de la charpente, évidemment. Le reste a été bricolé à une date relativement récente et à partir de pièces neuves. Un poumon par-ci, un rein par-là, artères de dacron, articulation coxo-fémorale de céramique, œsophage de plastique, épaule de chrome au molybdène, un nouveau foie au bout de quelques années – je ne sais pas comment tout ça arrive à tenir. Le fait est qu'il ne cesse de rajeunir, de devenir toujours plus fort, toujours plus roublard. Si tu pouvais entendre ses pulsations, ici dedans...

Nikki sourit et pose ses mains sur les cuisses de Shadrak, comme pour sentir les implants.

— Ouïi... Il se porte bien pour son âge. Là, il est en train de s'envoyer une infirmière. Attends. Un instant. Je crois qu'il jouit ! Non, c'était un éternuement. Ah ! je capte un signal audio. Elle vient de lui répondre « à vos souhaits ».

— Au fait, la vie sexuelle de Gengis Mao, qu'est-ce que ça donne ?

— J'essaie de ne pas me poser la question.

— Tu n'es pas tenu au courant par toute ta quincaillerie interne ?

— *Honni soit qui mal y pense*. Je ne doute pas que sa vie sexuelle soit sensationnelle. Mieux remplie que la mienne, sans doute.

— Tu n'étais pas obligé de dormir seul la nuit dernière.

— Mon sacerdoce l'exigeait. Il fit un geste en direction de la porte. Karakorum ?

— Ça marche. Mais je dois d'abord faire un brin de toilette et me changer.

Ils montent jusqu'à l'appartement de Nikki, quarante étages plus haut. Les membres importants de l'équipe de Gengis Mao sont tous logés à l'intérieur de la tour ; toutefois, un directeur de recherches ne jouit pas, loin s'en faut, d'un prestige comparable



à celui du médecin personnel du khan, et l'appartement de Nikki n'égale pas en luxe celui de Shadrak – c'est un simple trois-pièces, sobrement meublé, les planchers sont d'un bois ordinaire, il n'y a pas de balcon, en fait de panorama, c'est plutôt maigre. Tandis que Nikki se déshabille et passe sous la douche, Shadrak s'installe dans un siège de mousse. Nikki a un corps superbe ; à la vue de ses seins lourds aux pointes brunes, de ses cuisses puissantes, de son ventre plat et dur, Shadrak sent le désir monter en lui. Nikki est grande et mince, forte d'épaules et svelte de taille, elle a la hanche brusque et ondée, la croupe lisse et ferme ; une épaisse chevelure noire cascade jusqu'au creux de son dos. Avec ses vêtements tombent tout effluve de laboratoire, toute trace de lassitude ou de tension propres au chercheur déçu, à la place surgit un moi plus ancien, plus barbare. Pocahontas, Sacajawea, Nokomis née de la lune. Une nuit, au lit, il l'avait gênée par de telles comparaisons enfiévrées ; elle avait riposté sur le ton de la moquerie en le traitant d'Othello, de Ras Tafari et de Chaka le Zoulou ; dès lors, il s'était abstenu de tout couplet romantique sur l'atavisme sauvage de Nikki, car il n'aime guère, pour sa part, être chatouillé à cet endroit-là. Pourtant, chaque fois qu'elle se met nue pour lui, il ne peut s'empêcher de voir en elle la princesse d'une nation déchue, une prêtresse des grands espaces, l'amazone rouge de la nuit païenne.

Elle réapparaît pour revêtir une longue tunique de résille dorée et décolletée sur le devant, résolument provocante – c'est l'antithèse de la blouse asexuée qu'elle porte au labo. Deux pointes de sein couleur chocolat se devinent entre les mailles, et aussi les reflets bleu-noir du treillis pubien, un éclair de hanche ou de cuisse. Il la prendrait volontiers à l'instant même, mais il la sait lasse et affamée, l'esprit encore occupé des déconvenues de la journée, et nullement prête à l'amour. De toute façon, elle a peu de goût pour les étreintes de l'après-midi et préfère laisser la tension érotique monter au long d'une soirée. Aussi se contente-t-il d'un baiser mutin et d'un sourire appréciateur. Puis c'est la descente vers les profondeurs de la tour et la rampe d'embarquement du tubotrain de Karakorum.

Karakorum est située à quatre cents kilomètres d'Oulan-

Bator. Voici cinq ans, une perforatrice nucléaire a creusé un large tunnel sous le désert de Gobi, afin de relier les deux villes, l'invincible excavateur thermique a taillé sereinement dans les schistes et les granits profonds du paléozoïque. Aujourd'hui, des trains à grande vitesse lancés sur des voies silencieuses relient l'ancienne capitale et la nouvelle en moins d'une heure. Mordecai et Nikki Crowfoot se joignent à la foule des fêtards en puissance qui encombre le quai ; le prochain départ aura lieu dans quelques minutes. Des gens les saluent d'un signe de tête, mais personne ne s'approche d'eux. Il y a dans un couple, lorsqu'il est superbe, quelque chose d'intimidant, de redoutable, presque, un halo d'inaccessibilité qui l'entoure comme un mur de glace. Shadrak sait qu'il forme un tel couple avec Nikki : elle, grand corps ferme et cuivré ; lui, long, mince et noir ; tous deux harmonieux de traits et élégants, Othello et Pocahontas en virée. Mais un autre facteur contribue à leur isolement – de par son activité, le Dr Mordecai est un familier du khan : ces gens n'oublient pas qu'il traite directement avec Gengis Mao, il est l'un des rares élus et une partie de l'aura présidentielle s'est communiquée à lui, un caractère imposant qui, par un effet de contagion, fait de Mordecai quelqu'un que l'on n'aborde pas à la légère. Cette situation est loin de le satisfaire, mais il ne peut guère la modifier.

Le tubotrain vient à quai. Shadrak et Nikki sont en route.

Karakorum. Fondée voici huit cents ans par Gengis Khan. Transformée en grandiose capitale par son fils Ogoday. Abandonnée, une génération plus tard, par le petit-fils de Gengis, Koubilay, qui préférait gouverner à partir de Khanbalik, en Chine. Détruite par ce même Koubilay Khan lorsque son frère cadet, entré en rébellion, voulut en faire le siège de sa révolte. Finalement reconstruite, puis abandonnée une nouvelle fois, livrée au déclin, oubliée tout à fait. Mais son site devait être redécouvert au milieu du XX<sup>e</sup> siècle par des archéologues de la République populaire mongole et de l'Union soviétique. Aujourd'hui, la voici restaurée par un décret du khan Gengis II Mao V, héritier autodésigné de deux empires, l'un antique et l'autre moderne, un souverain désireux de rappeler au monde la grandeur de Gengis premier du nom, et de faire oublier les

siècles d'assoupissement mongol qui suivirent le crépuscule des khans.

La nuit, Karakorum brille de feux surnaturels ; une saisissante clarté lunaire l'inonde. À leur sortie de la gare, Nikki et Mordecai peuvent contempler, sur leur gauche, les ruines de l'antique Karakorum, résultat des fouilles : une tortue de pierre isolée dans un champ d'herbe jaunie, les contours de quelques murs de brique, une colonne brisée. Tout près de là se trouvent les stûpas de pierre grise, érigés au XVI<sup>e</sup> siècle pour honorer les plus saints d'entre les lamas ; au loin, adossés aux collines desséchées, les constructions de stuc de la ferme d'État de Karakorum – il s'agit d'un projet grandiose de la défunte République populaire mongole, une vaste réalisation qui n'occupe pas moins d'un demi-million d'hectares de pâturages. La Karakorum de Gengis Mao s'étend entre les bâtiments de la ferme et les stûpas, et recrée la ville originale avec panache : le palais aux multiples colonnades d'Ogoday Khan a été réinventé, et le magnifique observatoire dont les tours poignent le ciel, les mosquées et les églises, et les tentes aux soies criardes des nobles, et les demeures de brique sombre des marchands étrangers. Tout cela atteste la gloire et le faste du Prince des Princes de notre temps, Gengis Mao, lequel, si l'on en croit une rumeur quelque peu étouffée, posséda jadis un nom mongol beaucoup plus humble (Choïjamtse, Ochirbal ou Gombojab, cela varie selon les narrateurs) et fut un petit fonctionnaire, un apparatchik négligeable de la bureaucratie de la République populaire, aux temps révolus du marxisme-léninisme. C'était avant que le monde s'écroule, et qu'un nouvel empire mongol soit érigé sur ses vestiges.

Mais Karakorum la ressuscitée n'est pas qu'un monument stérile dédié à l'ancien temps : c'est devenu, par la décision de Gengis Mao, un parc d'attractions, un lieu consacré aux plaisirs, un Xanadou du XXI<sup>e</sup> siècle qui brûle de toutes les ardeurs. À l'abri de ses tentes noir, jaune et écarlate, on peut dîner, boire et jouer ; les hallucinations les plus récentes y sont en vente, on y trouve des partenaires consentants pour tous les goûts ; ceux qui suivent les vogues du moment – l'oniromort, le transtemporalisme et la menuiserie ont, ces jours-ci, la faveur

du public – trouvent à Karakorum de quoi célébrer leurs rites. Shadrak, pour sa part, est un adepte de la menuiserie ; Nikki Crowfoot en tient pour le transtemporalisme. Shadrak s'en est un peu mêlé, lui aussi, mais pas récemment. Un soir, il est venu à Karakorum avec Katya Lindman. Cette femme extrême, impétueuse, voulait absolument qu'il essaie l'oniromort en sa compagnie. Il a refusé, et sa timidité lui a valu plusieurs jours de mépris. Pas en paroles, non : un sourcil castrateur vite haussé, un éclair furieux dans le regard, un frémissement moqueur de ses narines fines.

Ils passent justement devant le pavillon de l'oniromort sans lui accorder plus qu'un coup d'œil distrait, mais Mordecai doit chasser de son esprit l'image du corps brûlant de Katya.

— Est-ce que ce n'est pas risqué, pour toi, de t'aventurer aussi loin d'Oulan-Bator seulement quelques heures après une opération importante ? demanda Nikki.

— Pas vraiment. Je me suis fait une règle de sortir le soir, après une transplantation. C'est une prime que je m'accorde au terme d'une journée de travail bien remplie. Si on y réfléchit, c'est un des moments les mieux choisis pour une virée à Karakorum.

— Comment ça ?

— Cette nuit, il est branché sur un système intensif de réanimation. En cas de complication, l'alerte est aussitôt donnée et un des assistants médicaux sera là pour répondre à la seconde même. Tu sais, mon boulot n'exige pas que je lui tienne la main vingt-cinq heures par jour. Ce n'est pas nécessaire, et il ne le désire pas.

Un feu d'artifice explose soudain au-dessus de leurs têtes. Des roues d'or et de pourpre tourbillonnent, des lances de flammes se chassent dans la nuit. Shadrak croit voir le visage de Gengis Mao qui emplit le ciel, mais non, ce n'est qu'une hallucination, les motifs lumineux sont bel et bien abstraits. De toute évidence.

— En cas d'urgence, est-ce qu'ils ne vont pas te rappeler ?

— Ce ne sera pas nécessaire.

Une musique discordante s'échappe du pavillon d'oniromort, comme des cornemuses qui jouent faux. Il songe à Katya

Lindman qui roucoulait en suédois, une heure avant l'aube, par une nuit de neige, et il frémit. Il se frappe la cuisse, à l'endroit où sont ses implants, et dit :

— Je capte tout le programme, n'oublie pas.

— Même ici ?

Il confirme de la tête.

— L'équipement télémétrique a une portée de mille kilomètres. Je le reçois nettement en ce moment même. Il dort très confortablement, je dirais que sa température est d'un degré plus élevé que la normale, son pouls un poil trop rapide, mais le nouveau foie s'intègre très bien et rééquilibre déjà son métabolisme. Si quelque chose cloche, je le saurai aussitôt, et si besoin est, il ne me faudra qu'une heure et demie pour retourner là-bas. En attendant je suis couvert, et libre de me distraire.

— Tout en sachant en permanence comment il se porte ?

— En permanence. Même quand je dors, les bilans rythment les heures dans mon organisme.

— Je suis fascinée par tes implants, d'un point de vue philosophique.

Ils s'arrêtent un instant devant une buvette. Le vendeur, un Mongol trapu aux narines épaisses, leur propose de l'airag, l'antique breuvage du pays, à base de lait de jument fermenté. Avec un haussement d'épaules, Mordecai en prend deux gourdes. Elle fait la grimace, mais boit.

— Je veux dire que si on vous considère purement, le président et toi, en termes cybernétiques, il est difficile de voir où commence et où s'arrête l'individualité de chacun. On a affaire à un seul système autocorrecteur de traitement de l'information, pour ainsi dire à un seul système vital.

— Ce n'est pas tout à fait ainsi que je vois les choses, répond Mordecai. Il y a beau avoir, de son corps vers le mien, un flux constant d'informations ayant trait au métabolisme – et bien sûr, les renseignements que je reçois ne sont pas sans effet sur mon comportement, ni même, j'imagine, sur le sien – il n'en demeure pas moins un sujet autonome, le président du CRP, rien que ça, avec le redoutable pouvoir que cela implique, et je ne suis pour ma part qu'un...

— Non. Essaie de raisonner en termes de système intégré. Il y a de l'impatience dans la voix de Nikki. Disons que tu es Michel-Ange. Tu essaies de tirer un David d'un énorme bloc de marbre. La statue est dans le marbre, à toi de la libérer à l'aide du ciseau et du maillet, d'accord ? Tu frappes le bloc, un éclat de marbre se détache. Tu frappes à nouveau. Un autre éclat. Au bout de quelques éclats, la forme d'un bras commence peut-être d'émerger. L'angle d'attaque du ciseau varie légèrement à chaque fois, n'est-ce pas ? Et aussi, peut-être, la force du coup de maillet. Tu rectifies sans cesse en fonction de l'information reçue de la portion de marbre déjà entamée – selon la forme qui se dégage, la correction des plans de clivage, etc. Est-ce que tu entends la totalité du système ? Dans le procès créateur du David, tu n'es pas, toi, Michel-Ange, en train d'agir sur un bloc de pierre inerte.

Le marbre est une force agissante, un moment du circuit, en un sens, il fait partie du système mental qui constitue Michel-Ange-le-sculpteur. Parce que...

— Mais je ne...

— Laisse-moi finir. Laisse-moi te dessiner tout le schéma. Ton œil perçoit une modification dans le dessin du marbre, ton cerveau l'évalue, transmet à tes muscles des instructions ayant trait à la force et à l'angle d'attaque du prochain coup de ciseau, ce qui entraîne un changement de ta réaction neuromusculaire à l'instant où tu frappes et où tu produis donc une nouvelle modification du marbre, laquelle va en retour être perçue par ton œil et provoquer une nouvelle correction du programme à l'intérieur de ton cerveau, ce qui mènera à une autre correction du comportement neuromusculaire au moment du prochain coup de ciseau, et ainsi de suite, et ainsi de suite, jusqu'à ce que la statue soit achevée. La réalisation de celle-ci se définit donc comme un processus de perception et de réaction au changement, à la différence d'un coup sur l'autre. Le bloc de marbre est une partie essentielle de l'ensemble du système.

— Il n'a pas demandé à l'être, avance timidement Shadrak. Il ne *sait pas* qu'il appartient à un système.

— Ça ne compte pas. Envisage le système comme une boucle fermée. Le marbre, en se modifiant, modifie Michel-Ange, qui

modifie le marbre. Dans cet ensemble clos sculpteur-outil-marbre, il est faux de désigner Michel-Ange comme le « moi », l'actant, et le marbre comme une chose, comme l'agi. Sculpteur, outil et marbre forment un seul entrelacs causal, une seule entité pensante/agissante/changeante, une seule personne, si tu veux. Bon, Gengis Mao et toi...

— ... sommes des personnes distinctes. Mordecai insiste. La boucle rétroactive n'est pas la même. Si ses reins lâchent, je réagirai dans la mesure où, conscient d'un dysfonctionnement, j'y remédierai et prendrai des dispositions en vue d'une transplantation, mais je ne tomberai pas malade pour autant. Et si moi, j'ai des ennuis de ce côté-là, ça ne lui fera aucun effet.

Nikki hausse les épaules.

— C'est vrai, mais c'est une platitude. Ne vois-tu pas que le nœud relationnel qui vous lie est beaucoup plus serré ? Ta vie de tous les jours est réglée sur les émissions de Gengis Mao : tu couches seul ou avec moi, c'est selon son état ; tu viens à Karakorum ou tu restes à son chevet, tu es sujet à des troubles somatiques dès que ses signaux dévient de la norme ; tout un groupe d'options et de réactions, dans ta vie, obéit presque entièrement à son métabolisme. Tu es un prolongement de Gengis Mao. Et lui ? Il vit ou périt selon ton choix. Il a beau être président du CRP, il ne serait qu'un mort de plus, la semaine prochaine, s'il t'arrivait de ne pas déceler quelque symptôme clé ou de ne pas adopter la bonne marche à suivre. Tu es essentiel à sa survie, et il contrôle une bonne part de tes actes et de tes déplacements. Un seul système, Shadrak, un seul circuit en résonance permanente, toi et Gengis Mao, Gengis Mao et toi !

Mais Mordecai hoche encore la tête.

— La comparaison tient presque, pas assez, cependant, pour me convaincre. Il s'en faut de ça. Je suis doté d'un dispositif de diagnostic assez extraordinaire, c'est vrai, mais il n'a pourtant rien de si particulier. Mes implants me permettent de réagir plus vite à une urgence qu'un médecin ordinaire ne pourrait le faire pour un patient ordinaire, mais c'est à peu près tout. La différence n'est que quantitative. On pourrait définir tout ensemble médecin-patient comme une sorte de système autocorrecteur de traitement de l'information, mais je ne crois

pas que la connexion entre Gengis Mao et moi constitue un écart significatif par rapport à cette norme. Si je tombais malade en même temps que lui et du fait de sa maladie, la comparaison tiendrait. Mais...

Nikki pousse un soupir.

— Laisse tomber, Shadrak. Ça ne mérite pas tant de blabla. Au labo d'Avatar, nous sommes constamment ramenés au postulat selon lequel la notion si répandue du « moi » n'a guère de sens et qu'il convient plutôt de réfléchir en termes de systèmes de manipulation de l'information plus vastes. Peut-être ai-je tendance à étendre ce postulat vers des domaines où il ne joue pas. Ou peut-être toi et moi ne sommes-nous pas sur la même longueur d'ondes pour l'instant.

Elle ferme les yeux et serre les mâchoires, comme si elle voulait chasser quelque vibration discordante de son cerveau. Une autre salve de feu d'artifice illumine le ciel d'un pourpre aveuglant traversé de stries vertes. Une musique sauvage et comme hérissée, toute en grondements et en criailleries, transperce les airs. Au bout d'un moment, Nikki se détend et sourit, elle désigne la tente des transtemporalistes, qui scintille à quelques mètres d'eux.

— Assez parlé, dit-elle, place aux sensations fortes.

## 6

— Si vous le désirez, je vais vous expliquer le déroulement de notre rituel, annonce le transtemporaliste.

La voix, grave et grasseyante, est celle d'un Mongol, le visage est monolithique, tout en nez et en pommettes, les yeux sont tapis dans des coins d'ombre.

— Ce n'est pas nécessaire, répond Shadrak. Je suis déjà venu ici.



— Mais naturellement. (Une courbette obséquieuse.) Je n'étais plus sûr, docteur Mordecai.

Shadrak a l'habitude d'être ainsi reconnu. Les étrangers abondent en Mongolie, mais rares sont les Noirs. Il sursaute à peine en s'entendant nommer. Pourtant, en cet endroit, il apprécierait un peu plus d'anonymat. Le transtemporaliste s'agenouille et l'invite à faire de même. Ils se trouvent isolés dans un réduit formé d'épais tapis tendus par-dessus des cordes, à l'intérieur de la grande tente, elle-même faiblement éclairée. Sur le sol de terre, une épaisse bougie jaune fichée dans une coupe d'étain brûle d'une flamme incertaine et envoie vers le toit incliné de la tente de lourdes spirales d'une fumée sombre et aigre. Toutes sortes d'antiques senteurs mongoles emplissent les narines de Shadrak : le fumet que dégagent des cloisons hirsutes faites de peau de bouc, la puanteur de ce qui pourrait bien être, non loin de là, un feu de bouse séchée. Le sol est jonché en abondance de copeaux de bois doux – un luxe dans ce pays aux arbres rares. L'homme de l'art s'affaire à ses opérations chimiques, il mélange les liquides, l'un huileux et bleu, l'autre peu épais et rouge vif, dans un vase d'étain à haut col ; il agite la mixture à l'aide d'une baguette d'ivoire, créant des tourbillons chatoyants ; il ajoute tantôt une pincée de poudre verte, tantôt une pincée de poudre jaune. Vaste fumisterie, tout ça : Mordecai soupçonne que seule l'une des substances constitue la drogue ; le reste est là pour amuser la galerie. Mais tout rituel a besoin de couleur et de mystère, et ces prêtres sévères, qui revendiquent la totalité de l'espace et du temps comme leur royaume, se doivent de soigner leurs effets du mieux qu'ils le peuvent. Shadrak se demande à quelle distance de lui Nikki se trouve en cet instant. On les a séparés à l'entrée de la tente labyrinthe des transtemporalistes ; des comparses silencieux les ont guidés, chacun de leur côté, dans la pénombre. Le périple temporel doit être entrepris seul.

Le Mongol en a terminé avec ses préparations pharmaceutiques. Il élève tendrement la coupe entre ses deux mains et la passe à Mordecai par-dessus la flamme crachotante de la bougie.

— Buvez, dit-il, et Shadrak, qui se sent un peu dans la peau

de Tristan, s'exécute. Repasse la coupe. Se cale sur ses fesses et attend.

— Donnez-moi vos mains, murmure le transtemporaliste.

Shadrak tend les mains, paumes vers le haut. Le Mongol les couvre des siennes, qui sont larges, avec des doigts courts. Il se met à baragouiner une quelconque prière, inintelligible à l'exception de quelques mots mongols privés de tout contexte cohérent. Mordecai commence à éprouver un léger vertige. Cela va faire sa troisième expérience transtemporelle, et la première depuis bientôt un an. Une fois, il s'est rendu à la cour du roi Baudouin de Jérusalem sous les traits d'un prince noir d'Éthiopie, Maure chrétien perdu dans les fêtes arrogantes des croisés ; l'autre fois, il était au sommet d'une pyramide de pierre, au Mexique, tout de blanc vêtu, et son couteau d'obsidienne déchirait le torse d'un Espagnol écartelé sur l'autel du sacrifice, à Huitzilopochtli. Et maintenant ? Il n'interviendra pas dans le choix de sa destination. Le transtemporaliste en décidera, au gré d'une fantaisie indéchiffrable. Il réglera le tir d'une parole ou deux, d'une suggestion adroite au moment où Shadrak, ayant largué les amarres sous l'effet de la drogue, partira à la dérive vers le passé vivant. L'imagination de Mordecai et ses connaissances historiques – appuyées, peut-être, de quelques indices que le transtemporaliste soufflera en direction du corps qui repose, toujours drogué, sous la tente – feront le reste. Mordecai se balance doucement. Tout tourne autour de lui. Le transtemporaliste est là, tout près, et lui parle à l'oreille. Les mots sont difficiles à saisir, il faut lutter, mais Shadrak doit les comprendre, il a besoin d'entendre.

— C'est la nuit du Cotopaxi, chuchote le Mongol. Soleil rouge, ciel jaune.

La tente disparaît, Shadrak se retrouve seul.

Où est-il ? Une ville. Pas Karakorum. Un endroit qu'il ne connaît pas. Sous les tropiques. Rues étroites, collines raides, portails de fer, entrelacements de plantes grimpantes à fleurs rouges, air vif et lumineux, vastes plazas ornées de fontaines, façades blanches et balcons de fer forgé. Une ville latine – grouillante, fiévreuse, affairée.

— *i Barato aqui ! i Barato !*

— *Yo tengo un hambre canina.*

C'est un concert d'avertisseurs, d'abolements, de cris d'enfants, d'appels de marchands. Dans les rues pavées, des femmes font rôtir des bouts de viande au-dessus de braseros. Les mille bruits de l'activité humaine vous percent les oreilles. Mais où trouve-t-on donc une vie urbaine aussi trépidante ? Pourquoi n'aperçoit-on nul signe de pourrissement organique ? Tout le monde a l'air tellement bien portant, ici, même les mendiants, même les pauvres. De telles villes n'existent pas. Ou plutôt, elles n'existent plus. Ah ! nous y voilà ! Il rêve d'une ville qui n'existe plus. Une ville du monde d'hier.

— *Le telefonaré un día de estos.*

— *Hasta la semana que viene.*

Il n'a jamais su parler l'espagnol. Pourtant, il reconnaît les mots, il en comprend le sens.

— *¿ Donde esta el teléfono ?*

— *¿ Vaya de prisa ! ¡ Tenga cuidado !*

— *¿ Maricón !*

— *No es verdad.*

Il se tient au milieu d'une rue passante, en haut d'une vaste colline, et le panorama qu'il découvre lui coupe le souffle. Des montagnes ! Tout autour de la ville, leurs cônes couronnés de neige scintillent au soleil. Il a vécu trop longtemps sur le plateau de Mongolie ; des montagnes telles que celles-ci lui sont devenues étrangères. Shadrak écarquille les yeux à la vue de ces pics gelés, tellement énormes qu'on les dirait sur le point de basculer et d'écraser la ville qui grouille sous eux. Et ce plumet qui orne le plus gros des cimiers, est-ce de la fumée ? Il ne peut en être sûr. À pareille distance – cinquante kilomètres – distingue-t-on une fumée ? Mais oui, il n'y a aucun doute, c'est de cela qu'il s'agit. Il se rappelle les ultimes paroles entendues avant que le vertige le tienne : « C'est la nuit du Cotopaxi. Soleil rouge, ciel jaune. » Le grand volcan – est-ce lui ? Un cône impeccablement poncé et couronné de neige, dont la base se cache parmi les nuages tandis que le sommet se profile majestueusement sur le ciel assombri. Il n'a jamais vu de montagne de cette sorte.

Il arrête un gamin qui file devant lui.

— *¿ Por favor ?*

Le gamin, terrifié, ouvre de grands yeux, mais s'arrête et lève la tête vers lui.

— *¿ Si, señor ?*

— *¿ Como se llama esta montaña ?*

Shadrak montre du doigt le volcan enneigé.

Le gamin se détend et sourit. Il n'a plus peur ; l'idée qu'il sait une chose que le grand étranger à la peau sombre ignore lui fait visiblement plaisir.

— Cotopaxi, affirme-t-il.

Cotopaxi. Évidemment. Le transtemporaliste lui a loué un fauteuil de premier rang pour la Catastrophe. La ville où il se trouve est donc Quito, en Équateur. Cette traînée de fumée vers le sud-est annonce le Cotopaxi, le plus élevé des volcans en activité, et nous sommes vraisemblablement le 19 août 1991. Personne n'a oublié cette date. Shadrak Mordecai sait que, avant que le soleil ait disparu à l'horizon du Pacifique, le monde sera ébranlé comme rarement il l'aura été tout au long de l'histoire humaine. Une ère prendra fin et la civilisation sera livrée au règne des flammes. Il est seul à la surface de la planète à savoir cela, il se tient au pied de Cotopaxi le majestueux, et il ne peut rien faire. Rien, sinon périr avec le demi-million d'humains qui trouveront la mort ce soir. Peut-on mourir lors d'un voyage de cette espèce ? N'est-ce pas un rêve, rien qu'un rêve, et les rêves ont-ils le pouvoir de tuer ? Même s'il rêve d'une éruption, même si des tonnes de lave et de soufre déferlent en rêve, sur son corps brisé ?

Le gamin est toujours là et l'observe.

— *Gracias, amigo.*

— *De nada, señor.*

Le gamin espère peut-être une pièce, mais Shadrak n'a rien à lui donner et au bout d'un moment il déguerpit, s'arrêtant au bout de dix pas pour tirer la langue, puis reprenant sa course pour disparaître enfin dans une ruelle.

Un peu plus tard, un bruit épouvantable se fait entendre, du côté du Cotopaxi. Une colonne blanche qui doit bien faire cent mètres d'épaisseur monte à la verticale, tel un sceptre, d'un cône secondaire au flanc du volcan.

Dans la ville, tout mouvement cesse instantanément. Chacun se fige sur place, les têtes se tournent en direction du Cotopaxi. La colonne blanche, qui jaillit à une vitesse incroyable, s'élève déjà à plus de mille mètres au-dessus du sommet, elle se déploie et emplît le ciel tel un plumet gigantesque, une véritable cape de vapeur. Mordecai perçoit un grondement sourd, comme si un train traversait la ville, mais c'est un train de géants, un train titanesque qui agite les réverbères dans les rues et fait dégringoler les plantes en pot des balcons. Le haut du nuage de vapeur se teinte de gris, ses bords s'irisent de rouge et de jaune.

— *¡ Ay ! ¡ El fin del mundo !*

— *¡ Madre de dios ! ¡ La montaña !*

— *¡ Ayuda ! ¡ Ayuda ! ¡ Ayuda !*

Et commence la ruée hors de Quito. Il n'y a rien eu, encore, rien qu'un rugissement, un sifflement, une colonne de vapeur qui jaillit vers le ciel, mais déjà les gens de la ville quittent leurs maisons sans rien emporter ou presque, juste le temps de saisir au passage, qui un crucifix, qui un enfant ou un chat, qui une poignée de vêtements. Ils se répandent dans les rues. La mine sombre et les épaules voûtées, ils s'égrènent en longues files au flanc de la colline et se dirigent vers le nord. Personne ne jette un regard en arrière. Tous, ils fuient loin de la ville, loin du Cotopaxi et du terrifiant nuage pourpre qui menace au-dessus de la montagne, loin de la mort qui va s'abattre sur Quito. Ces gens connaissent les volcans et n'ont nul désir de rester pour le spectacle. Shadrak Mordecai est porté par la marée humaine. Il domine les habitants comme le volcan domine la ville ; aussi lui jette-t-on des regards curieux, on va jusqu'à le tirer par la manche comme pour l'implorer, comme si ce dieu noir était venu mener le peuple en lieu sûr. Shadrak ne mène personne. Il fuit, avec l'énergie du désespoir, comme tous les autres. Mais contrairement à eux, il jette de fréquents regards par-dessus son épaule. Lorsqu'il le peut, lorsque la bousculade n'est pas trop forte, il s'arrête un instant pour voir ce qui se passe. Le volcan éjacule à présent, par petites giclées, de la ponce et de la cendre légère, une poudre qui teinte l'air de jaune et épaissit le halo solaire jusqu'à l'orangé. La terre paraît gémir, et la ville trembler. Des voitures où s'entassaient des citadins cossus roulent

lentement dans les rues sans parvenir à progresser parmi la cohue – collisions, cris, empoignades. Il ne faut pas longtemps pour que les véhicules soient complètement immobilisés. Avec une moue méprisante, leurs passagers poursuivent leur route à pied, jouant des coudes parmi la foule de leurs inférieurs. Shadrak marche à présent depuis une heure ou deux, peut-être trois. Il progresse à la façon d'un automate. L'air s'est raréfié et refroidi, il porte une âcre odeur de soufre. Ce n'est encore que le milieu de l'après-midi, mais la cendre tombe si dru qu'il faut déjà éclairer les rues, où la couche de fine neige grise atteint la hauteur des chevilles – tandis que le Cotopaxi gronde et siffle, et que les gens se pressent en désordre vers le nord. Mordecai sait ce qui va se passer. La déconcertante double vue du voyageur temporel lui permet de diriger son regard vers le futur aussi bien que vers le passé, de se rappeler l'avenir. L'explosion n'est plus loin, celle qu'on entendra à des milliers de kilomètres de là, puis il y aura le tremblement de terre, les nuages de gaz empoisonnés, le déversement insensé de tonnes de cendre volcanique qui effaceront le soleil de l'horizon de la planète entière ; en cette nuit du Cotopaxi, les anciens dieux courront libres à la surface du monde, et les empires s'effondreront. Il a vécu cette nuit, une fois déjà, mais il ignorait alors ce qu'il sait aujourd'hui. Quelque part, loin d'ici, à cette minute même, le Shadrak de quinze ans, grand sifflet aux yeux ronds, bâche ses leçons et songe à faire sa médecine ; il entendra l'explosion, lui aussi, mais le trajet de Quito à Philadelphie l'aura amortie, étouffée ; le garçon pensera qu'il s'agit de la bombe d'un terroriste, jetée dans les bas quartiers – jusqu'au matin, où il verra le ciel teinté de jaune, le soleil rouge et boursoufflé ; alors, des jours durant, tombera une fine poussière qui avancera l'heure du crépuscule de ces soirées d'été ; les nouvelles filtreront d'Amérique du Sud : l'épouvantable éruption, la perte de centaines de milliers de vies humaines. Ce que le jeune Shadrak ne sait pas, ce que personne ne sait, à l'exception de l'étranger qui arpente les faubourgs au nord de Quito sous un sale nuage pourpre, c'est que l'éruption du Cotopaxi n'est pas simplement une catastrophe naturelle : elle donne le signal d'une apocalypse politique. Les nations vont s'effondrer, l'heure

de Gengis Mao est venue.

— *¡ El fin del mundo !*

Oui. Oui. La fin du monde.

Et c'est l'explosion.

Elle se produit par paliers. D'abord cinq détonations brutales, cinq coups de canon ; puis un long moment de silence absolu où même le grondement persistant qu'on entend depuis des heures cesse brusquement ; puis une violente secousse sismique, un ronflement monstrueux, un seul, le bruit le plus assourdissant que Shadrak ait jamais entendu, un fracas qui brise les vitres et lézarde les murs ; à nouveau le silence ; puis le roulement ; puis le tir du canon, bang, bang, bang, des bouchons qui sautent ; suit un second roulement, cinq fois plus fort que le premier, les gens tombent à genoux et plaquent les mains sur leurs oreilles ; puis le silence, lourd de menaces, vissant les nerfs ; et c'est le bruit d'entre les bruits, celui d'une planète déchirée jusqu'en son cœur, une avalanche sonore, extravagante et qui ne va jamais finir, les nuques claquent, les bras partent en tous sens, les yeux sortent de leurs orbites, le bruit écrase Quito comme le pied d'un dieu furieux. Le ciel est noir, Cotopaxi crache un torrent rouge qui embrase hideusement l'horizon. La montagne semble éventrée. Sous les yeux de Shadrak, de larges pans sont arrachés à sa crête, des quartiers de roc de la taille d'un immeuble qui planent au ralenti en direction de Quito. Ce cône parfait, qui ne le cédait en rien, pour la grâce, à celui du Fuji-Yama, n'est plus qu'une ruine, une épave fracassée qu'on aperçoit à peine à travers les épais nuages de cendre et les obus rocheux ; rien qu'un moignon déchiqueté, horrible à voir. L'air lui-même est en feu. Les gens s'efforcent encore d'avancer, toujours plus lentement ; ils se traînent sur des jambes de plomb vers un salut qu'ils n'atteindront pas. Ils vomissent, ils se tiennent la gorge à deux mains, ils hoquettent, ils s'étouffent et ils tombent.

— *Ayuda, ayuda !*

Mais il n'est pas question d'aide. Ils vont mourir là, en ce début d'après-midi d'une journée lumineuse, d'où la lumière a fui.

Shadrak, qui cherche sa respiration dans cette atmosphère

où la cendre et l'oxyde de carbone se mêlent à parts égales, tombe à son tour, se redresse, s'oblige à se relever. Il se rappelle qu'il est médecin et va s'agenouiller auprès d'une femme, d'une fille, plutôt, dont le visage déformé est presque aussi noir que le sien, mais elle, c'est l'asphyxie.

— *Yo soy un médico.*

— *Gracias, señor. Gracias.*

Dans ses yeux égarés, il y a la demande d'aide, de soins, d'un verre d'eau, n'importe quoi. Comment l'aider ? Oui, il est médecin, mais enseigne-t-on aux mourants à respirer un air empoisonné ? Elle a un haut-le-cœur, frémit, puis, bizarrement, elle bâille. Elle s'endort dans ses bras. Mais d'une torpeur mortelle, elle ne s'en réveillera pas. Il la laisse aller. Il reprend sa marche, un mouchoir plaqué sur le nez et la bouche. Ça ne sert à rien. À rien. Il tombe encore et ne se relève pas, perdu dans l'amas des victimes qui sanglotent doucement, victime lui-même.

C'était donc ça, la nuit du Cotopaxi. Nuit et cendre, fuite et mort. Le gamin effronté, les femmes qui faisaient rôtir des bouts de viande, les boutiquiers et les banquiers, les chauffeurs de taxi et les flics, et ce grand étranger à la peau noire ; tous ensemble à l'agonie, maintenant ; cette fuite pendant des heures, pour rien ; et les déjections cendreuseuses du Cotopaxi emplissent le ciel, offrant au monde un crépuscule rouge sang. *El fin del mundo*, en effet. Shadrak racle les cendres dans sa bouche. Il y a une autre explosion, moins considérable – mais qu'est-ce qui pourrait égaler le fracas d'apocalypse de tout à l'heure ? – puis une autre, et une autre encore. Il sait que les explosions vont se succéder, en diminuant peu à peu de force, pendant des heures encore, et même pendant des jours. En Équateur, en Colombie, au Venezuela, dans toute l'Amérique centrale, jusqu'au Mexique même, ce soir, personne ne dormira ; le tonnerre mortel du Cotopaxi résonnera au Canada, en Patagonie, il traversera les océans, et à l'aube étouffée de cendre, à l'aube noire que nulle lumière ne pourra traverser, la première révolution sera en route, le putsch au Brésil, les insurgés qui vont profiter de ces ténèbres inconnues et de la terreur universelle pour lancer leur opération mûrie de longue date ; puis ce sera la réaction en



chaîne, l'insurrection brésilienne se propagera en Argentine, au Nicaragua, en Algérie, en Indonésie, un bain de sang donnera le signal du suivant, et tout sera parti du Cotopaxi, du soulèvement symbolique du volcan ; les crises économiques des années soixante-dix, les répressions et les pénuries des maigres années quatre-vingts mèneront inexorablement au chaos mondial de 1991, à la révolution globale, à la longue nuit de Walpurgis que l'éruption, en quelque manière impossible à évaluer, aura déclenchée.

C'était donc ça, la nuit du Cotopaxi. Les dieux en colère ébranlant le monde et précipitant les nations à leur perte. Shadrak baisse la tête, ferme les yeux, s'abandonne au courant de cendre odorante qui le recouvre paisiblement. C'était la nuit du Cotopaxi, oui, *el fin del mundo*, l'ultime trompette, la rupture du septième sceau, et il y a participé, il a goûté la ponce du volcan. Il dort, à présent.

## 7

Il est debout, tout étourdi, dans l'allée semée de gravier, devant la tente des transtemporalistes, et le goût sulfureux du Cotopaxi est encore de quelque manière dans sa bouche. Nikki n'est pas encore ressortie. D'autres gens de sa connaissance passent devant lui, des membres de l'équipe de Gengis Mao. Ils descendent l'allée centrale en direction de l'amas bariolé des pavillons de jeu, à l'ouest du complexe de loisirs. Frank Ficifolia, spécialiste des transmissions qui a conçu Surveillance Vecteur Un – c'est un petit bonhomme à la mâchoire forte –, suivi d'un aide de camp mongol, Gonchigdorge, tout rubans et médailles dans son uniforme de bande dessinée, puis deux des vice-présidents du Comité : un Turc blafard nommé Eyuboglu et un grand gaillard grec, Ionigylakis. Chacun salue au passage

Shadrak avec son style propre : Ficifolia, chaleureux et démonstratif ; Gonchigdorge, brusque et distant ; Eyuboglu, circonspect ; Inonigylakis, exubérant. Mordecai parvient à leur répondre d'un hochement de tête et d'un sourire vitreux, mais c'est bien tout. *Yo soy un médico*. Il sent encore la terre gronder. Il voudrait qu'on le laisse en paix. On a droit à un peu de paix, à Karakorum. Surtout en un moment pareil. Les zones pertinentes de sa conscience sont encore à Quito, et s'enfoncent sous des tonnes de cendre fine et chaude. L'instant où on émerge d'une expérience transtemporaliste constitue toujours un choc, mais là, c'est trop, c'est aussi terrible que l'expulsion de la matrice. Il est vulnérable, sa tête est mélangée, il n'a pas la force de se plier aux rites sociaux. Il y a ces globules grossiers de ponce ténue, cette odeur de soufre, cette torpeur inéluctable ; et surtout, il y a cette sensation de passage qui l'écrase, cette impression d'un monde qui se défait et d'un autre, neuf et déconcertant, qui prend forme.

Voici qu'émerge de la tente des transtemporalistes un petit bonhomme à la poitrine saillante et aux dents de travers, doté d'étonnants sourcils roux et broussailleux. Roger Buckmaster, citoyen britannique, spécialiste en micro-ingénierie, un type compétent, généralement maussade et que peu de gens semblent bien connaître. Il se plante fermement près de la sortie, à quelques mètres de Shadrak, vissant ses pieds dans le gravier comme s'il n'était pas certain de garder son équilibre. Il a l'air hébété du gars qui vient de se faire jeter du pub après cinq bières de trop.

Mordecai sympathise. Il ne connaît que vaguement Buckmaster et n'a, surtout en un pareil moment, pas particulièrement envie d'engager la conversation avec lui, mais il sait trop bien ce qu'on éprouve dans ces premières minutes au sortir de la tente. Il se sent obligé de répondre d'un geste de politesse au regard incertain de Buckmaster ; il sourit et lui adresse un salut, songeant qu'il pourra dès lors retourner à sa propre confusion, à ses méditations lasses.

Mais l'autre cligne des paupières et le dévisage d'un œil furibond.

— Ch'est che putain de nègre !

La voix est épaisse, grasseyante et haut perchée, tout sauf aimable.

— Che putain de nègre en perchonne !

— Putain de nègre ? Interloqué, Shadrak répète les mots, avec l'intonation. C'est moi que tu appelles...

— Un nègre. Putain de nègre.

— C'est bien ce que j'avais cru entendre.

— Putain de nègre. Mauvais comme l'as de pique.

C'est complètement ridicule.

— Roger, tu te sens bien ?

— Mauvais. Un nègre, et un mauvais.

— Ça va, j'ai entendu.

Il sent du côté gauche de son crâne un battement douloureux. Il regrette d'avoir reconnu la présence de Buckmaster, et voudrait le voir disparaître. En soi, l'insulte raciale est plus grotesque qu'autre chose. Shadrak n'a jamais eu de raison de se tenir sur la défensive pour une question de peau, mais la gratuité de l'agression l'intrigue, et il n'est pas encore suffisamment dégagé de l'emprise de sa propre expérience transtemporelle pour vouloir croiser le fer sous quelque forme que ce soit avec un guignol vociférant tel que Buckmaster, pas maintenant, surtout pas maintenant. Peut-être vaut-il mieux l'ignorer. Shadrak abaisse le bras et recule vers une colonne lumineuse.

Mais Buckmaster rompt le silence.

— Tu ne te sens pas couvert de honte, Mordecai ?

— Écoute, Roger...

— Tu ne nages pas dans le remords, pour chaque saloperie accomplie au cours de ta vie de traître ?

— Ça va comme ça. Qu'est-ce que tu as bu, là-dedans ?

— Pareil que les autres. La drogue, rien que la chronodrogue, le truc qu'ils te font prendre. Tu crois qu'ils m'ont filé du hasch ? Que je me suis bourré au scotch ? Négatif, rien que leur gnôle-à-temps, et ça m'a ouvert les yeux, crois-moi. Ça me les a bien ouverts !

Buckmaster s'approche à trente centimètres de Mordecai et continue de crier tout en levant vers lui un regard plein de haine. Shadrak a l'impression qu'on lui enfonce à grands coups

un clou dans le crâne.

— J'ai vu Judas qui Le vendait ! rugit Buckmaster. J'y étais, à Jérusalem, à la Cène, je les regardais manger. Treize à table, hein ? J'ai versé le vin de mes propres mains, espèce de diable noir, je l'ai regardé sourire, la bouche en cœur, le Judas, je l'ai même vu Lui parler à l'oreille. Et puis après, dans le jardin, tu sais. Gethsémani, là dans l'ombre...

— Tu veux un tranquillisant, Roger ?

— Fous-moi la paix, avec tes saletés de pilules !

— Tu t'emballes. Tu devrais essayer de te calmer.

— Écoutez-le qui me donne des conseils. À *moi*. Non, tu me doperas pas. Et tu vas faire gaffe pendant que je te dis...

— Une autre fois.

Shadrak est coincé entre Buckmaster et la colonne, mais il réussit à se glisser sur le côté, et s'éloigne en remuant l'air de ses bras, comme si Buckmaster était un miasme qu'il voudrait dissiper.

— Je suis fatigué. Moi-même, j'ai eu un trip très dur. Je ne suis pas d'attaque pour tes histoires, si ça ne te fait rien. Vu ?

— Et comment, que tu seras d'attaque. Je vais te dire. Je te tiens, et tu vas écouter. J'ai tout vu, Judas qui s'amène et L'embrasse dans le jardin, et qui dit, Maître, Maître, pareil que dans le Livre, et puis les soldats romains qui bouclent tout et qui L'arrêtent – oh ! le putain de traître ! Je l'ai vu, j'y étais, je sais ce que c'est qu'être coupable, à présent. Tu le sais, toi ? Non. Et tu es aussi coupable que lui, d'une autre manière, mais t'es le même, Mordecai.

— Moi, je suis un Judas ?

Shadrak hoche la tête avec lassitude. Les ivrognes l'énervent, même s'ils ne se sont saoulés qu'avec la drogue des transtemporalistes.

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes. Qui suis-je censé avoir trahi ?

— Tout le monde. L'humanité.

— Et tu n'es pas saoul, à part ça.

— Jamais été plus sobre. Ça, j'ai les yeux ouverts, à présent ! Qui c'est qui le maintient en vie, réponds-moi ? Qui est là à lui filer des injections, des médicaments, des pilules, à gueuler

qu'on envoie le chirurgien dès qu'il a besoin d'un nouveau rein ou d'un nouveau cœur, hein ? Hein ?

— Tu veux la mort du président ?

— Et comment !

Shadrak en a le souffle coupé. Manifestement, l'expérience transtemporelle de Buckmaster lui a fait perdre la raison. Shadrak n'a plus à subir ça. Il faut protéger le petit bonhomme furieux de lui-même.

— Tu vas te faire arrêter, si tu continues comme ça. Il nous écoute peut-être.

— Il est sur le cul, à moitié mort après son opération, réplique Buckmaster. Tu crois que je l'ignore ? Tu lui as planté un nouveau foie aujourd'hui.

— Ça ne fait rien, il a des caméras espions partout, des enregistreurs – tu en as conçu quelques-uns toi-même, Buckmaster.

— Je m'en fous. Qu'il m'écoute !

— Alors, te voilà révolutionnaire ?

— Mes yeux sont ouverts. J'ai connu la révélation, sous cette tente. La culpabilité, la responsabilité, le mal...

— Tu penses que si Gengis Mao mourait, le monde s'en trouverait mieux ?

Buckmaster se déchaîne.

— Oui ! oui ! Il nous pompe tous pour vivre éternellement. Il a transformé le monde en maison de fous, il en a fait un putain de zoo ! Écoute, Mordecai, on pourrait reconstruire, on pourrait faire circuler l'antidote et soigner toute la planète, au lieu de quelques élus, on pourrait retrouver ce qu'on avait avant la Guerre, mais non, zéro, on vit sous le règne d'un foutu Mongol, un khan, tu te rends compte ? Un khan centenaire et qui veut la vie éternelle ! Et sans toi, il aurait crevé depuis cinq ans !

Shadrak voit où Buckmaster veut en venir et porte les mains à ses tempes d'un air accablé, souhaitant plus que jamais échapper à cette conversation. Buckmaster est un imbécile, sa diatribe est facile et trop évidente. Shadrak a réfléchi à tout ça il y a longtemps, il a envisagé les problèmes moraux et décidé de passer outre. Naturellement que c'est mal de servir un dictateur. Ce n'est pas un boulot pour un bon petit nègre de Philadelphie,

sincère et appliqué, et qui veut faire le bien. Mais Gengis Mao est-il le mal ? Y a-t-il d'autres termes à l'alternative : lui ou le chaos ? Si Gengis Mao est inévitable, comme un élément naturel, comme le lever du soleil ou la pluie, alors nulle culpabilité ne s'attache à son service : on fait ce qui semble convenir, on vit sa vie, on accepte son karma, et si on est médecin on soigne, sans s'occuper de ce qu'implique l'identité du patient. Ce n'est pas, de la part de Shadrak, une auto-justification spécieuse, mais plutôt une déclaration de consentement à son destin. Il refuse d'endosser une culpabilité qui n'a pas de sens à ses yeux, et il ne va pas laisser Buckmaster – surtout pas lui – le fustiger à propos d'inepties, ou l'accuser de loyauté mal placée.

Il se rend compte que Nikki Crowfoot est sortie de la tente des transtemporalistes et l'attend à côté, mains sur les hanches.

— Excuse-moi, je dois m'en aller, dit-il à Buckmaster.

Nikki paraît transfigurée. Ses yeux brillent, son visage luit d'une sueur extatique, c'est tout son corps qui semble étinceler. Tandis que Shadrak s'avance vers elle à grands pas, elle prend acte de sa présence d'une inclinaison de tête, mais elle est encore loin, perdue dans son hallucination.

— Partons, dit-il. Buckmaster a un peu perdu les pédales et se rend insupportable.

Il va prendre la main de Nikki.

— Attends ! hurle Buckmaster en courant vers eux. Je n'en ai pas fini avec toi. J'ai encore des choses à te dire, putain de nègre !

Mordecai hausse les épaules.

— Bon. Je t'accorde une minute. Que veux-tu que je fasse, au juste ?

— Cesse de le soigner.

— Je suis médecin, Buckmaster. Et c'est mon malade.

— Précisément. C'est pourquoi je dis que tu es coupable, que tu es un salaud. Il y a des milliards de gens à soigner de par le monde, et c'est *lui* que tu as choisi. En nous condamnant encore à des décennies de Gengis Mao.

— Quelqu'un d'autre le ferait, si ce n'était pas moi, dit doucement Shadrak.

— Mais c'est toi qui le fais. *Toi*. Et je te tiens pour responsable. Je le dois.

Stupéfié par la véhémence de Buckmaster et son insistance, Shadrak réplique :

— Responsable de quoi ?

— De l'état du monde. De tout le foutu merdier. De la menace continuelle et universelle du pourrissement organique, vingt ans après la Guerre virale. De la faim, de la misère. Tu n'as vraiment aucune honte, Mordecai ? Avec des appareils plein les pattes, qui te signalent sa moindre saute de tension, pour que tu puisses cavalier vers lui encore plus vite ?

Shadrak jette un coup d'œil vers Nikki, comme pour quêter un secours de sa part, mais la jeune femme a toujours son regard lointain ; elle ne semble pas du tout consciente de la présence de Buckmaster.

Mordecai s'emporte.

— Et qui les a conçus, ces appareils, Roger ?

Buckmaster cane. Il prend la riposte là où ça fait mal. Ses joues sont en feu, des larmes de rage luisent dans ses yeux.

— Moi ! Moi ! C'est moi, salaud, oui c'est moi qui ai réalisé tes saloperies d'implants. Tu crois que je ne le sais pas, que je ne partage pas la faute ? Tu ne penses pas que je l'ai compris, à présent ? Mais je me tire. Je ne supporterai plus la responsabilité.

— Comportement suicidaire.

Shadrak pointe un doigt vers les silhouettes tapies dans l'ombre, en bordure de l'allée : des permanents haut placés qui ne tiennent pas à entrer dans le champ d'une caméra espion, mais savourent le coup de folie de Buckmaster.

— Il y aura un rapport sur le bureau du président dès demain, Roger, c'est à peu près sûr. Tu es en train de te détruire.

— Je vais le détruire, *lui*. Le vampire. Il nous rançonne tous, corps et âme, il nous laissera pourrir si on ne le sert pas, il...

— Ne fais pas de mélo. Nous servons Gengis Mao parce que nous possédons des talents et qu'ici c'est l'endroit qui convient pour les employer, tranche Mordecai. Ce n'est pas de notre faute si le monde est tel qu'il est. Si tu avais préféré vivre dans une

case puante à Manchester ou Liverpool, avec tes boyaux pleins de trous, rien ne t'en aurait empêché.

— Ne me cherche pas, Mordecai.

— Mais c'est la vérité. Nous avons de la chance d'être ici. Nous faisons la seule chose sensée dans un monde dément. La culpabilité est un luxe que nous ne pouvons pas nous permettre. À présent tu veux te tirer, vas-y, fais-le, Roger. Mais demain matin, lorsque tu seras calmé, tu ne voudras plus quitter le khan.

— Je ne te laisserai pas le prendre de haut avec moi.

— Je cherche à te protéger. J'essaie de te faire taire, d'obtenir que tu cesses de hurler des insanités dangereuses.

— Et moi j'essaie d'obtenir que tu retires la prise et que tu nous libères de Gengis Khan Mao, braille Buckmaster.

Il a le visage congestionné et roule des yeux fous.

— Alors tu crois que ça irait mieux sans lui ? demande Shadrak. Qu'est-ce que tu proposes, Buckmaster ? Quel genre de gouvernement ? Allez, je suis sérieux. Tu m'as traité de tous les noms, maintenant soyons rationnels. Tu es devenu révolutionnaire, exact ? D'accord. Quel est ton programme ? Tu veux quoi ?

Mais Buckmaster a passé le stade du débat philosophique. Il ne parvient plus à contrôler son dégoût et fusille Mordecai du regard, il ébauche des mots que sa bouche refuse d'émettre autrement que sous forme de grognements gutturaux et incohérents ; il serre et desserre les poings, il se balance d'inquiétante manière, ses joues virent à l'écarlate. Shadrak a épuisé sa réserve de sympathie depuis un bon moment. Il se détourne et rejoint Nikki Crowfoot. Ils s'éloignent ensemble lorsque Buckmaster se précipite et lance un assaut maladroit, saisissant Shadrak aux épaules pour tenter de l'attirer au sol. Shadrak pivote avec élégance et s'incline légèrement pour échapper à la prise de Buckmaster, puis, au moment où ce dernier se jette sur lui, il l'attrape à hauteur des côtes, le fait tourner et l'immobilise. Buckmaster gigote, lance des coups de pied, postillonne, mais il n'est pas de force.

— Tout doux, murmure Shadrak. Tout doux. Laisse tomber, Roger. Laisse tomber complètement.



Il tient Buckmaster comme on tient un enfant hystérique, jusqu'à ce qu'enfin il sente les muscles de l'ingénieur se relâcher et sa rage l'abandonner. Mordecai le libère et fait un pas en arrière, les mains à hauteur de la poitrine, prêt à un nouvel assaut mais Buckmaster est vidé. Il recule, avec la démarche et les épaules lourdes du vaincu, s'arrête au bout de quelques pas et interpelle Shadrak d'un air mauvais.

— Ça va, Mordecai. Salaud. *Reste* avec Gengis Mao. Torche-lui son cul décrépit. Tu verras ce qui t'arrivera ! Tu finiras dans la fournaise, Shadrak, dans la putain de fournaise !

Shadrak se met à rire. La tension est rompue.

— La fournaise. Ça me plaît bien, ça. Très littéraire, Buckmaster.

— Dans la fournaise, tu te retrouveras, Shadrak !

Mordecai prend en souriant le bras de Nikki. La jeune femme a toujours l'air radieux, extatique, perdue dans un ravissement transcendantal.

— Allons-nous-en, dit Shadrak. Je ne tiendrai pas un instant de plus.

— Que voulait-il dire, Shadrak ? demande Nikki d'une voix douce, encore emmitouflée de rêve, au sujet de la fournaise ?

— Référence biblique. Shadrak, Méshak et Abed-Négo.

— Qui ?

— Tu ne connais pas ?

— Non. Shadrak, la nuit est tellement belle, allons quelque part faire l'amour.

— Shadrak, Méshak, Abed-Négo. Dans le Livre de Daniel.

Trois Hébreux qui refusèrent d'adorer la statue d'or de Nabuchodonosor et que le roi fit jeter dans une fournaise de feu ardent. Mais Dieu envoya un ange avec eux et ils s'en tirèrent indemnes. C'est étrange que tu ne connaisses pas l'histoire.

— Que leur arriva-t-il ?

— Je te l'ai dit. Ils restèrent indemnes. Pas un cheveu de leur tête ne fut roussi. Nabuchodonosor les convoqua, leur dit que leur Dieu était un Dieu très puissant, et il leur confia de hautes fonctions dans la province de Babylone. Pauvre Buckmaster. Il devrait comprendre qu'un Shadrak ne saurait avoir peur des fournaises. Tu as fait un bon trip, mon amour ?

— Oh ! oui, Shadrak !  
— Où t'ont-ils envoyée ?  
— À l'exécution de Jeanne d'Arc. Je l'ai vue brûler, et c'était sublime, son sourire, la façon dont elle tournait ses regards vers le ciel.

Nikki se serre contre Shadrak tout en marchant, et sa voix semble encore parvenir de quelque royaume imaginaire ; elle est revenue de ce bûcher complètement défoncée.

— C'est le trip le plus exaltant que j'aie jamais fait. Le plus profondément empreint de spiritualité. Où pouvons-nous aller à présent, Shadrak ? Où pouvons-nous être seuls ?

## 8

Après l'épisode Buckmaster, il se sent las de Karakorum et mesure combien cette longue journée l'a vidé de son énergie et lui a pétrifié l'esprit. S'il avait la force de se traîner jusqu'au tubotrain, il se laisserait emporter à vive allure jusqu'à Oulan-Bator et à son hamac où il connaîtrait – enfin – une nuit de sommeil réparateur. Mais Nikki, pétulante et rêveuse, brille de désirs insistants et il ne se sent pas en mesure d'affronter la déception qui suivrait un refus de sa part. Et bras dessus, bras dessous, ils se dirigent vers la retraite des amants, située à l'extrémité nord du complexe de loisirs. C'est un dôme géodésique dont le revêtement jette des feux orange et verts. D'un coup de pouce sur la plaque de crédit, Shadrak loue une chambre pour trois heures.

Une chambre, c'est beaucoup dire. Un lit, un lavabo, une penderie nichés en un point de la courbe du vaste dôme, des murs au crépi bleu-pourpre peu discret, mais enfin ça ira. Nikki s'extraît vivement de la résille dorée qui est son seul vêtement. Malgré les quatre mètres qui séparent le couple, il émane d'elle

un courant qui fait jaillir des étincelles sur tout le spectre électroérotique, sa nudité est si provocante que la fatigue de Shadrak est balayée, le Cotopaxi et Buckmaster ne sont plus que de l'histoire ancienne. Grisé, Shadrak fond sur sa partenaire. Les lèvres se cherchent, les mains épousent les seins. Elle l'embrasse, et n'est plus là. Elle est allée offrir prudemment sa hanche gauche au contraceptron à côté du lavabo : elle appuie sur le commutateur, s'expose au bain doux et salubre de radiations stérilisantes, puis revient vers lui. Le tatouage anticoncep – une étoile à neuf branches – brille maintenant comme une goutte de chartreuse sur sa peau brune, indiquant que l'irradiation a fait son œuvre. Elle déshabille Shadrak et frappe gaiement des mains en découvrant son érection. Ce n'est certes pas Jeanne d'Arc qu'il va honorer ce soir ; guerrière peut-être, mais vierge point.

Ils roulent sur le lit. Les mains de Shadrak sont presque aussi agiles et appliquées que celles de Warhaftig le chirurgien, mais Nikki lui fait comprendre d'un bref mouvement d'épaule qu'il peut laisser tomber les caresses préliminaires et en venir à l'essentiel. Et c'est d'une poussée brutale que Shadrak entre au port, leur arrachant des cris de plaisir à tous deux. Certaines choses demeurent. À quatre cents kilomètres vers l'est, il y a un homme qui a usé quatre foies et sept reins (jusqu'ici). Sous une tente à quelques centaines de mètres à peine du lit où ils se trouvent, on vend une drogue qui vous permet d'assister en personne à la trahison du Messie et, à Oulan-Bator, une machine transmet des images d'à peu près tous les événements qui se déroulent en n'importe quel point du monde. Toutes ces choses eussent été qualifiées de miracles, il y a seulement deux générations, et pourtant, dans ce monde de l'an 2012 saturé de miracles, la technologie ne paraît pas avoir amélioré de façon significative l'acte d'amour. Bien sûr, il y a des drogues ingénieuses qui sont censées augmenter les sensations, et des dispositifs anticonceptionnels astucieux, et quelques autres gadgets biomécaniques que ne dédaignent pas les raffinés, mais il n'y faut voir rien d'autre qu'une modernisation d'accessoires en usage depuis le Moyen Âge. L'opération de base n'a pas encore été numérisée, miniaturisée, randomisée ou en quelque

autre manière futurisée. Elle demeure ce qu'elle était au temps des australopithèques et des pithécanthropes – quelque chose que les gens font nus, dans l'humilité de leurs corps d'origine pressés l'un contre l'autre.

Et le rite ancien s'accomplit, cuivre contre ébène ; Shadrak s'étonne de sa propre intensité. Il ne sait si cette énergie passionnelle lui vient de Nikki, par quelque mystérieux transfert télépathique, ou d'une réserve qu'il ne se connaissait pas, mais quoi qu'il en soit, il montre sa reconnaissance en menant l'affaire à la plus heureuse des conclusions. Et glisse sans peine dans un profond sommeil, dont il n'est tiré que par le bip feutré mais inflexible qui signale que la fin de leurs trois heures est proche. Il découvre que sa tête repose douillettement sur les seins de Nikki. La jeune femme est réveillée, manifestement depuis un certain temps. Elle a un sourire ravi. Sans doute l'aurait-elle bercé ainsi toute la nuit – et l'idée plaît à Shadrak. D'ailleurs, la nuit est bien avancée. Ils s'accordent quelques caresses, rapidement, puis se lèvent, font leur toilette, s'habillent et sortent en se tenant la main sous un ciel pâlisant et pommelé. L'air est vif. Tels des enfants qui ne veulent pas quitter la cour de récréation, ils dérivent vers un cercle de jeu, un bistrot, un théâtre de lumières, où s'agitent des fêtards bruyants et vaguement équivoques, mais ils ne passent que quelques minutes dans chaque endroit, et ressortent sans plus d'idée précise qu'à leur arrivée. Ils finissent par s'avouer qu'ils ont eu leur compte pour la nuit. Direction la gare du tubotrain, dans ce cas. Le jour va bientôt se lever. Un énorme globe vert et scintillant se balance au-dessus du quai – un écran public qui diffuse le dernier bulletin d'informations. Shadrak lève un œil vague en direction du globe : c'est Mangu qui lui renvoie un regard sincère, plein de bonne volonté, terriblement jeune. Il prononce un discours, semble-t-il. Petit à petit (car sa fatigue est réelle), Shadrak se rend compte qu'il s'agit du classique laïus concernant l'antidote Roncevic, celui-là même que Gengis Mao débite traditionnellement tous les cinq ou six mois, et dont il semble avoir cette fois confié la charge à l'héritier présomptif. « ... percée décisive accomplie dans nos laboratoires, affirme Mangu,... progrès encourageants... transformations qualitatives

fondamentales de la technique de fabrication... efforts incessants du Comité révolutionnaire permanent... sous la conduite diligente et opiniâtre du vénéré président Gengis Mao... il n'est plus permis de douter... la distribution à grande échelle du remède dans le monde entier... le fléau du pourrissement organique chassé de nos vies... l'accroissement quotidien des stocks... le temps n'est plus éloigné où... une humanité saine et heureuse... »

Quelques mètres plus loin, sur le quai, un personnage haut en couleur roule de gros yeux et souffle à sa compagne, assez fort pour être entendu :

— Mais bien sûr. D'ici seulement quatre-vingt-dix ans ou un siècle.

— Silence, Béla ! La femme a vraiment l'air inquiet.

— Mais c'est la vérité. Il ment, quand il dit que les stocks augmentent quotidiennement. J'ai vu les chiffres. Je te dis, j'ai vu des chiffres *dignes de foi*.

Mordecai trouve la chose intéressante. L'homme est Béla Horthy, un physicien hongrois, austère mais un peu inconscient, créateur de la grande centrale nucléaire de Bayan Hongo, qui fournit de l'énergie à presque toute l'Asie du Nord-Est. Il se trouve que Horthy est également ministre de la Technologie du Comité révolutionnaire permanent, et il est plutôt étrange d'entendre un officiel si haut placé tenir en public des propos aussi scandaleux, voire subversifs. On est à Karakorum, certes, et Horthy donne à cet instant l'image d'un pantin désarticulé, à côté de ses pompes, il trippe manifestement sur un hallucinogène puissant. Mais tout de même...

— Au mieux, les stocks d'antidote sont stables, et peut-être en légère diminution, continue Horthy, en articulant ses phrases avec une précision exagérée, comme les gens qui sont vraiment partis. Mangu nous sort un baratin destiné à apaiser les populations. Il s' imagine que les gens seront contents et le porteront dans leur cœur. Beurk !

La femme essaie désespérément de le calmer. Elle est petite et trapue, une mécanique efficace dont le centre de gravité se situe près du sol. Son visage est partiellement masqué par un

domino chamarré d'un vert vif, mais au bout d'un moment, Shadrak reconnaît en elle Donna Labile, une huile aussi importante que Horthy – de fait, elle dirige au Comité le ministère de la Démographie, dont le rôle est de maintenir un équilibre acceptable entre les morts et les naissances. Domino ou pas, c'est bien elle, cette mâchoire féroce ne trompe personne. Shadrak remarque alors que Horthy est aussi muni d'un masque, qui pend au bout de sa main gauche. Peut-être s'imagine-t-il l'avoir encore sur le nez. Donna lutte avec lui, arrachant le masque de sa main folle pour tenter de le remettre en place, mais il la repousse et s'avance vers Mordecai, qu'il salue d'une révérence tellement extravagante qu'il manque basculer sur la voie. Donna Labile, qui brandit toujours le masque, s'agite autour de son compagnon comme un insecte en colère.

— Ah, le Dr Mordecai, beugle Horthy. L'Esculape dévoué de notre Guide ! Je vous salue !

« ... le point culminant de notre lutte incessante contre... », poursuit Mangu sur son globe vert.

Horthy agite un pouce vers l'image de l'héritier présomptif.

— Vous avez toutes ces conneries, Mordecai ?

Shadrak a ses propres soupçons concernant la sincérité du khan et de son programme, maintes fois annoncé, de distribution mondiale de l'antidote, mais il s'agit de doutes moins qu'à demi formulés, et, de toute façon, ce n'est pas le lieu d'en parler.

— Je ne suis pas membre du Comité, répond-il doucement. Les seuls renseignements confidentiels que je possède ont trait à des choses telles que l'équilibre endocrinien de Gengis Mao.

— Mais vous avez bien votre petite idée ?

— Une opinion non autorisée, et donc sans valeur.

— Quel diplomate vous faites ! rétorque Horthy, méprisant.

— Ne faites pas attention, supplie Donna Labile. Il a un peu forcé la dose, ce soir. À mâcher du khat comme si c'était des sucreries. Il s'est complètement défoncé, et il va risquer sa carrière...

— Décidément, c'est le soir, remarque Shadrak.

— Baratin, tonne Horthy en agitant le poing vers l'écran.

Il en tremble et son visage, à l'ordinaire rubicond, prend une teinte cendrée. Il transpire abondamment. « C'est cruel, sinistre, bestial... » et la suite de la litanie devient inintelligible, c'est sans doute du hongrois, plein de syllabes sifflantes et, vers la fin, Horthy se met à sangloter. Donna Labile a disparu. Mais elle revient au bout d'un moment, suivie de deux grands types revêtus de l'uniforme gris et bleu de la Sécurité civile. Étrange, de trouver ici des sécuivls. Shadrak a toujours considéré Karakorum comme une ville ouverte – contrôlée, bien sûr, par l'habituel dispositif de surveillance électronique, mais rien de plus. En outre, ces deux-là sont vraiment repoussants, même pour des sécuivls. On dirait d'horribles jumeaux, gris de peau et de regard, avec des têtes plates surmontées d'une brosse courte et raide et des corps bizarrement disproportionnés, tout en bras et jambes et rien au milieu. Leur démarche a quelque chose de cliquetant, ils font penser à une paire de robots mal programmés, et pourtant ils ont l'air humain – plus ou moins. Peut-être, devant la pénurie de volontaires, le Comité en est-il réduit à pratiquer le clonage des monstres pour constituer les forces de l'ordre. Les deux types encadrent Horthy et lui parlent à voix basse, d'un ton pressant. L'un d'eux reprend le masque à Donna Labile et avec des gestes bizarrement apprêtés, l'ajuste sur le nez de Horthy. Puis, passant chacun un bras sous l'épaule du ministre, de manière que ses pieds touchent à peine le sol, les policiers l'entraînent vers une porte gris émaillé, au bout du quai. Shadrak ne sait s'il s'agit d'une arrestation opérée à l'instigation de Donna Labile, ou – ce qui est plus vraisemblable – si les hommes ont conduit Horthy à quelque centre de récupération en coulisse avant que le ministre ne se compromette davantage.

« ... un âge glorieux dans l'histoire magnifique de la race humaine... », claironne Mangu.

Le tubotrain vient à quai et les survivants des festivités nocturnes de Karakorum embarquent lentement, dans un demi-sommeil.

Avant de rejoindre son hamac, Shadrak Mordecai se rend auprès du khan. Selon ses implants, tout va bien, mais après sa virée de la nuit, Shadrak se sent l'obligation de visiter personnellement son malade. À cette heure matinale, le khan dort d'un sommeil paisible : les tremblements rythmiques de ses ondes delta parcourent sereinement le nœud électro-encéphalographique implanté dans la hanche de Mordecai. Toutes les données télémétriques qui parviennent à Shadrak sont encourageantes : tension satisfaisante, poumons dégagés, température normale, bon rythme cardiaque, sécrétion biliaire excellente. À peine mis en place, le nouveau foie s'est manifestement bien intégré et a déjà commencé à réparer les dommages des semaines précédentes. Shadrak franchit l'interface et pénètre dans la chambre où le président repose dans le cocon enchevêtré de l'équipement de réanimation. Les relevés biométriques des instruments de mesure confirment immédiatement le télédiagnostic de Shadrak : le président s'en sort remarquablement bien. On n'a eu besoin d'aucun des appareils de secours – ni de la tente à oxygène, ni du rein artificiel, ni du poumon d'acier, ni des douze ou quatorze dispositifs supplémentaires. Il a quatre-vingt-dix ans, il est passé sur le billard il y a seize heures à peine, et il dort, détendu ; un léger sourire flotte sur ses lèvres minces ; le voici presque prêt à affronter de nouveau les fatigues d'une vie normale. Mais dans son corps à lui, il n'y a rien de normal – dans ce corps tant de fois reconstruit, et pour lequel il fallut emprunter tant d'organes sains : tel un chef cannibale, Gengis Mao s'est repu de la chair des héros ; leur force est devenue sa force. Et Shadrak soupçonne, sous ce crâne en triangle effilé, quelque disposition de l'esprit qui refuse de reconnaître les faiblesses du corps et les exclut de son cycle métabolique. Le médecin reste encore un moment au chevet de l'opéré, en admiration devant sa résistance vitale. Il s'attend presque à voir



le khan lui faire un clin d'œil, mais non, le sommeil le tient bien.

Dans ces conditions, il va faire de même. Avec Gengis Mao en aussi bonne forme, Shadrak se sent libre de dormir tout son saoul, même si ça doit le mener jusqu'au milieu de l'après-midi. Nikki Crowfoot sommeille déjà, pelotonnée dans son hamac. Il ôte ses vêtements et va se blottir contre elle, épousant du ventre et des cuisses la croupe de sa partenaire. Il se laisse dériver vers le sommeil.

Quelques heures plus tard, une secousse terrible, à l'intérieur de son corps, manque le précipiter à bas du hamac. Il sent monter une giclée d'adrénaline, son cœur se met à cogner, ses lèvres à trembler, l'alerte sonne dans tout son corps. Par pur réflexe, il entreprend aussitôt un diagnostic sur lui-même, envisage et rejette en une fraction de seconde des possibilités telles que thrombose coronaire, hémorragie cérébrale, œdème pulmonaire ; un instant plus tard, avec la diminution de sa tachycardie et le retour à la normale de son rythme respiratoire, il comprend que ce n'est rien plus sérieux qu'un choc conduisant à un classique syndrome commotionnel ; et il ne lui faut qu'un instant supplémentaire pour se rendre compte que cela ne vient pas de lui, mais d'un grave débordement du système téléométrique qui le relie à Gengis Mao.

D'un bond il est hors du hamac, mais celui-ci se balance dangereusement.

— Shadrak ? demande Nikki d'une voix endormie, Shadrak, qu'est-ce qui se passe ?

Shadrak rattrape le hamac et le tient un moment pour le stabiliser. Il s'excuse en marmonnant.

Des ennuis avec le khan.

Il tâtonne sur le sol, à la recherche de ses vêtements jetés au hasard. Il est tout à fait réveillé, à présent, mais son corps est tellement saturé des sécrétions hormonales provoquées par la surprise et l'angoisse que ses mains tremblent, son esprit en déroute refuse de se concentrer sur les simples opérations de l'habillement. Y a-t-il eu défaillance du dispositif de réanimation ? Des assassins ont-ils fait irruption dans la chambre du président ? Gengis Mao est toujours en vie – les implants ne laissent aucun doute à ce sujet –, quelle que soit la

cause du choc violent qu'il a éprouvé, cela semble déjà passé, et son activité biophysique redescend vers la normale, malgré quantité d'indices d'une hyperesthésie neurasthénique persistante et du cortège habituel de troubles cardio-vasculaires et vasomoteurs.

Il se contente d'enfiler son pantalon et, encore tout flageolant (jamais, depuis qu'il porte ses implants, les signaux émis par le président ne lui ont fait pareil effet), se présente devant l'interface.

— Shadrak Mordecai au service du khan, annonce-t-il, mais rien ne se produit pendant presque une minute.

Il répète alors le mot de passe avec plus d'insistance, mais la porte reste close.

— Allez ! aboie-t-il. Connerie de machine, le khan est peut-être en train de mourir là-dedans, et il faut que je le voie !

Les lampes jettent des éclairs, les détecteurs détectent, mais rien d'autre ne se passe. Shadrak comprend que le système de l'interface est passé sur urgence, où la circulation du personnel est encore plus sévèrement contrôlée. Voilà qui était l'hypothèse d'une tentative d'assassinat. Shadrak crie et gesticule, tambourine sur l'interface, va jusqu'à faire des grimaces, mais le système de sécurité a manifestement d'autres soucis et lui refuse l'entrée. Lorsque la porte s'ouvre enfin, Shadrak calcule que quatre ou cinq minutes ont dû s'écouler. Les données fournies par Gengis Mao montrent néanmoins qu'il tient bon : selon toutes les indications, il est encore troublé, surexcité, mais il se remet lentement de son instant de panique.

Exaspéré, Shadrak est encore retenu une bonne minute à l'intérieur du compartiment ; la porte s'ouvre enfin et il traverse au pas de charge Surveillance Vecteur Un, maintenant déserté, pour se présenter à la porte de Gengis Mao. Là, le détecteur secondaire ne le retient pas plus que la micro-seconde habituelle, et il fait irruption dans la chambre à coucher pour découvrir un Gengis Mao bien vivant et réveillé, assis dans son lit et entouré de cinq ou six domestiques ainsi que d'une bonne douzaine de membres du Comité qui s'agitent en tous sens – ce qui n'est guère indiqué à ce stade de la convalescence du président. Mordecai aperçoit le général Gonchigdorje, le vice-

président Ionigylakis, le chef de la Sécurité Avogadro, et même Béla Horthy, qui semble avoir le foie dérangé et une gueule de bois carabinée à la suite de sa folle nuit de Karakorum. Et les gens ne cessent d'arriver. Shadrak est atterré. Il entend la voix de Gengis Mao, nette quoique faible, par-dessus le tumulte, mais ne peut s'approcher du khan tant la foule est dense autour du lit.

— Abominable, c'est abominable, fait Ionigylakis en balançant la tête de droite et de gauche comme un ours blessé.

Shadrak se tourne vers lui.

— Que se passe-t-il ?

— Mangu, laisse tomber le vice-président. Assassiné !

— Quoi ? Mais comment ?

— Par la fenêtre. Depuis le balcon.

Le géant grec mime lourdement la scène avec de grands moulinets de ses bras : la fenêtre ouverte, les rideaux flottant au vent, la courbe décrite par le corps durant son plongeon de soixante-quinze étages, le choc effroyable qui met fin à des évolutions plutôt gracieuses, l'impact sur le sol de la plaza et le léger rebond final du corps disloqué.

Shadrak frissonne.

— Quand est-ce arrivé ?

— Il y a dix minutes ou un quart d'heure. Horthy arrivait juste à la tour. Il a tout vu.

— Qui a prévenu le khan ? Horthy ?

Ionigylakis baisse les épaules.

— Comment le saurais-je ?

— Ils auraient dû attendre. Un choc pareil...

— Quand je l'ai appris, j'étais à mon pupitre de Comité Vecteur Un, et voilà que les lumières signalent une urgence, et puis des gens complètement affolés qui courent dans tous les sens, et tout le monde s'est précipité ici.

— Ce qui est encore plus fou. Shadrak se renfrogne. Tout ce bruit chamboule le système nerveux du khan, on remplit la chambre de bactéries qui peuvent être pathogènes. Est-ce que tout le monde a perdu la tête ? Nous mettons ses jours en danger avec un pareil désordre. Aidez-moi à faire évacuer la chambre.

— Mais c'est le khan qui les a fait chercher !

— Aucune importance. Il n'a pas besoin de tous ces gens. Je suis responsable de sa santé et je veux que tout le monde déguerpisse, à l'exception de, disons, Avogadro et Gonchigdorge et, à la rigueur, d'Eyuboglu.

— Mais...

— Il n'y a pas de « mais ». Que tous les autres retournent à Comité Vecteur Un afin de faire face, si nécessaire, à de nouvelles catastrophes. Et si c'était le signal d'un soulèvement mondial ? Qui va affronter la crise si vous restez tous ici ? Allez, allez. Je veux qu'on vide cette chambre. Faites sortir tout le monde, vu ? C'est un ordre.

Ionigylakis semble encore indécis, mais au bout d'un moment d'hésitation, il hoche la tête et se met à pousser les gens vers la porte avec un bel enthousiasme, leur tonnant aux oreilles qu'ils doivent vider les lieux, cependant que Shadrak attire l'attention du chef de la Sécurité et lui ordonne de poster des hommes dans le couloir afin d'éloigner les visiteurs.

Shadrak s'approche du lit. Gengis Mao a les traits tirés, il paraît tendu. Son front est moite et luisant, sa peau a pris une teinte pâle qui vire au gris. Il respire faiblement et ses yeux, jamais en repos, roulent à présent d'une manière folle. Le système de soutien vital s'est mis en route et bourre le khan de glucose, de chlorure de sodium, de plasma. D'un coup d'œil, Shadrak consulte les divers cadrans et confronte les résultats à ses propres données téléométriques, ce qui lui permet d'évaluer le niveau du potassium sanguin, ainsi que le niveau de magnésium plasmatique, la perméabilité capillaire, la vasoconstriction des artérioles, la tension veineuse. Il peut alors procéder à un réglage manuel du débit des substances administrées.

— Essayez de vous détendre, dit-il à Gengis Mao. Calez-vous bien, laissez-vous aller.

— Ils l'ont tué, fait le khan, la voix rauque. On vous l'a dit ? Ils l'ont jeté de sa fenêtre.

— Je suis au courant. Laissez-vous aller, je vous prie.

— Les assassins doivent être encore dans la tour. Je vais superviser l'enquête moi-même. Shadrak, faites-moi porter à

Surveillance Vecteur Un.

— Il n'en est pas question. Vous devez rester ici.

— Ne me parlez pas sur ce ton. Avogadro ! Avogadro ! Aidez-moi à passer sur le fauteuil roulant !

— Je suis désolé, murmure Shadrak, tout en faisant de grands gestes pour indiquer au chef de la Sécurité, qui se tient derrière lui, qu'il ne doit pas tenir compte de cet ordre.

Discrètement, il appuie sur une pédale qui envoie dans le corps du président une giclée de tranquillisant.

— Quitter le lit maintenant pourrait vous être fatal. Vous comprenez ? Ça pourrait vous tuer.

Gengis Mao comprend. Il se laisse aller contre l'oreiller, l'air presque soulagé qu'on ait contrecarré sa volonté. Les premiers effets du tranquillisant se font sentir : son visage se détend, son agitation diminue sensiblement. Shadrak se rend compte que le khan est beaucoup plus affaibli que ne l'indiquent les instruments.

— Ils l'ont tué, rumine le khan d'une voix absente. Ce n'était qu'un gosse et ils l'ont tué. Il n'avait pas d'ennemis.

À l'étonnement de Shadrak, les lèvres du vieillard se mettent à trembler et des larmes coulent de ses yeux. Quoi ? Gengis Mao manifeste une émotion sincère ? Un chagrin presque paternel s'empare de lui ? Comment est-ce possible, si l'on songe au triste sort que le président réservait à Mangu ? Ou bien l'opération de la veille l'a tellement diminué qu'il fait du sentiment (ce qui ne lui ressemble pas) et verse dans un inconcevable gâtisme, ou bien Mordecai a mal interprété les signes et ce n'est pas de chagrin, mais de peur qu'il s'agit, de la reconnaissance d'un danger personnel : si des assassins ont pu atteindre Mangu, ils pourraient bien aussi se frayer un chemin jusqu'au sanctuaire de Gengis Mao. C'est sûrement ça. Le khan est partagé entre la colère et la peur, mais du fait de son état de faiblesse, colère et peur ont pris momentanément la forme du chagrin. De fait, au bout de quelques instants Gengis Mao s'est tout à fait calmé et déclare d'une voix basse, mesurée, empreinte d'une résonance nouvelle :

— Ceci constitue la première attaque réussie contre notre autorité, dont nous ayons eu à subir l'expérience. Le fait est sans

précédent, et nous devons réagir avec force afin de faire la preuve que nous n'avons rien perdu de notre vigueur, et qu'aucun travail de sape ne saurait entamer notre puissance.

Il fait signe à Avogadro de venir à son chevet et commence de donner ses directives en vue d'arrestations massives, d'interrogatoires des éléments soupçonnés de subversion – sans faire le détail –, de resserrement des mesures de sécurité, à l'intérieur de la tour aussi bien que dans tout Oulan-Bator. Il parle moins à présent comme un parent affligé que comme un despote menacé. Il devient vite évident que, pour lui, la perte de Mangu ne signifie rien ou presque – ce n'était qu'un pion –, mais qu'elle signale, d'inquiétante manière, que l'autorité du régime est battue en brèche, et qu'à cela on devra remédier par la terreur.

Gengis Mao interrompt soudain son sinistre exposé et lève les yeux vers Shadrak comme s'il remarquait sa présence pour la première fois.

— Vous avez un pantalon pour tout vêtement, docteur, dit-il aimablement. Comment se fait-il ?

— Je suis venu en catastrophe. Mes implants m'ont donné une sacrée secousse, assez forte pour me réveiller, et j'ai su immédiatement que quelque chose n'allait pas.

— Exact. Lorsque Horthy est venu m'apprendre l'assassinat, ça m'a pas mal remué.

— Vos fichues portes m'ont retenu cinq minutes. Il faudrait faire quelque chose à ce sujet. Un jour, la situation sera critique, j'aurai besoin de vous voir d'urgence et Interface Trois me fera la même comédie. Alors, il sera trop tard.

— Mmm. Nous en reparlerons.

Le khan considère le torse nu de Shadrak avec quelque amusement et aussi, semble-t-il, de l'admiration. Il examine les lignes prononcées des muscles abdominaux, les bras, longs et minces, les épaules larges et puissantes. C'est un corps agréable à voir, Shadrak en est conscient : harmonieux et bien entretenu, couvert d'une belle peau couleur chocolat, lisse ; un corps athlétique et gracieux qui n'a pas beaucoup changé depuis l'époque, il y aura bientôt vingt ans, où son possesseur était un sprinter respecté à l'université et un basketteur honorable.

Pourtant, cette revue de détail a quelque chose d'étrange et porte sur les nerfs. Au bout d'un moment, le khan déclare, d'un ton presque jovial :

— Vous avez l'air en très bonne santé, Shadrak.

— J'essaie de me maintenir en forme.

— Sagesse de médecin. Ils sont si nombreux, dans votre profession, à s'occuper de la santé de tout le monde sauf de la leur. Mais pourquoi étiez-vous encore au lit à une heure aussi avancée ?

— J'étais à Karakorum, la nuit dernière, avoue Shadrak.

Gengis Mao éclate de rire.

— Intempérance et débauche ! Alors, c'est comme ça que vous gardez la forme ?

— Eh bien...

— Calmez-vous, je plaisante.

En quelques minutes, l'humeur du président a changé d'étonnante manière. Ces dernières piques, ce persiflage sur le mode enjoué – on a peine à croire qu'il y a peu, le même homme versait des larmes sur le sort de Mangu.

— Allez donc enfiler une chemise, si le cœur vous en dit. Je crois que je peux me passer de vous pendant quelques minutes, Shadrak.

— Je préférerais rester encore un moment. Je n'ai pas froid.

— Comme il vous plaira.

Gengis Mao ne semble plus s'intéresser à lui. Il s'est tourné vers Avogadro, toujours à son chevet, et lâche encore en rafale une demi-douzaine de mesures répressives à mettre en application sur-le-champ, puis il congédie le chef de la Sécurité et appelle le vice-président Eyuboglu, à qui il esquisse en improvisant, semble-t-il, un véritable plan de canonisation de Mangu : funérailles d'État, longue période de deuil mondial, baptême de villes et de grandes voies de communication, érection de monuments imposants et coûteux dans chaque grande capitale. Tout ça pour un gamin aussi négligeable. Pourquoi ? s'interroge Shadrak. On déploie là une ferveur funéraire digne d'un demi-dieu, d'un Auguste d'un Siegfried, voire d'un Osiris. Pourquoi ? Pourquoi, sinon parce que Mangu constituait un prolongement symbolique de Gengis Mao, son

lien avec le futur, l'espoir de sa résurrection corporelle ? Shadrak décide que c'est là la raison. En gonflant ainsi, hors de toute proportion, la stature de la victime, Gengis Mao ne porte pas le deuil de Mangu, mais de lui-même.

## 10

Mais Mangu a-t-il bien été assassiné ? Avogadro, qui attend dans le couloir que Mordecai veuille bien quitter son malade, n'en est pas si sûr. Le chef de la Sécurité, personnage osseux et trapu, à l'esprit prompt, doté d'un regard calme et d'une grande bouche au pli énigmatique, prend Shadrak à part près de rentrée de Surveillance Vecteur Un et lui demande doucement :

— Y a-t-il parmi ses médicaments quelque chose de nature à lui perturber l'esprit ?

— Pas spécialement. Pourquoi ?

— Je ne l'ai jamais vu dans un état pareil.

— On ne lui a jamais assassiné son vice-roi, non plus.

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il s'agit d'un assassinat ?

— Parce que... Ionigylakis a dit... parce que... Shadrak s'embrouille et marque un temps d'arrêt. Il ne s'agit pas de ça ?

— Qui sait ? Horthy dit qu'il a vu Mangu tomber par la fenêtre. Point final. Il n'a vu personne le pousser. Nous avons déjà repassé les bandes de tous les détecteurs, concernant les mouvements de personnel, et il n'y a pas trace, dans toute la tour, de l'entrée sans autorisation, ou de la sortie d'un individu suspect, à plus forte raison de son apparition au soixante-quinzième étage.

— Quelqu'un a pu rester caché toute la nuit, propose Shadrak.

Avogadro soupire, l'air légèrement amusé.

— Docteur, épargnez-moi les déductions de détective



amateur. Nous avons bien évidemment examiné les bandes datant d'hier.

— Désolé si...

— Je ne désirais pas me montrer sarcastique. Je veux simplement dire que nous avons considéré la plupart des hypothèses évidentes. Ce n'est pas facile pour un éventuel assassin de pénétrer à l'intérieur de cet immeuble, et je ne pense pas sérieusement que cela ait été le cas. Ce qui n'exclut pas, bien évidemment, que Mangu ait été poussé par quelqu'un dont la présence dans la tour ne revêtirait aucun caractère inhabituel. Le général Gonchigdorge, par exemple, ou vous, ou moi...

— Ou Gengis Mao, achève Shadrak. Qui se serait levé sur la pointe des pieds pour balancer Mangu par la fenêtre.

— Vous m'avez compris. Mon argument est que n'importe qui, ici, peut avoir tué Mangu. Simplement, nous n'en avons aucune preuve. Vous savez que les portes conservent la trace enregistrée de chaque passage individuel. Or personne n'est entré dans la chambre de Mangu ce matin, que ce soit par l'interface ou par l'ascenseur. Les mémoires à tores sont absolument vierges. Le dernier à s'être présenté est Mangu lui-même, vers minuit. L'inspection préliminaire ne signale aucun intrus. Pas d'empreintes digitales suspectes, pas la moindre pellicule appartenant à quelqu'un d'autre, pas un cheveu, pas un bout de charpie. Pas trace de lutte. Mangu était assez costaud, n'est-ce pas ? Il ne se serait pas laissé faire facilement.

— Vous suggérez qu'il s'agit plutôt d'un suicide ?

— Bien sûr. C'est évident. À ce stade, personne parmi mon équipe n'envisage sérieusement une autre théorie. Mais le président en tient pour l'assassinat, vous auriez dû le voir il y a un moment. Quasiment hystérique, les yeux fous, en plein délire. Pour mes hommes et moi, ça la fiche mal s'il se persuade qu'il y a eu assassinat. Nous sommes censés veiller à ce que ce genre de chose soit impossible, dans la tour. Mais ce n'est pas simplement mon poste qui est en jeu, docteur. Il y a cette purge fabuleuse qu'il est en train de déclencher, les arrestations, les interrogatoires, les restrictions, tout un programme particulièrement divaguant, déplaisant, coûteux et, autant que je puisse en juger, totalement inutile. Ce que j'aimerais savoir,

c'est si vous pensez qu'il y a une chance pour que le président adopte une attitude plus rationnelle, concernant la mort de Mangu, lorsqu'il se sera un peu rétabli.

— Je n'en sais rien. Mais je ne le crois pas. Je ne l'ai jamais vu changer d'avis au sujet de quoi que ce soit.

— Pourtant, l'opération...

— L'a affaibli, je sais. Physiquement *et* psychologiquement. Mais ça n'a guère affecté sa raison d'une manière qui me soit perceptible. L'idée de l'assassinat lui a toujours trotté dans la tête, bien entendu, et s'il suppose que Mangu a été tué, c'est manifestement parce que cela remplit chez lui un besoin intérieur, un fantasme, quelque chose d'assez complexe et d'assez sombre. Je pense qu'il aurait émis la même hypothèse s'il s'était trouvé en parfaite santé lorsque Mangu est passé par la fenêtre. Aussi son rétablissement, en soi, ne constituera-t-il pas un facteur de nature à modifier son jugement sur cette affaire. Je ne puis que vous conseiller d'attendre trois ou quatre jours, le temps qu'il soit assez remis pour reprendre les rênes, et d'aller le voir avec les résultats complets de votre enquête, de manière à lui montrer avec des arguments probants qu'aucune preuve n'étaie la thèse de l'assassinat. Il faudra compter sur son bon sens fondamental pour l'amener à accepter le fait que Mangu a mis fin à ses jours.

— Et si je lui communiquais le rapport, cet après-midi ?

— Il n'est pas vraiment en mesure de supporter de telles perturbations. Au demeurant, une enquête aussi précipitée lui semblerait-elle crédible ? Non, selon moi il faut attendre au moins trois jours, quatre ou cinq de préférence.

— Et pendant ce temps, il y aura des rafles, des interrogatoires poussés. Des innocents auront à souffrir, mes hommes gaspilleront leur énergie à la recherche d'un assassin chimérique...

— N'est-il pas possible de retarder la purge de quelques jours ?

— Il nous a donné l'ordre de commencer immédiatement.

— Je sais, mais...

— Immédiatement. Et nous l'avons fait.

— Déjà ?

— Oui, déjà. Je sais ce que signifie un ordre du président. Les premières arrestations ont été opérées il y a dix minutes. Je peux faire traîner les interrogatoires de façon que les prisonniers aient à en pâtir le moins possible, avant que je ne communique mes conclusions au khan, mais je ne dispose pas de l'autorité suffisante pour esquiver purement et simplement ses directives. Et Avogadro ajoute calmement : D'ailleurs, je ne voudrais pas m'y risquer.

— Il y aura donc une purge. Shadrak hausse les épaules. Je le regrette autant que vous, j'imagine. Mais il n'y a pas moyen de l'arrêter, vrai ? Et pas d'espoir réel que vous puissiez faire avaler la thèse du suicide à Gengis Mao – ni cet après-midi, ni demain, ni la semaine suivante. Pas s'il veut se persuader que Mangu a été tué. Je suis désolé.

— Moi aussi, fait Avogadro. Bon. Merci de m'avoir accordé votre temps, docteur. Il commence à s'éloigner, puis s'arrête et pose sur Shadrak un regard insistant, scrutateur. Encore une chose. Voyez-vous une raison pour laquelle Mangu aurait voulu se suicider ?

Shadrak fronce les sourcils, considère le problème.

— Non, répond-il au bout d'un moment. Pas à ma connaissance.

Il poursuit son chemin jusqu'à Surveillance Vecteur Un. La grande salle grouille de responsables de haut rang. Shadrak commence d'éprouver une sensation bizarre à se balader ainsi torse nu dans le quartier général. Installé sur le trône ornemental de Gengis Mao, Gonchigdorge enfonce de ses doigts courts les touches d'un énorme clavier qui contrôle tout le dispositif de surveillance vidéo. À mesure que le général martèle les touches, des images de la vie au-dehors, dans le service de traumatologie, défilent en sautillant, venant s'inscrire brutalement dans le cadre pour s'évanouir aussitôt. Ce qui passe sur les écrans donne le vertige et semble obéir à un hasard aussi grand que lorsque la machine est livrée à ses propres caprices. Cela n'a rien de surprenant, car Gonchigdorge manipule le clavier sans la moindre apparence de méthode ni de raison et poussé par une sorte de hargne, comme s'il espérait démasquer un cadre révolutionnaire selon un procédé stochastique de

coups de sonde non directionnels – on puise dans le monde au petit bonheur jusqu'à ce qu'on tombe sur une bande de *desperados* qui agitent un étendard sur lequel on peut lire : NOUS SOMMES DES CONSPIRATEURS. Mais les écrans ne révèlent que la plus banale histoire humaine ; des gens travaillent, marchent, souffrent, se querellent, meurent.

Horthy est apparu silencieusement à la gauche de Mordecai et déclare, non sans une certaine jubilation :

— Les arrestations ont déjà commencé.

— Je sais. Avogadro me l'a dit.

— Vous a-t-il dit qu'il y avait un suspect de premier plan ?

— Qui est-ce ?

De ses pouces, Horthy presse délicatement l'orbite de ses yeux globuleux et injectés. Des effluves psychédéliques flottent encore autour de lui.

— Roger Buckmaster, dit-il. Vous savez, le spécialiste de micro-ingénierie.

— Je sais, oui. J'ai travaillé avec lui.

— On a entendu Buckmaster tenir des discours frénétiques à Karakorum, la nuit dernière. Il appelait au renversement de Gengis Mao et prônait la subversion à tue-tête. Les sécuils ont fini par l'embarquer, mais ils ont jugé que c'était un simple cas d'ébriété et l'ont relâché.

— Est-ce là ce qui vous est arrivé ? demande Shadrak à voix basse.

— À moi ? Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— À la gare du tubotrain. Je vous y ai vu, vous vous rappelez ? Pendant qu'on passait l'enregistrement du discours de Mangu. Vous avez fait quelques remarques à propos du programme de distribution de l'antidote et les sécuils...

— Non. Vous devez faire erreur, coupe Horthy.

Son regard vrille celui de Shadrak et s'immobilise. Le physicien a des yeux intimidants – froids et hostiles en dépit de leur côté larmoyant, résultat de trop nombreux excès. Horthy énonce d'une voix très précise :

— C'est quelqu'un d'autre que vous avez vu à Karakorum, docteur Mordecai.

— Vous n'y étiez pas, la nuit dernière ?

- Il s'agissait de quelqu'un d'autre.
- Shadrak choisit de se le tenir pour dit et n'insiste pas.
- Toutes mes excuses. Parlez-moi de Buckmaster. Pourquoi croit-on que c'est lui ?
- Son comportement excentrique a paru suspect.
- Est-ce tout ?
- Il faudra vous adresser à la Sécurité pour en savoir davantage.
- L'a-t-on retrouvé près de l'appartement de Mangu au moment du meurtre ?
- Je ne saurais le dire, docteur Mordecai.
- Bien.
- Les écrans de contrôle affichent le gros plan répugnant d'une fille en train de vomir, en couleurs réalistes : son vomi a la teinte rouge vif et le luisant qui trahissent le pourrissement organique. Horthy semble presque sourire à ce spectacle, comme si rien de ce qui est horrible ne lui était étranger.
- Encore une chose, reprend Shadrak. Vous avez vu tomber Mangu, n'est-ce pas ?
- Oui.
- Et vous avez alors averti Gengis Mao ?
- J'ai d'abord prévenu les gardes de l'entrée.
- Naturellement.
- Ensuite, je suis monté au soixante-quinzième étage. Les gens de la Sécurité avaient déjà tout isolé, mais j'ai pu entrer.
- Directement dans la chambre du président ?
- Horthy hoche la tête.
- La garde en avait été triplée. Je n'ai pu obtenir l'accès qu'en insistant sur mes prérogatives ministérielles.
- Gengis Mao était-il réveillé ?
- Oui. Il consultait des rapports du CRP.
- Comment décririez-vous son état général ?
- Assez bon. Il semblait pâle et affaibli, mais pas de façon insolite, si l'on considère la gravité de l'intervention qu'il venait de subir. Il m'a accueilli et a tout de suite vu à mon expression que quelque chose n'allait pas. Il m'a demandé ce qui se passait et je lui ai exposé les faits.
- C'est-à-dire ?

— Comment ça ? jette Horthy d'un ton hargneux. Mais que Mangu était tombé de sa fenêtre, évidemment.

— Est-ce ainsi que vous l'avez annoncé : « Mangu est tombé de sa fenêtre » ?

— C'est à peu près ça.

— En mentionnant la possibilité qu'on l'ait poussé, peut-être ?

— Pourquoi cet interrogatoire, docteur Mordecai ?

— Je vous en prie. C'est important. J'ai besoin de savoir si le khan est parvenu seul à l'hypothèse de l'assassinat, ou si vous lui avez, par inadvertance, mis cette idée en tête.

Horthy lève un regard mauvais en direction de Shadrak.

— Je lui ai rapporté exactement ce que j'avais vu : Mangu tombant par la fenêtre. Je n'en ai pas tiré la moindre conclusion. D'ailleurs, si quelqu'un l'avait poussé, comment aurais-je pu m'en rendre compte, quatre cents mètres en dessous. À cette distance, Mangu lui-même n'était qu'une tache dans le ciel, un petit pantin. Je ne l'ai reconnu qu'au moment où il allait toucher le sol.

Une lueur bizarre s'allume dans l'œil de Horthy. Le physicien se penche vers Shadrak et lui fredonne presque à l'oreille.

— Il avait un air si paisible, docteur Mordecai ! Il flottait au-dessus de moi, les cheveux plaqués en arrière, les lèvres retroussées – il souriait, je crois. Il souriait ! Puis il a heurté le sol.

Ionigylakis, qui écoutait manifestement la conversation, intervient tout à coup.

— Voilà qui est étrange. Si quelqu'un venait de le pousser dans le vide, aurait-il eu l'air aussi joyeux ?

Shadrak secoue la tête.

— Je doute que Mangu ait encore été conscient lorsque Horthy a pu distinguer son visage. Cet air paisible n'était qu'une hébétude provoquée par l'accélération.

— Possible, jette sèchement Horthy.

— Continuez, dit Shadrak. Vous avez dit au khan que Mangu était tombé. Et puis ?

— Il s'est dressé sur le lit si brutalement que j'ai bien cru qu'il allait briser tout l'appareillage médical autour de lui. Il est

devenu écarlate et s'est mis à transpirer. Il respirait en haletant. Ça s'annonçait très mal, docteur Mordecai. J'ai vu le moment où toute cette excitation allait le tuer. Il a commencé à agiter les bras en criant à l'assassin et, soudain, il est retombé sur l'oreiller, il a porté les mains à sa poitrine...

— Vous avez vu le moment où toute cette excitation allait le tuer, reprend Shadrak. Mais jusque-là, il ne vous était pas venu à l'idée que ce n'était pas très indiqué, dans son état, de venir le bouleverser avec ce genre de nouvelles.

— On ne réfléchit pas très clairement, dans ces moments-là.

— On le devrait, lorsqu'on exerce de hautes responsabilités.

— On ne dispose pas toujours de son parfait bon sens, réplique Horthy. Surtout lorsqu'on a soi-même failli être tué quelques minutes auparavant par un corps tombé du ciel. Et lorsqu'on se rend compte que la victime est un personnage aussi éminent. Le vice-roi, rien de moins. Et lorsque, de plus, on se rend compte qu'il peut s'agir d'un assassinat, d'un début de révolution. Et lorsque...

— D'accord, dit Shadrak. Ça suffit. Il est parvenu à surmonter ce choc qui aurait pu lui être évité. Mais ce que vous avez fait était très imprudent, Horthy. Pire : c'était stupide. Totalement stupide. Il fronce le sourcil. Ainsi donc, vous pensez qu'il y a conspiration ?

— Je n'en ai aucune idée. Mais c'est une possibilité, non ?

— Le suicide également, me semble-t-il.

— C'est votre avis, Shadrak ? demande Ionigylakis.

— C'est en tout cas celui d'Avogadro.

— Mais ses hommes ont arrêté Buckmaster.

— Je sais. Pauvre type. Je le plains.

Gonchigdorge enfonce toujours ses touches. Les écrans sont pleins de visages étrangement déformés, comme si l'objectif des caméras espions s'approchait trop de ses sujets. De l'autre bout de la salle, Donna Labile interpelle Horthy, qui jette à Shadrak un regard indéchiffrable, mais glacial, puis s'éloigne à grandes enjambées. Shadrak ne sait que penser du physicien, mais soudain c'est sans importance. Rien n'a plus d'importance. Cette salle est un asile de fous où il erre torse nu – en fait, il sent venir le coup de froid – et sans rien comprendre à l'activité

frénétique qui se déploie autour de lui. Il se sent trop sain d'esprit, trop bien ajusté au réel pour un tel environnement. Tous les écrans de Surveillance Vecteur Un se vident d'un seul coup, puis s'emplissent de stries brillantes et irrégulières – bleues, vertes et rouges. Dans sa peu subtile chasse aux conspirateurs, le général Gonchigdorge a cassé quelque chose.

— Ficifolia ! braille-t-il. Qu'on amène Frank Ficifolia ici ! Il faut réparer cette installation !

Mais Ficifolia est déjà sur les lieux. Il étouffe un juron et se fraie un chemin jusqu'au général qui trône à la console. En passant près de Shadrak, il marque un temps d'arrêt et murmure :

— Votre ami Buckmaster est sur la sellette en ce moment même. Je pense que vous n'allez pas pleurer sur son sort.

— Bien au contraire. Buckmaster n'avait pas toute sa tête quand il me harcelait, la nuit dernière. Et maintenant, il doit payer.

— C'est Avogadro en personne qui mène l'interrogatoire, à ce qu'il paraît.

— Avogadro pense qu'il s'agit d'un suicide.

— Moi aussi, dit Ficifolia en s'éloignant.

Shadrak a son compte. Il s'en va. Au moment d'atteindre l'interface, il se retourne et contemple toute cette agitation : les zébrures criardes des écrans, Gonchigdorge qui vocifère comme un gamin coléreux, Horthy et Labile plongés dans un mystérieux conciliabule que ponctue une féroce gesticulation italo-magyare, Ionigylakis qui plane au-dessus de la mêlée en tonnant son incompréhension, Frank Ficifolia accroupi près d'un panneau ouvert et occupé à glisser une clef longue et mince dans le plat de spaghetti en révolte d'une mémoire à bulles. Et pendant ce temps, dans les profondeurs de la tour, Avogadro, qui ne croit pas qu'il y ait eu meurtre, s'apprête à faire torturer Roger Buckmaster, soupçonné d'avoir commis ledit meurtre, bien que, sans le moindre doute, il n'ait pas été ce matin en mesure de tuer qui que ce soit. Et dans sa grande chambre, le vieux, le très vieux khan, à peu près remis, si l'on en croit le tic-tac des pulsations et des palpitations qui parcourent le corps de Shadrak Mordecai, d'une attaque presque fatale, le khan repose



sur son lit et calcule avec une résolution aussi froide que folle les meilleurs moyens de sacraliser la mémoire du vice-roi disparu et d'éliminer ses prétendus assassins. Non, ça suffit, et même : c'en est trop. Shadrak sollicite l'autorisation de sortie et la porte de l'interface, Dieu merci, s'ouvre en un rien de temps, permettant à Shadrak d'accéder au sas d'inspection, puis, rapidement, à son propre appartement.

Comme tout est paisible, ici ! Nikki Crowfoot est réveillée, elle est sortie du hamac et vient de prendre une douche : debout au milieu de la pièce, nue, splendide, elle achève de se sécher, des gouttelettes brillent encore sur sa peau satinée, la fraîcheur de l'air a raidi les pointes de ses seins.

— Je vais être drôlement en retard au labo, aujourd'hui, remarque-t-elle avec désinvolture. Que s'est-il passé ?

— Des tas de choses. Mangu est mort, le khan a manqué faire une attaque d'apoplexie en l'apprenant, Buckmaster a été arrêté, une épuration à grande échelle a été ordonnée, Horthy est...

— Attends un peu. Elle cligne des paupières. Mangu ? Mort ? Comment ça ?

— Passé par la fenêtre. On l'a poussé, ou il a sauté.

— Oh ! Elle respire un petit coup, avec un léger bruit de succion. Oh ! mon Dieu ! Quand est-ce arrivé ?

— Il y a une demi-heure, à peu près.

Elle roule sa serviette en boule et la jette dans un coin, puis se met à arpenter la pièce, telle une tigresse hésitante. Soudain, elle se retourne vers lui et l'interroge.

— Quelle fenêtre ?

— Celle de sa chambre, répond-il, dérouté par l'enchaînement des questions.

— Il est tombé du haut de la tour ? Son corps doit être en bouillie.

— Je suppose. Mais qu'est-ce que...

— Shadrak, et mon projet ?

— Eh bien, quoi ?

— J'ai l'air inhumain, pas vrai ? Mais que va devenir mon projet ? Sans Mangu...

— Oh ! fait-il d'une voix éteinte. Je n'avais pas réfléchi à ça.

- Il était destiné à...
- Je sais. Ne dis rien.
- C'est affreux de réagir comme je le fais.
- Tout le projet avait-il été conçu spécifiquement avec Mangu comme receveur ?
- Pas obligatoirement. Mais... oh ! et puis au diable le projet !
- Elle s'accroupit et croise les bras sur ses seins en frissonnant.
- Je ne comprends pas. Qui pourrait bien vouloir tuer Mangu ? Que se passe-t-il ? Va-t-il y avoir une révolution, Shadrak ?
- C'est peut-être Mangu qui a tué Mangu. On ne sait pas encore. Les hommes d'Avogadro n'ont relevé aucune trace d'effraction chez lui.
- Pourtant, ils ont arrêté Buckmaster !
- C'est à cause de ses divagations la nuit dernière, à Karakorum, probablement. Mais ils n'ont pas arrêté Horthy, qui tenait des propos aussi subversifs. Horthy est à deux pas d'ici, à Surveillance Vecteur Un. C'est lui qui a appris la nouvelle à Gengis Mao. Le choc a presque tué le khan.
- Nikki le regarde sombrement.
- C'est peut-être le but qu'il recherchait.

## 11

Les choses se calment. Les messages physiologiques de Gengis Mao indiquent que, d'un point de vue médical, la crise est passée. Le khan se remet, les bouleversements du matin n'entraîneront pas de conséquence grave. Il est midi et Shadrak Mordecai s'habille enfin, optant pour le style strictement professionnel, d'un gris neutre. Il se sent déraciné, désorienté : trop de sommeil après tant de mois d'insomnie ; entre le petit

somme dans les bras de Nikki, à Karakorum, et le long repos, brutalement interrompu, dans le hamac, il n'a plus les idées très nettes. Mais il se débrouillera pour faire illusion durant le reste de la journée.

En se dirigeant vers son bureau, il traverse, comme d'habitude, Surveillance Vecteur Un, beaucoup plus calme à présent qu'un quart d'heure auparavant. Les Gonchigdorge, Horthy, Labile et autres pontes ont disparu, il ne reste que trois sous-fifres – un sécuvil et deux lieutenants d'Avogadro – qui contemplent d'un air morose la mosaïque sautillante déployée sur les centaines d'écrans. Ils ont l'œil vitreux. Saturation informationnelle, voilà ce que c'est. Ils en voient tant qu'ils ne savent plus ce qu'ils voient.

Shadrak évite Comité Vecteur Un – il n'a aucun désir de tomber au milieu des « politiques » en une matinée aussi tendue – et emprunte l'itinéraire le plus long : il passe par le bureau de Gengis Mao, vide en cet instant, puis par sa salle à manger monumentale. C'est toujours un réconfort, pour lui, de se retrouver parmi ses talismans préférés, ses livres, sa collection d'instruments médicaux. Il passe d'une vitrine à l'autre, tout en essayant de retrouver ses esprits. Il manipule son extracteur de varices, un forceps coudé, d'aspect sinistre, qui sert à écarter les bords des blessures. Songe à Mangu, aplati sur le dallage de l'esplanade ; chasse cette pensée. Examine la scie au moyen de laquelle un chirurgien du XVII<sup>e</sup> siècle pratiquait les amputations. Songe à Gengis Mao, livide et le regard en vrille, ordonnant des arrestations massives. Que les têtes tombent ! Va-t-on en arriver là ? Ça se pourrait. Il caresse un modèle anatomique du XV<sup>e</sup> siècle, en provenance de Bologne : un homuncule d'ivoire aux formes élégantes – c'est une femme, en réalité, et il se surprend à s'interroger sur le féminin d'homuncule : *féminuncule* ? Le ventre et les seins sautent à la poussée d'un doigt, découvrant le cœur, les poumons, les organes de l'abdomen, et même un fœtus niché dans l'utérus comme un jeune kangourou dans la poche maternelle. Et les livres, ah ! ces précieux et poussiéreux volumes qui appartenaient jadis à de grands praticiens de Vienne, Montréal, Savannah, la Nouvelle-Orléans. Le *Philonium*

*Pharmaceuticum et Cheirurgicum* de Valesco de Taranta, 1599 ! *Gynaecologia Historico-medica*, de Martin Schurig, 1730, riche en détails de défloration, de débauche, de *pénis captivus* et autres merveilles ! Voici *Die Cellularpathologie*, 1852, du vieux Rudolf Virchow, qui proclame que tout organisme vivant est « un État-cellule où chaque cellule est un citoyen » ; que la maladie est « un conflit entre citoyens à l'intérieur de cet État, provoqué par l'action d'agents extérieurs ». *Aux armes, citoyens !* Qu'aurait dit Virchow des greffes du foie, des poumons d'emprunt ? Il aurait parlé de mercenaires, ça ne fait pas un pli : les Hessois de la métaphore médicale. Au moins combattent-ils loyalement, lors des guerres cellulaires, pas de défenestrations en douce, par de tireur à l'affût sur la passerelle. Et cet énorme volume : *Iconographica Medicalis*, par Grootdoorn, avec ses savoureuses gravures surannées – voici, sur un portrait du XVI<sup>e</sup> siècle, les saints Côme et Damien en train de greffer la jambe du Maure décédé sur le moignon du cancéreux. Prophétique. La transplantation vers 300 après J. C., accomplie *post mortem* par les patrons des chirurgiens. Si jamais je trouve l'original de la gravure, songe Shadrak, je l'offrirai à Warhaftig pour la Hanoukah.

Il passe une demi-heure à mettre à jour le dossier médical de Gengis Mao, à enregistrer le rapport sur la dernière greffe hépatique, en prenant soin d'ajouter un post-scriptum concernant l'alerte du matin. Un jour, la liasse jaillie de l'imprimante qui constitue ce dossier sera un classique de la médecine au même titre que le papyrus Smith et la *Fabrica*. Shadrak travaille consciemment dans ce sens et se prépare une place dans l'histoire de son art. Il vient de terminer le compte rendu des derniers événements, lorsqu'il reçoit un appel de Katya Lindman.

— Pouvez-vous venir au labo Talos ? J'aimerais vous montrer notre dernier simulacre.

— Je peux m'arranger. Vous êtes au courant, pour Mangu ?

— Naturellement.

— Ça n'a pas l'air de vous faire grand-chose.

— Qu'est-ce que c'était, Mangu ? Une absence. Et maintenant, l'absence d'une absence. Sa mort fait plus figure

d'événement que sa vie entière.

— Je ne suis pas certain qu'il aurait vu les choses ainsi.

— Vous êtes tellement compatissant, Shadrak.

Il reconnaît ce ton neutre, c'est celui qu'elle réserve au persiflage.

— Je voudrais bien partager votre amour du genre humain.

— Je vous verrai dans un quart d'heure, Katya.

Son laboratoire est situé au neuvième étage de la tour. C'est un fouillis, festonné de câbles, de connecteurs, de lignes de transmission de données, de lignes coaxiales, de bottes à confetti – il y a assez de matériel électronique pour estourbir un brontosauve. Et de ce labyrinthe technologique émerge Katya Lindman. Elle vient droit vers Shadrak, de sa démarche coupante. La mine affairée, elle a tout de la chercheuse qui ne perd pas son temps en futilités. Elle porte une blouse blanche, un corsage décolleté bleu lavande, une courte jupe de tweed marron. L'effet d'ensemble est austère, rigide, et ni les cuisses nues, ni la jupe moulante, ni le sillon entre les seins ne parviennent à l'atténuer. Lindman est une femme qui ne se soucie pas d'afficher sa sexualité. Au reste, avec Shadrak, elle n'en a guère besoin ; physiquement, elle exerce sur lui un empire sournois dont il ne parvient pas à comprendre l'origine. Il sent toujours qu'en sa compagnie il doit rester sur ses gardes, mais il n'est pas sûr de savoir pourquoi.

— Regardez, fait-elle avec un geste triomphant.

Il suit la direction de son bras et découvre, de l'autre côté du laboratoire, une sorte d'estrade sur laquelle, éclairé par un spot aveuglant, trône le prototype actuel de Gengis Mao. Un câble unique, épais, rouge et jaune, le relie à un générateur. L'automate est moitié plus grand que l'original, c'est une copie massive du président, une peau de plastique sur une armature de métal ; le visage est une réplique globalement convaincante, les épaules et le torse paraissent à peu près humains, mais au-dessous du diaphragme, le robot Gengis Mao n'est qu'un réseau incomplet de montants, de fils et de circuits découverts, il n'a pas de peau et il lui manque même la musculature interne qui garnit sa partie supérieure. Sous les yeux de Shadrak, l'ersatz présidentiel allonge le bras dans sa direction et, d'un petit geste

impatient de la main, lui fait signe d'approcher.

— Allez-y, fit Katya Lindman.

Il s'avance. Lorsqu'il n'est plus qu'à trois ou quatre mètres, il s'arrête et attend. La tête du robot se tourne lentement vers lui. Les lèvres se retroussent en une grimace cruelle – non, c'est un sourire, aucun doute, c'est le sourire froid et redoutable de Gengis Mao, ce rictus d'autosatisfaction qui remonte lentement le cuir des joues, un sourire de monarque, un sourire monstrueux et arrogant. Imperceptiblement, les traits se modifient ; la transition n'est pas apparente ; le robot fronce les sourcils, à présent, et l'ire impériale assombrit la pièce. *Que les têtes tombent*, c'est vraiment ça. Puis, un sourire. Froid, car c'est la seule espèce que Gengis Mao connaît, mais c'est tout de même un sourire qui détend l'interlocuteur, sous ses dehors polaires – et la version du robot reproduit d'une manière troublante celle du président. Enfin, il y a le clin d'œil, le fameux clin d'œil du khan, cette manière désarmante et roublarde de laisser tomber la paupière, qui annule l'apparente férocité et donne, comme par compensation, l'impression d'un sens de la mesure, d'un retour critique sur soi : *Ne me prenez pas tant au sérieux, mon vieux, je ne suis peut-être pas le mégalomane que vous pensez*. Et à ce moment précis, alors que le clin d'œil a produit son effet et que s'éloigne la terreur dont un simple coup d'œil de Gengis Mao peut être la cause, le visage reprend son expression première, glaciale, lointaine, étrangère.

— Eh bien ? demande Katya Lindman, au bout d'un moment.

— Il ne parle pas ?

— Pas encore. La partie audio, c'est comme si c'était fait. On ne s'en préoccupe même pas pour l'instant.

— Alors, j'ai vu tout le spectacle ?

— Oui. Vous avez l'air déçu.

— Je ne sais pas pourquoi, mais j'attendais davantage. Le sourire, je l'ai déjà vu.

— Mais pas le clin d'œil. Ça, c'est du nouveau.

— Quand même, Katya, vous ajoutez une plume par-ci par-là, mais ça ne vous donne pas un aigle.

— Et que croyiez-vous que j'allais vous montrer ? Le Gengis Mao qui marche et qui parle ? Le simulacre parfait en une nuit ?

Katya accepte mal la déception de Shadrak, c'est évident : un rictus ne cesse de lui retrousser les lèvres et découvrir ses incisives de carnassier.

— Nous n'en sommes qu'au stade préliminaire. Mais je croyais que vous apprécieriez le clin d'œil. J'aime ce clin d'œil. Il me convient tout à fait, Shadrak.

Le ton de Katya devient plus léger, ses traits s'adoucissent ; Shadrak a l'impression de l'entendre changer de vitesse.

— Je suis désolée de vous avoir fait perdre votre temps. J'étais satisfaite de ce clin d'œil. Je voulais partager ça avec vous.

— C'est un clin d'œil épatant, Katya.

— Et puis vous savez, le projet Talos va prendre beaucoup d'importance, avec la disparition de Mangu. Tous les travaux du Dr Crowfoot visaient à intégrer la personnalité du président aux réactions neurales de Mangu, de son corps et de son esprit *vivants* ; maintenant, c'est fini, cette approche doit être rejetée.

Shadrak connaît assez l'état de la recherche de Nikki pour savoir qu'il n'en va pas exactement ainsi ; en apparence, Mangu constituait bien le patron à partir duquel on devait concevoir tout le programme Avatar d'encodage de personnalité, mais ce choix n'avait rien de fatal ; on pouvait fort bien, avec les corrections appropriées, remodeler le projet autour d'un autre donneur de corps. Mais il n'est pas nécessaire de le faire savoir à Katya Lindman, dans la mesure où elle veut se convaincre que son propre projet, jusqu'ici marginal, est soudain devenu le principal espoir de survie *post mortem* de Gengis Mao. Depuis une minute ou deux, Katya s'efforce d'adopter une manière moins intimidante, moins corrosive, et Shadrak aime autant ça ; il ne fera rien qui puisse faire renaître la tension et mettre la jeune femme sur la défensive.

À vrai dire, son attitude s'est adoucie au point de ressembler à de la coquetterie. Elle se met à jacasser d'une voix aiguë de petite fille, ce qui ne lui ressemble pas du tout, et, sans raison précise, entraîne Shadrak dans une visite désordonnée du laboratoire ; elle lui montre des diagrammes, des boîtes de micro-plaquettes, des prototypes de pelvis et de colonne vertébrale pour le prochain modèle, d'autres éléments du projet

Talos qui n'ont à ce stade aucune importance. Il comprend au bout d'un moment qu'elle n'a d'autre but que de le retenir, de rester encore quelques minutes en sa compagnie. Ça le rend perplexe. Le ton de Katya Lindman est volontiers agressif, péremptoire, or la voici toute timide, elle flirte avec lui, de façon peu subtile, en forçant sur les soupirs et les échanges de regard, elle va jusqu'à lui effleurer le coude avec ses seins tandis que tous deux sont penchés au-dessus d'une table encombrée de schémas. Croit-elle que ce genre de cinéma va le faire baver, transpirer et piaffer, qu'il va se jeter sur son corps frémissant ? Il n'a aucune idée de ce qu'elle pense. Il le sait rarement. Et ce n'est pas maintenant qu'il va découvrir ce qu'elle prépare, car un couinement de son communicateur de poche les interrompt brutalement. Avogadro à l'appareil.

— Pouvez-vous venir à Sécurité Vecteur Un, docteur ?

— Maintenant ?

— S'il vous plaît.

— Que se passe-t-il ?

— Nous avons interrogé Buckmaster. Votre nom est venu sur le tapis.

— Ho ! *Ho* ! Me voici également suspect ?

— Nullement. Témoin, peut-être. Pouvons-nous compter sur vous dans cinq minutes ?

Shadrak jette un coup d'œil vers Katya, qui a les joues en feu.

— Il faut que j'y aille, dit-il. C'est Avogadro. Quelque chose concernant l'enquête au sujet de Mangu. Ça a l'air urgent.

Le visage de Katya s'assombrit. Elle serre les lèvres, mais se contente de dire qu'elle espère le revoir bientôt et, adoptant une allure détachée, le laisse aller. En quittant le laboratoire, il a l'impression que tout son corps se dilate, comme s'il avait été maintenu sous pression durant le temps passé avec elle.

Sécurité Vecteur Un se trouve au soixante-quatrième étage. Mordecai n'a jamais eu l'occasion de s'y rendre, et ne sait qu'attendre, en dehors de la traditionnelle panoplie policière – loupes et empreintes digitales dans tous les coins, sans aucun doute, photos de contestataires notoires disposées sur des panneaux poisseux, liasses de feuillets de dossiers et copies de documents, rangées de terminaux à clavier et de fibres optiques,



tout ce qui pourrait servir à la protection des personnes physiques de Gengis Mao et des membres du CRP. Peut-être ces choses s'y trouvent-elles, mais Shadrak n'en aperçoit nulle trace. Aux renseignements, un jeune homme d'allure féline – oriental, mais trop sinueux pour être mongol, ce doit être un Chinois – l'accueille d'une voix douce, puis le guide à travers un labyrinthe de couloirs aux murs neutres, franchissant une série de tout petits bureaux où des ronds-de-cuir disparaissent derrière les paperasses entassées. Il pourrait s'agir aussi bien du siège central d'une compagnie d'assurances, d'une banque, d'une agence de courtage. Ce n'est qu'en pénétrant dans la cellule réservée aux interrogatoires, où l'attendent Avogadro et Buckmaster, que Shadrak a le sentiment de se trouver parmi les gardiens de l'ordre.

Rectangulaire et dépourvue de fenêtres, la pièce conspire adroitement à susciter la claustrophobie, avec ses murs d'un vert sale et son plafond oppressant d'où pendent des projecteurs au bout de bras métalliques articulés. Les projecteurs sont braqués sur le front de Roger Buckmaster. L'ingénieur est effondré sur un siège bas, dur et étroit, avec de larges accoudoirs d'aluminium et un dossier droit. Il a des électrodes aux tempes et aux poignets ; leurs fils disparaissent dans les recoins du dossier. Buckmaster est d'une pâleur peu naturelle, il transpire, il a les traits brouillés, l'œil vitreux, la lèvre tombante. Avogadro doit déjà le travailler depuis un bon moment.

Le chef de la Sécurité, qui se tient près du prisonnier à l'arrivée de Shadrak, n'a d'ailleurs pas meilleure allure – le visage sombre, épuisé, à bout de nerfs.

— C'est une maison de fous, marmonne-t-il. Cinquante arrestations la première heure. Toutes les salles d'interrogatoire sont pleines, et on continue d'amener du monde. Des dingues, des clochards, des voleurs, toute la racaille d'Oulan-Bator. Plus les radicaux, évidemment. Je passe de cellule en cellule, et tout ça pour quoi ? Hein ? Il a un rire mauvais. D'ici la fin de cette enquête, les fermes d'organes ne manqueront pas de viande.

Lentement, comme si sa lourde carcasse subissait l'effet d'une double pesanteur, il se tourne vers l'ingénieur.

— Alors, Buckmaster ? Nous avons un visiteur. Le

reconnaissez-vous ?

Buckmaster regarde obstinément le sol.

— Vous savez foutrement bien que oui.

— Donnez-moi son nom.

— Laissez-moi tranquille.

— Donnez-moi son nom.

Il y a de la lassitude dans la voix d'Avogadro, mais aussi une menace.

— Mordecai. Le foutu Shadrak Mordecai, docteur en médecine.

— Merci, Buckmaster. Maintenant, dites-moi quand vous avez vu le Dr Mordecai pour la dernière fois.

— La nuit dernière.

La voix flûtée du prisonnier est à peine audible.

— Plus fort.

— La nuit dernière.

— Où ?

— Vous savez où, Avogadro ?

— Je veux vous l'entendre dire.

— Je l'ai déjà dit.

— Encore. Devant le Dr Mordecai. Dites-le-moi.

— Coupez-moi plutôt en rondelles et qu'on en finisse.

— Vous rendez les choses plus difficiles, Buckmaster. Pour vous comme pour moi.

— Vachement dommage.

— Je n'ai aucun choix en la matière.

L'ingénieur relève la tête et parvient à lancer vers Avogadro un regard chargé de rage froide.

— Et moi ? Et moi ? Je connais la chanson. Vous allez encore m'interroger un moment, vous me trouverez coupable de complot, vous me condamnerez à mort, et hop ! en route pour la ferme d'organes, vrai ? Et je me retrouverai cadavre sans être mort. Comme ça, chaque fois que Gengis Mao aura besoin d'un poumon, d'un rein, d'un cœur, on se servira sur moi, hein ? Pendant que je continuerai à végéter, mort mais chaud, et respirant, et avec un métabolisme intact. Je ferai partie de la réserve.

— Buckmaster.

L'ingénieur se met à glousser.

— Gengis Mao se dit que les stocks s'épuisent et il ne peut pas utiliser les organes pourris des pauvres diables qui vivent à l'extérieur, alors il s'en prend à nous, il balance quelques douzaines de ses propres hommes dans les fermes, pas vrai ? Eh bien, emmenez-moi ! Transformez-moi en pâtée pour cannibale ! Mais finissons-en avec cette comédie, voulez-vous ? Ne me posez plus de questions idiotes.

Avogadro pousse un soupir.

— Reprenons. Vous avez donc vu le Dr Mordecai à...

— Tombouctou.

Avogadro lève la main gauche. Un de ses hommes, attablé à l'autre bout de la pièce, tripote la console qui est devant lui. Un soubresaut agite le corps de Buckmaster et tout le côté gauche de son visage est déformé par une convulsion, brève mais pas très belle à voir.

— Vous l'avez vu où ?

— À Piccadilly Circus.

De nouveau le signe de la main gauche, plus haut ; de nouveau la manipulation des contrôles, et la convulsion, beaucoup plus grave. Shadrak se balance d'un pied sur l'autre, mal à l'aise, et dit à voix basse :

— Peut-être n'est-il pas nécessaire de...

— Ça l'est tout à fait, répond Avogadro. On doit agir dans les règles. Puis, à Buckmaster : Je suis prêt à continuer toute la journée. Je m'ennuie, mais c'est mon boulot, et si je dois vous faire mal, je vous ferai mal, et si vous m'obligez à vous estropier, je n'hésiterai pas, car je n'ai pas le choix. Avez-vous compris ? *Je n'ai pas le choix*. Bien, reprenons. Vous avez vu le Dr Mordecai à...

— Karakorum.

— Dans quelle partie de Karakorum ?

— Devant la tente des transtemporalistes.

— Vers quelle heure ?

— Je ne sais pas. Tard, mais avant minuit.

— Docteur Mordecai, est-ce exact ? Vos réponses seront enregistrées.

— Jusqu'ici, tout est exact, déclare Shadrak.

— Bien. Continuez, Buckmaster. Répétez ce que vous m’avez dit. Vous avez rencontré le Dr Mordecai, et que lui avez-vous dit ?

— Tout un tas de conneries.

— De quel genre, Buckmaster ?

— Des propos insensés. Les transtemporalistes m’avaient embrouillé l’esprit avec leurs drogues.

— Qu’avez-vous déclaré, précisément, au docteur ?

Buckmaster se tait et regarde le sol.

La main droite d’Avogadro s’élève presque à hauteur de son épaule. On règle les commandes. Buckmaster, aiguillonné, saute sur son siège. Son bras droit se tortille comme un serpent rendu furieux.

— Répondez, je vous prie, Buckmaster.

— Je l’ai accusé de faire le mal.

— Continuez.

— Je l’ai traité de Judas.

— Et de putain de nègre, ajoute Shadrak.

D’un léger coup de coude, Avogadro indique à Shadrak que son intervention est déplacée.

— Soyez précis, Buckmaster : de quoi avez-vous accusé le Dr Mordecai ?

— De faire son métier.

— C’est-à-dire ?

— Son métier consiste à maintenir en vie le président. J’ai dit qu’il était responsable du fait que Gengis Mao ne soit pas mort il y a cinq ans.

— Est-ce exact, docteur Mordecai ? demande Avogadro.

Shadrak hésite. Il n’a aucun désir de contribuer à envoyer Buckmaster à la ferme d’organes, mais ce serait folie que de chercher à protéger le petit ingénieur en ce moment. Toute la vérité concernant l’incident de Karakorum a déjà été arrachée au suspect et enregistrée. Il en est sûr. Buckmaster s’est condamné par ses propres aveux. Un mensonge ne le sauverait pas, mais mettrait le menteur en danger.

— C’est exact, dit-il enfin.

— Bien. Buckmaster, regrettez-vous que Gengis Mao ne soit pas mort il y a cinq ans ?

- Laissez-moi tranquille, Avogadro.
- Le regrettez-vous ? Désirez-vous réellement la mort du président ? Est-ce là votre position ?
- J'étais sous l'effet de la drogue.
- Ce n'est plus le cas maintenant, Buckmaster. Quels sont vos sentiments à l'égard de Gengis Mao, en ce moment même ?
- Je n'en sais rien. Je n'en sais vraiment rien.
- Lui êtes-vous hostile ?
- Peut-être. Écoutez, Avogadro, ne cherchez pas à tirer autre chose de moi. Vous me tenez, ce soir vous me jetterez aux cannibales, est-ce que ça ne vous suffit pas ?
- Nous pouvons mettre un terme à tout ceci dès l'instant que vous coopérez.
- Très bien. Buckmaster se redresse et trouve en lui-même un reste de dignité. Je ne porte pas le régime de Gengis Mao dans mon cœur. Je n'approuve pas, d'une manière générale, la politique du CRP. Je regrette d'avoir consacré tant d'efforts à la servir. La nuit dernière, j'étais à bout de nerfs, et j'ai tenu au Dr Mordecai un tas de propos infâmes, dont j'ai honte aujourd'hui. Oui, *mais*. Oui, *mais*, Avogadro ! Je n'ai jamais commis un seul acte de félonie. Et j'ignore tout des circonstances de la mort de Mangu. Je jure n'y avoir été mêlé en aucune manière.
- Avogadro hoche la tête.
- Docteur Mordecai, dans votre conversation la nuit dernière, le prisonnier a-t-il cité le nom de Mangu ?
- Je ne crois pas.
- Ne pouvez-vous être plus précis ?
- Shadrak réfléchit.
- Non, dit-il enfin. Autant que je me souviens, il n'a rien dit au sujet de Mangu.
- Le prisonnier a-t-il prononcé des menaces de mort à l'encontre de Gengis Mao ?
- Pas que je me rappelle.
- Fouillez votre mémoire, docteur.
- Shadrak secoue la tête.
- Essayez de comprendre. Moi-même, je sortais de la tente des transtemporalistes. Pendant presque toute la tirade de

Buckmaster, j'avais l'esprit ailleurs. Il a émis des critiques au sujet du gouvernement, ça oui, et des critiques assez vives, mais pas de menaces directes, je ne le crois pas.

— Il faudra donc que je vous rafraîchisse la mémoire.

Avogadro fait un geste en direction de son assistant. Il y a un sifflement, puis, venu d'un haut-parleur invisible, une voix, bizarrement familière et pourtant avec quelque chose d'anormal. Sa propre voix.

*« Comportement suicidaire. Il y aura un rapport sur le bureau du président dès demain, Roger, c'est à peu près sûr. Tu es en train de te détruire. »*

*« Je vais le détruire, lui. Le vampire. Il nous rançonne tous... »*

— Repassez la dernière phrase, dit Avogadro.

*« Je vais le détruire, lui. Le vampire. Il nous rançonne tous... »*

— Reconnaissez-vous ces voix, docteur ?

— Il y a la mienne. Celle de Buckmaster.

— Merci. L'identification est importante. Qui a dit, *Je vais le détruire, lui* ?

— Buckmaster.

— Oui. Je vous remercie. Était-ce votre voix, Buckmaster ?

— Vous le savez bien.

— En train de menacer de mort le président ?

— J'étais à bout de nerfs. C'était une manière de parler.

— Oui, ajoute Mordecai. C'est ainsi que je l'ai pris. Je lui ai vivement conseillé de ne pas proférer d'absurdités. Je ne vois aucune espèce de menace sérieuse dans ses propos. Possédez-vous un enregistrement de toute la conversation ?

— Absolument. Nous en enregistrons beaucoup, vous le savez. Et nous les analysons automatiquement pour déceler toute trace de subversion. Ce matin, les ordinateurs ont attiré notre attention sur cet échange. Les empreintes vocales nous ont appris qu'il s'agissait de Buckmaster et de vous. Mais naturellement, votre confirmation personnelle nous reste précieuse...

— Comme s'il allait y avoir un procès, des jurés, des avocats, jette Buckmaster d'un ton amer. Comme si je n'allais pas être

réduit à l'état de quartier de viande d'ici ce soir !

— Il ne m'a rien dit concernant Mangu, n'est-ce pas ? demanda Shadrak.

— Non. Il n'y a rien sur la bande.

— C'est ce que je pensais. Alors, pourquoi le retenir ?

— Et pourquoi le défendre, docteur ? D'après l'enregistrement, il s'est montré plus qu'injurieux à votre égard.

— Je ne l'ai pas oublié. Néanmoins, je ne lui en tiens pas rigueur. Il m'a cassé les pieds hier soir, mais cela ne suffit pas pour que je désire le voir expédié aux fermes d'organes.

— Redis-le-lui ! hurle Buckmaster. Oh ! bon Dieu, redis-le-lui !

— Je vous en prie, fait Avogadro.

Il semble souffrir de l'éclat de Buckmaster et fait un signe à son assistant. On détache l'ingénieur, on lui ôte les électrodes et on l'aide à se remettre debout. Il est emmené hors de la pièce. Buckmaster s'arrête un instant sur le seuil et se retourne, larmoyant, les traits déformés par la peur. Ses lèvres tremblent, d'un instant à l'autre il va éclater en sanglots.

— Ce n'est pas moi ! s'écrie-t-il avant d'être entraîné par les gardes.

— C'est vrai, dit Shadrak. J'en suis sûr. Il n'avait pas toute sa tête, hier soir. Il déblatérerait à tort et à travers, mais ce n'est pas un assassin. Un insatisfait, peut-être. Pas un assassin.

Avogadro s'affaisse mollement sur le siège réservé aux interrogatoires et se met à jouer avec les électrodes, enroulant les fils autour de ses doigts.

— Je le sais, dit-il.

— Que va-t-il lui arriver ?

— Ferme d'organes. Sans doute avant demain matin.

— Mais pourquoi ?

— Gengis Mao a examiné l'enregistrement. Il considère Buckmaster comme un élément dangereux.

— Seigneur !

— Allez en débattre avec le khan.

— Ça n'a pas l'air de vous faire grand-chose.

— Ça ne dépend plus de moi.

— Nous ne pouvons pas le laisser tuer comme ça !

- Vraiment ?
- Moi, je ne le peux pas.
- Si vous voulez tenter de le sauver, allez-y. Je vous souhaite bonne chance.
- Il se pourrait que j’essaie. Ça se pourrait bien.
- Ce type vous a traité de putain de nègre. Et de Judas.
- Est-ce une raison pour que je le laisse envoyer à la vivisection ?
- Vous ne laissez rien faire. Ça se produit, voilà tout. C’est le problème de Buckmaster. Pas le mien, ni le vôtre.
- « Aucun homme n’est une île<sup>2</sup> », Avogadro.
- N’ai-je pas déjà entendu ça quelque part ?
- Shadrak dévisage le chef de la Sécurité.
- Vous ne vous sentez pas du tout concerné ? Vous fichez vous complètement de la justice ?
- La justice, c’est pour les avocats. Et les avocats sont une espèce disparue. Moi, je suis un officier de la Sécurité.
- Vous ne croyez pas ce que vous dites, Avogadro.
- Ah, non ?
- Bon sang. Non, ne me sortez pas ce vieux baratin, « moi-je-ne-suis-qu’un-flic ». Vous êtes trop intelligent pour le penser vraiment. Et je suis trop intelligent pour l’avaler tel quel.
- Avogadro se redresse. Il a enroulé deux fils autour de son cou d’une manière bizarrement comique et sa tête penche de côté comme celle d’un pendu.
- Voulez-vous que je vous passe l’enregistrement Buckmaster ? Il y a un moment sur la bande où vous lui déclarez que ce n’est pas de notre faute si le monde est tel qu’il est, que nous acceptons notre karma, et que nous servons Gengis Mao parce que c’est ça ou rien. L’alternative est entre lui et le pourrissement organique, *nez-pah* ? Alors le Khan conduit le bal et on suit, et on ne pose pas de questions de morale, et on ne se triture pas outre mesure sur les thèmes de la culpabilité et de la responsabilité.
- Je...

---

2 Citation du célèbre sermon de John Donne, in *Devotions upon Emergent Occasions* (1624).



— Minute. C'est *vous* qui avez dit ça. C'est sur la bande, *Dottore*. Et maintenant, moi je vous le redis. J'ai renoncé au luxe de m'offrir des sentiments personnels, pour ce qui est d'expédier Bucky à la ferme. En entrant au service du khan, j'ai abdiqué le privilège d'éprouver des scrupules.

— Avez-vous déjà vu une ferme d'organes ?

— Non, mais d'après ce qu'on m'a dit...

— Moi, j'en ai vu. Une salle longue et tranquille, comme dans un hôpital, mais *très* tranquille. Une double rangée de cuves séparées par une large allée centrale. À l'intérieur de chaque cuve, un corps qui flotte dans un fluide chaud de couleur bleu-vert, un bain nutritif. Partout sur le sol, des sondes intraveineuses qui ressemblent à des spaghetti roses. Un dialyseur entre chaque paire de cuves. Avant d'installer un corps, ils détruisent le cerveau – une aiguille à travers le *foramen magnum* et *zap* –, mais le reste demeure vivant, Avogadro. Un légume sous forme animale. Dieu sait ce que « ça » perçoit, mais ça vit, ça a besoin d'être nourri, ça digère et ça évacue, les cheveux poussent, et les ongles ; les infirmières font la toilette des corps au bout de quelques semaines ; eux, ils restent là, bien classés par groupe sanguin et par famille tissulaire, disponibles, peu à peu dépouillés de leurs membres et de leurs organes, telle semaine un rein, telle autre un poumon, et en quelques séances de découpage on les réduit à des torsos – les yeux, les doigts, l'appareil génital, au bout du compte, le cœur, le foie...

— Et alors ? Que voulez-vous démontrer, docteur ? Que les fermes d'organes ne sont pas des endroits plaisants ? Je le sais. Mais elles constituent un moyen efficace d'entretenir les organes en attente de transplantation. Ne vaut-il pas mieux recycler les corps que de les gâcher ?

— Et transformer un innocent en zombie ? Dont le seul but est de servir d'entrepôt vivant pour stocker des organes de rechange ?

— Buckmaster n'est pas innocent.

— De quoi est-il coupable ?

— De mauvais jugement. De malchance. Il est cuit, docteur.

Avogadro se lève et effleure le bras de Shadrak.

— Vous avez une conscience, n'est-ce pas, *Dottore* ? Buckmaster vous prenait pour un monstre de cynisme, un serviteur de l'Antéchrist dépourvu d'âme, mais non, pas du tout, vous êtes un type régulier, pris dans des temps malheureux et qui fait de son mieux. Eh bien, moi aussi, docteur. Je vous cite : *La culpabilité est un luxe que nous ne pouvons pas nous permettre*. Ainsi soit-il ! À présent, filez. Et ne vous souciez plus de Buckmaster. Buckmaster a cassé sa baraque tout seul. Rappelez-vous, si vous entendez sonner le glas<sup>3</sup>, c'est pour lui qu'il sonne, et cela ne nous amoindrit en rien, ni vous ni moi, parce que nous sommes déjà amoindris autant qu'on peut l'être. Le sourire d'Avogadro est chaleureux, presque compatissant. Allez, docteur. Et détendez-vous. J'ai du travail. J'ai encore plus d'une douzaine de suspects à interroger avant le dîner.

— Et le véritable assassin de Mangu...

— Est Mangu en personne, à neuf contre un. Qu'est-ce que ça peut me faire ? Je continuerai de découvrir son meurtrier, de l'interroger et de l'expédier aux fermes jusqu'à ce qu'on me donne l'ordre d'arrêter. Filez, à présent. Allez, allez.

## 12

Le lendemain, le bruit se répand que treize conspirateurs ont été envoyés aux fermes d'organes et, parmi eux, Roger Buckmaster, le meneur. Ce genre de rumeur tend généralement à se révéler fondée ; toutefois, Shadrak Mordecai, qui trouve encore la chose un peu rude, prend la peine de consulter le fichier maître du personnel afin de savoir où est passé Buckmaster. Il essaie le département de l'ingénierie, pour s'entendre répondre par l'ordinateur pilote que Buckmaster a

---

3 Paraphrase, en réponse, du même sermon de John Donne.

été transféré au Département 111. Shadrak compose alors ce code, bien qu'il se doute déjà de la réponse, et il fallait s'y attendre, « Département 111 » est bien l'euphémisme utilisé pour désigner les fermes d'organes. L'ingénieur est allé grossir la réserve de viande humaine. Une aiguille dans le *Foramen magnum*, et zap. Pauvre imbécile tout congestionné.

Le docteur Mordecai décide de ne pas faire allusion à Buckmaster lors de sa visite matinale au président. Le sort de l'ingénieur est sans importance, à présent.

— La conspiration a été écrasée, s'exclame Gengis Mao à l'entrée de Shadrak. Les coupables ont reçu leur châtiment. La menace contre notre régime est écartée. Les principes de la dépolarisation centripète ne seront pas remis en cause.

Une jubilation de dément brille dans son regard. Son vieux corps triomphant pète de santé ; Shadrak en perçoit les échos à travers ses implants, sous forme de courts jets d'énergie renaissante.

Shadrak opère quelques prélèvements sanguins, administre quelques médicaments, teste les réflexes du patient ; le khan ne lui prête pas plus d'attention que s'il était un infirmier venu changer ses draps. Il semble totalement accaparé par l'élaboration de multiples plans en vue de la déification de Mangu. Déjà, les épures de monuments à la gloire du défunt s'entassent en bruissant sur le lit du président, elles l'encadrent, recouvrent ses genoux pointus et roulent jusqu'au sol. Tout en fredonnant une mélodie indistincte, Gengis Mao tourne et retourne les grandes feuilles, hoche la tête, gribouille des annotations marginales, marmonne quelques commentaires.

— Ah ! En voici une qui me plaît, s'exclame-t-il. Conçue sur le modèle de la grande pyramide de Guizèh, mais en deux fois plus grand et avec, aux quatre coins, des statues de Mangu qui font vingt mètres de haut. Qu'en pensez-vous ? Il pousse le dessin en direction de Mordecai. C'est une idée de Ionigylakis. Il veut faire mieux que l'antique, comme tout le monde. Quelle impression ça vous fait, Shadrak ?

— Les statues, elles, hum, elles gâtent un peu le profil de la pyramide, ne trouvez-vous pas ?

— Et après ?

— Les pyramides ont une grâce bien à elles. Cet aspect tellement compact.

— Le concept original des pyramides a fait son temps, rétorque sèchement le président. Ce que j'aime dans ce projet, ce sont les angles contrastés – la verticalité rigide des statues qui s'oppose à la pente de la pyramide. Vous ne saisissez pas ? Mangu se dresse vers l'extérieur, il s'arrache du centre – c'est centripète, Shadrak ! Vous voyez ?

— Je dirais plutôt centrifuge, monsieur le Président.

Gengis Mao en reste bouche bée, comme si son médecin venait de le frapper.

— Centrifuge ? Centrifuge ? Parlez-vous sérieusement ? Il est pris de fou rire. Une plaisanterie ! Le grave Shadrak se met à plaisanter ! Dites-moi, pensez-vous que Mangu ait beaucoup souffert ?

— Il a dû mourir sur le coup. Je doute qu'il ait encore été conscient à la fin de sa chute. L'accélération...

— Oui. Regardez donc celui-ci. Une flèche hélicoïdale, disent-ils. Neuf cents mètres de haut. Un grand serpent métallique, traversé par un champ magnétique, avec un éclair qui clignote en permanence au sommet...

— Monsieur le Président, votre injection de tritétazol...

— Plus tard, Shadrak.

— L'indication du niveau d'assimilation dépasse déjà légèrement le point optimal. Si vous voulez bien tendre le bras...

— Et là, oui, celui-ci me plaît. Un sarcophage géant en albâtre incrusté d'onyx...

— Serrez le poing, monsieur le Président.

— ... érection d'un mausolée à une échelle...

— Retenez votre respiration et comptez jusqu'à cinq.

— ... digne d'Alexandre le Grand, de Tout Ankh Amon, et même de Gengis Khan. Oui, pourquoi pas ? Mangu.

— Détendez-vous, à présent.

— Ts'in Che Houang-ti ! Voilà notre modèle ! Le connaissez-vous, Shadrak ?

— Je vous demande pardon ?

— Ts'in Che Houang-ti.

— Je crains de ne...

— Le premier empereur de Chine, l'unificateur, celui qui a fait construire la Grande Muraille. Savez-vous comment il fut enterré ?

Gengis Mao remue sa pile de documents et finit par en tirer une liasse de feuillets qu'il agite féroce­ment sous le nez de Shadrak.

— Une grande colline de sable au sud du fleuve Wei, au pied du mont Li. À moins que ce ne soit le fleuve Li et le mont Wei ? Wei. Li. Dans la colline, un palais et dans le palais, une carte de Chine en relief, moulée dans le bronze, reproduisant fleuves, montagnes, vallées, plaines. Le Yang-Tseu-Kiang et le Houang-Ho possédaient dans cet ensemble des lits de quatre mètres de profondeur, remplis de mercure. Sur les rives, des maquettes de villes et de palais, et, coiffant le tout, un grand dôme de cuivre brillant, oui, sur lequel étaient gravées la lune et les constellations. Le cercueil du premier empereur ? Il flottait sur l'un des fleuves de mercure, Shadrak ! Un voyage sans fin à travers la Chine. Un glissement silencieux – oh ! qu'on me baigne dans le vif-argent, Shadrak, qu'on m'y laisse reposer ! Le voyez-vous, le cercueil ? Un arc puissant en batterie au flanc du cercueil, prêt à arrêter tout intrus d'une flèche. Des trappes et des poignards cachés qui attendent les pilleurs de sépultures, des machines à tonnerre – et les esclaves et les artisans, enterrés par centaines sous la colline avec Ts'in Che Houang-ti, afin de le servir. La grandeur ! Qu'en pensez-vous ? Devrais-je construire cela pour Mangu ?

Le khan cligne ses paupières, fronce les sourcils, s'humecte les lèvres. Shadrak perçoit des modifications de la température épidermique et de la tension artérielle.

— D'un autre côté, si j'offre à Mangu une telle sépulture, que pourrai-je construire pour moi-même ? À coup sûr, je mérite mieux. Mais quoi – quoi... Gengis Mao se fend d'un large sourire. J'ai le temps d'y penser ! Vingt, cinquante ans ! Qu'ai-je à faire aujourd'hui du mausolée de Gengis Mao ? C'est Mangu que nous enterrons. Et je lui donnerai ce qu'il y a de mieux ! Le vieillard repousse la liasse de feuillets. Quarante et un conjurés ont été expédiés aux fermes d'organes jusqu'ici, Shadrak.

— On m'avait parlé de treize.

— Quarante et un, et ce n'est pas fini. J'ai donné l'ordre à Avogadro d'en arrêter au moins une centaine. Songez à tous ces foies de réserve ! Aux kilomètres d'intestin. Que les fermes sont belles, Shadrak. J'ai horreur du gaspillage sous toutes ses formes, vous le savez. Conserver. Il y a là une sorte de poésie. Quarante et une cuves supplémentaires sont occupées. Et la menace contre le régime est écartée. La voix de Gengis Mao se fait sombre, caverneuse. Mais Mangu – qu'ont-ils fait à Mangu ? Mon autre moi-même... mon moi de réserve. Mon prince, mon vice-roi...

— Vous vous échauffez, monsieur le Président.

— Je me sens bien, Shadrak.

— Mais un peu de repos...

— Du repos ? Qu'ai-je besoin de repos ? À la minute, je pourrais sortir de mon lit et courir jusqu'à Karakorum. Du repos, pour quoi faire ? Seriez-vous inquiet à mon sujet, Shadrak ? Le rire du président résonne dans la pièce. Je suis en excellente forme. Je ne me suis jamais senti mieux. Cessez de vous tourmenter. Quelle vieille femme vous faites, Shadrak. Êtes-vous chrétien ?

— Monsieur le Président ? fait Shadrak, interloqué.

— Chrétien. Un chrétien. Reconnaissez-vous le Fils unique de Dieu comme votre Sauveur ? Eh bien, quoi ? Vous êtes sourd ? Je vais dire à Warhaftig de vous équiper de nouveaux tympanes. Je vous ai demandé si vous étiez chrétien ?

Ahurissant.

— Heu...

— Vous savez bien. « *Pater Noster* qui êtes aux cieux... *Ave Maria* pleine de grâce... Celui qui mange ma chair et boit mon sang connaîtra la vie éternelle et sera ressuscité au dernier jour... », dit le Seigneur. Vous y êtes ? « Agneau de Dieu qui portez les péchés du monde... *Ite, missa est.* » Alors ?

— Eh bien, mes parents m'emmenaient parfois à l'église, mais je ne peux pas dire que...

— Dommage. Vous n'êtes pas croyant ?

— Au sens le plus étroit du terme, peut-être, mais...

— Il n'y a qu'un seul sens, me semble-t-il.

— Alors, je ne peux pas dire que je sois croyant.

— Eh bien, que Ton nom soit béni. Peu importe, aimeriez-vous être pape ?

— Monsieur le Président ?

— C'est tout ce que vous savez dire ? Monsieur le Président ?

Gengis Mao imite férocement l'intonation obséquieuse de Shadrak et fait mouche. Son poulx s'accélère, son visage est congestionné.

— Le royaume et la puissance. Oh ! et la gloire ! Vous autres chrétiens, je vous comprends. « Je suis la vérité et le chemin et la vie, dit le Seigneur ; nul n'approche du Père si ce n'est par moi. »

Ce babil enragé préoccupe le Dr Mordecai, qui, tout en faisant semblant d'inspecter le socle du système de soutien vital, appuie sur la pédale du 9-Pordenone afin d'augmenter furtivement la dose des tranquillisants. Gengis Mao s'est dressé sur son lit et vocifère :

— Répondez-moi par oui ou par non, mais assez de « monsieur le Président » ! Je vous ai demandé si vous aimeriez être pape ! Pape ! Le pape est mort à Rome, ce vieux Bénédict. Le conclave va se réunir cet été. Je suis invité à présenter un candidat. Je vais leur transmettre le nom de mon médecin, de mon merveilleux docteur nègre, hein ? *Le pape noir. Il papa nero.* Il y a eu des saints noirs, pourquoi pas un pape ? Vous pouvez choisir vous-même le nom sous lequel vous régnerez. C'est un des menus avantages qui vont avec la puissance et la gloire. Que diriez-vous de « Papa Legba », hein ? Hein ? Gengis Mao frappe dans ses mains. Papa Legba ! Papa Legba !

C'est le nouveau foie, songe Shadrak. Se peut-il qu'on lui ait mis le foie d'un dément ?

Timidement, il se risque à dire :

— Je ne suis pas catholique romain, monsieur le Président.

— Vous pourriez le devenir. Une semaine de répétitions et vous pourriez bredouiller correctement les paroles. *Kyrie Eleison. Credo in unum deum. Om mani padme hum.*

Toutes ces facéties papales n'annoncent rien de bon. Le coq-à-l'âne de Gengis Mao, les caprices de son imagination, sa logorrhée volcanique augurent mal de l'équilibre mental du sujet. Et voici l'homme qui règne sur le monde, songe Shadrak.

Sur ce qui nous tient lieu de monde.

— Si je devenais pape, répondit-il, qui serait votre médecin ?

— Mais vous, Shadrak, naturellement.

— Depuis Rome ?

— Le Vatican serait transféré à Oulan-Bator.

— Même dans ces conditions, je ne crois pas que je pourrais remplir correctement les deux fonctions, monsieur le Président.

— Un homme de votre jeunesse ? Allons donc. Quel âge avez-vous, trente-cinq, trente-huit ans, ou peu s'en faut ? Vous feriez un pape superbe. Je me convertirais et vous pourriez me confesser. Ne refusez pas cette offre, Shadrak. Je pense qu'en l'état actuel des choses, vous n'êtes pas assez occupé. Vous avez besoin de distractions. Vous passez trop de temps à me gaver de médicaments, parce que sinon vous ne sauriez que faire de vos journées. Vous me bourrez de drogues inutiles. Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

— Je préférerais renoncer à la papauté, monsieur le Président.

— C'est votre dernier mot ?

— Le dernier.

— Très bien. Je nommerai Avogadro.

— Au moins, il est italien.

— Vous me croyez fou, Shadrak ?

— Je pense que vous abusez de vos forces. Je prescris deux heures de repos complet. Puis-je vous administrer un somnifère ?

— Non, vous ne le pouvez pas. Ce que vous pouvez faire, c'est aller vous distraire à Karakorum. Gonchigdorge sera pape, oui, un Mongol, qu'est-ce que vous dites de ça ? Moi, ça me plaît. Eh, toi, là-haut, sacré vieux père Gengis, vieux Temüdjin, ça te plaît aussi ? Laissez-moi, Shadrak. Vous m'ennuyez, aujourd'hui. *Je ne suis pas fou*. Je ne me surmène pas. Je suis déprimé par la mort de Mangu. Je pleure Mangu. Je ferai en sorte que le monde se souvienne de lui à jamais. Quarante et un aux fermes et ce n'est encore que le matin ! Voulez-vous me fiche le camp à Karakorum ?

Shadrak constate une montée du métabolisme sur une douzaine de plans et s'inquiète. Il actionne une nouvelle fois la



pédale des tranquillisants. À ce stade, le vieillard doit baigner dans le 9-Pordenone, mais il parvient, on ne sait comment, à en surmonter les effets et continue à s'agiter. Enfin, la drogue paraît agir et Shadrak constate quelques signes d'apaisement. Le khan mollit. Shadrak quitte les lieux, troublé mais certain que le président va rester calme un moment. Alors qu'il sort de la pièce, Gengis Mao l'apostrophe.

— Ou roi d'Angleterre ! Qu'en dites-vous ? Il va y avoir une place libre à Windsor d'ici peu !

## 13

Il se rend à Karakorum en compagnie de Katya Lindman. D'ordinaire, il passe ses soirées libres avec Nikki Crowfoot, mais ce n'est pas une règle ; ils ne sont pas mariés et ne pratiquent pas la monogamie. Il est amoureux de Crowfoot, ou du moins il le croit, ce qui, pour lui, revient au même. Mais il n'a jamais pu échapper longtemps à Lindman. Elle est maintenant dans sa phase ascendante, tel Saturne à l'influence néfaste lorsqu'il entre dans la maison du Verseau. La nuit qui vient appartient à Katya. De toute façon, Nikki est ailleurs, il ne sait où ; le voici libre, accessible, vulnérable.

— Tu fais les rêves avec moi, ce soir ?

Pourquoi pas ? Le contralto énergique et éraillé de Katya entame déjà la volonté de Shadrak. Il va finalement se laisser initier aux mystères de l'oniromort. Lorsqu'il hoche la tête en signe d'assentiment, il voit les yeux sombres de Katya briller d'une joie sauvage, d'une jubilation de succube.

Le pavillon d'oniromort est une vaste tente aux mâts multiples, faite d'une toile noire striée de bandes orange tirant sur le rouille.

La reproduction d'une grande tête de bélier s'avance en

saillie au-dessus de l'entrée – lourde et menaçante, elle vrille l'air froid du printemps de ses cornes pesantes et enroulées, images de sa toute-puissance. Shadrak sait qu'il s'agit d'Amon-Rê, seigneur de la peur, roi du soleil, maître de l'oniromort ; son culte, dit-on, vient de l'Égypte des pharaons, de rites dont le secret ne fut jamais perdu depuis qu'on les pratiqua une première fois sur les rives d'un Nil accablé de chaleur et léthargique, au temps de la V<sup>e</sup> dynastie. Chose inattendue, à l'intérieur de la tente, tout n'est que lumière. Du sol au chapiteau, c'est un embrasement – lustres, colonnes lumineuses, spots forment les vastes boucles de lavallières éblouissantes, l'air même est consumé par un rayonnement bleu et blanc qui blesse la vue et annule toute ombre. Shadrak repense à la pénombre qui régnait sous la tente des transtemporalistes et demeure interdit devant cette débauche de lumières. Il est normal, après tout, qu'une brillance solaire règne sur le domaine d'Amon-Rê.

Une silhouette costumée vient vers eux : une mince Orientale, dont la tenue se résume à un linge blanc ceint autour de ses hanches et à un masque de lionne doré qui pèse sur ses frêles épaules. Entre ses petits seins pend une croix ansée qui jette des reflets d'or. Elle ne dit mot, mais, à l'aide de gestes éloquents, guide les deux visiteurs à travers la tente surpeuplée où, par douzaines, les dormeurs reposent sur des matelas pelucheux de coton blanc que séparent de hautes clôtures de cordes dorées fixées à des montants d'ébène. La fille les mène jusqu'à l'alcôve qu'ils vont occuper. À l'intérieur du ring étincelant, deux épais matelas sont disposés côte à côte, ainsi que deux costumes à rêver, impeccablement pliés, et une malle de bois sculpté, destinée, annonce la fille, à leurs vêtements de ville. Katya entreprend aussitôt de se déshabiller, imitée, au bout d'un moment, par Shadrak. Leur guide se tient à l'écart et ne manifeste pas le moindre intérêt pour leur nudité. Shadrak se trouve l'air ridicule dans sa nouvelle tenue – un linge unique, guère plus grand qu'un mouchoir, afin de couvrir ses reins et ses cuisses, la ceinture perlée qu'il noue autour de ses hanches pour faire tenir le tout, et deux étroites bandes de toile, l'une verte, l'autre bleue, que le guide l'aide à disposer en croix sur sa

poitrine.

Katya lui sourit. À la regarder se déshabiller, il éprouve un désir pesant où n'entrent ni amour ni joie. Cette motte large, sombre, foisonnante et bouclée qui gagne sur la naissance des cuisses l'attire douloureusement : il veut, et avec quelle intensité, la fourrer comme un maniaque, s'enfoncer, telle une cognée qu'on abat, dans ses profondeurs brûlantes implacables, et y demeurer immobile. Lindman revêt un pagne pareil au sien, qu'elle complète d'une croix ansée identique à celle du guide. L'ensemble souligne sa nudité plutôt qu'elle ne la masque. Ce corps le trouble, comme toujours : hanches larges et lourde croupe, c'est un corps de paysanne dont le centre de gravité est placé assez bas ; le nombril profond s'abrite sous de lisses replis de chair grasse ; les seins lourds semblent s'étirer. Corps ferme et voluptueux, puissant sans évoquer celui d'une athlète ; corps femelle, et qui l'est de manière outrancière, comme l'étaient ceux des Vénus primordiales des cavernes de Cro-Magnon. Mais Shadrak croit deviner ce qui le met mal à l'aise : c'est le contraste entre ce corps tellurique, ce corps de mère d'où émane une sexualité robuste, et ces lèvres minces de prédateur, ces dents coupantes et menaçantes. La bouche de Katya s'écarte de l'archétype dont le reste de son corps propose une incarnation, et cette contradiction fait d'elle un mystère aux yeux de Shadrak. *Falsus in uno, falsus in omnibus ?*

La fille au casque de lionne les invite à s'agenouiller sur leurs matelas et leur tend à chacun un talisman de métal poli. Au premier regard, cela ressemble à un simple miroir, au flan vierge et brillant d'une médaille dont les bords sont ornés de motifs plus ou moins égyptiens : petites gravures qui représentent Horus à tête de faucon, des serpents, des scorpions, des scarabées, des abeilles, l'ibis, incarnation de Thot, le tout parsemé de minuscules hiéroglyphes, à l'aspect vaguement sinistre ; mais un examen plus attentif révèle à Shadrak un réseau vertigineux de lignes pointillées presque invisibles qui décrivent une spirale autour du centre de l'amulette ; il remarque que ces lignes ne sont perceptibles qu'à la condition de tenir le talisman selon un certain angle par rapport à une lampe bien précise qui brille au-dessus de sa tête ;

en modifiant d'un rien cet angle, il peut communiquer à ce réseau une illusion de mouvement ; les lignes se mettent alors à tourbillonner dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, elles créent un vortex. Un vortex qui l'aspire vers le centre du disque.

Ici, ils ont donc recours à l'hypnotisme plutôt qu'aux drogues, songe Shadrak, non sans fatuité. Il est Shadrak le scientifique, l'érudit, l'observateur détaché des phénomènes humains – mais voici qu'il se sent irrésistiblement attiré, pris au piège, entraîné vers l'intérieur sans pouvoir résister ; il n'est plus qu'un grain de poussière porté par les vents cosmiques, un atome, un fantasma. Un instant auparavant, agenouillé sur son matelas, il admirait l'ingéniosité du mécanisme, et le voici empoigné, maintenu, tiraillé, incapable de raisonner froidement, *animula vagula blandula hospes comesque corporis*.

Tandis qu'il sombre, la prêtresse – car il faut bien lui donner ce titre – entonne une mélodie au rythme lourd, un air difficile à saisir et comme lacunaire, un mélange de mongol et d'anglais avec des bribes de quelque chose qui pourrait être de l'égyptien pharaonique – on y invoque Seth, Hathor, Isis, Anubis, Bast. Des silhouettes mythiques l'entourent dans les ténèbres soudaines : le dieu à tête de faucon, le grand chacal, le singe à tête de chien, le grand scarabée cliquetant. Des divinités desséchées échangent d'une langue lourde de savants commentaires ; elles hochent la tête et montrent du doigt. Voici Amon le père de Thèbes, qui brille comme le feu solaire et dont la peau, comme celle du soleil, porte la fièvre. Il l'invite à s'approcher. Voici la bête sans visage, d'où irradient les courants du feu stellaire. Voici le dieu nain, le bouffon, protecteur des morts, qui cabriole et se rit. Voici la déesse au corps de femme que couronnent trois têtes de serpent. Les dieux dansent et rient, pissent, crachent, pleurent, applaudissent. Et toujours la prêtresse scande sa mélodie. Ses mots qui se chassent en formant une ronde l'empoignent et le réduisent à merci. Il ne comprend plus grand-chose à ce qui se passe, car le monde a perdu ses contours, et pourtant il se rend vaguement compte qu'on le programme et qu'on le propulse, que cette fille, mince

et dorée dans sa nudité, lui souffle à travers son récitatif impassible certaines attitudes devant la vie et la mort, attitudes qui vont façonner son expérience au cours des heures qui vont suivre. Elle le tient, elle le dirige, elle le guide et l'oriente comme on oriente un projectile, tandis qu'il tangué au vent eschatologique.

On l'écartèle. Quelque chose est en train de l'amputer sans douleur de lui-même. Il n'a jamais rien ressenti de pareil ni dans la tente des transtemporalistes ni lors des expériences psychédéliques traditionnelles – pas plus avec le khat qu'avec le yipka. C'est quelque chose de neuf, d'unique : le corps pesant s'annule, on se dépouille de sa chair, c'est une libération qui mène à l'apesanteur. Il sait qu'il est en train de... mourir ? Oui, de mourir. C'est bien l'article maison, ici. La mort, l'expérience authentique qui consiste à voir la vie s'échapper de soi. Il ne sent plus son corps. Les sensations de l'extérieur ne l'atteignent plus. C'est cela, la vraie mort, la séparation ultime vers quoi, jour après jour, toute son existence tend ; ce n'est pas du simulé, il n'y a pas de truc, c'est bien la mort authentique, le trépas de Shadrak Mordecai. Certes, il sait, à un niveau plus profond, qu'il s'agit d'un rêve, qu'il a acheté son billet pour passer une bonne soirée, mais, plus profondément encore, il se rend compte qu'il est peut-être en train de rêver qu'il rêve et que son rêve inclut le talisman et la tente et la fille-lionne ; peut-être a-t-il succombé à une illusion d'illusion, et dans ce cas il est vraiment à l'agonie, ici, ce soir. Peu importe.

Comme c'est facile de mourir ! Une brume humide, grise et froide, l'entoure, où tout vient se dissoudre : Anubis et Thot, Katya et la prêtresse, la tente, l'amulette, Shadrak lui-même, enfin, qui se fond peu à peu dans ce gris qui le pénètre. Il flotte vers le centre du vide. Est-ce là ce que Gengis Mao redoute tant ? Être un ballon et n'être que cela, tant d'hélium et si peu de peau autour ; délaissier toute responsabilité et, libéré entièrement, flotter et dériver ? Gengis Mao est tellement *lourd*. Il porte un tel poids. Peut-être est-ce dur d'abandonner cela. Ce ne l'est pas pour Shadrak. Il traverse le centre et émerge sur la rive opposée, il se solidifie au sortir de la brume et reprend forme humaine. Le voici nu, sans même un linge qui lui ceigne

la taille. Et Katya, nue, se tient à son côté. À leurs pieds, les corps dont ils se sont défaussés – mous et détendus, ils donnent l'apparence du sommeil, jusqu'à un semblant de respiration lente, mais la réalité est autre : ils sont morts, bel et bien morts. Shadrak Mordecai contemple son propre cadavre.

— Comme c'est calme, ici, fait observer Katya.

— Et propre. Ils nous ont nettoyé le monde.

— Où va-t-on ?

— N'importe où.

— Le cirque ? La corrida ? Le marché ? N'importe où ?

— N'importe où, reprend Shadrak. C'est ça. Allons n'importe où.

Il ne leur faut nul effort pour se couler à l'intérieur du monde. La lionne leur fait un signe d'adieu. L'air est doux et parfumé. Les arbres sont en fleurs, fleurs de feu, petites coupes de flammes portées au bout des branches ; elles se détachent et tombent en tournoyant, flottent vers le couple à la dérive, le frôlent, sombrent doucement dans les corps. Shadrak suit le passage d'une fleur écarlate qui perce le sternum de Katya pour ressortir entre ses épaules, choir légèrement jusqu'au sol et y germer aussitôt. Un arbrisseau maigrichon jaillit et se couvre de fleurs flamboyantes. Katya et Shadrak rient comme des enfants. Ensemble, ils parcourent le continent. Le sable de Gobi étincelle. La Grande Muraille s'étire devant eux, tel un serpent de pierre qui se love et se tord.

— Tiens, Nigger Jim et Little Nell ! s'exclame Ts'in Che Houang-ti, dressé sur la muraille.

Il exécute une danse guillerette tout en ôtant son bonnet de soie noir et en secouant ses nattes longues et compliquées.

— Chop-chop, fait Shadrak. *Kung po chi ding !*

— La sortie, c'est par où ? demande Katya.

— Là, indique le premier empereur. Après les chaînes et par-dessus les piques.

Ils franchissent le portail. De l'autre côté de la Grande Muraille, des rizières inondées brillent sous un soleil rosé. Des femmes en pyjama noir et large chapeau de coolie avancent lentement dans l'eau qui leur vient aux chevilles ; elles se baissent et repiquent, se baissent et repiquent. Chœur invisible,

hors champ : un crescendo tourbillonnant de voix célestes. Katya cueille une poignée de boue riche et jaune, la jette en direction de son compagnon. Glop ! Il lui rend la pareille. Glip ! Ils se badigeonnent réciproquement puis s'étreignent, tout frétilants et glissants. Que la vase est moelleuse ! Ils rient et s'ébrouent, ils gambadent et pirouettent, ils atterrissent dans la rizière avec un grand plouf et les Chinoises dansent autour d'eux. Houang ! Ho ! Lindman et ses jambes en ciseaux autour des hanches de Shadrak. Ses cuisses pareilles à des clamps. Elle l'attire. Ils s'accouplent dans la boue comme des buffles en rut. Roulant l'un sur l'autre, accrochés l'un à l'autre. Reniflements. Claques sur la chair. On se vautre dans le limon originel. Jouissif. Nostalgie du borbier. Panse contre panse. Son membre raide ne semble pas lui appartenir en propre, il a plutôt l'impression de le partager, c'est une sorte de bielle dont le va-et-vient rapide assure la transmission du mouvement entre leurs corps soudés. Sans attendre ni atteindre l'orgasme, ils se lèvent, se lavent et filent à New York. Un vent chaud souffle à travers la ville dont les tours poignent le ciel. Une averse de confetti les pique et les brûle. La foule les acclame. Ici, tout le monde souffre du pourrissement organique, mais la chose est acceptée et ne provoque aucune panique. Les corps des New-Yorkais sont transparents ; Shadrak voit rougeoyer les lésions internes, les zones de purulence et de décomposition, les éruptions, les érosions, les suppurations qui affectent intestins, poumons, tissus vasculaires, péritoine, péricarde, rate, foie, pancréas. La maladie se signale par des vagues de pulsations électromagnétiques qui martèlent lourdement sa conscience, rouge, rouge, rouge. Ces gens sont bourrés de trous de la cave au grenier, mais ils sont heureux, et d'ailleurs pourquoi pas ? Shadrak et Katya descendent la Cinquième Avenue en faisant un numéro de claquettes. Shadrak a la peau blanche et les lèvres minces. Ses cheveux, droits et longs, lui retombent sur le Visage et l'aveuglent momentanément ; lorsqu'il les rejette en arrière, il constate que Katya est devenue noire : nez épaté, cul superbement stéatopyge et peau chocolat au mètre. Lèvres rubis, douces comme ambrosie.

— Poon ! lance-t-elle.

— Tang ! réplique-t-il.

— Hot !

— Cha !

Ils dansent sur des épées. Ils dansent sur des ananas. Il la vend comme esclave et la rachète lorsqu'elle lui donne un fils.

— Sommes-nous morts ? demande-t-il. Morts pour de bon ?

— Morts ou enterrés.

— C'est censé être aussi marrant ?

— Pourquoi, tu t'amuses ?

Ils sont au Mexique. Frangipaniers et flamboyants. C'est le printemps : les cactus sont en fleur, verts totems épineux que couronnent en bouquets fous des pétales jaunes et odoriférants. Boucles et spirales piquantes explosent en un criard feu d'artifice rouge et blanc. Ils avancent d'un pas somnambulique parmi les figuiers de Barbarie et les agaves. Leur allure est tout ensemble paisible et frénétique. Souvent, ils font l'amour. Il serait capable de valser toute la nuit. Ils franchissent les Pyrénées et rencontrent Pancho Sanchez<sup>4</sup>, trapu et adipeux. Pancho leur offre du vin vert d'une gourde de cuir et se tord en poussant des cris aigus lorsqu'il les voit s'asperger. Il lèche le vin sur les seins de Katya. Elle le bouscule gaiement et il fait la culbute en Andorre, où le couple le suit. La populace en adoration frappe des médailles commémoratives de grande valeur pour leur faire honneur.

— Je pensais que la mort serait quelque chose de plus sérieux, observe Shadrak.

— Ça l'est.

Morts, ils sont libres d'aller où ils veulent et ne s'en privent pas. Mais c'est un voyage vide, et leur festin se compose simplement des tourbillons de l'air, qui ne valent pas la barbe-à-papa. Shadrak souhaite une nourriture plus substantielle et les serviteurs lui apportent des pierres. Le voici de nouveau noir, ainsi que Gengis Mao, qui siège sur un trône de jade brillant, dix mètres au-dessus de sa tête. Ficifolia est noir. Buckmaster aussi, et Avogadro, et Nikki Crowfoot ; Mangu est le plus noir de tous ;

---

4 Pancho Sanchez, personnage mexicain qui sert d'enseigne à des restaurants mexicains aux U.S.A.



mais le noir de leur peau n'est pas celui des Africains, c'est un noir plus noir que le noir, noir d'ébène, couleur d'obscur placard, couleur de l'espace qui sépare les mondes. Noir comme le fond d'un puits. Ils ressemblent à des êtres venus d'une autre galaxie. Shadrak circule parmi eux, frappant des paumes et touchant des coudes. Ils se parlent mongol-petit-nègre, rient et chantent, gambillent et se trémoussent. Ficifolia est à la guitare, Buckmaster à la guimbarde, Avogadro au banjo ; Shadrak frappe les bongos et Katya le tambourin.

*Secoue ta carcasse,  
Laisse tomber tes vieux os,  
Mourir, c'est pas le diable,  
Mais quel trip fabuleux,  
Ouais, ouais, ouais, ouais.*

— Ça n'est pas vraiment aussi bien, dit Shadrak. On est en train de se laisser avoir.

— Il y a de bons côtés, répond Katya.

— N'empêche, je me méfie.

— Même mort, tu n'arrives pas à te laisser aller ?

Katya le prend par le poignet et l'entraîne à sa suite, à travers un désert de sable scintillant, un fleuve aux eaux bondissantes et immaculées, un épais fourré de mûriers à l'odeur aromatique, jusqu'à l'océan, la grande mère salée. Là, ils s'allongent sur le dos et contemplent le soleil. Il éprouve un apaisement total.

— Combien de temps ça dure ? demande-t-il.

— Indéfiniment.

— Quand est-ce que ça se termine ?

— Jamais.

— Vraiment ?

— C'est dans l'ordre des choses. La mort est la continuation de la vie par d'autres moyens.

— Je n'y crois pas. *Dopo la morte, nulla.*

— Alors, où sommes-nous en ce moment ?

— En train de rêver.

— Et de partager le même rêve ? Ne sois pas sot.

Des requins pointent leur rostre à la surface paisible de la

mer. Des gueules béantes révèlent les mâchoires. Shadrak s'essaie à l'intrépidité. Ces monstres ne peuvent l'atteindre. Après tout, il est mort. Et il est aussi docteur en médecine. Il boit à grands traits l'océan, pour ne laisser finalement que le lit de sable brillant où les requins échoués s'ébrouent moroses en grignotant des crabes et des étoiles de mer. Shadrak rit. La mort existe, la mort n'est pas une plaisanterie. Les vents glacés venus du nord rugissent sur les pentes de l'Himalaya. Inlassablement, ils poursuivent l'ascension d'un sommet du nord. Ils plantent piton après piton, comme autant de griffes, dans la paroi rocheuse, et ne quittent pas des yeux un seul instant le redoutable cône effilé qui se dresse, tel un buccin géant, à l'entrée de la vallée. Ils frissonnent sous leurs parkas ; leurs mains lasses agrippent les piolets ; les bouteilles d'oxygène pèsent impitoyablement sur leurs épaules douloureuses ; et pourtant ils grimpent, les voici dans ce royaume vertigineux qui commence au-dessus de sept mille mètres, et où seuls osent s'aventurer les yétis aux pieds plats. Le sommet est en vue. De vastes crevasses menacent, mais elles ne signifient rien ; lorsque crampons et pitons ne font plus l'affaire, Shadrak et Katya se lancent tout simplement dans l'espace et progressent par bonds spectaculaires. C'est trop facile. Il n'envisageait pas la mort comme une chose aussi frivole. Mais voici que le ciel s'assombrit et que l'allure ralentit ; il entend une musique solennelle et sent que les pulsions frénétiques qui l'ont guidé jusqu'ici s'affaiblissent. Il s'installe dans une paix de glace, une intemporalité égyptienne. Il ne fait plus qu'un avec Ptah et Osiris. Il est un Memnon résonnant au bord du fleuve majestueux, son attente est éternelle. Katya lui lance un clin d'œil et il hoche la tête en signe de désapprobation. La mort est une affaire sérieuse, pas une partie de plaisir. Ah ! ça y est, il a enfin trouvé l'allure qui convient. Le voici tout absorbé par cette tâche qu'est la mort. Il ne bouge plus. Fonctions vitales, néant ; intellection, néant ; il a atteint le centre de l'événement. *Hic jacet. Nascentes morimur, finisque ab origine pendet. Mors omnia solvit.* Et que résonnent les trombones. *Missa pro defunctis. Requiem aeternum dona eis, Domine.* Quelle paix en ce lieu. Lorsqu'il leur arrive de parler, c'est en sanscrit, en

araméen, en sumérien ou, bien sûr, en latin. Thot soi-même s'exprime en latin. Et en d'autres langues, sans doute, mais les dieux aussi ont leurs caprices. Quelle douceur de rester ainsi immobile et de ne penser, s'il faut penser, qu'en des langues qu'on ne comprend plus ! *Nuilam est jam dictum quod non dictum est prius*. Comme cela sonne bien ! Serait-il possible d'augmenter un peu le volume des clarinettes basses ?

*Dies irae, dies illa  
Solvat saeculum in favilla  
Teste David cum Sybilla*

Les voix se perdent peu à peu. La musique s'évanouit et, en diminuant, prend un caractère abstrait ; les instruments sonnent creux, à présent ; ce n'est plus qu'un squelette sonore que rien ne vient étoffer, l'idée du son plutôt qu'un son, et le chœur, tout au loin, chante les paroles terribles de l'antique prière avec des accents assourdis mais élégants, poignants et pénétrants, on n'entend plus qu'un pépiement, un bruissement.

*Quantus tremor est futurus  
Quando Judex est venturus  
Cuncta stricte discussurus !*

Et tout devient silence. Il a trouvé la paix. Il a atteint l'essence de l'oniromort, le terme de la lutte et de la quête. La course a pris fin. Il pourrait, s'il le désirait, aller à Bangkok, à Addis-Abeba, à San Francisco, Bagdad ou Jérusalem, sans qu'il lui en coûte plus d'effort que pour cligner de l'œil, mais il n'y a pas de raison de se rendre où que ce soit, car tous les lieux sont devenus un seul lieu, et mieux vaut demeurer ici, au centre immobile, emmaillotté de la douce toison laineuse du tombeau. *Consummatum est*. Il connaît l'équilibre parfait. Il connaît, enfin, la mort véritable. Il sait que son sommeil sera éternel.

Aussitôt, il s'éveille. L'esprit clair, tout vibrant et douloureusement dispos. La passion lui embrase le sexe – la passion, ou bien la force aveugle qui vient aux hommes dans

leurs rêves ; quoi qu'il en soit, ça se dresse sans pudeur contre son linge en dessinant une petite pyramide. Non loin de là, Katya, soulevée sur ses coudes, l'observe. Elle affiche un sourire de sphinx. Il contemple son dos nu et vigoureux, ses fesses fermes et charnues. En un instant, la paix de l'oniromort l'a quitté ; c'est le désir qui le gouverne.

— Partons, fait-il d'une voix rauque.

— D'accord.

— L'asile des amants n'est pas loin.

— Non. Pas là-bas.

Elle s'habille déjà. La lionne qui fut leur guide se tient de l'autre côté de l'allée, où elle accueille de nouveaux venus. La vive lumière éblouit Shadrak. Il est persuadé qu'Anubis et Thot rôdent encore dans le coin. Il lutte pour retrouver cet équilibre perdu, pour regagner le centre immobile, mais il sait qu'il lui faudra encore beaucoup de séances d'oniromort pour pouvoir regagner seul ce lieu de paix.

— Alors, où ? demande-t-il.

— À la tour. Je déteste faire l'amour dans un garni. Tu ne le savais pas ?

Il va devoir tenir encore une heure ou deux. Peut-être est-ce cela, la leçon de l'oniromort : retarder le plaisir, purifier l'esprit.

Ou peut-être que non. C'est un sacré choc de quitter l'atmosphère radieuse qui règne sous la tente de l'oniromort pour retrouver l'obscurité du dehors. La nuit est froide, très froide, même pour un mois de mai mongol. On devine dans l'air quelques traces de neige, de petits flocons durs et cinglants portés par la brise. Dans le tubotrain qui les ramène, ils s'adressent à peine la parole, mais alors qu'ils approchent de la gare d'Oulan-Bator, il lui demande :

— Étais-tu vraiment là-bas ?

— Dans ton rêve ?

— Oui. Quand nous avons rencontré Pancho Sanchez et le premier empereur. Et quand nous sommes allés au Mexique.

— Ça, c'était ton rêve. Les miens étaient différents.

— Oh ! Oh ! Je me posais la question. Tout semblait très réel. Le fait de te parler, de t'avoir à mon côté.

— Les rêves donnent toujours cette impression.

— Le côté divertissant – je dirais même frivole – m’a étonné.  
 — C’était comme ça pour toi ?  
 — Jusqu’à la fin. Là, c’est devenu solennel. Quand les choses se sont calmées. Mais avant ça...  
 — Frivole, dis-tu ?  
 — Très frivole, Katya.  
 — Pour moi, c’est resté solennel tout le temps. Empreint d’une grande sérénité.  
 — Est-ce différent pour chacun ?  
 — Naturellement. Que croyais-tu donc ?  
 — Oh !  
 — En me voyant dans ton rêve, tu pensais que j’étais vraiment là, que je te parlais, que je partageais tes expériences ?  
 — Oui, je l’avoue.  
 — Non. Je n’étais pas là.  
 — Je suppose que non. Il rit. Bon. Je n’avais pas les idées en place. Pour toi, c’était grave. Pour moi, c’était comme un jeu. Qu’est-ce que ça nous apprend sur l’un et sur l’autre ?  
 — Rien, Shadrak.  
 — Vraiment ?  
 — Rien du tout.  
 — Nous n’exprimons rien de nos personnalités profondes à travers les rêves que nous choisissons ?  
 — Non.  
 — Comment peux-tu en être aussi sûre ?  
 — Les rêves sont choisis pour nous. Par un inconnu. Je n’en sais pas plus, mais la femme masquée nous a soufflé le contenu de nos rêves. Les grandes lignes. Le ton.  
 — Et nous n’intervenons pas dans le choix ?  
 — Un peu. Ses instructions passent au filtre de notre sensibilité. Mais pourtant – pourtant...  
 — Ton rêve est toujours identique ?  
 — Par le contenu ? Par le ton ?  
 — Par le ton.  
 — Le rêve est toujours différent. Mais le climat ne change pas, car la mort ne change pas. Il ne se passe jamais la même chose, mais à la fin, le rêve t’amène toujours au même endroit et de la même manière.

— Au centre immobile ?  
— On pourrait l'appeler ainsi. Oui. C'est ça.  
— Et le sens de mon rêve...  
— Non. Ne parle pas de sens. L'oniromort ne communique aucune sagesse divinatoire. Le rêve n'a pas de signification.  
Le tubotrain arrive à Oulan-Bator.  
— Viens, dit Katya.

Ils gagnent l'appartement de Katya, situé deux niveaux au-dessous de celui de Nikki Crowfoot : trois petites pièces garnies de tentures lourdes et raides. Les voici de nouveau face à face, nus ; une fois de plus il ressent l'attrait du corps pesant et robuste de Katya ; il va vers elle, la démarche rapide ; il l'étreint et enfonce ses doigts dans la chair de ses épaules et de son dos. Mais il ne peut se résoudre à embrasser cette bouche qui l'effraie. Il repense à leurs joyeux accouplements au cours de l'oniromort – dans la rizière, dans l'air embaumé des nuits mexicaines. Il bascule avec elle sur le lit, mais il a beau pétrir ses seins, loger sa tête entre ses cuisses lisses et fraîches, se jeter comme un fou contre la chair de Katya, la simple présence physique de sa partenaire l'inhibe, il reste mou. Et ce n'est pas la première fois : leurs rencontres occasionnelles ont toujours été marquées par ce genre d'incident, qu'il ne connaît que rarement en compagnie d'autres femmes. Katya n'est nullement inquiète : calmement, elle le repousse contre l'oreiller en lui frappant la poitrine d'un petit coup sec, puis elle se baisse et le prend dans sa bouche, cette bouche inquiétante, féroce, armée de crocs ; elle l'engloutit amoureuxment, il sent le contact des lèvres et de la langue, chaud-humide, lèvres et langue, sans la moindre morsure, et grâce aux soins habiles de Katya, il se détend, oublie sa peur, il devient dur, enfin. Adroitement, elle se glisse au-dessus de lui – les mouvements lui sont visiblement familiers –, puis, d'un seul coup, elle s'empale sur son membre. Elle le chevauche. Genoux fléchis, croupe tendue, son corps de paysanne le domine entièrement. Il contemple son visage que déforment déjà les crispations qui préludent à l'orgasme : les narines qui frémissent, les yeux qui se ferment presque avec violence, les lèvres qui se retroussent en une grimace farouche. À son tour, il ferme les yeux et s'abandonne pleinement à leur

union. Une énergie redoutable fait vibrer le corps de Katya. Tantôt elle s'accroupit au-dessus de lui, de manière que seuls leurs sexes restent en contact, tantôt elle se plaque de tout son long contre son corps, mais toujours elle le maintient sous elle, c'est elle qui garde les rênes. Il accepte cela. Elle se tord et se convulse, moud son sexe et l'écrase ; soudain, elle se rejette en arrière et part d'un rire étrange ; il connaît ce signal, lui saisit les seins et la rejoint dans la jouissance.

Plus tard, il s'abandonne à un demi-sommeil. Il s'éveille en entendant Katya sangloter doucement. Comme cela lui ressemble peu ! Il n'imaginait pas Lindman capable de pleurer.

— Qu'y a-t-il ?

Elle secoue la tête.

— Katya ?

— Ça n'est rien. Je t'en prie.

— Dis-moi.

La tête enfouie dans l'oreiller, elle lui répond d'une voix maussade :

— J'ai peur pour toi.

— Peur ? Mais de quoi ?

Elle se tourne vers lui et secoue encore la tête. Ses lèvres sont serrées, et tout à coup sa bouche n'a plus rien de féroce. C'est celle d'un enfant. Katya a peur.

— Katya ?

— Je t'en prie, Shadrak.

— Je n'y comprends rien.

Elle ne répond pas. Elle secoue la tête. Encore et encore.

## 14

Il s'écoule plus d'une semaine avant que Shadrak revoie Nikki Crowfoot. Elle prétend être très occupée au laboratoire –

il y a des problèmes d'étalonnage à revoir, des corrections compensatoires doivent être apportées au système de transfert d'identité Avatar, du fait que le corps du donneur n'est plus celui de Mangu. En conséquence, le soir, elle se dit trop fatiguée pour désirer de la compagnie. Shadrak se doute bien qu'elle cherche à l'éviter. Dans le passé, Nikki Crowfoot ne s'est jamais montrée aussi sociable que lorsqu'elle était surchargée de travail ; c'est sa manière à elle de relâcher la tension. Shadrak ne voit pas quelle raison elle aurait de se tenir à l'écart. Ça n'a certainement rien à voir avec le fait qu'il ait passé une nuit en compagnie de Katya Lindman. Il a déjà couché avec Katya auparavant ; de son côté, Nikki a connu d'autres partenaires ; cela n'a jamais compté entre eux. Il n'en revient pas. Quand ils se parlent au téléphone, Nikki se montre distante. Quelque chose s'est gâté dans leurs rapports, mais Shadrak n'a pas la moindre théorie à proposer à ce sujet.

Une nouvelle crise de Gengis Mao le détourne un bref moment du problème. Cela fait plusieurs jours que le khan quitte le lit pour aller travailler dans son bureau. Il se rend à Surveillance Vecteur Un et dirige les activités du Comité depuis le quartier général. Il se rétablissait à un tel rythme qu'il aurait été inutile de l'obliger à garder la chambre. Or les implants de Mordecai enregistrent les signes annonciateurs de nouveaux troubles – épigastralgie, léger souffle systolique, fatigue circulatoire affectant l'ensemble de l'organisme. Résultat d'un précoce déploiement d'activité ? Shadrak se rend au bureau du président afin d'en débattre. Mais Gengis Mao, l'esprit tout occupé des funérailles de Mangu et du rabattage des coupables, ne se sent pas d'humeur à discuter symptômes avec son médecin. Il balaie toutes les interrogations de Shadrak en déclarant d'un ton brusque qu'il s'est rarement senti en meilleure forme, puis il regagne son bureau. On en est à deux cent quatre-vingt-deux arrestations, annonce-t-il fièrement. Quatre-vingt-dix-sept interpellés ont déjà été reconnus coupables et expédiés aux fermes d'organes.

— Les poumons, les foies et les intestins de ces criminels serviront sous peu à prolonger la vie des loyaux serviteurs du régime, déclare le Khan. N'y a-t-il pas là une sorte de justice



poétique ? Toutes choses sont centripètes, Shadrak. Les contraires se réconcilient.

— Deux cent quatre-vingt-deux conspirateurs ? demande Shadrak. Tout ce monde pour défenestrer un seul homme ?

— Qui sait ? Ceux qui ont perpétré le crime proprement dit n'étaient peut-être que deux ou trois. Mais il aura fallu constituer un réseau étendu de conspirateurs auxiliaires. Il y avait des dispositifs de sécurité à fausser, des gardes dont l'attention devait être distraite, des caméras à détourner. Nous pensons qu'une douzaine de conjurés ont pu intervenir à seule fin d'escamoter les cadavres des assassins après qu'ils eurent sauté à leur tour.

— Afin de *quoi* ?

— Gengis Mao affiche un sourire mielleux.

— Notre thèse est qu'après avoir poussé Mangu par la fenêtre, les assassins l'ont suivi délibérément dans sa chute afin d'éviter d'être pris à l'intérieur du bâtiment. Sur la place, leurs complices ont immédiatement récupéré les corps et ont pris la fuite tandis que d'autres conspirateurs effaçaient toute trace de mort violente du trottoir.

Shadrak écarquille les yeux.

— Horthy n'a vu tomber qu'un seul homme, monsieur le Président.

— Horthy n'est pas demeuré sur la place afin d'observer la suite des opérations.

— Mais tout de même...

— Si les tueurs n'ont *pas sauté* à la suite de Mangu, affirme le khan avec dans le regard l'étincelle que confère l'assurance d'une logique imparable, que sont-ils devenus ? On n'a appréhendé aucun suspect dans la tour après le meurtre.

Shadrak ne trouve rien à répondre à cela. Il sent qu'aucun de ses commentaires ne pourrait être constructif. Au bout d'un moment, il s'éclaircit la gorge et déclare :

— Si nous pouvions revenir un moment à votre santé...

— Je vous ai dit que je me sentais en forme.

— Les symptômes qui commencent à me parvenir sont assez graves, monsieur le Président.

— Quels symptômes ? fait Gengis Mao d'un ton cassant.

Shadrak redoute un début d'anévrisme de l'aorte abdominale – une altération de la paroi du grand vaisseau qui forme le tronc commun de toutes les artères à la sortie du cœur. Il s'enquiert si Gengis Mao a éprouvé quelque gêne inhabituelle, et le président doit reconnaître qu'il a récemment ressenti de vives douleurs dorsales et latérales. Le Dr Mordecai n'insiste pas sur le fait que cela contredit les propos précédents du malade, mais cet aveu lui donne l'avantage et il peut ainsi ordonner à Gengis Mao de s'aliter à nouveau.

Au moyen d'une sonde en fibre de verre, Shadrak confirme son diagnostic par cathétérisme de l'aorte. Des embolies se sont formés, peut-être à la suite de la récente intervention chirurgicale, et l'un d'eux, en migration dans le flux artériel, est allé se loger dans l'aorte abdominale où il cause une infection. À moins qu'il ne s'agisse d'autre chose, mais de toute manière une tumeur est en train de se former et une intervention supplémentaire s'impose. Chez n'importe quel autre patient, les risques d'une nouvelle opération aussi rapprochée d'une importante transplantation l'emporteraient sur ceux que l'on encourrait à laisser l'anévrisme se développer, mais Shadrak en est venu à livrer son vénérable patient au scalpel avec une surprenante légèreté. La carcasse obstinée de Gengis Mao a été ouverte si souvent que ce lui est devenu une seconde nature. Au demeurant, l'anévrisme n'est guère éloigné du foie et Warhaftig pourra utiliser la récente incision, qui commence à peine de se cicatriser.

Les nouvelles ne sont pas du goût du khan.

— Je n'ai pas de temps à perdre en opérations, laisse-t-il tomber avec irritation. Nous débusquons tous les jours de nouveaux conspirateurs, et le problème mobilise toute mon attention. La semaine prochaine, je compte présider en personne aux funérailles nationales de Mangu. Je...

— La situation est critique, monsieur le Président.

— Vous me sortez ça à chaque fois. Je crois bien que ça vous plaît. Vous n'avez pas assez confiance en vous, Shadrak. Même si vous ne me trouviez pas quelque chose qui cloche toutes les semaines ou presque, vous toucheriez votre paie. *Je vous aime bien*, Shadrak.

- Je n’invente pas ce qui cloche, monsieur le Président.
- Quand bien même. Ça ne pourrait pas attendre un mois ou deux ?
- Cela nous obligerait à inciser à nouveau un tissu cicatrisé.
- Et alors ? On n’en est plus à une entaille près.
- En dehors de cela, les risques...
- Oui. Les risques. Qu’est-ce que je risque à laisser la chose dormir un peu ?
- Savez-vous ce qu’est un anévrisme, monsieur le Président ?
- Plus ou moins.
- C’est une tumeur, une poche qui contient du sang ou un caillot et communique directement avec la paroi de l’artère où elle s’est formée, causant une détérioration des tissus qui l’entourent. Pensez à l’image d’un ballon qu’on gonfle de plus en plus. Quand on l’a trop gonflé, il explose.
- Ah...
- À la longue, une rupture peut se produire. L’anévrisme se répandra dans l’intestin, le péritoine, la plèvre ou les tissus péritonéaux postérieurs – à moins qu’il ne provoque une embolie de l’artère mésentérique supérieure, qui amènera un infarctus de l’intestin. Une rupture spontanée de l’aorte n’est pas à exclure, et il y a d’autres possibilités encore. Toutes sont fatales.
- Fatales ?
- Invariablement. Les douleurs sont atroces et la mort survient en quelques minutes.
- Ah. Ah, je vois.
- La chose peut intervenir à tout moment.
- Ah.
- À l’improviste.
- Je vois.
- Une fois que la rupture d’anévrisme s’est produite, nous sommes impuissants. Aucun moyen de vous sauver, monsieur le Président.
- Ah, bien. Je vois.
- Voit-il vraiment ? Il ne fait aucun doute que des visions d’anévrismes en train d’éclater flottent devant les yeux du khan.

Les minces joues de cuir se creusent sous l'effort d'une réflexion profonde : le front de bronze est labouré de sombres rides. Gengis Mao est inquiet. Il ne s'imaginait pas devoir affronter ce matin la possibilité de sa fin. À cette minute, il est visiblement en train de se représenter la disparition du khan Gengis II Mao IV, et cette idée ne lui plaît pas plus qu'à l'ordinaire. La révolution permanente qui a transformé ce monde de souffrance a besoin d'un guide permanent. Bien qu'il se soit souvent fait l'écho des paroles du premier Mao, selon lesquelles en participant à la révolution, on atteint à l'immortalité révolutionnaire, on transcende la mort de l'individu en vivant à jamais au sein du ferment révolutionnaire permanent, il n'est pas douteux que Gengis Mao, pour sa part, préfère l'autre sorte d'immortalité, celle qui n'a rien de métaphorique. Il se renfrogne et soupire, avant de consentir à cette nouvelle interruption chirurgicale de son œuvre révolutionnaire.

On convoque Warhaftig. On se réunit ; des programmes sont modifiés ; on explique au khan les détails de l'opération. Des clamps obtureront les vaisseaux de part et d'autre de la poche afin d'interrompre momentanément la circulation, pendant que Warhaftig ôtera l'anévrisme et mettra en place une prothèse de dacron ou de téflon.

— Non, fait le khan. Pas de prothèse. Qu'est-ce qui vous empêche de faire une greffe ? Le tissu artériel ne pose pas de gros problème de rejet. Ça revient à fixer un bout de tuyau.

— Mais le dacron et le téflon se sont révélés parfaitement..., commence Warhaftig.

— Non. J'ai déjà assez de plastique dans le corps. Et les banques d'organes regorgent de nouveaux matériaux. Donnez-moi une aorte véritable. Une lueur passe dans les yeux de Gengis Mao. Donnez-moi l'aorte d'un des conspirateurs que nous venons de condamner.

— Comme il vous plaira, dit le chirurgien.

Peu de temps après, Shadrak déjeune en compagnie de Katya Lindman. En sortant de table, ils vont faire un tour place Soukhe-Bator. Shadrak a vu Katya plus que de coutume, depuis la soirée à Karakorum, mais il n'a plus couché avec elle. Il la trouve plus douce, moins menaçante, et ne sait si elle a changé

ou si c'est simplement lui qui la voit d'un œil différent ; le fait de s'être réveillé et de l'avoir surprise à sangloter n'est peut-être pas étranger à l'affaire. Incontestablement, elle se montre chaleureuse et amicale, au point que Shadrak la soupçonne, non sans crainte, d'être tombée amoureuse de lui – et pourtant, elle garde au plus profond d'elle-même une sorte de réserve, de retenue, une zone de silence où Shadrak voit le contraire de l'amour. Lorsque tout allait bien entre Shadrak et elle, Nikki Crowfoot ne se fermait jamais ainsi.

Le soleil de midi brille de tout son éclat, l'air est doux, c'est une chaude journée ; dans leurs bacs de terre cuite, les massifs d'arbustes qui décorent la place s'ornent de resplendissantes fleurs dorées. Katya marche tout près de lui, mais leurs corps ne se touchent pas. Elle est au courant de la dernière crise. Les nouvelles circulent vite, trop vite, à l'intérieur de la grande tour – surtout lorsqu'il s'agit de la santé du khan.

— Dis-moi ce qu'est un anévrisme, fait Katya.

Il lui fournit une explication détaillée et décrit l'opération à venir. Ils se tiennent près de l'endroit où Mangu a terminé sa chute. Lorsqu'il a fini de parler, Shadrak lève les yeux et essaie de se représenter deux ou trois assassins en train de tourbillonner dans le vide à la suite de Mangu, tandis que les conjurés qui rôdent dans l'ombre s'apprêtent à bondir pour récupérer les morceaux et filer avec. Folie, songe Shadrak. C'est pourtant la thèse, minutieusement conçue, qu'avance froidement celui qui règne sur le monde. Folie, folie.

— Nous approchons des trois cents arrestations, dit-il. Quatre-vingt-dix-sept condamnés ont été envoyés aux fermes d'organes. La semaine dernière, Roger Buckmaster était vivant et en bonne santé, maître de son destin autant que l'est chacun de nous. Demain, son aorte nous servira peut-être à raccommoder celle de Gengis Mao. Et les arrestations continuent.

— C'est ce que j'ai cru comprendre. Les hommes d'Avogadro bouclent de nouveaux suspects nuit et jour. Quand Gengis Mao sera-t-il satisfait ?

— Lorsqu'il estimera que tous les conspirateurs auront été pris, probablement.

— Les conspirateurs ! jette Katya d'un ton cinglant. L'espace d'un instant, Shadrak sent de nouveau cette intensité qui l'effraie. Quels conspirateurs ? Quel complot ? C'est de la folie pure. Mangu a mis fin à ses jours.

— Toi aussi, tu penses qu'il s'agit d'un suicide ?

— Je ne le pense pas, je le sais, dit-elle à voix basse, le dos tourné à l'immense bâtiment, comme pour éviter les caméras qui pourraient surprendre ses propos.

— Tu parles comme si tu l'avais vu sauter.

— Ne joue pas les idiots.

— Mais qu'est-ce qui te permet de l'affirmer ?

— Je le sais. Je le sais.

— Tu *étais là*, quand il...

— Bien sûr que non.

— Alors, comment peux-tu être aussi catégorique ?

— J'ai de bonnes raisons. Des raisons suffisantes.

— Tu sais quelque chose que les types de la Sécurité ignorent ?

— Oui.

— Alors, qu'attends-tu pour parler, avant qu'Avogadro arrête toute la population de la planète ?

Elle reste un moment silencieuse.

— Non, dit-elle enfin. Je ne peux pas. Ça me détruirait.

— Je ne te suis pas.

— Tu comprendrais si je te racontais toute l'histoire. Elle le dévisage. Si je le fais, est-ce que ça restera entre nous ?

— Si c'est ce que tu désires.

— Je sens que j'ai besoin de me confier à quelqu'un. J'aimerais tout te dire. J'ai confiance en toi, Shadrak. Mais j'ai peur.

— Si tu préfères te taire...

— Non, non. Je vais parler. Promenons-nous sur la place. Garde le dos tourné à la tour.

— Il y a des caméras partout. Peu importe de quel côté on regarde. Mais enfin, elles ne peuvent pas tout capter.

Ils commencent à marcher. Katya lève un bras et le place devant son visage comme si elle voulait se frotter le nez avec son poignet. Elle en profite pour glisser à Shadrak :

— J'ai vu Mangu la veille de sa mort. On a parlé du projet Avatar. Je lui ai dit qu'il serait le donneur.

— Non ! Tu n'as pas pu faire ça !

Elle hoche la tête d'un air sévère.

— Je ne pouvais plus le garder pour moi. C'était lundi soir, juste avant la transplantation hépatique du khan, n'est-ce pas ? Oui, c'est bien ça. Mangu avait prononcé un discours ce soir-là, au sujet de la distribution mondiale de l'antidote. Après, on est allés prendre un verre ensemble. Il avait peur que Gengis Mao meure sur le billard, ce qui l'aurait obligé à prendre la responsabilité des affaires. *Je ne suis pas prêt*. Il n'arrêtait pas de répéter ça : *Je ne suis pas prêt*. Et puis, on s'est mis à parler des trois projets. Il émettait des hypothèses au sujet d'Avatar. Quel serait son rôle dans le gouvernement si le cerveau de Gengis Mao était transféré à l'intérieur d'un nouveau corps ? Le Gengis Mao nouvelle version voudrait-il encore de lui comme vice-roi ? Ce genre de choses. C'était tellement triste, Shadrak, tellement dégueulasse et triste. Et il revenait à la charge, il tournait autour du pot, il essayait de deviner ce qui l'attendait, il échafaudait toutes sortes de scénarios. À la fin, je ne pouvais plus y tenir, je lui ai dit d'arrêter de se creuser la cervelle. Je lui ai dit qu'il perdait son temps et qu'après le transfert, il ne serait plus dans le coin parce que Gengis Mao comptait se servir de son corps.

Cette confession cloue Shadrak sur place. Ses jambes flageolent ; il se sent glacé et peut à peine parler.

— Comment as-tu pu faire ça ?

— C'est sorti tout seul. Écoute, j'étais là, devant ce type, ce pauvre diable condamné qui essayait de déchiffrer son avenir et de voir quel serait son rôle, alors que je savais bien, moi, que son avenir se résumait à zéro, si le projet Avatar était mené à bien. Tout le monde le savait, tout le monde sauf lui. Et je n'avais plus la force de garder ça pour moi.

— Que s'est-il passé ?

— J'ai cru voir son visage s'effondrer. Ses yeux se sont éteints. Clic, le vide. Il est resté assis un long moment sans rien dire. Puis il m'a demandé comment je savais. Je lui ai dit que des tas de gens étaient au courant. Il m'a demandé si tu savais,

et je lui ai dit que je croyais bien que oui. « Je veux parler à Nikki Crowfoot », m'a-t-il dit. Je lui ai répondu qu'elle était à Karakorum avec toi. Alors, il m'a demandé si je pensais qu'Avatar avait une chance de marcher. Je lui ai dit que je n'en savais rien, que je plaçais beaucoup d'espoir dans mon propre projet et qu'avec un peu de chance, Talos devancerait Avatar. C'est une question de temps, ai-je précisé. Pour l'instant, Avatar est en tête, et si quelque chose de grave arrive à Gengis Mao au cours des prochains mois, c'est peut-être ce projet-là qui sera mis en œuvre, car l'automate de Talos demande encore une bonne année de mise au point et le projet Phénix n'avance pas. Il a réfléchi à tout ça. Il m'a dit que pour lui, ça ne comptait pas, de servir ou non de donneur ; l'important, c'est que Gengis Mao lui avait laissé croire qu'il était son héritier, tout en approuvant secrètement un plan qui revenait à lui ôter la vie. C'est ça qui faisait mal, pas l'idée de la mort, ni celle d'abandonner son corps à Gengis Mao, mais la duperie, le fait d'être traité comme un simple d'esprit. Puis il s'est levé, il m'a dit bonsoir et il est sorti. En marchant très lentement. Après, je ne sais plus. Il a dû passer la nuit à remuer tout ça dans sa tête. La manière dont on s'était joué de lui. L'agneau qu'on engraisse en vue du sacrifice. Au matin, il a sauté.

— Au matin, il a sauté, répète Shadrak. Oui, oui. Ça sonne juste. Il y a des vérités qu'on ne peut pas affronter.

— Ce qui signifie qu'il n'y a pas de conspirateurs. Le complot n'existe que dans le délire paranoïaque de Gengis Mao. Ces trois cents personnes qu'on a arrêtées sont innocentes. Combien en a-t-on envoyé aux fermes d'organes, jusqu'ici ? Quatre-vingt-dix-sept ? Tous des innocents. J'ai tout suivi et il n'y a rien que je puisse faire. Je ne peux pas parler. On raconte que le khan refuse ne fût-ce que d'envisager la thèse du suicide.

— Oui, il tient à ce qu'il y ait eu complot, confirme Shadrak. Il prend plaisir à punir les coupables.

— Et si je lui répétais ce que je viens de t'avouer, il me ferait tuer.

— Tu te retrouverais à la ferme d'organes dès demain. Ou alors, il te choisirait comme nouveau donneur pour le projet Avatar.



- Non, ça n'est guère probable.
- Ce serait assez en accord avec sa philosophie. Typiquement centripète, pas vrai ? Tu n'as pas su tenir ta langue et ça lui a coûté le corps de Mangu, alors tu remplaces Mangu. Impeccable.
- Ne sois pas idiot, Shadrak. C'est inconcevable. N'est-il pas un barbare ? Un Mongol ? Il se prend pour la réincarnation de Gengis Khan. Il n'accepterait jamais d'être transféré dans un corps de femme.
- Pourquoi pas ? Les anciens Mongols n'étaient pas sexistes, Katya. Si mes souvenirs sont bons, il leur est arrivé de laisser des femmes exercer la régence lorsqu'une lignée mâle s'éteignait. Il aurait des problèmes d'adaptation, naturellement : le fait de changer de sexe, tous les réflexes, les mille et un petits mécanismes masculins qu'il lui faudrait désapprendre...
- Suffit, Shadrak. C'est une possibilité qu'on ne peut pas envisager avec sérieux.
- Non, mais c'est amusant de...
- Moi, ça ne m'amuse pas. Elle s'arrête et se tourne brusquement vers lui. Elle est pâle, tendue. Que pouvons-nous faire ? Comment mettre un terme à ces arrestations effroyables ?
- Il n'y a aucun moyen. Les choses doivent suivre leur cours.
- Et si l'on s'arrangeait pour que le khan apprenne simplement, d'une source anonyme, que Mangu a eu connaissance du sort qui l'attendait, qu'une personne non identifiée lui a appris de quelle manière il serait utilisé...
- Non. Ou bien Gengis Mao n'en tiendrait pas compte, ou bien il mettrait à la question tous les gens qui ont pu entendre parler du projet Avatar.
- Mais si les arrestations continuent ?
- Avogadro va bientôt se retrouver à court de suspects. C'est presque terminé.
- Et ceux qui attendent leur jugement ?
- Shadrak pousse un soupir.
- Nous ne pouvons rien pour eux. Ils sont perdus. Il n'y a rien à faire, Katya. D'une manière ou d'une autre, nous attendons tous notre jugement.

L'image de Mangu le hante tout l'après-midi. Pitoyable Mangu, abusé puis brutalement privé de ses illusions et placé face à la froide réalité. Pourquoi Lindman avait-elle vendu la mèche ? Par compassion ? pensait-elle vraiment l'aider, par hasard ? s'imaginait-elle que cela ferait du bien à Mangu de savoir la vérité ? Était-il possible qu'elle n'eût pas mesuré combien elle se montrait cruelle ? Non. Elle devait savoir qu'un Mangu, aimable et superficiel, obéissant sans poser de questions, un homme qui vivait dans son rêve impossible d'une éventuelle accession au pouvoir suprême et pensait jouir de l'estime, voire de l'affection de Gengis Mao, un tel homme s'effondrerait complètement si l'on balayait son château de cartes.

*Elle devait savoir*

Évident. Une heure après leur déjeuner, Shadrak voit enfin tout le tableau. En bonne joueuse d'échecs, Katya Lindman avait prévu toutes les conséquences de son mouvement : Elle avoue la vérité à Mangu, elle joue la pitié et se prévaut du besoin irrésistible de tout dire. Sous le coup de l'humiliation, de la peine, de la peur – ou même par désir de vengeance, peu importe le mobile – Mangu réagit en plaçant son corps hors de l'atteinte de Gengis Mao. La disparition de Mangu porte un rude coup au projet Avatar. Nikki, rivale de Katya Lindman, est en déroute ; retardé de plusieurs mois, le projet Avatar perd sa priorité au profit du projet Talos, dont Lindman est responsable ; Shadrak, mystérieusement éloigné de Nikki, se trouve inévitablement rapproché de Katya, dont l'étoile est en pleine ascension. Évident. Et il y a tout le reste : la prétendue commisération de Katya à l'égard des malheureuses victimes des arrestations massives, ses démonstrations de pitié envers le pathétique Mangu – tout cela fait partie de son jeu. Shadrak frissonne. Même dans le climat de cruauté et de duplicité qui règne à l'intérieur de la Grande Tour du Khan, un tel comportement a quelque chose de monstrueux. Katya apparaît comme une créature maléfique et dépourvue de qualités humaines, assez malfaisante pour être la digne compagne de Gengis Mao – ou sinon sa compagne, le réceptacle idéal de l'esprit tortueux du vieil ogre. Oui ! L'espace d'un instant,

Shadrak envisage sérieusement de pousser le khan à remplacer le corps de Mangu par celui de Katya : *Un choix judicieux, monsieur le Président, très centripète, très adapté à la situation.* Il y a pourtant quelque chose qui le trouble, un mobile qui n'est pas éclairci : pourquoi Lindman lui a-t-elle fait toutes ces révélations ? Si elle est un monstre aussi froid, n'a-t-elle pas prévu que tôt ou tard il la verrait sous son vrai jour ? À moins que ce ne soit ce qu'elle recherche, en fin de compte. Mais pourquoi ? Il se perd en conjectures, au point d'en avoir le vertige.

Il éprouve le besoin de se tourner vers Nikki, mais celle-ci se tient toujours à l'écart. Cela fait deux ou trois jours qu'il n'a pu seulement l'avoir au téléphone. Il prend le prétexte d'un bilan du projet Avatar pour l'appeler sans attendre, mais c'est le visage d'un des assistants de Nikki qui apparaît sur l'écran, le Dr Eis, de Francfort. À la vue de Shadrak, Eis, un bon Teuton aux yeux bleu pâle et aux cheveux blonds, marque un léger recul – surprise ? affolement ? dégoût ? Son front se plisse et un rictus tire le coin de ses lèvres, mais il a tôt fait de se reprendre et salue Shadrak de façon très officielle.

— Puis-je parler au Dr Crowfoot ? demande Shadrak.

— Je suis désolé. Elle est absente. Peut-être puis-je vous être...

— Sera-t-elle de retour cet après-midi ?

— Le Dr Crowfoot a pris sa journée, docteur Mordecai.

— J'ai besoin de la contacter.

— Elle se trouve à son appartement. Elle est souffrante et a demandé à ne pas être dérangée.

— Souffrante ? Que se passe-t-il ?

— Une légère indisposition. Un peu de fièvre, des migraines. Elle m'a demandé de vous dire, au cas où vous appelleriez, que nous sommes encore en train d'étudier le problème d'un nouvel étalonnage – pour l'instant, il n'y a pas encore de quoi faire un rapport, pas de...

— *Danke*, docteur Eis.

— Bitte, docteur Mordecai, répond sèchement Eis tandis que Shadrak coupe la communication.

Il commence à former le numéro de l'appartement de Nikki.

Non. Il en a assez des faux-fuyants, des prétextes, des esquives et des remises au lendemain. Nikki s'en tire trop facilement en lui jouant la comédie au téléphone. Il va aller sonner chez elle sans s'annoncer.

Elle le laisse mariner un bon moment dans le couloir avant de répondre, bien qu'elle connaisse sûrement l'identité de son visiteur grâce à l'écran du judas. Enfin, elle se décide à parler.

— Que veux-tu, Shadrak ?

— Eis m'a dit que tu étais souffrante.

— Ce n'est rien de sérieux. Seulement un peu de déprime.

— Puis-je entrer ?

— J'essaie de dormir, Shadrak.

— Je ne resterai pas longtemps.

— Je n'ai vraiment pas la forme. Je n'ai pas envie de voir du monde.

Il commence à s'écarter de la porte, mais non, même si son entêtement doit lui être préjudiciable, il ne se résout pas à repartir sans l'avoir vue. Il s'entend dire sans pouvoir s'arrêter :

— Laisse-moi au moins voir si je peux te prescrire quelque chose, Nikki. Je suis un médecin, après tout.

Long silence. Il prie désespérément le ciel que personne de sa connaissance ne le surprenne ainsi au milieu du couloir, dans la posture d'un Roméo éperdu qui supplie qu'on le laisse entrer.

La porte s'ouvre enfin.

Nikki est couchée et elle a vraiment l'air malade : le visage fiévreux et congestionné, les yeux rougis. Il règne dans la pièce une odeur de renfermé qui évoque une chambre de malade. Shadrak commence par aller ouvrir la fenêtre ; Nikki lui demande en grelottant de ne pas y toucher, mais il ne l'écoute pas. Lorsqu'elle se redresse, il constate qu'elle est nue sous les couvertures.

— J'irai chercher ton pyjama si tu as froid, dit-il.

— Non. J'ai horreur des pyjamas. Je ne sais pas si j'ai froid ou chaud.

— Puis-je t'examiner ?

— Je ne suis pas si malade que ça, Shadrak.

— J'aimerais tout de même m'en assurer.

— Tu crois que j'ai été frappée par le pourrissement

organique ?

— Il n’y a pas de mal à vérifier, Nikki. Ça ne prendra pas longtemps.

— Dommage que tu ne puisses pas faire comme avec Gengis Mao et établir ton diagnostic rien qu’en consultant tes petits gadgets internes. Sans avoir à me déranger.

— Eh bien, ce n’est pas le cas. Mais j’en aurai vite terminé.

— Bon, dit-elle.

Shadrak est préoccupé : elle ne l’a pas regardé droit dans les yeux une seule fois pendant la conversation.

— Vas-y. Joue au toubib avec moi, si tu y tiens.

En rejetant les couvertures, il éprouve quelque gêne à exposer ainsi le corps de Nikki, comme si leur récent éloignement lui avait ôté les privilèges habituels du docteur. Il faut dire qu’il n’a jamais eu qu’un seul client au cours de sa carrière : il est passé directement de la fac au service de Gengis Mao. Avant d’être promu médecin personnel du khan, il n’a rien fait d’autre que de la recherche en gérontologie et n’a donc pas eu la possibilité d’acquérir l’indifférence traditionnelle du praticien envers la chair : ce n’est pas quelque patient anonyme qu’il a sous les yeux, mais Nikki Crowfoot, la femme qu’il aime et dont le corps ne peut lui apparaître comme un simple objet. Au bout d’un moment, cependant, il parvient à une certaine neutralité du regard qui lui permet de ne voir dans les seins de Nikki que deux globes de chair et dans ses cuisses deux colonnes musclées d’où tout sexe est absent. Il commence son examen sans se donner le temps d’être encore troublé. Il prend le pouls de Nikki, lui frappe la poitrine à petits coups, procède à des palpations de l’abdomen et à toutes les autres vérifications de routine. Le diagnostic que Nikki a pratiqué sur elle-même se révèle entièrement correct : aucun signe annonciateur de pourrissement organique, un état légèrement fébrile – rien que de très banal. Du repos, quelques cachets, beaucoup de liquide et elle sera d’attaque dans un jour ou deux.

— Satisfait ? demande-t-elle d’un ton moqueur.

— Est-ce qu’il t’est donc si pénible d’admettre que je m’inquiète pour toi, Nikki ?

— Je t’ai dit que je n’avais rien de grave.

— Je m'inquiétais quand même.

— En somme, cet examen était une manière de traitement pour toi ?

— Je suppose que oui, avoue-t-il.

— Et si tu ne t'étais pas précipité pour me faire bénéficier de tes éminents talents médicaux, je serais peut-être en train de dormir.

— Excuse-moi.

— Ça ne fait rien, Shadrak.

Elle se détourne de lui et, l'air renfrogné, se blottit sous les draps. Il reste debout près du lit sans dire un mot, avec sur les lèvres mille questions qu'il ne peut se résoudre à poser. Il veut savoir quelle est cette ombre qui s'étend entre eux, par quel mystère Nikki est devenue aussi froide, aussi distante, pourquoi elle ne veut même pas le regarder dans les yeux pendant qu'elle lui parle. Mais c'est tout autre chose qu'il lui demande, au bout d'un moment :

— Où en est le projet ?

— Eis ne t'a donc pas parlé ? Nous révisons l'étalonnage. Il nous faudra du temps pour tout régler en vue d'un nouveau donneur. C'est un joli merdier.

— Quel retard est-ce que cela représente, en réalité ?

Elle hausse les épaules.

— Un mois, si nous avons de la chance. Ou trois. Ou bien six. Ça dépend.

— Ça dépend de quoi ?

— De... de... Oh ! bon sang ! Écoute Shadrak, je ne suis vraiment pas d'humeur à parler boutique pour le moment. Je me sens mal. Sais-tu ce que cela signifie ? J'ai mal à la tête, mal au ventre, j'ai des picotements sur la peau. Je veux me reposer. Je n'ai pas envie de discuter de mes problèmes de travail.

— Excuse-moi, dit-il encore.

— Vas-tu partir, à présent ?

— Oui, oui. Je t'appellerai demain matin pour prendre de tes nouvelles. D'accord ?

Elle marmonne quelques mots dans son oreiller.

Il se décide à partir, mais fait une dernière tentative pour atteindre Nikki. Il s'arrête sur le seuil et lui lance sans

enthousiasme :

— Au fait, as-tu entendu les dernières rumeurs qui circulent au sujet de la mort de Mangu ?

Elle s'impose un gros effort pour lui répondre d'une voix plaintive :

— Je n'ai rien entendu dire du tout. Mais va, continue. De quoi s'agit-il ?

Il choisit soigneusement ses mots afin, pense-t-il, de ne pas trahir la confiance de Katya Lindman.

— À ce qu'on raconte, Mangu s'est suicidé parce que quelqu'un lié au projet Talos lui a révélé qu'il allait servir de donneur pour Avatar.

Nikki se redresse, les yeux écarquillés et les joues en feu. Son visage s'anime soudain.

— Quoi ? Je n'avais pas entendu celle-là !

— Ce n'est qu'une rumeur.

— Qui est censé l'avoir prévenu ?

— L'histoire ne le dit pas.

— C'est Lindman, pas vrai ?

— Il ne s'agit que d'une rumeur, Nikki. Aucun nom n'a été mentionné. Du reste, Katya serait incapable d'un comportement aussi peu professionnel.

— Ah, vraiment ?

— Je ne le crois pas. Si la chose est réellement arrivée, il devait s'agir d'un sous-fifre ambitieux, de quelque programmeur de troisième échelon. Si la chose est arrivée. Il n'y a peut-être pas un grain de vérité dans tout ça.

— Mais ça a l'air vrai. Les seins de Nikki se soulèvent ; sa peau, soudain, est luisante de sueur. Quel meilleur moyen, pour Lindman, de saboter mon travail ? Oh ! pourquoi n'y ai-je pas pensé ? Comment ai-je pu rester aveugle à...

— Ne t'agite pas, Nikki. Tu es souffrante.

— Attends voir que je la retrouve...

— Je t'en prie. Allonge-toi. Je n'aurais pas dû t'en parler. Tu connais le genre de rumeur incontrôlée qui circule à l'intérieur de ce bâtiment. Je refuse de croire un seul instant que Katya ait pu...

— C'est ce qu'on verra, fait-elle d'un ton où perce la menace.

Puis elle parvient à se calmer. Tu as peut-être raison. Mais tout de même. Les consignes de sécurité auraient dû être beaucoup plus strictes. Combien de gens pouvaient savoir que Mangu serait le donneur – cinq, six, dix peut-être ? Peu importe, cela faisait trop de monde. Beaucoup trop de monde. Pour le prochain donneur... Nikki se met à tousser. Elle se détourne à nouveau et se blottit contre l'oreiller. Je ne me sens pas bien du tout, Shadrak ! Va-t'en ! Je t'en prie, va-t'en ! Tu n'as réussi qu'à m'énervier avec cette histoire à laquelle je ne m'attendais pas, et je... oh ! Shadrak...

— Je suis désolé, répète-t-il. Je ne voulais pas...

— Au revoir, Shadrak.

— Au revoir, Nikki.

Il file sans demander son reste et fonce dans le couloir pour s'arrêter finalement près de l'escalier, devant un montant auquel il se raccroche pour reprendre son équilibre. La visite à Nikki n'a rien fait pour améliorer son état d'esprit. L'attitude de la jeune femme à son égard allait de l'indifférence à l'irritation ; pas un seul instant elle n'a semblé heureuse qu'il soit venu la voir. Au mieux, elle a toléré sa présence.

Et maintenant, il sait qu'il doit se dépêcher d'aller retrouver Katya.

Elle paraît étonnée de le revoir aussi vite. Son accueil est chaleureux et direct. Elle semble automatiquement supposer qu'il est revenu faire l'amour avec elle. Mais Shadrak est bien loin d'avoir ce genre d'idée en tête. Il se dégage de l'étreinte de Katya dès que cela lui semble diplomatique et, doucement mais fermement, rétablit une distance psychique entre eux. En phrases hachées, il lui rapporte l'essentiel de sa conversation avec Nikki, sans manquer de souligner que la « rumeur » qu'il a inventée n'incriminait aucunement Katya.

— Mais Crowfoot a tout de suite compris que c'était moi, pas vrai ?

— J'en ai bien peur. J'ai soutenu qu'il était impensable que tu aies pu faire une chose pareille, mais elle...

— À présent, elle est au courant, elle m'en voudra éternellement et fera tout ce qui est en son pouvoir pour me rendre la monnaie de ma pièce. Tous mes remerciements.



— Tu ne peux pas vraiment lui tenir rigueur d'être en colère, répond calmement Shadrak. Tu dois bien reconnaître que d'une certaine manière, vendre la mèche à Mangu revenait à saboter le projet Avatar.

— J'ai agi par pitié à l'égard de Mangu, réplique sèchement Katya.

— Seulement par pitié ? N'as-tu pas envisagé un instant que Mangu pourrait réagir de manière à bouleverser le programme Avatar, et que cela créerait des problèmes à Nikki Crowfoot ?

Katya reste un moment silencieuse.

D'une voix plus conciliante, elle finit par déclarer :

— J'imagine que ça m'a aussi traversé l'esprit. Mais c'était une considération secondaire. *Très* secondaire. L'important, c'est que je ne pouvais plus supporter de regarder Mangu en face et de l'écouter parler de son avenir en sachant ce que je savais. Il fallait que je l'avertisse, ou alors je devrais endosser la pleine responsabilité de ce qui lui arriverait. Peux-tu me croire, Shadrak ? Me juges-tu aussi mauvaise que cela ? Est-ce que tu t'imagines que toute mon existence se limite à l'exécution des projets insanes de Gengis Mao ? Crois-tu que les seuls mobiles qui m'animent soient liés au projet Talos, à l'avancement de ma carrière ou à la ruine de celle de Nikki Crowfoot ? Le crois-tu vraiment ?

— Je n'en sais rien. Non, sans doute.

— Sans doute ?

— Non, je ne pense pas que tu sois comme ça.

— Excellent. Merveilleux. Je t'en remercie. Et maintenant, que se passe-t-il ? Va-t-elle me dénoncer à Gengis Mao ?

— Il est impossible de prouver que tu as parlé à Mangu, réplique Shadrak. Elle le sait. Elle sait également que toutes les accusations qu'elle pourra porter contre toi seront mises au compte de la jalousie professionnelle. En fait, je ne pense pas qu'elle tentera quoi que ce soit. Elle a simplement dit qu'elle donnerait des consignes de sécurité beaucoup plus strictes pour ce qui est de l'identité du prochain donneur...

— Il est trop tard, fait Katya.

— Quelqu'un a déjà été choisi ?

— Oui.

- Et tu connais son nom ?
- Oui.
- Tu n’aurais pas envie de me le dévoiler, je suppose ?
- Je ne pense pas que je devrais le faire.
- Est-ce que tu comptes en parler à l’intéressé ?
- Considérerais-tu encore cela comme du sabotage ?
- Ça dépend des circonstances, j’imagine. Qui est-ce ? Katya Lindman frissonne. Ses lèvres se mettent à trembler.
- Toi, répond-elle.

## 15

Ça ressemble à une plaisanterie, et d’assez mauvais goût. Shadrak ne parvient pas à en croire ses oreilles – malgré la note de conviction aiguë qu’il perçoit dans la voix de Katya, malgré cet accent de certitude et de désespoir mêlés qu’il avait déjà remarqué alors que Roger Buckmaster niait sa participation à la mort de Mangu, ce timbre de voix qui vous affirme : *j’aurai beau prêter serment sur tout ce que tu voudras, tu ne me croiras pas, et pourtant je ne fais que te dire la vérité, la vérité, la vérité !*

Mais s’il a bel et bien été choisi comme donneur, voilà qui expliquerait les dérobades de Nikki, son attitude distante et la mauvaise humeur qu’elle manifeste lors de leurs conversations, ainsi que son regard fuyant.

- Non, fait-il, je ne te crois pas.
- Eh bien, à ton aise. Ne me crois pas.
- C’est absurde, Katya.
- Aucun doute là-dessus. Ce sera tout aussi absurde le jour où ils viendront te chercher et où ils te planteront des électrodes dans la tête afin d’effacer toute trace de Shadrak Mordecai et de déverser l’âme de Gengis Mao dans ton beau petit corps bronzé.

— Mon beau petit corps bronzé est rempli de gadgets médicaux compliqués et irremplaçables qui enregistrent la moindre variation du métabolisme de Gengis Mao. Il a fallu deux ans à Roger Buckmaster pour concevoir et réaliser tout cet appareillage, des semaines à Warhaftig pour l'implanter dans mon corps, et pour ma part, j'ai mis plus d'un an à apprendre la manière de l'utiliser. Grâce à ce dispositif, je suis en mesure de veiller sur la santé de mon patient d'une manière inédite dans l'histoire de la médecine. Avec la quantité de corps tout chauds mis à la disposition d'Avatar, crois-tu vraiment que Gengis Mao les laisserait choisir le seul qui soit indispensable à sa...

— Réfléchis donc, Shadrak, *réfléchis* ! Le projet Avatar ne sera pas mis en œuvre à moins que le corps actuel de Gengis Mao ne soit au seuil de la mort. Quand il emménagera dans ta carcasse, il n'aura plus *besoin* de tous tes petits gadgets. Il n'aura plus besoin de toi comme médecin ; à vrai dire, il n'aura plus besoin d'un médecin à plein temps pendant de nombreuses années et, le cas échéant, il pourra en trouver un autre. En temps opportun, il pourra trouver un Buckmaster qui lui fabriquera un nouvel ensemble d'implants. Sans doute est-il déjà en train de former quelqu'un pour te remplacer, quelque part au fin fond de la Bulgarie ou de l'Afghanistan. Aurais-tu oublié son éternel refrain au sujet de la redondance, Shadrak ? La voie principale de la survie. Sur le sujet de la survie, Gengis Mao en connaît un rayon. Il en connaît plus que toi, je le crains.

Shadrak ouvre la bouche. La referme sans dire un mot.

— Si Avatar est mis en œuvre, ton compte est bon, fait Katya. Je te le jure.

— Quand la décision a-t-elle été prise ?

— Il y a plus d'une semaine. Je ne l'ai découvert que quelques heures avant notre départ pour Karakorum.

C'est-à-dire, en gros, au moment où Nikki Crowfoot a commencé à trouver des prétextes pour m'éviter, songe Shadrak. Il se souvient de s'être éveillé dans cette même pièce – la chambre de Katya – le soir de l'oniromort et d'avoir surpris la jeune femme en train de sangloter à côté de lui, dans le lit. Il se souvient de l'avoir entendue déclarer, sans autre explication, qu'elle avait peur pour lui. Oui. Et les propos extravagants de

Gengis Mao, Gengis Mao qui voulait le sacrer pape ou roi d'Angleterre – ça voulait dire quoi ? Manière de suggérer à mots couverts la véritable nature de sa promotion ? Il se rappelle aussi – et ce souvenir le glace – avoir surgi torse nu dans la chambre de Gengis Mao juste après l'annonce de la mort de Mangu. Il revoit le regard intéressé, admiratif, que le khan avait porté sur son torse, il entend ses paroles : *Vous avez l'air en très bonne santé, Shadrak*. Oui. Songeait-il déjà, quelques minutes après avoir appris la perte de Mangu, à se choisir un nouveau corps ?

Il se souvient de Buckmaster en train de hurler : *Tu finiras dans la fournaise, Shadrak, dans la foutue fournaise !*

Non. Non. Non.

— Je n'arrive pas à le croire, dit-il.

— Tu ferais bien de t'y mettre.

— Pour moi, ça n'a pas de sens. Littéralement. Je n'arrive pas à donner une signification à toute cette histoire.

— Est-ce que ça te fait peur, Shadrak ?

— Non. Pas du tout. Il tend ses mains. Aucun tremblement. Elles sont aussi fermes que celles de Warhaftig. Tu vois ? Je suis tout à fait calme. Pas trace d'émotion. Ça ne veut pas rentrer. C'est irréel.

— Seulement c'est réel, Shadrak.

— Nikki est au courant ?

— Bien entendu.

— Mais ce n'est pas elle qui m'a désigné, tout de même ?

— Gengis Mao t'a choisi.

— Oui. Ça paraît logique. Oui. Il se met à rire. As-tu remarqué que je commence à parler comme si j'ajoutais foi à tout ça ? Comme si, à un certain niveau, je l'acceptais ?

— Que vas-tu faire, Shadrak ?

— Faire ? Et que devrais-je faire ? La même chose que Mangu ?

— Tu n'es pas Mangu.

— Non. Même si j'avais la preuve absolue, même si l'on m'apportait ma désignation pour Avatar sur parchemin gravé et portant la signature de Gengis Mao, je ne choiserais pas la solution de Mangu. Je n'ai pas la moindre tendance suicidaire.

Ça vient peut-être plus tard, Katya. Il faut d'abord que je ressente quelque chose. Je ne ressens rien, pas pour le moment. Je ne me sens pas trahi, je ne me sens pas en danger. Je crois que je n'éprouve même pas de surprise.

— Est-ce que par hasard tu aurais *envie* d'être le donneur d'Avatar ?

— J'ai envie d'être le Dr Shadrak Mordecai. Et de continuer à l'être pendant longtemps.

— Alors occupe-toi de la santé de Gengis Mao. Tant que son corps fonctionne, il n'aura pas besoin du tien. Et ma tâche, pendant ce temps, va consister à rendre Avatar superflu en menant le projet Talos à son point de perfection. Tu sais, il se peut que Gengis Mao, en réalité, préfère le concept de Talos. Je crois que sa paranoïa personnelle s'accommode mieux de l'idée d'être transféré à l'intérieur d'une machine, d'une machine éternelle et impeccable. Après tout, ton corps superbe connaîtra la décrépitude et la ruine, lui aussi. Le khan sait cela. Il sait que sous ton enveloppe il pourra jouir de vingt ou trente bonnes années, mais qu'ensuite le même cycle recommencera : greffes d'organes, médicaments, interventions chirurgicales à tout bout de champ. Le simulacre de Talos lui épargnera tout cela. Aussi Avatar n'est-il à ses yeux qu'un plan de secours, un dispositif redondant auquel il espère ne pas devoir recourir. C'est pour cette raison qu'il peut se permettre de désigner comme donneurs des gens haut placés dans son estime – Mangu, toi. D'une certaine manière, c'est un honneur qu'il vous fait – la bénédiction du khan, et non la menace que l'on pourrait penser. J'ai essayé de l'expliquer à Mangu, j'ai tenté de le convaincre qu'Avatar ne possédait aucun caractère inévitable, mais il...

— Pourquoi m'avoir raconté tout ça, Katya ?

— Pour la même raison que j'en ai parlé à Mangu.

— Dans le but d'aider à la ruine d'Avatar ?

Dans les yeux de la jeune femme passe un éclair où l'on reconnaît la Katya Lindman d'avant.

— Ne sois pas dégueulasse. Crois-tu que je désire te voir sauter par une fenêtre, toi aussi ?

— À quoi bon me mettre au courant ?

— Pour que tu sois sur tes gardes, Shadrak. Je veux que tu

saches quel danger tu cours. Tant qu'il reste une possibilité, si faible soit-elle, qu'Avatar doive être mis en œuvre, tu...

— Mais pour toi, quelle importance ? Tu as des problèmes de conscience ? Tu n'aimes pas fréquenter des hommes que tu sais secrètement marqués et promis à l'élimination ?

— C'est en partie cela, oui, affirme calmement Katya. J'ai horreur de vivre dans le mensonge.

— Et l'autre partie ?

— Je t'aime.

Le regard de Shadrak se fige.

— Hein ?

— Je n'en suis pas capable ? Je ne suis bonne qu'à fabriquer des automates ? C'est ça ? Je suis inaccessible à toute émotion ?

— Je n'ai pas voulu dire ça. Mais... tu paraissais toujours tellement froide, tellement stricte, allant toujours droit au but. Même pendant qu'on... Il s'interrompt, puis décide de terminer sa phrase... Même pendant qu'on faisait l'amour. Je n'ai jamais senti une vraie chaleur, un sentiment venant de toi. Rien que, eh bien, rien que la passion physique.

— Tu étais à Nikki. Je n'aurais réussi qu'à souffrir en laissant vivre mon amour pour toi. Tu ne voulais pas de moi, sauf à l'occasion, pour une virée à Karakorum et pour un coup vite fait qui n'engageait à rien.

— Et maintenant ?

— Aimes-tu encore Nikki ? Elle a contribué à te faire expédier, tu sais. Elle a vu Gengis Mao, elle l'a entendu te désigner pour le projet Avatar. Sans doute a-t-elle essayé de le dissuader – on peut quand même lui accorder ça –, mais elle a échoué et du coup, elle s'est ralliée au choix. Sa carrière passe avant ta vie. Elle aurait pu venir te trouver pour te dire : *Voici ce que Gengis Mao compte faire, mais je n'en suis pas capable, je me révolte, filons tous les deux loin de cet endroit abominable.* Seulement, elle n'en a rien fait, pas vrai ? Au lieu de cela, elle a tout bonnement commencé à t'éviter. Parce qu'elle se sentait coupable, d'accord ? Pas par amour mais par sentiment de culpabilité, par honte.

Shadrak hoche lourdement la tête.

— Tout ça n'est pas réel, Katya.

— Je ne t'ai pas raconté de mensonge, aujourd'hui.

— Mais Nikki...

— Elle a peur de Gengis Mao. Comme moi, comme toi, comme tous les habitants de cette ville, comme le reste du monde. Voilà la mesure de son amour pour toi : la peur du vieux fou l'emporte. À sa place, peut-être me serais-je comportée de même. Seulement, ce n'est pas mon projet. Je ne suis pas placée devant l'alternative de te trahir ou de défier le khan. Je suis libre d'agir dans le dos du président, de te prévenir, de te laisser prendre tes décisions. C'est quand même bizarre, hein ? La grande, la superbe, l'aimante et chaleureuse Nikki accepte de te vendre. Et l'affreuse, la venimeuse, la rancunière, la moche Katya risque sa vie pour t'avertir.

— Tu n'es pas moche, murmure-t-il.

Katya se met à rire.

— Viens ici, fait-elle. Assise au bord du lit, elle attire Shadrak contre elle et enfouit brutalement sa tête entre ses seins. Repose-toi. Réfléchis. Fais des plans, Shadrak, sinon tu es perdu.

Elle caresse son front douloureux. Ils restent ainsi un long moment sans parler. Puis Shadrak, flageolant sur ses jambes, se relève et se déshabille en faisant un signe à Katya, qui l'imites. Demain, il doit opérer le khan, mais pour une fois, il a décidé de ne pas s'en soucier. Il rejoint Katya et s'allonge sur son corps étrangement docile. Ses longs bras minces se referment autour des épaules larges et charnues de la jeune femme, son torse maigre et osseux se plaque contre une poitrine apaisante. Katya s'ouvre et il la pénètre, puis il demeure immobile en elle, reprenant des forces. Il se récupère tant bien que mal, jusqu'à ce qu'enfin il se sente prêt.

Le lendemain est le jour choisi pour la transplantation aortique. Après un sommeil, selon son habitude, bref et irrégulier, Shadrak se réveille, fait sa gymnastique, avale son petit déjeuner, s'habille, négocie son passage par Interface Trois, s'arrête un moment à Surveillance Vecteur Un pour examiner les derniers faits et gestes dans le pavillon des traumatisés – le petit circuit matinal, en somme. Le ballet des écrans fait défiler pour lui les deux milliards d'êtres qui

peuplent le monde. Un cinquième d'entre eux, peut-être, souffrent du pourrissement organique. Ce sont les morts vivants, ils traînent les pieds en exhibant leurs lésions, leurs perforations, leur chair pourrie. Les autres, pour la plupart, ceux qui sont encore intacts, vivent avec un morne courage un semblant de vie ordinaire dans l'ombre du mal universel. Ils attendent les premiers crachats sanguinolents, le feu dans les entrailles et tournent leurs regards ahuris et envieux vers les demi-dieux d'Oulan-Bator. Tandis que lui, Shadrak Mordecai au pied léger, charmant médecin du khan, n'a en tête nul souci plus grave que la perspective d'être évincé de son propre corps si lesté et de se faire virer à grands coups de pompe dans son cul de nègre pendant qu'un usurpateur mongol emménage à l'intérieur de son crâne. À part ça, Shadrak, tout baigne dans l'huile, correct ? Correct. Oui missié pat'on.

Tandis qu'il va chercher Gengis Mao pour la traditionnelle balade en civière de la chambre à coucher impériale à la salle d'opération, Shadrak s'interroge sur ce que sera son attitude en face du khan : il y a gros à parier que ce qu'il vient d'apprendre se lira sur son visage. Avec pas loin de quatre-vingt-dix années de roublardise à son dossier, Gengis Mao flairera tout de suite que sa victime désignée est au parfum. Mais Shadrak découvre que son étrange tranquillité d'esprit ne l'abandonne pas, même lorsqu'il se trouve nez à nez avec le khan. Il n'éprouve rien : ni peur ni colère, et pas même de ressentiment. Le président est son patient, lui c'est le médecin ; les senseurs pulsent et le saturent de données, un point c'est tout. Dans leur rapport, rien n'a changé. Il regarde Gengis Mao et songe : *Tu te prépares en douce à me voler mon corps*, mais ça ne lui fait pas le moindre effet. À ses yeux, ça demeure irréel.

— Et comment vais-je ce matin ? tonne joyeusement Gengis Mao.

— À merveille, monsieur le Président. Vous ne vous êtes jamais mieux porté.

— Vous allez me découper le cœur, hein ?

— On se contentera de l'aorte pour cette fois.

Shadrak fait un signe aux infirmiers, qui emmènent le khan.

Et les voici une fois de plus réunis dans la salle d'opération –



président, médecin, chirurgien, anesthésistes, infirmières et autres hallebardiers de cet opéra médical, tous bien récurés, emblousés et masqués. Les lampes cognent dur, la bulle aseptique et transparente est scellée, filtres et pompes filtrent et pompent, les ordinateurs crachent leurs feux verts, rouges et jaunes comme autant d'effets spéciaux dans un film, le nouveau tronçon d'aorte – provient-il de Buckmaster ? – baigne dans son conteneur, tout frais, tout dodu, prêt à prendre place dans l'abdomen présidentiel.

Serein et sûr de lui, Warhaftig s'apprête une nouvelle fois à ouvrir le corps sec et fluide de Gengis Mao.

- Tension ?
- Normale, répond Shadrak.
- Respiration ?
- Normale.
- Hématoblastes ?
- Normaux. Tout est normal.

Shadrak se rend parfaitement compte que si le khan reste sur le billard, il n'y aura plus de projet Avatar suspendu au-dessus de sa tête. Pour l'instant, aucun des trois programmes n'est opérationnel, et si Gengis Mao ne survit pas à la greffe, c'en sera fait de lui, sans nul espoir de réincarnation – ce sera peut-être la fin du Comité révolutionnaire permanent : l'ensemble fragile de la société de dépolarisation centripète se mettra à polariser et à centrifuger jusqu'au chaos à l'instant même où la figure légendaire du khan aura quitté la scène. Ça ne serait pas dur à réaliser. Il suffirait de pousser le coude de Warhaftig à l'instant où le laser chirurgical est braqué sur le ventre de Gengis Mao ; il serait toujours temps par la suite de se répandre en excuses, le mal serait fait. Une méthode plus subtile consisterait à communiquer à l'équipe des renseignements erronés, un bilan fallacieux de l'intérieur présidentiel : ils font tous confiance au Dr Mordecai et ils suivront ses données sans se préoccuper de savoir si elles correspondent à ce qui est inscrit sur les écrans et les cadrans. Shadrak pourrait sans doute causer des dommages irréparables à l'organisme du khan (une alimentation insuffisante en oxygène ou quelque chose de ce genre) avant que Warhaftig saisisse ce qui se passe. Ensuite viendraient les

excuses : je n'arrive pas à *comprendre* comment mes données ont pu dévier à ce point. Nul procès pour négligence coupable à redouter : il suffit d'éliminer le président et tout le tissu social s'effiloche ; le lendemain, c'est chacun pour soi. Mais Shadrak n'agira pas. Rien n'arrivera au khan par sa faute, même s'il sait que Gengis Mao a l'intention de mettre en œuvre le projet Avatar avant mardi prochain. Menacé ou non, Shadrak Mordecai reste un médecin, un médecin dévoué à sa tâche et encore assez jeune pour avoir la naïveté de prendre au sérieux son serment d'Hippocrate. Il a juré de garder purs sa vie et son art. Il a fait vœu d'aider les malades et de s'abstenir de nuire ou de faire souffrir délibérément. Et ainsi soit-il ! Shadrak Mordecai, docteur en médecine, Harvard, promotion 2001, ne trahit pas la confiance sacrée qu'on a placée en lui. Gengis Mao est son patient ; en ce jour, Gengis Mao ne mourra pas de la main du Dr Mordecai. Sottise ? Peut-être, mais non dénuée de classe.

L'intervention progresse rondement. *Snip*, et la portion affaiblie de l'aorte de Gengis Mao saute. *Stitch, stitch*, la greffe est en place. Poumons et cœur artificiels font pétiller le sang dans les vaisseaux. La paupière lourde mais toujours conscient, le khan suit le déroulement de l'ensemble. De temps à autre, il hoche la tête pour lui-même en regardant Warhaftig exécuter quelque « véronique », entrechat ou passe particulièrement admirable. Il semble comprendre ce qui se passe. Il a consacré plus de temps que moi à observer les chirurgiens en action, songe Shadrak. Au point où il en est, il serait sans doute capable d'exécuter le boulot tout seul. Les doigts racés de Warhaftig referment l'incision avec finesse. Les tissus sont rouges, à vif, car cela ne fait pas deux semaines qu'on les a entaillés pour la transplantation hépatique, et des mesures prophylactiques particulières seront nécessaires. Le chirurgien met un terme à l'opération avec son élégance coutumière. Gengis Mao exprime son approbation par un large sourire.

— Bien joué, dit-il à Warhaftig. Les oreilles et la queue !

Shadrak s'éclipse en emportant le bout d'aorte abdominale sectionné. Il confie à Warhaftig, qui ne s'en soucie guère, qu'il a l'intention de procéder à certaines analyses – mais quelle

analyse pourrait lui apprendre quelque chose qu'il ne sache déjà au sujet de ce vénérable macaroni organique, de ce tuyau usé ? Shadrak est en proie à la démangeaison du collectionneur et c'est la convoitise qui l'anime : il tient entre ses mains une authentique portion du corps du véritable Gengis II Mao IV, de quoi enrichir son petit musée de curiosités médicales. Une relique d'un des plus célèbres malades de l'histoire. Shadrak songe à l'anecdote, sans doute apocryphe, d'après laquelle le médecin qui pratiqua l'autopsie de Napoléon aurait coupé le pénis impérial afin de le conserver comme souvenir du défunt. Il l'aurait ensuite légué à un confrère qui finit par le revendre à prix d'or, et ainsi de suite, d'une collection à l'autre, jusqu'à ce que la trace de l'objet se perde au cours d'une des guerres du XX<sup>e</sup> siècle. Shadrak connaît des histoires similaires à propos de débris de Hitler, de Staline, de George Washington ou de la Grande Catherine. Il regrette d'être arrivé à son poste trop tard pour avoir pu récupérer un des organes réellement vitaux de Gengis Mao – disons un rein ou un poumon, le foie, le pancréas – mais tout cela avait disparu bien avant l'époque de Shadrak ; pour certains organes, le président n'en était déjà plus à la première transplantation. Shadrak ne voit pas bien l'intérêt d'adjoindre à sa collection le quatrième foie de Gengis Mao, sa huitième rate ou son treizième rein. D'un autre côté, il se rend compte que ces occupants temporaires de l'intérieur présidentiel constituent des reliques plus précieuses que ses pantoufles ou sa montre-bracelet. Sa préférence va au somatoplasme authentique et, dans ce domaine, un bout d'aorte garanti est ce qu'il peut se permettre de mieux pour l'instant.

L'anévrisme est là, sous ses yeux, prêt à claquer. Encore quelques jours et c'était la rupture, *pouf* ! Plus de Gengis Mao – Mangu et le président auraient pu avoir des funérailles communes, le samedi suivant, si Shadrak n'avait éprouvé des pulsations bizarres dans les senseurs du système circulatoire et ne s'était pas douté de leur signification. Une fois de plus, j'ai donc sauvé la vie du khan. Le voici rendu à la santé. Bien, bien. Puisse-t-il vivre cinq cents ans, avec moi pour docteur à jamais !

Seul dans son bureau, Shadrak médite en contemplant ses trésors médicaux – livres, ses vieux instruments, auxquels vient de s'ajouter le segment d'aorte dans son bocal. Il se sent à l'abri, confortablement retranché. Tout ce remue-ménage autour d'Avatar finira par s'apaiser. Après tout, le khan est un conservateur ; il s'accrochera tant qu'il le pourra à son corps de Mongol, à sa chère carcasse rapiécée, et ce, quelles que puissent être les séductions de l'enveloppe jeune et vigoureuse de Shadrak. Aussi, point de sortie précipitée pour Shadrak. Au cours des mois, voire des années à venir, il pourra tenter de détourner d'Avatar l'imagination du khan afin de l'orienter vers Talos, ce qui aura pour effet de faire avorter les travaux de Nikki Crowfoot – tout bien considéré, Shadrak n'arrive guère à en éprouver un sentiment de culpabilité.

L'aorte se voit attribuer une place d'honneur sur ses étagères. D'ici quelques siècles, peut-être sera-t-elle devenue objet de culte, enchâssée dans un reliquaire d'ivoire et de platine devant lequel les fidèles viendront se prosterner en chantant des louanges de saint Shadrak Mordecai, qui sut préserver pour la postérité cette bribe de viande divine. Sait-on jamais ? Une rumeur apocryphe veut que beaucoup des organes d'origine de Gengis Mao soient préservés dans quelque secret labyrinthe souterrain et conservés au froid, ou peut-être *in vivo*, en vue d'un éventuel clonage du khan. Shadrak en doute. Si le khan vouait un intérêt réel à la technique du clonage, un budget énorme serait consacré à la recherche portant sur les cultures tissulaires, or, à la connaissance de Shadrak, il ne se passe pas grand-chose dans ce secteur. Il est encore plus probable qu'il y aurait déjà à cette heure un bataillon de doubles parfaits de Gengis Mao, baignant dans leurs bacs et répartis sur cinq ou six continents, n'attendant plus que d'être appelés à l'existence.

Mordecai a souvent songé à écrire une monographie sur son patient, une biographie médicale de Gengis Mao : compte rendu

exhaustif des myriades de transplantations et implantations, des infinies jongleries chirurgicales responsables de la longévité du khan et, peut-être, de sa terrifiante vitalité. Il n'y aurait rien de comparable dans toute la littérature spécialisée, pas même Beaumont à propos du tube digestif d'Alexis Saint-Martin, pas même Lord Moran sur Churchill : avait-on jamais auparavant consacré autant d'efforts et d'obstination, au long de si nombreuses décennies, afin de maintenir en bonne santé un seul être humain ? En soi, cette réalisation relève déjà du miracle, mais les vrais prodiges sont encore à venir : Gengis Mao, sans âge à force d'être rajeuni de l'intérieur, passant la barre des cent ans, des cent dix ans, des cent vingt ans...

La tentation serait plus forte encore d'écrire non une simple étude médicale mais le récit détaillé et complet de la vie de Gengis Mao. Il n'existe aucune biographie du président, mis à part quelques vagues brochures de propagande très édulcorées, qui se réduisent à une apologie de l'œuvre politique du chef et à une liste de dates, mais omettent tout détail de la vie privée. On dirait que le khan, superstitieusement, redoute de voir son âme devenir captive du papier. Ce qui fait naître aussitôt un fantasme chez Shadrak : épingle le khan avec ses mots, le prendre au filet de son *ju-ju* littéraire. Ce serait un moyen d'avoir barre sur l'homme le plus puissant du monde, fût-ce d'une manière métaphorique.

L'ennui, c'est qu'on ne dispose d'aucune source. Les banques de données d'Oulan-Bator regorgent de renseignements d'ordre intime sur tous les êtres vivants – à l'exception de Gengis Mao. Il suffit d'appuyer sur la bonne touche pour voir s'avancer des bataillons de faits – mais rien sur Gengis Mao. Les détails de son existence sont inconnus et peut-être inconnaissables, à l'exception des grandes dates qui jalonnent sa vie publique : promulgation de la doctrine de la dépolarisation centripète, fondation du CRP, élection à la présidence. Le reste a été occulté, voire tout simplement supprimé. Quand est-il né ? Dans quel obscur village ? À quoi ressemblait son enfance, quelles furent ses premières ambitions d'adolescent ? Et son véritable nom d'origine, au temps de la vieille République populaire, avant qu'il ne se proclame lui-même Gengis Mao ?

Où fit-il ses premières armes ? Quelle sorte d'éducation reçut-il ? A-t-il voyagé à l'étranger ? A-t-il été marié ? Père ? Voilà une bonne question – y-a-t-il à l'heure actuelle, quelque part en Mongolie, des hommes et des femmes qui portent dans leurs veines le sang de Gengis Mao, et si tel est le cas, savent-ils qui est leur père ? Personne ne peut répondre à ces questions. Personne ne peut répondre à quelque interrogation que ce soit, au sujet de Gengis Mao, sans passer par le mythe, la rumeur et les on-dit. Le khan a si bien recouvert ses traces que son succès même dans cette entreprise de dissimulation totale plaide pour une sorte de folie.

Mais imagine-t-on que quelqu'un, fût-ce Gengis Mao, puisse réellement souhaiter effacer du monde toute trace de sa personne ? Le criminel, paraît-il, revient toujours sur les lieux de son crime ; peut-être, pareillement, ceux qui cherchent à s'envelopper de mystère sont-ils enclins à déjouer leurs propres ruses en enterrant quelque part, afin que l'histoire en garde la mémoire, un compte rendu complet de ce qu'ils ont cherché à dissimuler. N'existerait-il pas un endroit où le khan aurait conservé un dossier secret de tout ce qu'il n'a pas porté à la connaissance de ses sujets ? Disons un journal, un journal intime plein de révélations, un réceptacle pour l'essence de l'âme masquée de Gengis Mao. Shadrak se voit en train de tomber par hasard sur un tel document au milieu des affaires du président – une seule mémoire à bulles contenant un milliard de bits et plus petite que le bout d'un doigt : on y trouverait la matière brute de la vie du khan, ses confessions, ses mémoires sans fioritures, et sur cette base, le fidèle Dr Mordecai brosserait le premier portrait fidèle de l'étrange et inquiétant personnage qui en vint à dominer la civilisation moribonde du début du XXI<sup>e</sup> siècle.

Il va de soi qu'un tel journal n'existe pas. Les voleurs et les criminels ordinaires peuvent bien éprouver le désir irrésistible de s'exposer ; Shadrak connaît suffisamment bien Gengis Mao pour savoir que si le khan veut vivre dans le mystère, il ne laissera pas traîner de mémoires clandestins après lui. Et Gengis Mao pratique le secret dans sa vie privée comme dans sa vie publique : lorsqu'on ouvre un tiroir, on ne trouve à

l'intérieur qu'un autre tiroir, *plus* vide encore, s'il est possible. Peu importe. Biographe imaginaire du président, Shadrak le dotera d'un journal imaginaire ; il inventera les sources que Gengis Mao a négligé de lui fournir. Il ferme les yeux et lâche la bride à son imagination. Il créera les mémoires du khan dans le creuset de son cerveau surchauffé.

11 novembre 2010.

*C'est mon anniversaire. Aujourd'hui, Gengis Mao a quatre-vingt-cinq ans. Non, non. Gengis Mao a – quoi ? – vingt ans ? Environ. C'est Dashiyn Tchoijamste qui a quatre-vingt-cinq ans. Tchoijamste que je porte en moi comme un jumeau secret. Qui se souvient de ce gros poupon que son père élevait avec fierté entre ses bras ? Elle est si loin, cette nuit enneigée de 1925, dans le village de Dalandzadgad. Dalandzadgad – c'est tout au sud de Gobi, ça. Je n'y ai pas mis les pieds depuis quinze ans. L'endroit où je suis né – mais qui le sait ? Et qui sait quoi que ce soit ? Moi. Dashiyn Tchoijamste a quatre-vingt-cinq ans aujourd'hui. Combien sont encore en vie, de ceux qui naquirent le 11 novembre 1925 ? Pas beaucoup, sans doute. Et ceux qui restent ne sont plus que de vieux débris. Tandis que moi, je suis encore dans la force de l'âge, moi, Dashiyn Tchoijamste, fils de Yumzhaghiyin Tchoijamste, directeur de la chamellerie de Bogdo-Goom. Moi, Gengis Mao. Je me sens fort, aujourd'hui, ça oui, quatre-vingt-cinq ans et toujours solide. Et ce n'est pas entièrement dû aux greffes. L'hérédité joue son rôle. Le bon vieux sang tatar. Rappelle-toi, tu avais presque soixante-dix ans lorsque la Guerre virale a éclaté, et pourtant tu ne te sentais pas si vieux que cela : une vitalité formidable, toutes tes dents, des cheveux noirs comme jais, vingt bornes à pied toutes les semaines ; tu n'avais pas subi de greffes, en ce temps-là. Tu étais encore Dashiyn Tchoijamste. Bizarre assemblage de syllabes qui passe mal sur ta langue, aujourd'hui, et pourtant ce fut ton nom pendant plus de six décennies. Et j'ai survécu à la Guerre virale sans être atteint par le pourrissement. Autour de moi, les gens tombaient en miettes. Pas beau à voir. Je n'étais pas très chaud pour les transplantations. Ça n'est venu que plus tard,*

beaucoup plus tard, avec les ravages du temps, finalement, mais seulement après que le pouvoir fut venu en ma possession. J'ai atteint la puissance suprême. Et maintenant, des docteurs très malins suppléent ma vigueur tatare. Je peux bien tenir encore cinquante ans.

*Et peut-être beaucoup plus que cela.*

Mon enfance, je m'en souviens ? Ce qu'il peut s'accumuler comme neige en quatre-vingt-cinq ans ! Il me semble que je vois encore le visage de mon père, maigre comme le mien, avec d'épais sourcils, des pommettes saillantes. Yumzhaghiyin Tchoijamste de la chamellerie de Bogdo-Goom, plus tard héros de l'Ordre de Lénine. Blessé à la bataille de Khalkhin Gol en 1939, devenu par la suite troisième secrétaire de la Commission de l'agriculture – tu vois, père, je me rappelle, je me rappelle ! Le père de Gengis Mao a trouvé la mort en 1948 dans un accident d'avion entre Moscou et Oulan-Bator, alors qu'il rentrait d'une conférence sur le blé. Ces foutus jets soviétiques passaient leur temps à dégringoler. Mais était-ce bien un jet ? C'est si loin, tout ça – quand même, les jets étaient bien en service, dans ce temps-là : les Illiouchine, les Tupolev ? Je pourrais vérifier. Ça fait soixante-deux ans que tu es mort, Yumzhaghiyin Tchoijamste. Les bébés qui sont nés la nuit de ton accident sont des vieillards, aujourd'hui. Et moi, je suis toujours là, père. Je suis Gengis Mao. Je te revois à la chamellerie. Je me tiens sur la neige fraîchement tombée et mon père tire sur la longe d'un chameau. La bête se dresse au-dessus de moi telle une montagne, avec sa grosse tête placide, ses babines qui semblent de cuir, son regard doux et morne où se mêle une nuance subtile de mépris. Le chameau se penche vers moi et son énorme langue me badigeonne les joues et les lèvres. Un baiser ! Son haleine forte. Le rire de mon père. Il me soulève dans ses bras, me serre à me rompre les os. Il est immense ! Plus grand que le chameau, me semble-t-il. J'ai trois ou quatre ans.

Et ma mère ? Ma mère ? Je ne l'ai jamais connue. Piétinée par des yaks pendant une tempête de neige, alors que j'étais tout petit. J'ai oublié jusqu'à ton nom, mère. Je pourrais me renseigner. Mais où... où... ?



Shadrak s'arrête un instant, réfléchit. Tout cela est-il vraisemblable ? Est-ce que ça tient debout ? Le ton y est, mais les « faits » ? Il les mettra à l'épreuve. Devra-t-il modifier certains détails significatifs ? Est-ce que cela changera quelque chose ? Voyons voir...

*17 octobre 2012.*

*Mon anniversaire. Aujourd'hui, Gengis Mao a quatre-vingt-douze ans, quoique, officiellement, je n'en sois qu'à quatre-vingt-sept. D'un autre côté, il y a des gens qui me croient plus que centenaire. Soit, né en 1905 ou à peu près. Est-il possible qu'ils en soient vraiment persuadés ? 1920 ne leur suffit-il pas ? Wilson, Clemenceau, Henry Ford, le général Pershing, Lloyd George, Lénine, Trotski, Soukhe-Bator... des hommes de mon époque. Et je suis toujours là, anno domini 2012. Moi, ex-Namsan Gombodjab, né à Sain-Chanda, fils cadet du conducteur de yaks Khorloghiyin Gombodjab, qui...*

Non. Il ne sert à rien de modifier les détails. Que son nom véritable ait été Tchoijamste, Gombodjab, Ochirbal, comme on voudra ; qu'il soit né en 1925, 1920, 1915 ou même 1910 ; qu'il ait fait sa carrière au ministère de la Défense, à la Commission de la réforme agraire ou au commissariat des Télécommunications ; qu'on enjolive sa biographie à grands coups de « faits » : rien de tout cela n'a d'importance. Les schémas fondamentaux de l'âme de Gengis Mao sont enfouis beaucoup plus profond, tel un courant souterrain, et c'est cela, sa manière de percevoir les choses, sa vision du monde, qui constitue ton sujet, Shadrak. Pas les questions ridicules de dates et de lieux.

*14 mai 2012.*

*Il y a exactement deux heures que la transplantation hépatique a pris fin, et voilà Gengis Mao, vieux et rude comme le cuir, pas encore mort, non, et il s'en faut de beaucoup ; il est tout fringant, plein de vigueur, bien réveillé. Je suis fier de lui. Son inépuisable vitalité. Sa résistance infernale. Je te salue,*

*Gengis Mao ! Ha ! Je sens une douleur dans mon ventre, mais il n'y a pas de quoi gémir. La douleur est signe de vie, signe qu'on est conscient, qu'on répond aux stimuli. La lourdeur qui s'était emparée de moi quand mon ancien foie a commencé à me lâcher est déjà en train de disparaître. Je sens le grand nettoyage qui s'opère dans mon organisme. J'ai l'impression de flotter à deux mètres au-dessus de mon lit. Au-dessus de toute cette admirable machinerie qui injecte des fluides curatifs dans ma carcasse terrestre. Que la souffrance est belle. Cette sourde pulsation au flanc ... boom, boom, boom, une cloche sonne à l'intérieur du vieux Gengis Mao et l'exhorte à vivre longtemps. Dix mille ans pour l'empereur ! Mes habiles médecins ont encore triomphé. Warhaftig, Mordecai.*

*Mes médecins. Warhaftig : une machine et rien de plus. Il m'ennuie, mais il est parfait. J'aime voir ses mains plonger dans mon ventre, puis ressortir en brandissant un bout de bidoche rouge et malsain qu'il va jeter dans un coin avant de visser un nouvel organe. Warhaftig n'échoue jamais. Mais qu'il est moche, avec son nez aplati et sa lippe tombante. Sa peau blanche, cadavéreuse. Un génie, mais ennuyeux et laid, rien qu'une machine. Warhaftig a-t-il été jeune un jour ? s'est-il accroupi derrière un buisson afin d'épier des femmes en train de se baigner dans un ruisseau ? Pas lui. Oh non, pas lui. Warhaftig, se rouler dans l'herbe en riant ? Jamais de la vie.*

*Shadrak est plus intéressant. Une élégance naturelle, de l'esprit, un beau corps robuste, la tête sur les épaules. Agréable à regarder. Sa peau noire. Je n'avais jamais vu de Noir jusqu'à l'âge de quarante ans, jusqu'au jour où une délégation de Guinéens a rendu visite à mon service. Leurs visages brillants, presque violets, leurs épais cheveux crépus, leurs boubous. Le blanc des yeux qui vous éblouit, les paumes roses comme celles des gorilles, les voix graves. Troublant, tout cela, troublant. Ils s'exprimaient en français. Shadrak n'a rien de commun avec ces Africains, si ce n'est une intelligence de même sorte, aiguë et sérieuse. Il est brun plutôt que noir, très grand, très américain. Il n'y a plus rien de la jungle sur sa personne. Il lui arrive de me sermonner comme si j'étais un enfant, un sale garnement. Il est toujours à s'inquiéter de ma santé.*

Consciencieux, voilà ce qu'il est. Scrupuleux, appliqué, presque puéril. Il est trop sain pour nous autres. Pas assez – comment dire ? Pas assez sombre, puis-je lui appliquer un tel qualificatif ? Oui. Les ténèbres intérieures, voilà ce qui lui manque. Il n'abrite aucun démon. À moins que je ne le sous-estime ? Chacun a ses démons, forcément, même le robot Warhaftig, même Shadrak Mordecai, sous sa sérénité et son humeur égale. Il est très jeune. Cela me plaît. Il a au moins cinquante ans de moins de moi, et pourtant nous sommes contemporains. Nous sommes des hommes du présent, inconnus l'un et l'autre jusqu'à une date relativement récente, bien que j'aie attendu une éternité avant de devenir ce que je suis, tandis que lui l'est devenu si jeune. Il a un beau sourire. Il n'y a rien de cynique en lui, pas encore. Il a survécu à la Guerre virale ainsi qu'à toutes les saloperies qui ont suivi et pourtant il est paisible, il a foi en l'avenir et ne pense qu'à soigner les gens. Il irait jusqu'à soigner les hommes qui réduisirent ses ancêtres à l'esclavage. Moi, je me vengerais mille fois de l'oppresseur ; seulement moi, je suis de souche tatare ; nous sommes féroces, nous sommes les loups de Gobi, alors que lui descend de doux cultivateurs de la brousse. Chaque matin, il se rend à Surveillance Vecteur Un et contemple les gens qui sont en train de pourrir dans le monde entier. Il s'imagine que je ne suis pas au courant. Je l'observe pendant qu'il observe. Son visage mince et mobile, son regard intelligent et triste. Les victimes lui inspirent un tel chagrin. Un homme compatissant. Puéril. Ce n'est pas un saint, mais il a l'étoffe des martyrs.

23 janvier 2012

Session plénière du Comité. Horthy, Labile, Ionigylakis, Eyuboglu, Lapostolle, Farinosa, Parlator, Blount. La fine fleur de la bureaucratie. Ça cause, ça cause et ça blablate, pendant que j'écoute sans écouter. Ce sont des machines. Le Comité lui-même est une machine que j'ai construite, une mécanique aussi délicate qu'inutile, une horloge sans aiguilles. À ma mort il se déglinguera, si je meurs et quand je mourrai. J'ai permis à Mangu de présider. Petit à petit, je l'accoutume à un semblant de responsabilité, à l'ombre de l'autorité. Il écoute cette bande

*de bureaucrates poussiéreux, ces apparatchiks, avec la même fascination qu'un gamin qui écoute le bourdonnement d'un essaim de mouches à merde, et tant pis pour la merde. Était-ce donc ce que j'avais en tête quand j'ai pris les rênes du pouvoir : lâcher sur la planète un Comité révolutionnaire permanent de mouches à merde ? Quels révolutionnaires ? Lapostolle roupille ; Farinosa voudrait être à Karakorum et plisse son long nez ; Ionigylakis a des gargouillements d'estomac. J'aurais dû mettre davantage de Mongols au Comité ; ces étrangers, ces Blancs n'ont pas d'étincelle. Mais j'ai besoin de mes Mongols ailleurs. Il ne faut pas que je les laisse se changer en moulins à paroles. Et ça ronronne, et ça ronronne ! Voilà qu'il neige encore. Je pourrais filer en douce, sortir de la tour, aller me rouler en cachette dans la neige, la prendre et la jeter en l'air à pleines poignées. Me faire amener un cheval et monter à cru toute la nuit, le bruit des sabots étouffé dans le silence blanc, l'homme et la bête lancés à travers la steppe sans une seule halte, un bout de pain pour moi, et une gourde d'airag pour boire en chemin – oui, c'est moi qui suis encore un gamin, moi qui suis si vieux, et les vieillards, ce sont eux ! Mais naturellement, Shadrak m'interdirait tout cela. Je règne sur le monde, Shadrak règne sur moi. Et si j'insistais ? Dois-je subir le bourdonnement de ces mouches alors que la neige est fraîche sur l'Altaï du Gobi ? Vous êtes capable de remplacer un rein déglingué – oui, je lui dirai ça –, vous arriverez bien à réparer le nez gelé d'un vieillard. Oui, oui. J'irai. Il le faut. Il faut que j'échappe à tout cet ennui.*

*Était-ce ce que j'avais en tête quand j'ai pris les rênes ?*

*Qu'avais-je en tête ? Y'avais-je seulement quelque chose, mis à part le fait que tout s'écroulait et que mon devoir était de tout faire tenir ? C'était ça, je crois. Le monde semblait dans le chaos. J'ai le désordre en horreur ! Tant d'agitation, tant de confusion : hommes à l'agonie, nations déjà mortes, hordes sauvages écumant le pays, plus rien n'était simple, la simplicité avait disparu de ce monde. J'aime la simplicité : une structure bien nette, harmonieuse et satisfaisante pour l'esprit. Une nation, un gouvernement, un ensemble de lois, le règne de l'un jusqu'à l'horizon. J'avais soixante-treize ans et j'étais solide. Le*

*monde avait des millions d'années et il était faible. Je ne supportais pas le chaos. Je crois que fondamentalement tous ceux qui ont régné sur le monde haïssaient le chaos plus qu'ils n'aimaient le pouvoir. Napoléon, Attila, Alexandre, Gengis, même ce pauvre fou de Hitler : ils voulaient tous que les choses soient simples et nettes. Ils avaient la vision d'un ordre, en somme, et ils n'ont pas vu comment atteindre cet ordre, sinon en l'imposant eux-mêmes au monde. Comme moi je l'ai fait. En fin de compte, naturellement, ils ont engendré plus de chaos qu'ils n'en ont supprimé, et c'est eux-mêmes qu'il a fallu supprimer. Voir Hitler. Je n'ai pas commis une telle erreur. Je lutte jusqu'au bout contre l'entropie. Je m'offre, moi Gengis II Mao IV, en tant que symbole d'unité, foyer de l'énergie planétaire, cristal de la simplicité. Mais, ô père Gengis, ces sessions plénières, ce bourdonnement, ces mouches à merde ! Avais-tu un Horthy pour te haranguer, père Gengis ? Devais-tu rester à te tourner les pouces en rêvant d'un cheval rapide et de la morsure du vent glacé, pendant qu'un Parlator ou un Blount déversaient leurs discours ? Misère ! Était-ce pour cela que je me suis chargé du chaos d'un monde pourrissant ?*

Shadrak se lève. Il ne peut plus se permettre de continuer à rêvasser. Il a des responsabilités, des obligations, des rapports à classer, des projets à superviser. Pour commencer, il doit mettre à jour le dossier Gengis Mao en y joignant un compte rendu concis de la greffe aortique. Cela suppose le classement d'une épaisse liasse de sorties d'imprimantes. Il lui faut choisir, dans cette masse d'informations brutes mais fragmentaires, les traits pertinents d'un profil médical utilisable. Très bien. Il frappe sur les touches, affiche les résultats de l'intervention de ce matin. Mais de temps à autre, la voix imaginaire de Gengis Mao vient le hanter et lui dicte au hasard des bribes de ses mémoires apocryphes :

*27 mai 1998*

*La République populaire n'a plus de chef à dater de ce matin et je crois que le gouvernement sera tombé avant midi. Shirendyb, le cinquième Premier ministre en six semaines, a*

*succombé au pourrissement organique, la nuit dernière. Il ne reste personne au politburo ; le praesidium a été décimé ; les rues d'Oulan-Bator grouillent de réfugiés, un flot lent et régulier de chars à bœufs et de camions déglingués en route vers – vers où ? C'est pareil partout. L'ancienne société se meurt. Il y a seulement dix ans, je pensais qu'un bouleversement fondamental était impossible ; puis il y a eu le volcan, la terreur, les soulèvements, la Guerre virale, le pourrissement organique. Trois milliards d'êtres humains ont péri et les institutions s'écroulent comme autant de mauvaises constructions frappées par un tremblement de terre. Je ne partirai pas d'Oulan-Bator. Je crois que mon heure est enfin venue. Mais le gouvernement que je vais constituer ne portera pas le nom de République populaire.*

*16 novembre 2008*

*Afin de célébrer le dixième anniversaire de mon règne, j'ai fait le voyage de Karakorum et inauguré le nouveau complexe de loisirs. On m'a convié à goûter de ces distractions qu'ils nomment « oniomort » et « transtemporalisme ». J'ai choisi l'oniomort.*

*Fascination irrésistible du morbide. Tout particulièrement de l'illusion du morbide. Ça se déroule sous une tente décorée de motifs pseudo-égyptiens. Les vieilles divinités monstrueuses planent dans tous les coins comme des gargouilles ; c'est tout juste si on ne respire pas la vase du Nil, si l'on n'entend pas bourdonner les mouches. Les aides portent des masques. Les lumières sont vives. Je provoque une agitation considérable. Naturellement, j'étais seul à tenter l'expérience à ce moment-là. Je me suis laissé hypnotiser sous la protection d'une phalange de gardes triés sur le volet. La sensation qu'on est en train de mourir. Très convaincant, ai-je pensé. (Mais que peut-on en savoir ?) Puis un rêve. Mais le monde de mon rêve était exactement semblable à celui de la veille. On m'avait promis des illusions fastueuses, des fantaisies surréelles. Zéro. M'ont-ils trompé ? Ont-ils peur de laisser Gengis Mao connaître l'expérience authentique ?*

4 juin 2010

*Le nouveau médecin a pris son service ce matin. Shadrak Mordecai, un nom étrange. Un Américain, intelligent et appliqué. Je le terrifie, mais ça passera peut-être. Il se tient tellement raide en ma présence ! Il possède une formation de gérontologue et appartient depuis plusieurs années à l'équipe du projet Phénix. Ce matin, je lui ai dit : « Nous allons faire un marché, vous et moi. Vous préservez ma santé et je préserverai la vôtre, d'accord ? ». Il a souri, mais il n'en menait pas large. J'ai peut-être eu la main un peu lourde.*

Shadrak achève tant bien que mal de dicter son profil et passe à la tâche suivante. Il doit examiner un rapport d'Irayne Sarafrazi. Rien de très neuf ; le projet continue d'achopper sur le problème de la détérioration des cellules cérébrales. Ainsi que l'avait prévu Shadrak, Phénix piétine. Il devra néanmoins lire le rapport jusqu'au bout et trouver quelques paroles encourageantes en guise de commentaire. Et toujours, dans sa tête, la voix revient sournoisement le distraire par de brusques bouts de fable. Il se force à poursuivre son travail tout en essayant d'ignorer les parasites mentaux.

15 mai 2012

*La pire des nouvelles ! On a assassiné Mangu. Voici Horthy, dont le bêlement hystérique me parle de corps précipités dans le vide. Comment est-ce possible ? Ils se glissent en silence dans la chambre de Mangu, le saisissent, l'amènent à la fenêtre, et hop ! Quelle fureur est la mienne. Et quelle peine, quelle amertume. Que vais-je faire ? Mes plans pour Mangu sont réduits à néant. Shadrak m'informe que le projet Phénix est en rade, peut-être de façon permanente, à cause de problèmes biologiques. Le projet Talos avance tout doucement, et du reste il ne m'a jamais vraiment séduit. Ce qui nous laisse Avatar, et Avatar sans Mangu, c'est...*

*Ah ! Je me servirai de Shadrak. Un beau corps – j'y vivrai heureux. Et noir. Voilà du nouveau. Je me dois d'essayer tous les types humains. Peut-être, lorsque le corps de Shadrak aura vieilli, m'installerai-je dans celui d'un Blanc – ou peut-être*

*d'une femme – quelque jour dans celui d'un géant, ou dans celui d'un nain – tous les possibles.*

*Shadrak s'est montré bon médecin et bon compagnon. Mais il est d'autres médecins, et la compagnie devient le cadet de mes soucis. Aurai-je des scrupules à l'éliminer ? Un jour ou deux, peut-être. Il faut que je me place au-dessus de tels sentiments.*

*16 mai 2012*

*J'ai repensé au choix de Shadrak pour remplacer Mangu. Manifestement, un reste de sentiment de culpabilité rôde dans un coin de mon esprit. Pourquoi donc ? Je ne me propose pas de le tuer, mais de l'ennoblir en faisant de son corps le réceptacle d'une immense puissance. Il pourrait certes m'objecter que ce que j'envisage pour lui, si ce n'est pas un assassinat pur et simple, constitue au mieux une forme d'esclavage, et l'esclavage, sa race en a eu plus que sa part. Mais non : Shadrak et ses ancêtres, ce n'est pas la même chose ; d'ailleurs, la Guerre virale a annulé toutes les dettes en frappant sans distinction les maîtres et les esclaves, les généraux et les nouveau-nés. Ceux qui en ont réchappé se sont trouvés réduits à l'état de survivants pur et simple : sans passé, libres, sujets d'une loi nouvelle où chaque jour, l'histoire renaît vierge. Aux yeux de qui les péchés des négriers ont-ils encore un sens aujourd'hui ? La société, le réseau de relations qui se développèrent sous l'impulsion de l'esclavage et de ses conséquences – et même de l'émancipation et de ses conséquences – ont disparu corps et biens. Et moi, je suis Gengis Mao, et j'ai besoin de son corps. Qu'ai-je à faire de la culpabilité d'autrui ? Je ne suis pas allemand ; si nécessaire, je peux envoyer des juifs au four sans avoir à me faire pardonner les fautes passées. Je ne suis pas un Blanc ; je puis donc réduire un Noir en esclavage. Le passé est mort. L'histoire est une page blanche. Du reste, s'il existe encore des impératifs historiques, eh bien, je suis mongol ; mes ancêtres ont réduit la moitié du monde en esclavage. Puis-je faire moins ? Je prendrai son corps.*



27 mai 2012

*En écoutant les conversations enregistrées cette semaine, je découvre que Katya a avoué la vérité à Shadrak. Elle lui a appris qu'il serait le prochain donneur d'Avatar. Katya parle trop. Il n'entrait pas dans mes intentions que Shadrak fût mis au courant, mais passons. Je l'observerai de près, maintenant qu'il détient ce savoir. Les souffrances de l'humanité m'instruisent dans l'art de gouverner. Ou, pour dire les choses plus crûment, j'aime les voir se débattre. N'est-ce point ignoble ? Mais j'ai gagné le droit de m'adonner à de tels passe-temps, moi qui ai porté le fardeau du pouvoir au long de quatorze années. Je n'ai pas été un Hitler, que je sache ? Pas plus qu'un Caligula. Et pourtant, le pouvoir donne droit à certaines distractions. En compensation du fardeau meurtrier ; de l'horrible responsabilité. La chose étonnante est que Shadrak ne soit pas encore en train de se débattre. Il est étrangement calme. Sans doute n'arrive-t-il pas encore à croire ce que Katya lui a dit. Il n'est pas viscéralement persuadé. Ça viendra. Attends un peu. Tôt ou tard, ça lui tombera sur la figure.*

Ce jeu cesse brusquement d'amuser Shadrak. Il ne prend plus le moindre plaisir à ces subtils exercices d'ironique parallaxe, à ces essais de mise en perspective psychologique. La distance entre sa fiction et lui s'est soudain réduite, et ça fait mal, ô combien, la lame passe trop près du nerf, ça fait mal et la douleur est fulgurante. En dix minutes, il est parvenu à faire éclater sa belle sérénité. Il ne se contente plus de se débattre, à présent. Il saigne. Souffrance, peur et colère le tourmentent. Il a l'impression que tout le monde s'est entendu pour le jeter aux chiens. Lui, le spirituel, le civilisé, le consciencieux Shadrak Mordecai, lui qui est tellement humain, il n'est qu'un nègre de plus, à passer aux profits et pertes. Si Katya lui a dit la vérité. Si. Si. L'angoisse visite Shadrak. Elle est là, la fournaise, et il est en plein dedans.

L'ombre pesante de Gengis Mao l'écrase. Un jour, ils viendront le chercher, ils lui colleront des électrodes et ils

gommeront sa belle âme irremplaçable, puis, sans attendre, ils lui feront une insufflation de vieux Mongol rusé. En sera-t-il vraiment ainsi ? Oui, dit Katya. Peut-il la croire ? Doit-il la croire ? Il tremble. La terreur le fouette comme un vent glacé. Il veut la paix. Il aurait bien besoin d'un coup de tranquillisant. Celui de Gengis Mao. Un bon coup de 9-pordenone, ou même quelque chose de plus musclé. Mais Shadrak répugne à se droguer en état de crise. Il a besoin de tous ses esprits.

Que faire ?

La première mesure, il aurait dû la prendre hier et il le sait. Il va rendre une nouvelle visite à Nikki Crowfoot. Et lui poser quelques questions.

## 17

Il lui trouve la mine pâle et les traits tirés. Elle n'est pas encore remise de son indisposition de la veille, mais il y a un mieux sensible, très sensible. Elle semble connaître la raison de sa visite, et il suffit à Shadrak de quelques paroles dures pour obtenir d'elle la réponse qu'il ne souhaitait pas réellement entendre. Oui, c'est vrai. Oui. Oui. Shadrak écoute un moment sa confession balbutiante, encombrée de circonlocutions et de faux-fuyants, puis il déclare, froidement mais d'une voix où perce le reproche :

— Tu aurais pu m'en parler avant.

Il a les yeux rivés sur elle, et voici qu'elle se décide, enfin, à lui rendre son regard : l'abcès est crevé, elle avoue la monstrueuse vérité ; elle peut donc à nouveau le regarder en face.

— Tu aurais pu m'avertir, poursuit Shadrak. Pourquoi ne m'as-tu rien dit, Nikki ?

— Je ne le pouvais pas. C'était impossible.

— Impossible ? Impossible ? Naturellement, c'était possible. Il te suffisait d'ouvrir la bouche et de laisser sortir les mots.

— Shadrak, je crois qu'il faudrait que tu saches que... Arrête. Ça ne m'a pas semblé aussi simple que cela.

— Quand la décision a-t-elle été prise ?

— Le jour où ils ont envoyé Buckmaster à la ferme d'organes.

— As-tu participé au choix ?

— Penses-tu que j'en aurais été capable, Shadrak ?

— L'expérience m'a appris une chose, explique-t-il, c'est que les gens qui se sentent coupables ont une façon bien à eux de répondre à une question gênante par une autre question.

Ce trait ne semble pas l'atteindre, et Shadrak regrette aussitôt d'avoir parlé ainsi. Nikki est une femme de caractère. À présent qu'il l'a démasquée, elle est tout à fait calme, et c'est d'une voix égale qu'elle déclare :

— Gengis Mao t'a choisi tout seul. Je n'ai pas été consultée.

— Très bien.

— Tu peux me croire.

Shadrak hoche la tête.

— Je te crois.

— Et ?

— Quand tu as appris que j'étais désigné, as-tu fait la moindre tentative pour l'amener à changer d'avis ?

— Quelqu'un a-t-il jamais amené Gengis Mao à changer d'avis sur quoi que ce soit ?

— Tu vois comme tu esquives ma question en posant une question de ton cru ?

Cette fois, le coup porte. Elle perd un peu de l'aplomb qu'elle venait de retrouver. Son regard se détourne, et elle fait d'une voix sourde :

— Bon. D'accord. Non, je n'ai pas tenté de discuter avec lui.

Shadrak reste un moment silencieux avant de déclarer :

— Je croyais bien te connaître, Nikki. Je me trompais.

— Ce qui veut dire ?

— Je pensais que tu faisais partie de ceux qui voient dans les êtres humains des fins et non des moyens. Je n'imaginais pas que tu laisserais envoyer un, heu, un ami intime à la casse sans lever le petit doigt pour le sauver, sans même l'avertir de son

sort, sans lui donner le moindre indice de ce qui a été décidé pour lui. Mieux, tu commences à l'éviter. Comme si tu l'avais rayé de tes listes et rangé dans la catégorie des non-personnes dès l'instant où il a été choisi. Comme si tu craignais que sa déveine soit contagieuse.

— Pourquoi me fais-tu un sermon, Shadrak ?

— Parce que j'ai mal. Parce qu'un être que j'aimais m'a vendu. Parce que je ne peux pas me résoudre à te faire mal à mon tour d'une façon tant soit peu réelle.

— Qu'aurais-tu voulu que je fasse ? demande Nikki.

— Ce qu'il fallait.

— C'est-à-dire ?

— Tu aurais pu tenir tête à Gengis Mao. Tu aurais pu lui dire que tu refusais de participer à l'élimination de ton amant. Tu aurais pu lui apprendre qu'il existait un lien entre nous et que tu n'étais pas capable de... Bon sang, Nikki, je ne devrais pas avoir à te dire tout ça !

— Je suis bien certaine que Gengis Mao n'ignorait rien de nos rapports.

— Et qu'il m'a choisi délibérément, afin de mettre ta loyauté à l'épreuve ? Afin de découvrir comment tu réagirais si l'on te mettait en demeure de choisir entre ton amant et ton laboratoire ? Un de ses petits jeux psychologiques ?

Elle hausse les épaules.

— C'est tout à fait concevable.

— Dans ce cas, peut-être as-tu fait le mauvais choix. Peut-être cherchait-il à mesurer tes qualités humaines, plutôt que ta loyauté envers Gengis Mao. Maintenant qu'il a constaté à quel point tu étais froide, sans cœur, dépourvue de sentiments, peut-être décidera-t-il qu'il ne peut pas courir le risque de garder une personne telle que toi à la tête de...

— Arrête, Shadrak.

Elle perd pied devant cette attaque en règle, martelée par une voix calme et mesurée d'où toute pitié est absente ; ses lèvres se mettent à trembler, elle s'efforce visiblement de refouler ses larmes.

— Je t'en prie. Arrête. Arrête ça. Tu as ce que tu voulais.

— Tu me trouves dur ? Tu considères que je n'ai aucune

raison de t'en vouloir ?

— Je ne pouvais rien faire.

— Vraiment ?

— Rien du tout.

— Et si tu avais menacé de démissionner ?

— Eh bien, il m'aurait laissée faire. Je ne suis pas indispensable. La redondance est...

— Et ton successeur aurait repris le projet, avec moi pour donneur ?

— Je suppose que oui.

— Cependant, même si cela ne devait servir à rien, est-ce que tu ne te serais pas sentie un peu plus propre en opposant un minimum de résistance ?

— Peut-être. Mais cela n'aurait absolument rien changé.

— Tu aurais au moins pu m'avertir. J'aurais pu fuir Oulan-Bator. Et si ta démission devait t'attirer des ennuis avec Gengis Mao, nous aurions pu fuir ensemble. Mais ça ne valait pas le coup de gâcher ta carrière pour moi, hein ?

— Fuir ? Mais fuir où ? Il nous aurait épiés. Par Surveillance Vecteur Un ou je ne sais quel autre gadget. Au bout d'un jour ou deux, il aurait décidé que nos vacances avaient assez duré et les sécuviels nous auraient embarqués et ramenés ici.

— Peut-être.

— Non, pas « peut-être ». J'aurais fini à la ferme d'organes. Et tu serais resté le donneur d'Avatar.

Shadrak envisage un tel scénario.

— Tu veux dire que, prévenu par toi ou non, ça n'aurait rien changé ?

— Ça n'aurait rien changé pour toi, répond Nikki. Pour moi, si. Dans un cas, j'y laisse mon job et peut-être ma peau. Dans l'autre, je survis un peu plus longtemps.

— J'aurais tout de même souhaité que ce soit toi qui m'apprennes la vérité.

— Au lieu de Katya ?

— À quel moment ai-je parlé de Katya ?

Nikki sourit.

— Ce n'était pas nécessaire, mon chéri.

19 août 2009

*Douce journée d'été. C'est l'été sur la moitié de la planète. La saison des amants. Surveillance Vecteur Un me les montre, bras dessus, bras dessous, dans les rues de Paris, Londres, San Francisco ou Tokyo. Les regards attendris, les petits baisers, les petits coups de hanche. Même ceux qui souffrent du pourrissement organique clopinent d'un même pas. Ils sont en train de mourir à petit feu, mais ils trouvent encore le moyen de danser la danse de l'amour. Les imbéciles ! Je crois me rappeler les pas de cette danse, bien que cela me reporte quarante ou cinquante ans en arrière. Oui, oui, la rencontre, les tensions et les estimations préliminaires, les avances et les esquives, l'étincelle du contact, l'effacement des barrières, la première étreinte, les mots tendres, les serments, le sens du complot, c'est nous deux contre le monde entier, la certitude que ça durera éternellement, la découverte que ce ne sera pas le cas, la désunion, la brouille et la séparation, la convalescence, l'oubli – oh ! oui, l'homme qui porte le nom de Gengis Mao l'a dansée jadis, cette danse, bien avant qu'il devienne Gengis Mao, il a joué à ce jeu. Il y a longtemps. Et à quoi sert ce jeu ? À endormir le moi souffrant. À lubrifier les rouages biologiques sans lesquels la machine ne tourne pas. C'est une diversion, une distraction, une sottise. Le jour où j'ai su ce qu'il en était, j'y ai renoncé, et sans regret. Regardez-les se promener ensemble. « L'amour éternel. » Comme s'il existait une seule chose éternelle. Mais l'amour ? L'amour ? C'est un état instable, une absurdité thermodynamique. Deux sources d'énergie, deux soleils qui tentent l'un et l'autre d'établir une orbite autour du partenaire en s'efforçant de lui apporter lumière et chaleur. Aussi joli à raconter qu'invraisemblable. Naturellement, tôt ou tard, un effondrement gravitationnel finit par casser le système. Un des corps réduit l'autre en miettes, ou bien ils tournoient jusqu'à la collision finale, ou bien encore leur trajectoire chaotique vient à les séparer. C'est une perte d'énergie, un gaspillage futile de la force vitale. L'amour ? Il faut l'abolir ! Si seulement c'était en mon pouvoir.*

4 janvier 1989

*Le texte de ma doctrine est complet. Je le révélerai au monde lorsque l'instant sera venu. Aujourd'hui, alors que j'achevais les derniers paragraphes, il m'est venu un nom pour l'ensemble : dépolarisation centripète. Définie comme l'élaboration d'un consensus à partir d'intérêts inconciliables, et ce par l'illusion que les visées particulières s'excluant mutuellement de chacun sont atteintes. Cette doctrine balayera le monde de manière aussi irrésistible que le firent jadis les hordes du vieux Gengis.*

Shadrak trouve momentanément refuge dans la menuiserie. Jusque-là, cette mode n'a constitué pour lui qu'une simple distraction, une façon de se détendre et de dépenser son énergie, alors que pour de nombreux adeptes, il s'agit d'une pratique presque mystique. Mais le Shadrak calme et détaché de naguère a cédé la place à un individu fébrile et désespéré, disposé à se livrer au travail du bois avec toute l'intensité que réclame celui-ci. Le monde s'est resserré autour de lui. En apparence, rien n'est changé, rien ne va changer ; en ce qui le concerne, le train-train quotidien va continuer, avec ses actes médicaux, sa gymnastique, ses collections et ses virées à Karakorum. Mais depuis deux jours, cette vie confortable, aux rythmes familiers, ne suffit plus à assurer l'équilibre de Shadrak : il sait à présent quelle terrible ablation du moi Gengis Mao lui réserve secrètement. La peur et la souffrance ont commencé de s'insinuer en lui. À cela, il ne connaît qu'un antidote : la soumission à une force plus grande que lui-même, plus grande que Gengis Mao en personne – une puissance qui enveloppe tout. S'il le peut, il fera de la menuiserie le véhicule de cette soumission. Par le marteau et les clous, par le ciseau et l'herminette, par le rabot, la scie et le traceret, il cherchera, sinon le salut, du moins un répit momentané à l'angoisse.

Shadrak fréquente d'ordinaire l'immense et majestueuse chapelle de menuiserie de Karakorum. Mais il règne toujours à Karakorum une atmosphère de carnaval qui donne une note triviale à toutes les activités que Shadrak vient y pratiquer, qu'il s'agisse de menuiserie, d'oniromort, de transtemporalisme ou simplement de faire l'amour. Aujourd'hui, la quête spirituelle de

Shadrak est authentique ; il ne recherche pas la chapelle la plus chic, mais la plus accessible, celle qui lui permettra dans les plus brefs délais d'éloigner la souffrance. Il choisit donc un endroit situé à Oulan-Bator même, près du fleuve Tôla, dans l'une de ces rues bordées d'impressionnants immeubles de stuc blanc comme on en construisait aux derniers jours de la République populaire de Mongolie.

La chapelle est du genre sobre et fonctionnel, dépourvue de toute iconographie religieuse ou pseudo-religieuse : on ne vient pas là pour plaisanter. De grandes salles dénudées, un éclairage fluorescent qui crachote, l'odeur de la sciure et de l'essence de citron – on se croirait dans un banal atelier de charpentier, n'étaient le silence et la concentration que les hommes et les femmes installés devant les établis apportent à leur tâche.

Shadrak paie à l'entrée – il s'agit d'une taxe strictement destinée à couvrir les frais de location des outils, le bois et l'entretien, en aucun cas d'une sorte d'obole religieuse –, puis on lui désigne l'armoire où il va troquer sa tenue de ville contre des bleus propres. Il choisit ensuite un établi disponible. Les outils, rutilants et bien huilés, ont été disposés sur le dessus et les côtés de la table avec un sens de la symétrie et de la netteté qui a quelque chose de japonais : des ciseaux de toutes tailles s'alignent en ordre impeccable, ainsi qu'un assortiment de marteaux et de maillets, de troussequins et de tarières, de tenailles et de compas, de biseaux et de limes, d'équerres et de règles. Tout un attirail volontairement varié et abondant, de nature à imprimer dans l'esprit du novice la nature hiératique de son art, la pérennité de sa pratique et la complexité de ce qu'il embrasse.

Personne ne lui parle. Personne ne le regarde ni ne le regardera. Qui entre ici reste seul face à l'outil et à la matière. Une curieuse solennité s'empare de lui alors qu'il entame, comme il est d'usage, la phase initiale de méditation. Par le passé, il fréquentait cette chapelle dans l'idée de s'y détendre une heure ou deux en pratiquant la coupe et l'assemblage ; toute l'expérience se ramenait pour lui à une simple distraction, comparable à un parcours de golf ou à une partie de billard, aussi abordait-il ce stade du cérémonial de façon décontractée,



ne voyant là qu'un élément de la tradition, une simple manière de se mettre dans la disposition d'esprit souhaitable, tout comme un golfeur donne quelques *drives* dans le vide pour s'échauffer, ou encore à l'image du joueur de billard qui passe soigneusement le bleu sur le procédé avant de jouer ; mais aujourd'hui, les mains appuyées bien à plat sur son banc et la tête penchée, Shadrak ne se sent pas plus porté à la désinvolture qu'à l'ostentation ; il sent autour de lui une présence numineuse et devient sombre et pensif à mesure qu'elle pénètre son âme.

Dans la méditation, il faut d'abord considérer les outils, leur forme et leur essence divine. On doit se les représenter et les nommer : scie à tenon, scie pour couper les queues d'aronde, foret, poinçon. Il faut ensuite s'interroger sur leur fonction, ce qui exige que l'on évoque une image de chaque outil en cours d'utilisation. Pour ce faire, on doit remonter jusqu'à certaines techniques fondamentales de la charpenterie ou de la menuiserie : fabrication des mortaises et des tenons, construction des solives et des armatures, pose des revêtements, fixation des entretoises, des supports et des cales. Cette phase de la méditation est la plus longue et la plus intense. Shadrak s'est laissé dire que certains adeptes du culte y brûlaient toute leur ferveur et n'en arrivaient jamais au point de prendre un outil en main pour attaquer le matériau : la seule communion spirituelle leur suffisait. Il n'a jamais compris auparavant comment la chose était possible, mais aujourd'hui, tandis qu'il trusquine, raboute et assemble sans ouvrir les yeux, tandis qu'il ajuste mentalement tenon et mortaise, languette et rainure, il se rend compte que l'activité manuelle proprement dite peut devenir un élément étranger à l'expérience, à condition que l'on soit capable de s'investir pleinement dans la phase méditative.

Cette prise de conscience n'empêche pas Shadrak de progresser jusqu'au stade ultime de la méditation, qui concerne la pénétration du bois, de la matière mère. Il s'agit là encore d'un exercice minutieusement réglé, que l'on doit aborder en imaginant des arbres – pas n'importe quels arbres : des arbres de haute futaie que l'on a soi-même choisis. Shadrak s'en tient d'ordinaire aux pins et aux sapins, mais ne refuse pas, si la fantaisie lui en prend, des bois plus exotiques : ébène,

palissandre, acajou, teck. Il faut *voir* l'arbre ; il faut s'imaginer qu'on l'abat ; s'imaginer qu'on le porte à la scierie pour le faire débiter et sécher ; il faut voir enfin la planche achevée, en contempler le grain, la texture, la richesse en sève, en évaluer la tendance au retrait ou au gauchissement, recenser toutes ses caractéristiques et ses beautés particulières. Alors et alors seulement, quand on a pour ainsi dire sur sa langue le goût du bois, quand l'outil vous brûle la main, on peut se lever, aller choisir sa pièce de bois dans le coffre et se mettre au travail.

Parvenu à ce stade, Shadrak sait très précisément quelle forme revêtira aujourd'hui sa pratique du culte. Pas de menuiserie d'art pour cette fois, mais quelque pièce de charpente lourde, simple et solide, un travail qui parvienne à l'essence de la forme : il construira l'armature d'une voûte de foyer. L'ouvrage a surgi tout entier dans son esprit, avec ses nervures et ses moises, ses aisseliers et ses contre-fiches, son couchis, ses coins. Le temps d'une illumination, Shadrak a calculé la courbure et l'écartement, la montée de la voûte et sa ligne de naissance. Il ne lui reste qu'à tailler, ajuster, jouer du marteau, puis, lorsqu'il en aura terminé, à tout désassembler et à brûler la sciure selon le cérémonial avant de repartir, purgé de toute tension.

Il travaille vite. Une sorte d'énergie farouche et fiévreuse s'est emparée de lui. Il ne cesse d'aller et venir du coffre à l'établi ; des clous de toutes longueurs lui composent une denture nouvelle et irrégulière ; pas un instant il n'est en repos. Et pourtant rien dans son travail ne donne le sentiment de la hâte. Se hâter serait une folie ; le but qu'il recherche est la paix de l'esprit. Il faut agir avec efficacité, mais sans précipitation. Shadrak mène son ouvrage dans la sérénité. Le travail est à lui-même sa propre fin et n'a pas de réalité au-delà de l'accomplissement spirituel immédiat qu'il permet : tout ce que l'on construit dans la chapelle de menuiserie n'est pas destiné à être *utilisé*, et l'on ne songerait pas plus à emporter avec soi une de ses réalisations qu'à apporter ses propres outils. On n'est pas là, après tout, pour bricoler comme à la maison. Il s'agit de s'exercer à la menuiserie afin, ce faisant, d'éprouver la fondamentale connexité de toutes choses dans l'univers ; ce que

l'on construit ne compte pas, ce n'est qu'un moyen et l'on ne doit jamais se laisser aller à le considérer comme une fin en soi. Shadrak n'avait jamais pleinement compris cet aspect du culte jusqu'à aujourd'hui. Le côté physique du travail lui plaisait : les coups de marteau et la sueur – et aussi la récompense esthétique, la satisfaction de voir un objet solide et harmonieux prendre forme entre ses mains. Le désassemblage obligatoire après la séance l'a toujours un peu déprimé ; c'est qu'à ses yeux le culte de la menuiserie n'a jamais été quelque chose de beaucoup plus profond que le tennis, le golf ou le vélo. Pas une fois il n'a atteint ces limites de l'expérience intérieure que connaissent, paraît-il, ceux qui viennent communier ici. Aujourd'hui, pourtant, à défaut de les atteindre, il s'en approche. En pénétrant dans ces royaumes inconnus, il découvre que ses peurs et son ressentiment s'estompent, il est purifié. Le Créateur dut éprouver la même chose pendant ces journées calmes où il donna naissance à des mondes : un sentiment d'identification totale à sa tâche, de délivrance du moi, l'impression de n'être que le véhicule de la grande force formatrice qui coule dans tout l'univers. Sans doute peut-on atteindre à la même sérénité en pratiquant le tennis, le golf ou la bicyclette, songe Shadrak. Peu importe le moyen ; seul compte l'état de conscience qui est au terme du voyage. Il voit sa voûte prendre forme ; ce n'est pas *sa* voûte ; mais *la* voûte, l'archétype de toutes les voûtes, la voûte idéale, sur laquelle repose la voûte des deux, et la voûte et lui ne font plus qu'un ; c'est lui, Shadrak Mordecai d'Oulan-Bator, qui supporte le poids du cosmos, et il ne plie pas sous le fardeau. Une voûte se plaint-elle de la charge qu'elle soutient ? Une voûte digne de ce nom se contente de transmettre le poids à la terre, laquelle ne se plaint pas davantage, mais communique cette poussée aux étoiles, qui l'accueillent sereinement, car en vérité il n'y a pas de fardeau, mais seulement le flux et le reflux de la substance qui circule entre les membres unis de cette entité première qui est la matrice de toutes choses. Lorsqu'on a une fois perçu cela, peut-on encore s'inquiéter de ce que le corps qui abrite pour le moment un ensemble de réponses intitulé « Shadrak Mordecai » risque sous peu d'accueillir à sa place quelque chose

qui se présente sous le nom de « Gengis Mao » ? De telles métamorphoses ne signifient rien. Nul changement ne se produit ; il y a transfert et non transformation ; la seule réalité est celle du flux éternel. Shadrak est pur de tout tumulte intérieur et de toute épouvante.

La voûte est achevée. Shadrak admire la perfection de sa forme, puis, calmement, il démolit son ouvrage et va porter les pièces jusqu'au coffre des bois de récupération.

La voûte cesse-t-elle d'exister du seul fait que ses éléments ont été séparés ? Non. Dans son esprit, elle brille d'une aussi vive lumière qu'à l'instant où il l'a conçue. Elle existera toujours. Elle est indestructible. Shadrak range ses outils dans l'ordre impeccable où il les a trouvés, puis il ramasse sa sciure et va la brûler selon le rite dans l'urne de la nef. Lorsque l'établi est à nouveau d'une propreté irréprochable, Shadrak s'agenouille, courbe la tête et demeure ainsi une minute ou deux. Il est entièrement apaisé, son esprit est vide, *tabula rasa*. Il est guéri, son équilibre est retrouvé. Il sort.

Il y a des images de Mangu dans toutes les rues. Le beau visage mongol vous contemple depuis la façade de chaque immeuble ou depuis les grandes banderoles accrochées aux réverbères, très haut au-dessus des chaussées. Au croisement de trois grandes artères, des ouvriers procèdent avec zèle au coffrage de ce qui sera sans nul doute une énorme statue du défunt vice-roi. Le procès de canonisation est déjà bien avancé ; jour après jour, Mangu est projeté avec plus d'insistance dans la conscience des habitants de la capitale, et dans le reste du monde aussi, très probablement. Mort, Mangu a acquis une puissance et une présence qu'il n'avait jamais possédées de son vivant : en vérité, il est devenu un demi-dieu déchu ; il est Baldr, Adonis, Osiris, l'espérance détruite du printemps, et il est impossible qu'il ne se relève pas un jour.

D'une démarche souple et tranquille, Shadrak se dirige vers le fleuve en sifflotant une exubérante mélodie romantique – du Rachmaninoff, soupçonne-t-il. Il se rend compte qu'un homme, sorti peu de temps après lui de la chapelle de menuiserie, l'a pris en filature. La chose ne l'inquiète nullement. D'ailleurs, pour l'instant, rien ne l'inquiète et tout le ravit : la steppe, les collines,

l'air un peu frais du printemps, l'idée qu'on le suit. Il trouve même un charme à la sotte omniprésence de Mangu, dont les traits banals et symétriques ont été placardés partout et semblent jaillir des boîtes aux lettres aussi bien que des poubelles ou du mur blanc et lisse qui court le long du fleuve ; il y a des banderoles Mangu et des fanions Mangu dans tous les coins, et le fond uniformément jaune, couleur du deuil mongol, prête à tout ce déploiement un étrange caractère de fête ; on s'attend presque à voir surgir une procession en l'honneur de Mangu, qui serait suivie de la résurrection triomphale du vice-roi. Shadrak sourit. Il penche son grand corps par-dessus le parapet de la promenade afin d'admirer le fleuve au cours superbe et tumultueux : stimulé par les crues printanières, il danse, tourbillonne et chante avec une rare énergie. Shadrak se représente les vrilles et les rubans des affluents qui rejoignent le lit du fleuve à ses pieds, prenant cette terre aride sous leur lacis, apportant gaiement l'eau des montagnes pour la chasser vers le fleuve, puis vers la mer : un vaste système artériel au service de cet être vivant, palpitant, qu'est la Terre. L'image flatte le médecin en Shadrak. Il se dit qu'en écoutant attentivement, il percevra la respiration de la planète, et même son rythme cardiaque, *boum-boum, boum-boum, boum-boum*.

L'homme qui le suit depuis tout à l'heure fait son apparition sur la promenade et vient se placer à la gauche de Shadrak. Côte à côte, ils contemplent le fleuve en silence. Au bout d'un moment, Shadrak risque un coup d'œil furtif et découvre que son espion n'est autre que Frank Ficifolia, spécialiste des communications et créateur de Surveillance Vecteur Un. Ficifolia est un probable quinquagénaire, trapu et replet, compétent, sociable et loquace. Son mutisme, inhabituel, est significatif. À son entrée dans la chapelle de menuiserie, Shadrak avait bien cru apercevoir quelqu'un qui ressemblait à Ficifolia, mais la règle de l'ordre lui interdisait de jeter un second regard ; son impression première se trouve à présent confirmée. Mais la retenue de Shadrak, à l'instant, relève d'un tout autre savoir-vivre. Dans l'univers de Gengis Mao, où règne l'espionnite, il est fréquent que l'on soit approché par des gens qui veulent vous parler sans manifester les signes extérieurs de

la conversation. Souvent, Shadrak a poursuivi de longs entretiens avec quelqu'un qui regardait dans une autre direction, ou même lui tournait le dos. Il s'abstient donc de saluer Ficifolia et continue d'étudier le cours violent du fleuve. Il est en état d'attente.

Ficifolia finit par laisser tomber, comme ça, sans regarder Shadrak :

— Je ne comprends pas pourquoi vous traînez encore par ici.

— Je vous demande pardon ?

— À Oulan-Bator. En attendant que le couperet tombe. À votre place, Shadrak, je m'évanouirais dans la nature.

— Ainsi, vous êtes au courant...

— Oui. Nous sommes plusieurs à le savoir. Qu'allez-vous faire ?

— Je ne suis pas fixé. Ne pas bouger pendant quelque temps, probablement, et réfléchir à la situation. Il y a pas mal de choses qu'il me faut prendre en considération.

— Prendre en *considération* ? C'est bien de vous, ce genre de remarque !

Quoiqu'il s'efforce manifestement à la discrétion, Ficifolia ne parvient pas à rester maître de lui-même ; il hausse le ton et se met à gesticuler passionnément.

— Vous savez, mon vieux, vous n'avez jamais été à votre place, dans cette ville. Vous n'êtes pas assez timbré pour remplir les conditions. Toujours si calme et raisonnable, vous voulez « prendre les choses en considération », peser le pour et le contre, alors même qu'ils vous mettent le couteau sous la gorge – et d'ailleurs comment avez-vous fait pour atterrir ici ? Nous sommes dans une maison de fous. Je parle sérieusement, Shadrak. Ce sont les fous qui dirigent l'asile, et le fou en chef est vraiment le plus frappé de la bande, et vous, vous ne rentrez pas dans le tableau. Pouvez-vous imaginer quelque chose de plus dingue qu'un monde peuplé de gens qui pourrissent sur pied, et gouverné par quelques milliers de bureaucrates bourrés d'antidote, sur lesquels règne un seigneur de la guerre mongol de quatre-vingt-dix balais qui compte vivre éternellement ? Vous trouvez ça rationnel ? C'est ça, l'aboutissement logique de cinq cents ans d'impérialisme occidental ? Et les caméras

espions dans tous les coins ? Les vecteurs de surveillance qui enregistrent mes propos en ce moment même pour les enfourner dans Dieu sait quelle sorte de machine où ils ne seront peut-être pas digérés et pris en considération avant trois mille ans ? Les robots policiers ? Les fermes d'organes ? Quiconque se met à prendre ce monde à la lettre ne peut être qu'un fou, et c'est bien ce que nous sommes tous, ici, du premier au dernier, Avogadro, Horthy, Lindman, La bile, moi, toute la clique. Sauf vous. Tellement sérieux, tellement mesuré, et docile. Boulot-boulot, vous et Warhaftig : on coud un nouveau foie au khan, on ne rigole pas, on ne s'avoue jamais l'un à l'autre, qu'est-ce qu'il ne faut pas faire pour gagner sa croûte, on ne remarque même jamais la folie de tout ça, tellement on est soi-même sain d'esprit – enfin, je ne parle pas de Warhaftig, qui est soit un robot soit un inconscient, mais vous, Shadrak, imperturbable, plein de gadgets micro-électroniques, et même ça, ça ne vous trouble pas. Vous n'avez jamais envie de hurler, de ruer dans les brancards ? Faut-il vraiment que vous acceptiez *tout* ? Y compris l'idée que Gengis Mao va vous virer de votre propre *tête* ? Est-ce que vous...

Ficifolia se ressaisit brusquement. Il ravale sa fureur au prix d'un léger frisson et d'une série de tics faciaux. Plus posément, et d'une voix tout à fait différente, il reprend :

— Vraiment, Shadrak, vous êtes dans un sacré pétrin. Vous devriez disparaître tant que vous le pouvez encore.

Shadrak secoue la tête.

— Ce n'est pas mon style d'aller me cacher.

— Et d'aller à la mort ?

— Pas particulièrement. Mais je ne me cacherai pas. Ça ne me ressemble pas. Mon peuple a fini de vivre en cachette. L'époque du chemin de fer souterrain<sup>5</sup> est bien révolue.

— Mon peuple a fini de vivre en cachette, répète Ficifolia en

---

5 Réseau de passeurs et de relais clandestins qui facilitaient, au XIX<sup>e</sup> siècle, la fuite des esclaves des plantations sudistes et qui compta jusqu'à trois mille membres, parmi lesquels Henry-David Thoreau, qui déclarait que c'était « le seul chemin de fer fonctionnant réellement en Amérique » (N.D.T.).

adoptant pour son imitation une voix suraiguë. Seigneur, *Seigneur* ! Peut-être vous ai-je sous-estimé. Peut-être êtes-vous aussi dingue que le reste d'entre nous. Gengis Mao signe votre arrêt de mort, il vous colle la marque des condamnés, et vous, vous faites passer la fierté raciale avant la survie. Bravo, Shadrak ! C'est d'une grande noblesse. Et d'une grande stupidité.

— Où irais-je ? Les gadgets d'espionnage du khan me dénicheront n'importe où. Des gadgets que vous avez contribué à inventer, pour le servir.

— Il existe certains moyens.

— Me déguiser ? Peindre ma peau en blanc ? Porter une perruque blonde ?

— Vous pourriez disparaître à la manière de Buckmaster. Shadrak tousse.

— Je n'ai pas besoin d'entendre des blagues de mauvais goût en ce moment, Frank.

— Je ne parle pas des fermes d'organes. Je parle de *disparition*. Celle de Buckmaster, c'est nous. Et nous pourrions faire la même chose pour vous.

— Buckmaster n'est pas mort ?

— Il se porte comme un charme. Nous avons trafiqué le fichier du personnel le jour de sa condamnation. Une demi-douzaine de chiffres binaires à déplacer, et les archives révèlent à présent que tel jour, Roger Buckmaster a été expédié aux fermes d'organes et qu'il y a été dûment dépecé. Une fois que c'est enregistré, c'est plus vrai que le vrai. Le réel de la machine relève d'un ordre de réalité supérieur au réel réel. Désormais, si Buckmaster apparaît sur un des détecteurs du khan, l'ordinateur rejettera l'information comme une aberration, car la mort de Buckmaster est un fait notoire, et par définition, les morts ne passent pas leur temps à se balader.

— Où est-il ?

— C'est sans importance pour le moment. Ce qui compte est que nous l'avons sauvé, et nous pouvons vous sauver aussi.

— Nous ? De qui s'agit-il ?

— C'est également sans importance.

— Dois-je croire une parcelle de tout cela, Frank ?



— Non. Bien sûr que non. C'est un tissu de mensonges. En réalité, j'espionne pour le compte de Gengis Mao et j'essaie de vous faire tomber dans un piège. Bon sang, Shadrak, réfléchissez ! Pensez-vous que j'essaie de vous attirer des ennuis ? Des ennuis, vous en avez *déjà*. Je risque la peau des fesses pour...

— D'accord. Laissez-moi réfléchir, Frank.

— Eh bien, réfléchissez donc !

— Vous faites votre tour de passe-passe et je disparaïs. Bon. Je n'ai plus d'identité, plus de métier. Puis-je exercer la médecine du fond d'une cave ? Je suis fait pour être médecin, Frank. Pas forcément le médecin de Gengis Mao, mais celui de quelqu'un. Si je ne peux pas faire ça, je ne suis personne, rien qu'un ensemble de compétences et de talents qu'on laisse pourrir. À mes propres yeux, je ne serai rien. Cela sert-il à quelque chose de disparaître pour mener ce genre de vie ? Combien de temps devrai-je rester dans la clandestinité ? Si je dois passer le reste de mes jours bouclé dans une cave, je ne perdrai pas grand-chose à laisser Gengis Mao m'utiliser pour Avatar. J'y gagnerai peut-être.

— Sans doute devrez-vous rester invisible jusqu'à la mort de Gengis Mao. Mais ensuite...

— Ensuite ? De quelle suite parlez-vous ? Gengis Mao peut vivre encore cent ans. Moi, pas.

— Et lui non plus, affirme Ficifolia d'une voix où se mêlent des inflexions étrangement menaçantes.

Shadrak écarquille les yeux. Il a peine à croire une syllabe de ce qu'il entend. Buckmaster vivant ? Ficifolia, un élément subversif ? Un complot qui se trame en vue d'en finir avec le khan ? Les questions bouillonnent dans sa tête et il a soif de mille réponses ; mais du coin de l'œil, il entrevoit des uniformes bleu et gris, deux sécuils en patrouille. Les réponses ne sont pas pour tout de suite. Ficifolia les a vus également. Il hoche imperceptiblement la tête et dit :

— Pensez-y. Pesez tout ce que vous voudrez peser et laissez-moi connaître vos intentions.

— D'accord.

— Avez-vous déjà vu le fleuve atteindre un pareil niveau ?

— Nous avons eu un hiver particulièrement neigeux, fait Shadrak tandis que les sécuils passent près d'eux sans se presser.

## 18

27 mai 2012

*Mauvais rêves la nuit dernière. Bouche emplie de toiles d'araignées, racines poussant au bout des doigts. Pressentiments de mort. La fin de Gengis Mao est-elle proche ? Morbide, morbide, morbide. S'éveiller et n'être plus là. Le grand fracas du silence. Ça me fait mal. S'éveiller et n'être plus là. Avoir levé l'ancre pour ailleurs. Ou pour nulle part. Le grand trou noir. Tant plus on vit, tant plus on s'accroche à la vie : la vie devient une habitude qu'il est dur de briser. Comme le monde serait vide si je venais à le quitter. Pouf, plus de Gengis Mao. Quel vide ! Les vents déchaînés soufflant des quatre coins du monde pour combler cette absence. Une tornade. Un ouragan.*

*Que j'aime m'attarder aux pensées de mort.*

*Mourir peut être un tel enseignement. Mourir peut vous en dire tellement sur votre propre compte. Il se peut même que mourir soit une volupté, j'imagine. L'expérience de la mort en tant que guérison, oui, ce vieux corps délabré rendant l'âme avec bonheur ! Pour certains, je suppose, ce sera l'extase la plus violente qu'ils auront connue.*

*Comme je l'appréhende.*

*Comment mourrai-je, de quelle manière effectuerai-je ma sortie ? Plus que tout, je crois que je redoute les assassins. Quitter le monde est une chose, naturelle et inévitable ; s'en voir expédier est une tout autre affaire, un affront à la personnalité, une insulte au moi. Je ne supporterai pas d'être*

conscient d'un tel renvoi. Et la conscience du passage, les derniers moments avant d'être éliminé, la confrontation avec l'assassin, la pensée de la perte, tandis qu'il s'avance vers moi en brandissant son poignard ou son pistolet ou que sais-je. Si cela doit être, faites que ce soit une bombe. Un poison foudroyant dans ma soupe. Mais il n'y aura pas d'assassins. Je suis trop bien gardé. Mon erreur a été de ne pas faire protéger Mangu de la même manière. Toutefois, Mangu n'était pas Gengis Mao : sa disparition n'aura pas eu pour lui le caractère que la mienne revêtira à mes yeux. L'idée de la mort m'est étrangère. Mon esprit est trop vaste, j'occupe une place trop grande dans la conscience de l'humanité ; qu'on m'ôte du monde, c'est plus que le monde ne peut endurer. À coup sûr, c'est plus que je ne peux endurer.

Mais pourquoi ces pensées morbides ? Étrange, alors que je me sens tellement bien. Stupéfiante poussée d'énergie depuis ma transplantation aortique. La chirurgie me réussit. Je devrais me faire trafiquer les organes toutes les semaines. Changement de rein tous les premiers du mois, et une nouvelle rate le quinze. Oui. En attendant, tout bien portant que je sois, la mort joue avec mon âme pendant que je dors. Je crois qu'il s'agit d'un divertissement, d'un sport qui procure un frisson délicieux : jouer avec des fantasmes de mort. Nous avons besoin d'une forme de tension qui nous délivre de cette intolérable progression de l'existence. Ce flot d'événements, jour après jour, aube, midi, crépuscule, nuit, ça peut devenir écrasant, ça vous tourne en bourrique. D'où le plaisir de s'attarder sur la fin de toute perception, c'est-à-dire sur la fin de toutes choses. Il y a quelque joie à envisager le naufrage. Surtout – bien que cela n'ait rien d'exclusif – quand c'est celui des autres. Il existe un terme allemand, schadenfreude, la joie maligne, le plaisir que l'on retire de la contemplation du malheur d'autrui. Ce triste siècle aura été l'âge d'or de la schadenfreude. Nous avons connu l'extase de vivre la fin d'une ère, nous avons partagé maintes heures bénies de déclin et d'effondrement. Le bombardement des cathédrales en 1914, les troupes britanniques mourant dans la boue, les massacres en URSS, la première grande catastrophe économique, la guerre

*qui a suivi, Auschwitz, Hiroshima, le temps des assassinats, la débâcle des gouvernements, la Guerre virale, le pourrissement organique, tant de larmes à verser, bien que, à chaque fois, ce soient les autres qui aient le plus souffert, et non notre personne, mais les larmes n'en sont que plus douces ; neuf sombres décennies et j'ai connu le goût de chacune, alors pourquoi, aujourd'hui, ne prendrais-je pas un peu de recul ? Pourquoi ne pas inverser la règle et pleurer sur la mort de Gengis Mao ? Le deuil offre plus de plaisir que la mort. Qu'on me laisse donc savourer en imagination mon déplorable trépas. Comme je regrette ma disparition ! C'est moi qui suis mon pleureur le plus convaincant. Ces visions m'enchantent ; je me plains de façon tellement exquise. Mais suis-je bel et bien en train de mourir ? Je convoque Shadrak. Il m'annonce le bilan matinal. Tout est normal, tout est sain. Je suis un phénomène. Je ne quitterai pas ce monde aujourd'hui. Longue vie au khan ! Qu'il vive dix mille ans !*

Béla Horthy le poursuit jusque dans un couloir des niveaux inférieurs de la Grande Tour du Khan et lui dit, tout en affectant de ne pas le regarder :

— Frank m'apprend que vous avez l'intention de rester ici.

— Pour l'instant, oui, répond Shadrak. J'ai besoin de réfléchir.

— La réflexion est une excellente chose, d'accord. Mais pourquoi la mener à Oulan-Bator ?

— C'est ici que je vis.

— Pour l'instant.

Horthy se retourne et considère ouvertement Shadrak. L'inquiétude voile ses yeux fous dont l'exophtalmie dénote une hyperthyroïdie. Shadrak se rend compte qu'il doit aussi faire partie des conspirateurs, et au fond la chose n'a rien de très étonnant.

— Filez, Shadrak, murmure Horthy.

— À quoi bon ? Ils me rattraperont.

— En êtes-vous sûr ? Ils n'ont pas encore pris Buckmaster.

— Ça ne vous fait pas peur de tenir de tels propos ? Alors qu'il y a probablement...

— Des caméras dans les murs ?

— Oui.

— Tout est filmé. Tout est enregistré. Et après ? Qui va examiner toutes les bandes ? Les sécuils sont noyés sous les informations. Chaque canal est inondé par des flots de conspirations, pour la plupart démentes et imaginaires. Il n'existe aucun système de filtrage qui puisse éliminer le bruit inutile. Horthy cligne de l'œil. Partez. Faites comme Buckmaster.

— Pas la peine.

— Je ne suis pas de votre avis. Je recommande la fuite. Je la recommande *fortement*. Il y a des gens, figurez-vous, qui réfléchissent mieux lorsqu'ils sont en cavale.

Horthy sourit et sa main reste posée un moment sur celle de Shadrak.

Tandis qu'il s'éloigne, Shadrak le rappelle.

— Hé, en faites-vous partie également ?

— Partie de quoi ? demande Horthy en riant.

28 mai 2012

*Encore de mauvais rêves. Je suis descendu jusqu'à la place Soukhe-Bator et j'ai constaté qu'on avait érigé ma statue en son centre, un colosse, au moins cent mètres de haut, faite d'un bronze qui prenait déjà une patine verte. J'étendais les bras comme pour bénir une foule. Mon visage était horrible : ridé, caverneux, hideux, le visage d'un homme âgé de cinq cents ans. La statue était privée de jambes. Elle s'arrêtait à mi-cuisses ; Gengis-Mao-cul-de-jatte ; seulement elle flottait en l'air, comme si on avait coupé les jambes qu'elle possédait à l'origine et qu'elle fût cependant demeurée à la même hauteur. J'ai demandé à un vieil ouvrier qui se trouvait là, en train de balayer des fleurs fanées : « Est-ce que Gengis Mao est mort ? » Il m'a répondu : « Mort et enterré, on a renvoyé les morceaux à Dalandzagdad, et bon débarras. » Les morceaux. On a renvoyé les morceaux. Je n'aime pas ça. La mort occupe trop mes pensées, ces jours-ci. Le jeu a perdu son charme. Je dois prendre des mesures.*

*Après mon petit déjeuner, j'ai décidé d'inspecter les laboratoires affectés aux projets. Si la mort te préoccupe, va donc voir un peu ceux qui sont censés t'aider à vivre éternellement.*

*L'idée était bonne. Aussitôt, je me suis senti mieux. Première tournée personnelle depuis des mois. Devrais faire ça plus souvent.*

*Commencé par Phénix, que dirige la petite Sarafrazi. Mignonne. Des yeux merveilleux, un beau visage. Je la terrifie. M'a montré ses singes, ses cuves avec leurs gros bouillons chimiques, ses cerveaux qui marinent sous cloche. De sa voix de gorge, étranglée par l'émotion, elle me sert des prévisions optimistes. Elle me rendra ma jeunesse, qu'elle prétend. Pas si sûr, mais lui ai dit de persévérer. Le trac la clouait sur place. J'ai vu le moment où elle allait s'agenouiller à mon départ.*

*De là, suis allé à Talos. Entré sans me faire annoncer, mais de toute façon la Lindman est un bloc de glace. D'après les rapports, elle serait la nouvelle maîtresse de Shadrak. Comprends pas ce qu'il lui trouve. C'est sa bouche, il y a quelque chose que je n'aime pas, ça gâche son visage. On dirait la bouche d'un rongeur féroce. Dans son labo, elle a un Gengis Mao de plastique, très grand, le bas du corps pas terminé, rien qu'une armature au-dessous de la ceinture, pas de jambes. Pas de jambes. Le mémorial de Gengis Mao. Je lui ai dit de finir les jambes. Elle m'a regardé d'un drôle d'air. M'a dit que les jambes, c'est ce qui venait en dernier, que pour l'instant, le plus important était de réaliser tout l'appareillage interne. Elle sait ce qu'elle veut et n'accepte pas de bobards. Même du président du Comité révolutionnaire permanent. Moi, le khan Gengis II Mao IV, ordonne que... Non. Son robot peut cligner de l'œil, sourire, agiter les bras. Gonchigdorge, qui m'accompagnait, a dit : « C'est tout à fait vous, monsieur le Président, une ressemblance frappante. » Pas d'accord. C'est ingénieux, mais mécanique. Je ne voudrais pas que ce truc prenne ma succession. Je ne vais pas mettre fin au projet Talos, du moins pas encore, mais je ne pense pas qu'il saura produire ce que je recherche.*

*Suis passé au labo de Nikki Crowfoot, Avatar. Ah ! Là, oui !*

*Une femme superbe, mais tendue, déprimée, renfermée, ces jours-ci. Se sent coupable au sujet de Shadrak, j'imagine. Elle a de quoi. Mais elle continue de servir loyalement le khan. Est-ce une bonne chose ? Je lui ai demandé quand elle serait prête à effectuer le transfert. « C'est une question de mois », a-t-elle répondu. Il m'est venu une telle excitation que Shadrak a téléphoné d'en haut pour savoir si tout allait bien. Je lui ai dit de se mêler de ses affaires. Mais ses affaires, c'est moi. Quoi qu'il en soit, Avatar me donne de l'espoir. Bientôt, je revêtirai une chair neuve et saine. D'ici les premières neiges, je m'adresserai au monde par la bouche de Shadrak, je respirerai par les poumons de Shadrak.*

Shadrak n'a pas plus tôt pénétré dans le laboratoire d'Avatar – sans s'être fait annoncer – qu'il a affaire à Manfred Eis. Le premier assistant de Nikki Crowfoot émerge d'un labyrinthe d'appareils et marche sur lui d'un air décidé, tel Thor sur le sentier de la guerre, pour s'arrêter finalement dans un style auquel ne manque que le claquement de talons.

— Nous sommes très occupés pour l'instant, annonce-t-il, et il n'a pas l'air de vouloir plaisanter.

— Je suis ravi de l'apprendre.

— Vous êtes venu pour... ?

— Inspection de routine, répond Shadrak d'un ton mesuré. Afin d'évaluer les progrès accomplis. Cela fait quelque temps que je ne suis pas venu.

En fait, il n'a pas mis les pieds au labo d'Avatar depuis des semaines, sa dernière visite se situe juste avant la mort de Mangu ; or son emploi du temps l'amène d'ordinaire à visiter chaque projet au moins une fois par mois. Et on ne peut pas dire que, aujourd'hui, Eis fasse en sorte qu'il se sente le bienvenu. Au mieux, Eis est un pisse-froid, une caricature de Teuton : raide, les épaules aussi carrées que le menton, nordique au possible, avec ses yeux d'un bleu de glace, ses dents comme des perles, ses longs cheveux blonds – il ne lui manque qu'une cicatrice de duel. Shadrak est habitué à la brusquerie aryenne du Dr Eis, mais aujourd'hui il discerne dans son attitude quelque chose de neuf, une sorte d'hostilité gratuite et presque du paternalisme,

un vague mépris qui dérange Shadrak car il soupçonne que l'importance soudaine de son propre rôle dans les destinées du projet Avatar n'y est pas pour rien.

Eis est *content* que Shadrak ait été choisi. Cela lui apporte une *satisfaction*. Il trouve parfaitement *normal* que Shadrak soit l'heureux élu. Voilà l'explication. Peut-être est-ce Eis lui-même qui a vendu l'idée à Gengis Mao. Non, non : un sous-fifre tel que Eis n'aurait jamais pu approcher le président ; quoi qu'il en soit, Eis a dû se réjouir, et on dirait qu'il se réjouit encore. Shadrak n'aime pas qu'on fasse des gorges chaudes à son sujet. Il se demande s'il serait possible de trouver quelque usage expérimental qui conviendrait au beau corps nordique d'Eis.

Il n'en reste pas moins qu'en titre c'est Shadrak qui commande ici, et Eis doit céder le terrain. Quelle que soit l'agitation qui règne à l'intérieur du labo, il devra laisser Shadrak accomplir son inspection. Et agitation il y a, c'est presque de la frénésie : toutes sortes d'expériences sont menées sur toutes sortes d'animaux, tandis que des techniciens en nage trimballent avec force jurons un appareillage électronique de salle en salle et que des hommes et des femmes en blouse de travail courent en tous sens d'un air égaré, sorties d'imprimantes au poing – tout un cirque à la fois dément et comique, une bande de savants fous en train de rechercher désespérément la quadrature du cercle avant la date limite qui les guette.

Shadrak sent venir la nausée en songeant que c'est *lui*, le cercle qu'il s'agit de rendre carré. C'est lui le gogo, la poire, la victime dont la vie sera, au bout du compte, aspirée par tout cet équipement. L'ambiance délirante qui règne à présent sur les travaux d'Avatar n'est que le résultat de la nécessité de tout transformer, et vite, en passant des paramètres-Mangu aux paramètres-Shadrak. Il y a probablement ici une douzaine de personnes qui en savent autant que lui sur son propre corps, sur ses ondes cérébrales, son système nerveux, la quantité de sérotonine qu'il élabore. Il est probablement déjà soumis à un examen discret depuis plusieurs jours. (Vient-on voler ses rognures d'ongles, ses cheveux ?) Shadrak se demande combien, parmi ces techniciens, sont au fait du changement de donneur.



Tous, sans doute ; il croit surprendre leurs regards fascinés, malgré l'agitation ambiante – ils le jaugent, ils comparent le Shadrak Mordecai authentique, en chair et en os, avec les constellations de pulsations simulant le Shadrak synthétique et abstrait sur lequel ils travaillent. Mais peut-être n'est-ce pas le cas. Apparemment, seuls quelques membres de l'équipe d'Avatar savaient que Mangu serait le premier donneur, aussi est-il probable qu'un nombre plus restreint encore aura été autorisé à connaître l'identité de son remplaçant.

Du moins Nikki ne se laisse-t-elle pas emporter par la folie générale. Prévenue par Eis, elle vient accueillir Shadrak avec un certain détachement. Le projet, lui apprend-elle, progresse régulièrement. Elle le regarde sans se démonter et parle d'une voix égale, mesurée. « Progresser », dans ce laboratoire, revient à avancer le processus qui rapproche un peu plus chaque jour Shadrak de sa perte ; elle sait parfaitement qu'il l'interprétera ainsi, mais il semble qu'elle ait décidé de ne plus se sentir coupable ni d'avoir une attitude fuyante. Entre eux, le duel a déjà eu lieu ; elle a avoué qu'elle était prête à trahir son amant pour le service de Gengis Mao ; à présent la vie continue – pour combien de temps, on ne sait pas – et elle a son travail à faire. Tout cela passe de l'un à l'autre en une minute et demie et sans une seule allusion directe, simplement par le ton de la voix et l'expression du regard. Shadrak est soulagé. Il n'aime pas culpabiliser autrui, car il se sent alors obscurément coupable à son tour.

— Il faudrait que j'examine l'équipement, dit Shadrak.

— Viens.

Elle l'emmène en visite guidée. Elle fait vivre pour lui tout le zoo de la métempsychose animale, elle lui fait la démonstration des derniers triomphes de la transmigration électronique : voici un chien doté de l'esprit d'un raton laveur qui trempe son dîner dans un seau d'eau ; ici, on a implanté dans le crâne d'un aigle le profil codé d'un paon, de sorte que l'animal se pavane, fait la roue et déploie ses ailes ; plus loin, c'est l'essence ovine d'un mouton qu'on a refilée à une jeune lionne, laquelle rumine son fourrage d'un air placide, au détriment, c'est probable, de son système digestif. Toutes ces bêtes métamorphosées ont un air

égaré, piégé, comme si quelque parasite insatiable les grignotait de l'intérieur, et Shadrak demande à Nikki si les avatars humains présenteront la même caractéristique, si l'âme évincée du donneur ne croupira pas tel un miasme pour compliquer la vie du receveur.

— Nous pensons que non, dit Nikki. N'oublie pas que les programmes implantés dans tous les animaux que je t'ai montrés traversaient les frontières des espèces et aussi des genres. Un paon ne se sentira *jamais* à l'aise dans le corps d'un aigle, pas plus qu'un mouton dans celui d'une lionne. La bête finit par prendre le coup, pour ce qui est de faire fonctionner son nouveau corps, mais elle aura toujours tendance à revenir à ses vieux réflexes.

— Dans ce cas, pourquoi perdre son temps avec des implantations transgénériques ? Si ce n'est pour montrer que vous êtes rudement malins ?

— La raison est que les points de dissemblance entre l'hôte et l'entité qu'on implante sont tellement énormes que nous sommes instantanément en mesure de confirmer le succès de l'opération. Si nous mettons l'esprit d'un épagneul dans un corps d'épagneul, celui d'un chimpanzé dans un corps de chimpanzé, celui d'une chèvre dans un corps de chèvre, comment savoir si nous avons accompli quelque chose ? La chèvre ne peut pas nous le dire. L'épagneul non plus.

Shadrak fronce les sourcils.

— Mais enfin l'électro-encéphalogramme d'un épagneul diffère de celui d'un autre épagneul, et ça, c'est facile à constater. Si les rythmes cérébraux ne sont pas propres à chaque individu, à quoi rime tout votre projet ?

— Bien sûr, qu'ils sont propres à chacun. Mais il faut que l'étude du comportement au niveau le plus élémentaire nous en apporte une confirmation. Nous avons *déjà* procédé à des implantations à l'intérieur d'une espèce, et en quantité, mais les différences de comportement après coup sont trop subtiles pour prouver grand-chose – quand on injecte un chimpanzé dans un autre chimpanzé, disons, les variations observables du tracé électro-encéphalographique pourraient bien n'être dues qu'à notre intervention. Tandis que si nous introduisons le profil

codé d'un mouton dans une lionne et que la lionne devienne herbivore, nous avons la confirmation spectaculaire de notre réussite. Tu me suis ?

— Évidemment, ce serait encore plus spectaculaire si les esprits échangés appartenaient à des humains. Et il serait plus facile de confirmer qu'il y a bel et bien eu substitution délibérée.

— Évidemment.

— Seulement, ça n'a pas encore été essayé.

— Pas encore, mais la semaine prochaine, je crois que nous allons tenter notre première implantation humaine.

Shadrak frissonne légèrement. Jusqu'à présent, il a réussi à garder une attitude remarquablement impersonnelle au long de cette inspection, il a mené cette conversation comme si l'intérêt qu'il portait au projet Avatar était d'ordre purement professionnel ; mais il n'est pas si facile, maintenant que Crowfoot et lui se sont mis à évoquer des transferts d'esprits humains d'un corps à un autre, de refouler la connaissance des conséquences dernières de cette recherche minutieuse. Il ne parvient pas à ignorer le but final d'Avatar, la transmigration de l'esprit du tigre dans le corps de la gazelle, avec Gengis Mao dans le rôle du tigre et lui-même dans celui de l'infortunée gazelle. Qu'advient-il de la gazelle après l'invasion du tigre ? Shadrak envisage un instant une issue à laquelle il n'avait pas songé auparavant : si l'on peut faire passer l'esprit-mouton dans le corps-lionne et l'esprit-Gengis Mao dans le corps-Shadrak, il doit être tout aussi simple d'envoyer l'esprit-Shadrak dans quelque autre corps et de le laisser se débrouiller à partir de là. Mais cette vision s'évanouit aussitôt que née. Il n'a aucune envie de passer dans un autre corps. Il veut garder le sien. Comme tout ceci ressemble à un rêve, se dit-il. Si ce n'est qu'on ne s'en réveille pas.

— Combien de temps ferez-vous des expériences sur les humains avant d'être prêts à... à...

— À opérer le transfert du président ?

— Oui.

— C'est difficile à dire, fait Nikki en haussant les épaules. Ça dépend des problèmes que nous poseront les premières implantations. Si l'adaptation psychologique soulève des

difficultés inattendues, si le transfert provoque des aberrations psychotiques, une dépression, une hémorragie d'identité ou quelque chose du même ordre, il pourrait s'écouler des mois, voire des années, avant que nous osions installer Gengis Mao dans un nouveau corps. Les expériences menées sur des animaux ne semblent pas indiquer que de telles choses doivent se produire, mais l'esprit humain est plus complexe qu'un cerveau d'épagneul, et il faut bien envisager la possibilité qu'un esprit complexe réagisse de façon complexe à un événement aussi traumatisant qu'une substitution de corps. Aussi agissons-nous avec précaution. À moins, naturellement, que l'imminence de la mort du khan ne rende nécessaire un transfert d'urgence, auquel cas je suppose qu'il faudra se jeter à l'eau et voir ce qui arrivera. Mais nous ne sommes pas très chauds pour cette solution, évidemment.

— Évidemment, répète Shadrak avec une pointe d'ironie.

— Nous préférierions que tout se déroule dans l'ordre. Une phase d'expérience sur des sujets humains, puis, si les résultats sont satisfaisants, nous aimerions procéder à deux ou trois transferts préliminaires de Gengis Mao avant de...

— Quoi ?

— Oui. Nous insérerions l'implant-Gengis Mao dans plusieurs corps à titre temporaire, de manière à évaluer les réactions du président au phénomène du transfert et à savoir quels ajustements pourront se révéler nécessaires afin de...

— Et que ferez-vous de tous ces Gengis Mao supplémentaires ? demande Shadrak. S'en constituer un stock illustre magnifiquement le principe de la redondance, j'en conviens. Mais s'ils se mettent tous à donner des ordres en même temps, ça pourrait vous...

— Mais non, fait Crowfoot. Nous n'avons nullement l'intention de laisser le programme Gengis Mao en place chez l'un quelconque des sujets d'expérience. Cette sorte de redondance est à éviter absolument, en la circonstance. Chaque sujet serait purgé après les tests. Nous procéderions à un véritable curetage mental.

— Ah ! Bien sûr. À supposer que le sujet soit d'accord.

— Que veux-tu dire ?

— N’oubliez pas qu’une fois le transfert effectué, vous n’aurez plus affaire à un vague minus, mais à Gengis Mao revêtu d’un nouveau corps. Vous devrez faire face à l’esprit dominant de notre époque. Ça pourrait vous créer des problèmes.

— J’en doute, répond Nikki sur un ton désinvolte. Nous prendrons des précautions. Viens par ici, veux-tu ?

Elle le mène devant une vaste banque de données, un mur gris-vert hérissé de tout un incompréhensible attirail. Ici se trouve stockée l’essence codée de Gengis Mao, lui apprend-elle, tout ce qui a été enregistré jusqu’à présent, une représentation numérique presque complète et capable de réagir aux stimuli exactement comme le vrai Gengis Mao, et ce selon un rapport de probabilité poussé jusqu’à la septième ou à la huitième décimale. Nikki s’offre à faire la démonstration de cette gengis-maoïtude au moyen de quelques brefs programmes de simulation, mais Shadrak, soudain démoralisé, ne manifeste que peu d’intérêt ; elle le traîne devant quelques autres merveilles d’Avatar, sans obtenir de réaction plus enthousiaste, puis, comme si elle venait enfin de se rendre compte que Shadrak a cessé de jouer la comédie de l’émerveillement devant ses prouesses technologiques, elle le fait entrer dans son bureau privé et referme la porte à clé.

Les voici face à face, séparés par moins d’un mètre, et il sent soudain monter en lui un désir physique intense, inattendu. La violence de son excitation le frappe de stupeur. Il croyait tout désir pour elle évanoui à jamais, depuis la découverte de sa trahison. Il n’en est rien. Le désir est toujours là, et toujours aussi fort. L’attrait de son corps lisse et cuivré, le souvenir de son odeur, l’éclat de ses grands yeux sombres et perçants. Sa princesse indienne, Pocahontas, Sacajewea. Même à présent, même à présent, il la veut. Il ne voit plus la chercheuse dont l’ingéniosité a scellé sa perte ; il ne voit plus que la femme, belle, passionnée, irrésistible. Et il ne doute pas qu’elle éprouve à l’instant même une attraction pareille à celle qui s’exerce sur lui.

Après tout, cela ne devrait pas tellement l’étonner. Ils se retrouvent face à face, un homme et une femme ; ils ont été amants pendant des mois ; ils sont seuls, la porte est fermée à clé. Pourquoi le désir ne naîtrait-il pas entre eux, en dépit de

tout ? Shadrak est tout de même un peu sidéré par ce brusque branchement érotique. L'irruption du sexe sur fond de trahison, de déprime et de catastrophe imminente a quelque chose d'incongru et de déplacé, de bizarre et de malvenu.

Il affecte de ne rien ressentir, ne fait pas un geste.

— Comment t'en sors-tu, Shadrak ? demande-t-elle, non sans tendresse, au bout d'un moment. C'est dur ?

— Je me cramponne.

— As-tu peur ?

— Un peu. Mais c'est sans doute de la colère plus que de la peur.

— Est-ce que tu me hais ?

— Je ne hais personne. Ce n'est pas dans ma nature.

— Je t'aime encore, tu sais.

— Arrête, Nikki.

— Mais c'est vrai. C'est ça qui me déchire depuis des semaines.

Le souci qu'elle se fait à son sujet est tellement tangible qu'il constitue comme une troisième présence matérielle dans la pièce.

— Je ne veux pas en entendre parler, dit-il.

— Tu vois bien que tu me hais.

— Non. C'est simplement que tes remords ne m'intéressent pas.

— Ni mon amour ?

— Tel quel ?

— Tel quel.

— Je ne sais pas. Je ne tiens pas à ce qu'on me bousille la tête plus qu'elle ne l'est déjà.

— Que vas-tu faire, Shadrak ?

— Comment ça, que vais-je faire ?

— Tu ne vas pas rester à Oulan-Bator.

— Tout le monde me pousse à déguerpir.

— Oui.

— Ça n'arrangerait rien.

— Tu pourrais sauver ta peau.

Il secoue la tête.

— Je n'y arriverais pas. Toute la planète est espionnée, Nikki.

Va passer un quart d'heure à Surveillance Vecteur Un et tu en seras convaincue. Tu le sais déjà. Tu m'as dit toi-même qu'il était impossible de fuir. Il y a des traceurs pour tout le monde. D'ailleurs, ma disparition ruinerait ton projet.

— Oh ! Shadrak !

— Après tout, c'est moi la pièce principale, pas vrai ?

— Ne fais pas l'idiot.

— Tu devrais trouver un autre hôte pour Gengis Mao. Il faudrait encore procéder à un nouvel étalonnage. Tu...

— Arrête. Je t'en prie.

— D'accord. De toute façon, il est vain de chercher à échapper au khan.

— Tu ne vas même pas essayer ?

— Non.

Elle le dévisage un long moment en silence avant de dire :

— Je suppose que je devrais éprouver du soulagement pour ça aussi.

— Pourquoi ?

— Si tu refuses de prendre la responsabilité de sauver ta peau, moi je n'ai plus à supporter celle de... de...

— De ce qui m'arrivera si je reste ici ?

— Oui.

— Tu as raison. Pas besoin de te sentir coupable. J'ai été bien prévenu et, pourtant, je décide en toute liberté de rester et d'affronter le sort. Tu es absoute, Nikki. Tes mains sont lavées de mon sang.

— Tu te paies ma tête, Shadrak ?

— Pas aujourd'hui, non.

Ils échangent à nouveau un regard étrange. Il ressent encore ce mystérieux désir physique, cette envie grotesque et hors de propos. Il soupçonne que s'il l'empoignait et s'il la culbutait sur la moquette, entre le bureau et les classeurs, il pourrait la prendre là, à l'instant même, dans son propre bureau, une dernière baise dingue et frénétique. Puis il se représente Eis et ses collègues en train de cavalier de l'autre côté de la porte fermée à clef, la tête pleine de leurs ordinateurs et de leurs chimpanzés, tout à leurs programmes de simulation de transfert de la personnalité-Gengis Mao, et ça le calme un peu. Rien

qu'un peu.

Nikki se met à rire.

— Qu'y a-t-il de drôle ? demande-t-il.

— Te souviens-tu de cette fois où on a discuté l'idée de Gengis Mao et toi ne formant qu'un seul système vital, un dispositif autocorrecteur de traitement de l'information ? C'était avant que tout ceci ne soit arrivé. Mangu vivait encore, je crois. J'expliquais comment le ciseau, le maillet et la pierre ne sont que des aspects du sculpteur ou, plus exactement, comment le sculpteur, ses outils et son matériau ne forment qu'une seule entité pensante et agissante, une seule personne, et de quelle manière Gengis Mao et toi...

— Oui. Je me souviens.

— Ce sera encore plus vrai dorénavant, non ? Au sens le plus littéral. J'y vois une terrible ironie. Ton système nerveux et le sien, solidaires, entrelacés, indiscernables. Tu m'avais répondu ce soir-là que non, la comparaison ne tenait pas, que Gengis Mao pouvait te transmettre des données mais pas l'inverse, et que de ce fait il y avait une borne discrète au cheminement de l'information. Ça va changer, à présent. Il deviendra impossible de dire où l'un de vous s'arrête et où l'autre commence. Mais ce soir-là, j'avais voulu te faire comprendre que tu ne saisisais pas vraiment le concept – que le marbre est incapable de concevoir une statue, mais qu'il ne fait pas moins partie du système cohérent qu'est la sculpture, de la même manière que tu ne peux pas alimenter Gengis Mao en données métaboliques, ce qui ne t'empêche pas d'être intégré au système global Gengis Mao ; l'interaction *existe*, vous êtes liés l'un à l'autre par un rapport rétroactif, il y a... Le flot de paroles s'interrompt brutalement et c'est d'une voix différente qu'elle reprend : Oh, Shadrak, pourquoi refuses-tu de te mettre à l'abri ?

— Je te l'ai expliqué. Ça ne sert à rien. Je n'arrête pas de le répéter, mais personne ne semble vouloir me croire.

Il essaie de se représenter comme un élément du système Gengis Mao. Il examine les analogies. Il n'est pas douteux que ses senseurs et ses implants établissent entre le khan et lui des liens très particuliers. Mais son rôle dans le système-Gengis Mao n'est ni plus ni moins considérable que celui du bloc de



marbre de Michel-Ange dans le système de la sculpture. Si Michel-Ange considère qu'un bloc de marbre donné ne sert plus les besoins de la conception d'ensemble, il le rejette sans se poser de questions et en introduit un autre dans le circuit.

Nikki est agitée d'un tremblement.

— Si tu ne veux pas essayer de te sauver, dit-elle, personne ne peut plus rien pour toi.

Lorsque Gengis Mao et lui partageront le même corps, ils formeront véritablement un dispositif de traitement intégré de l'information. Il va de soi qu'une telle unité n'exige qu'un seul bio-ordinateur, un seul cerveau, un seul esprit, un seul moi. Et ce moi ne sera pas celui de Shadrak Mordecai.

— Je sais tout ça, dit-il. Nous en avons déjà parlé. J'en prends la pleine responsabilité.

— Ça ne te *touche pas* ?

— Peut-être pas. Peut-être plus. Je n'en sais rien.

— Shadrak...

Elle tend la main vers lui – une ouverture, peut-être de nature sexuelle, peut-être simplement le réflexe de quelqu'un qui cherche à rattraper un homme en train de se noyer. Il se dérobe. Il y a un mur entre eux, une barrière imperméable de mots et de peurs, de doutes, d'hésitations et de culpabilité. Cela ne le gêne pas. Il se réfugie derrière ce mur. Mais il y a aussi entre eux, persistante, cette attirance sexuelle, cette ligne à haute tension érotique qui franchit la barrière, qui la brise, la perce comme une vrille et l'attaque comme un acide. Et voici que la barrière a disparu. Il aime Nikki, il la hait, il la désire, il l'abomine. Il ébauche un geste à son tour et s'interrompt. Ils sont comme deux adolescents, hésitants jusqu'à l'absurde, tout en feintes ridicules, en faux départs saugrenus et en replis maniérés. Il sourit nerveusement, elle de même. Elle est manifestement aussi consciente que lui des minuscules retournements qui s'opèrent entre eux, et en eux, à la vitesse de l'éclair. C'est comme s'ils voyageaient à bord d'un paquebot pris dans des eaux turbulentes – coincés à l'intérieur d'une petite cabine avec un lourd coffre de métal qui glisse en tous sens, suivant le gonflement des vagues, et frappe les parois tandis qu'ils bondissent pour l'éviter ; le coffre les poursuit et les

écrasera s'ils ne parviennent pas à se garer à temps. Il est certain que leur situation a quelque chose de comique, mais le danger n'en est pas moins réel et il n'y a pas de quoi rire. Le coffre est si lourd, la mer si mauvaise, la cabine si petite, et ils commencent à se fatiguer.

Et soudain les voici réunis, ils s'étreignent, ils s'empoignent, une bouche cherche une autre bouche, les doigts creusent la chair avec fureur. Cette force aveugle et irrationnelle qui s'est déchainée en lui, qu'il a déchainée en lui, le terrifie. « Non », murmure-t-il alors même qu'il agrippe ses vêtements et se lance contre elle, retrouvant la rondeur des seins sous la blouse asexuée. « Non », gémit-elle, aussi effarée qu'il peut l'être. Mais ni l'un ni l'autre ne résistent. Ils exécutent une danse ridicule, s'emmêlent et partent à la renverse. Sur la moquette, entre le bureau et les classeurs.

Ils ne se déshabillent pas. Zip la braguette et hop la jupe ; ça n'a rien d'une tendre étreinte, ni même d'une exhibition de gymnastique sexuelle, c'est le coït sauvage, l'emboîtement désespéré de la chair, sans fioritures. Ses mains glissent le long des cuisses fermes, ses doigts trouvent la fente intime, déjà humide et brûlante ; Nikki roule son ventre contre lui ; d'un coup, aveuglément, il s'enfonce en elle. Ils ont à peine assez de place pour bouger ; elle se soulève, pieds pointés vers le plafond ; il glisse les mains sous ses fesses et, la soutenant ainsi, il la fout comme un dément. Il lui semble qu'elle commence à jouir presque immédiatement, avec de petits frémissements, de petits cris qui ne lui sont pas habituels ; il la rejoint bientôt avec des spasmes galvaniques qui lui arrachent un cri rauque et douloureux. Anéanti, il se laisse retomber fort peu élégamment sur la poitrine de Nikki. Elle le serre dans ses bras et le berce avec une patience amoureuse, prête, semble-t-il, à le tenir ainsi pendant des heures ou des semaines, mais au bout de deux ou trois minutes, il se dégage, abasourdi, hésitant à croire à la réalité de ce qui vient de se passer entre eux.

Ils échangent un regard. Il cligne des paupières ; elle en fait autant. Petits sourires gênés.

Il se relève, tout chancelant. Nikki demeure étendue, ses jambes reposent à présent sur la moquette mais sont toujours

largement écartées, sa jupe froissée est retroussée jusqu'aux hanches, son visage est luisant de sueur, elle a l'œil injecté et le regard perdu dans le vague. Shadrak se détourne du spectacle d'un air excessivement gêné : non qu'il éprouve de la répugnance à la vue du sexe de Nikki ainsi offert, mais pour une raison quelconque, il ne veut pas regarder. Peut-être redoute-t-il le pouvoir qu'exerce sur lui ce buisson humide et sombre, la caverne primitive de la femelle, l'abîme irrésistible où tout s'engloutit. Quoi qu'il en soit, il rajuste ses vêtements, tousse ostensiblement et se penche vers Nikki en lui tendant une main qu'elle repousse doucement pour se relever sans aide. Ils se retrouvent face à face. Shadrak ne trouve rien à dire. Le moment est délicat, mais Nikki les sauve tous deux de l'embarras en lui prenant la main et en lui souriant amoureusement. Elle l'attire à elle pour effleurer ses lèvres en un baiser chaste et rapide, un baiser qui accepte la violence de ce qui vient de se passer, mais tire un trait sur l'épisode. Pour Shadrak, il est temps de partir.

— Sauve-toi, chuchote-t-elle. Personne ne peut le faire à ta place.

— J'ai besoin de réfléchir un peu plus à tout ça.

— Eh bien, va, réfléchis. Je t'aime, Shadrak.

Il sait ce qu'elle attend qu'il réponde, mais les mots ne viennent pas. Il se contente d'une pression des doigts. Et s'en va rapidement.

## 19

Cela fait des jours qu'il annonce qu'il ne s'enfuira pas. Il l'a répété à Ficifolia, à Horthy, à Nikki, à Katya, à tous ses amis bien intentionnés qui voudraient le voir essayer de sauver sa peau. Et voici qu'il décide en fin de compte de quitter Oulan-Bator.

Il ne s'agit pas exactement d'une tentative de fuite, car Shadrak reste persuadé qu'il n'existe aucun moyen d'échapper aux caméras de Gengis Mao. Il ne fera pas mystère de son départ : il se propose même d'en informer personnellement le président. Non, cela ressemble davantage à un voyage d'agrément, à un congé. Shadrak se décide à partir à cause de cette remarque de Horthy – *il y a des gens qui réfléchissent mieux lorsqu'ils sont en cavale* – et aussi parce que Nikki, en revenant sur sa conception de Gengis Mao et lui comme formant un système unique, lui a fourni quelques idées dont il ne sait encore si elles seront très utiles, mais qu'il a besoin d'examiner plus longuement. Peut-être, après tout, raisonnera-t-il mieux en cavale. De toute façon, il part et la perspective de ce voyage l'attire. Ce sera à tout le moins divertissant et peut-être instructif. Il se sent gai, plein d'ardeur. Shadrak le Magnifique enjambant fièrement les continents dans le cours de ce qui pourrait bien être sa dernière grande aventure.

Le soir, il se rend auprès de Gengis Mao. Comme à son habitude, le khan se remet superbement de la dernière intervention. Il semble un peu fiévreux, un rien congestionné, et ses petits yeux perçants brillent anormalement, mais il donne une impression générale de vigueur et de vivacité. Il a passé l'essentiel de sa journée à revoir le programme des grandioses funérailles nationales de Mangu, reportées à cause de la transplantation aortique et maintenant fixées à dix jours plus tard. Tandis que Shadrak procède à ses examens de routine – palpations, auscultation et le reste –, Gengis Mao farfouille parmi ses documents sans prêter attention aux explorations minutieuses de son médecin et décrit avec un enthousiasme juvénile cette grande occasion.

— Cinquante mille soldats massés sur l'esplanade, Shadrak ! Des fusées qui partent en tous sens dans le ciel, un défilé aérien, mille drapeaux, six fanfares différentes. Des lumières, de la couleur, du mouvement. Le Comité au grand complet sur une estrade éclairée de pourpre et d'or. Le cercueil tiré par treize cavales mongoles. Des pelotons d'archers, une voûte de flèches enflammées. Un immense bûcher funéraire à l'endroit même où Mangu a terminé sa chute. Des équipes de gymnastes qui... Le

khan s'interrompt. Vous n'allez pas me trouver autre chose à découper, n'est-ce pas ? Je ne veux pas de chirurgie pour l'instant. Les funérailles ne doivent pas être reportées une seconde fois.

— Je ne vois aucune raison de le faire, monsieur le Président.

— C'est bien. C'est bien. Ce sera un événement dont on conservera le souvenir pendant des siècles. À chaque décès d'un grand homme, on parlera de lui faire des funérailles « aussi grandioses que celles de Mangu ». Vous prendrez place à côté de moi sur l'estrade, Shadrak. À ma droite. Une marque de faveur très spéciale et qui n'échappera à personne.

Shadrak prend une longue inspiration. Ce qui suit risque d'être difficile.

— Avec votre permission, monsieur le Président, j'ai l'intention de m'absenter d'Oulan-Bator pendant la période des funérailles.

Un sourcil impérial se lève en signe d'étonnement, mais cela ne dure pas.

— Oh ? dit finalement Gengis Mao.

— J'ai besoin de partir un peu. J'ai été soumis à une grande tension nerveuse ces derniers temps.

— C'est vrai que vous avez l'air un peu pâlot, ironise le khan.

— Je suis très contracté, très fatigué.

— Oui. Pauvre Shadrak. Tellement dévoué.

— Vous avez repris beaucoup de forces depuis la transplantation hépatique, monsieur le Président. Vous n'aurez pas besoin de ma présence quotidienne au cours des semaines à venir. Naturellement, je pourrais regagner Oulan-Bator à la hâte en cas d'urgence.

Deux petits yeux perçants l'étudient calmement. Il semble que l'annonce de Shadrak laisse Gengis Mao étrangement froid, et cela a quelque chose de légèrement inquiétant. Shadrak n'a aucun désir d'être indispensable, avec toutes les servitudes que cela entraîne, mais d'un autre côté, il aimerait bien que le khan le *croie* indispensable. Là est sa seule chance de salut.

— Où irez-vous ? demanda Gengis Mao.

— Je n'ai encore rien décidé.

— Pas la plus petite idée ?

- Non. Loin d'ici, c'est tout ce que je sais.
- Je vois. Et pour combien de temps ?
- Quelques semaines. Un mois au maximum.
- Ce sera étrange, de ne plus vous avoir à mon côté.
- Alors, j'ai votre permission, monsieur le Président ?
- Vous l'avez. Cela va de soi.

Le khan sourit paisiblement, comme enchanté de sa propre libéralité. Et puis soudain, un retournement saisissant, un froncement de sourcils, une lueur maussade dans le regard, le visage qui s'assombrit. Il se ravise ? Oui.

— Mais si je tombe vraiment malade ? Supposez que j'aie une attaque. Mon cœur. Mon estomac.

— Je peux être de retour immédiatement, si...

— Ça me tracasse, Shadrak, de ne pas vous avoir à proximité. La voix du khan se fait rauque, presque affolée. Si un phénomène de rejet se déclenche. Une occlusion intestinale. Si mes reins me lâchent. Vous avez tôt fait de détecter le moindre ennui et vous réagissez tellement vite. Si...

Le khan se met à rire. Il semble avoir encore changé d'humeur ; les angoisses d'il y a un instant s'évanouissent brutalement pour céder la place à un sourire étrangement neutre. C'est d'une voix différente et presque roucouillante que Gengis Mao reprend :

— Parfois, j'entends des voix, Shadrak. Le saviez-vous ? Comme les saints et les prophètes. Des conseillers invisibles viennent chuchoter à mon oreille. Ils sont toujours venus aux heures difficiles. Pour m'avertir, pour me guider.

— Des voix, monsieur le Président ?

Gengis Mao cligne des yeux.

— Avez-vous dit quelque chose ?

— J'ai parlé des *voix*. Vous m'expliquiez qu'il vous arrive d'entendre des voix.

— J'ai dit ça, moi ? Je n'ai rien dit au sujet de voix. Quelles voix ? Qu'est-ce que vous racontez, Shadrak ? Gengis Mao rit de nouveau, d'un rire grave et dur qui met mal à l'aise. Des voix ! Quelle folie ! Ne perdons pas notre temps à de telles sottises. Il allonge le cou et regarde Shadrak droit dans les yeux. Ainsi, vous allez bientôt prendre congé du vieillard et de ses maux ?

Shadrak transpire. Il est terrifié. S'agit-il d'une manifestation psychotique ou simplement d'un des jeux de Gengis Mao ?

— Un petit congé, c'est cela, monsieur le Président, fait-il d'une voix mal assurée.

Gengis Mao demeure un moment songeur.

— Certes. Mais enfin, manquer les funérailles... quel dommage !

— J'en suis désolé. Mais j'ai réellement besoin de partir.

— Oui. Bien. Faites donc. Partez en voyage, Shadrak. Si vous avez vraiment besoin de partir. Si vous avez vraiment besoin de partir.

Voilà. C'est fait, Shadrak soupire. Un mauvais moment à passer, mais il a son autorisation.

Bizarre. Ça n'a pas été tellement dur, au bout du compte.

29 mai 2012

*Quelle tête il faisait, Shadrak, en venant me raconter cette histoire de congé. Terrifié. Peur que je refuse, sans doute. Qu'aurait-il fait dans ce cas ? Serait-il parti malgré tout ? Il en aurait été capable. Il donne l'impression d'être aux abois. Il avait cette lueur dans le regard, celle de l'homme traqué qui se bat le dos au mur. Toujours se méfier des gens qui en sont là. Garder le contrôle de l'adversaire, oui, mais ne jamais le forcer dans ses derniers retranchements. Lui laisser assez de jeu. Comme ça, on s'en donne également.*

*Je me demande où il va.*

*Fatigué, a-t-il dit. Tendue. Je veux bien. Mais il y a plus que cela. Ça a forcément un rapport avec Avatar. Songerait-il à s'évanouir dans la nature ? Il est trop intelligent. Doit savoir que c'est impossible. Alors quoi ? Une rébellion ? Il veut découvrir ce qui se passe s'il s'amène pour dire au vieux qu'il fiche le camp un mois sans préciser où ? Évidemment, je n'allais pas refuser. C'est beaucoup plus intéressant de le laisser filer pour voir ce qu'il va faire.*

*C'est la première petite lueur d'indépendance de ce pauvre Shadrak. Il serait presque temps.*

*Et si je tombe gravement malade pendant son absence ?*

*Le cœur. Le foie. Les poumons, les reins. Hémorragie*

*cérébrale. Pleurésie. Péricardite aiguë. Crise d'urémie. Tout ça est si fragile, si faible, si vulnérable – ce corps, rien d'autre que des quartiers de viande ficelés ensemble. Tout peut foutre le camp en une seule nuit.*

*Je ne dois pas m'en faire pour autant. Je me sens bien. Je me sens bien. Je me sens bien. Je me porte à merveille.*

*Je ne dépends pas de Shadrak Mordecai.*

*Je ne dépends pas de Shadrak Mordecai.*

*Et s'il connaissait vraiment un moyen de disparaître ? Il existe au moins une petite chance, j'imagine. À ce moment-là, que devient Avatar ? Trouver un autre donneur ? Mais c'est lui que je veux. Chaque fois que je le vois, je me dis : quel beau corps, quelle souplesse, quelle grâce. Je suis décidé à revêtir ce corps un jour ou l'autre, et comment !*

*Dois-je donc l'autoriser à s'éloigner de ma vue ?*

*Mais personne ne peut s'éloigner de ma vue. Absolument.*

*De toute façon, je connais Shadrak. Ça ne m'inquiète pas, ce voyage. Il va partir, il va se défouler et puis il me reviendra. De sa propre volonté. Oh ! oui, qu'il reviendra. De sa propre volonté.*

Il est temps de songer à choisir son itinéraire. Shadrak peut se rendre en n'importe quel point du monde sans se soucier du coût du voyage ; il fait partie de l'élite, après tout ; il a reçu le sacrement de l'antidote ; c'est un aristocrate dans un monde de prolos qui pourrissent sur pied. Mais où aller ?

Il gagne Surveillance Vecteur Un afin de se faire une idée.

Bien qu'il se soit souvent arrêté devant les écrans de contrôle afin d'opérer quelques prélèvements au hasard dans la vie de ce monde extérieur qu'il a rebaptisé pavillon des Traumatisés, Shadrak prend aujourd'hui place pour la première fois sur le trône impérial d'où l'ensemble du dispositif de surveillance électronique est commandé. Une multitude – ils se chiffrent par centaines, peut-être – de boutons de diverses couleurs s'offrent à ses yeux : une ligne rouge, un triangle vert, des jaunes, des bleus, des violets, des oranges. Ses mains hésitent au-dessus des touches comme celles d'un organiste novice qui approche pour la première fois un instrument à plusieurs claviers. Rien n'est



indiqué. Y a-t-il un système ? Sur les myriades d'écrans qui couvrent les murs, un tourbillon d'images défile selon une logique impénétrable. Shadrak frappe une touche verte. A-t-il accompli quelque chose ? La suite d'images paraît toujours aussi aléatoire. Il plaque ses deux mains ouvertes sur des douzaines de boutons verts. Ah ! là, une combinaison semble se dessiner. En haut à droite, une série d'écrans affiche des images de villes manifestement européennes – Paris, Londres, peut-être Prague, Vienne, Stockholm. Le code des couleurs pourrait donc désigner les divers continents.

Tout en laissant les touches vertes enfoncées, Shadrak pousse une série de touches orange. Un examen systématique du tourbillon insensé qui défile sur les écrans clignotants finit par lui révéler, loin sur sa gauche, un bloc de paysage nord-américain – visions fugitives de Los Angeles, à coup sûr, et aussi de New York, et de Chicago, et Boston, et Pittsburgh. Oui. C'est ça.

Au bout d'une demi-heure de travail absorbant et minutieux, il maîtrise le fonctionnement du système. Violet égale l'Afrique, jaune égale l'Asie, rouge égale l'Amérique latine et ainsi de suite. Il découvre également l'existence de certaines touches maîtresses – la rouge des rouges, en quelque sorte, ou la bleue des bleues –, des touches qu'il suffit d'enfoncer pour faire disparaître des écrans toute information ne concernant pas le continent qui correspond aux touches de la couleur en question. On peut ainsi éviter d'en passer par la redondance insensée de données que l'ensemble de Surveillance Vecteur Un est en mesure de fournir. Il apprend aussi à afficher les images de telle ou telle ville particulière : à l'intérieur de chaque groupe, la disposition des touches est calquée sur la position des villes correspondantes sur la carte. Il peut d'ailleurs utiliser un écran situé à sa gauche afin d'appeler des cartes dont le quadrillage lui indique sur quelle touche il doit appuyer. Il se lance alors dans un examen systématique du pavillon des Traumatisés de manière à se choisir un itinéraire.

Les grandes villes du monde, oui. Les vieilles capitales. Rome ? Bien sûr. Il appuie sur Rome. Et défilent le Colisée, le Forum, la place d'Espagne. Oui. Jérusalem, aussi, un coup d'œil

lui suffit. Il envisage l'Égypte, affiche Le Caire, mais renonce en voyant tituber, au pied de la Grande Pyramide, les mendiants dont les yeux éteints sont encroûtés de mouches. Il a entendu des rumeurs concernant l'Égypte, et elles semblent se révéler fondées : le pourrissement organique ne l'effraie pas, mais il ne dispose pas de remède à cet horrible trachome, à la bilharziose endémique, aux mille autres fléaux du Caire que l'écran lui révèle. Le guérisseur qui est en lui serait assez disposé à se rendre en Égypte afin de pratiquer l'imposition des mains et de répandre ses préparations, mais il lui faut penser vacances, ce n'est pas le médecin qui prend le départ, c'est l'anti-médecin, et il ne relève pas le gant. Pas d'Égypte. Il choisit Istanbul après avoir contemplé les mosquées rondelettes qui enflent les collines ; il se décide pour Londres ; saute sa Philadelphie natale et aussi, non sans frissonner, New York ; choisit San Francisco ; termine par Pékin. Le grand circuit. La grande aventure.

Il dort seul cette nuit-là et pour une fois il dort bien, comme si la perspective de son voyage autour du monde pouvait, non sans perversité, calmer son inquiétude. Il s'éveille avant l'aube, fait sa gymnastique pour la forme, boucle ses valises en vitesse, sans emporter grand-chose. Le masque vert de l'écran lui apprend qu'on est aujourd'hui.

Vendredi  
1<sup>er</sup> juin  
2012

Il ne perd pas de temps en adieux. Alors que le soleil pointe à l'horizon, il appelle une voiture et se fait mener à l'aéroport.

1<sup>er</sup> juin 2012

*J'ai fini par lui parler des voix. Malgré mes bonnes résolutions. Ai-je bien fait ? Mais il ne m'a pas pris au sérieux. Moi-même, est-ce que je me prends au sérieux ? Est-ce que je prends les voix au sérieux ? Peut-être sont-elles les symptômes d'un sérieux déséquilibre mental. Et les saints, étaient-ils donc fous, eux aussi ? Les voix chuchotent à mon oreille. Elles se sont toujours manifestées en période de crise. C'est pendant la*

*Guerre virale que je les ai entendues avec la plus grande clarté. Une voix disait, je suis Temudjin, Gengis Khan, et toi, tu es mon fils, tu seras Gengis II. Une voix de tonnerre, bien qu'elle ne fit que murmurer. Et je suis Mao, disait une autre voix, lisse comme la soie. Tu es mon fils, disait Mao, tu seras Mao II. Mais nous avons déjà eu un Mao II, le sale petit couard, il a complètement ruiné son pays avec ses idioties, et il y avait même eu, brièvement, un Mao III, dans ces jours qui précédèrent la Guerre virale, alors j'ai répondu à Mao, je lui ai dit qu'il retardait, qu'il était trop tard pour faire de moi Mao II, que je ne saurais être que Mao IV. Il a compris. Ils m'ont béni, ils m'ont sacré. Je suis devenu Gengis II Mao IV. Ce sont mes voix qui m'ont adoubé, ordonné, consacré. Et elles m'ont guidé. Est-ce un signe de schizoïdie d'entendre des voix désincarnées ? Ça se pourrait. Alors, suis-je schizoïde ? Très bien, je suis schizoïde. Seulement, je suis aussi Gengis II Mao IV, et c'est moi le maître du monde.*

## 20

Ce matin-là, s'entend dire Shadrak, aucun vol n'est prévu à destination de Jérusalem, Istanbul, Rome, ou toute autre escale qui permettrait raisonnablement de gagner ces villes. Il y a bien un avion en partance pour Pékin, mais Pékin est trop proche d'Oulan-Bator et les Chinois ressemblent trop aux Mongols ; or Shadrak a besoin d'un vrai changement de décor. Il y a aussi, un peu plus tard, un vol à destination de San Francisco, mais San Francisco se trouve mal situé par rapport au reste de son itinéraire. Enfin, il y a un départ imminent pour Nairobi. En fait, malgré les liens ancestraux dont il a vaguement conscience, Shadrak n'avait pas envisagé de se rendre à Nairobi ni dans aucune autre ville d'Afrique noire. Mais il se dit que la

spontanéité sert l'esprit. À cet instant, la perspective d'un voyage à Nairobi semble étrangement attirante. Il n'hésite pas et, cédant à son impulsion, monte à bord de l'avion.

Il n'a pas quitté la Mongolie depuis deux ans et demi – depuis ce jour où Gengis Mao, contre toute attente, avait décidé de présider en personne une réunion du Comité, aussi gigantesque qu'inutile, qui devait se tenir dans les locaux délabrés des Nations unies à New York. À l'époque, Shadrak n'était pas encore le médecin du khan – Teixeira, un interniste portugais prudent et avisé, remplissait ce rôle –, mais Teixeira se mourait tout doucement de leucémie et Shadrak était formé progressivement à son futur emploi. Officiellement, Shadrak se rendait à New York en qualité de simple assistant, hallebardier dans la troupe nombreuse du khan, mais lorsque Gengis Mao fut terrassé par l'hypertension à l'issue d'un discours de six heures prononcé depuis la tribune de l'ex-assemblée générale, ce fut Shadrak qui régla le problème pendant que Teixeira, réduit à l'impuissance et bourré de drogues, gisait dans sa chambre. Depuis cet épisode, Gengis Mao avait inventé Mangu pour le charger de vaquer aux corvées officielles et ne s'était plus éloigné d'Oulan-Bator. Il en allait de même pour Shadrak, qui se retrouve pourtant aujourd'hui en train de contempler, par le hublot d'un long-courrier supersonique, la morne steppe mongole qui disparaît rapidement à sa vue. Dans quelques heures à peine, il sera en Afrique.

L'Afrique ! Déjà les données de la télémessure en provenance de Gengis Mao se brouillent alors que peu à peu Shadrak approche de la limite des mille kilomètres. Grâce à ses implants, il capte encore de faibles signaux, des clics et des blips, mais il devient de plus en plus difficile, tandis que l'avion file vers le sud-ouest, de les traduire en une représentation intelligible de l'activité organique du président. Gengis Mao, ses reins, son foie et son pancréas, son cœur et ses poumons, ses artères, ses intestins, tout cela est loin et devient irréel. Bientôt, les signaux ont entièrement disparu, tombés en-dessous du seuil de perception, et Shadrak, stupéfait, se retrouve seul dans son propre corps. Ce silence écrasant ! L'absence de données injectées en lui au niveau subliminal ! Il avait oublié ce qu'était

la vie sans le gargouillement constant des jets d'information qui traversaient sa conscience et, dans les premiers moments qui suivent la sortie du rayon d'action de la télémesure, il éprouve presque un sentiment de dépossession, il lui semble avoir perdu un de ses sens principaux. Puis ce silence intérieur commence à lui paraître normal et il se détend.

L'avion est confortable – un siège vaste et moelleux où caler ses fesses, de l'espace pour remuer les jambes. Il doit dater d'une vingtaine d'années ; à coup sûr, d'avant la Guerre virale. Beaucoup d'industries, dans l'aéronautique, ont disparu depuis. Avec un programme correct d'entretien du matériel, la population grandement réduite de l'après-guerre n'a aucune peine à s'accommoder des appareils hérités du monde turbulent et peuplé des années 1980, où les vieilles sociétés industrielles connurent leur dernière grande période d'expansion déchaînée – et ce, paradoxalement, au milieu de pénuries et de déstabilisations épouvantables. Non pas que la Guerre et le pourrissement organique aient mis un terme au progrès technologique : Shadrak avait pu voir l'énergie de fusion sauver le monde de la crise ; on avait pu, à l'aide de taupes mécaniques, doter la plupart des zones urbaines d'un système entièrement nouveau de tunnels de circulation ; le domaine des communications avait acquis une immense sophistication ; l'informatisation de la société était à peu près complète ; et ainsi de suite. Même les sociétés commerciales et la Bourse ont survécu. Le seul fait que les deux tiers de la population ont péri – et qu'une nouvelle structure politique presque dictatoriale a été imposée aux survivants – n'a pas suffi à amener une rupture totale avec le monde ancien. Mais on se trouve en présence d'une société coopérative, quotidiennement affaiblie par le harcèlement du pourrissement organique et opprimée par un certain sentiment de stagnation et de futilité que le régime de Gengis Mao ne semble pas capable de dissiper : une telle société n'a pas besoin de nouveaux jets de transport tant que les vieux peuvent encore voler.

*1<sup>er</sup> juin (suite)*

*Si le maître du monde est schizoïde, est-ce que cela n'a pas*

*des conséquences graves pour ses sujets ? Je ne le pense pas. J'ai étudié l'histoire de près. Tout au long de l'histoire, les peuples ont eu les maîtres qu'ils méritaient, les maîtres appropriés. Un souverain reflète l'esprit de son temps et exprime les caractères les plus profonds de son peuple. Hitler, Napoléon, Attila, Auguste, Ts'in Che Houang-ti, Gengis Khan, Robespierre : aucun d'eux n'est un accident ou une anomalie, tous sont les développements organiques des besoins de l'époque. Même lorsqu'un souverain impose sa volonté par la conquête, ce qui ne fut pas mon cas, l'impératif historique est à l'œuvre : ces peuples voulaient être conquis, ils avaient besoin de l'être, sans quoi ils n'auraient pas cédé au conquérant. Il n'en va pas différemment aujourd'hui. Une époque schizoïde exige un gouvernement schizoïde. La population du monde meurt à petit feu du pourrissement organique ; un antidote existe mais nous n'en assurons pas la distribution générale ; la population du monde accepte cette situation. Je définis cela comme de la folie. À la folie des masses correspond donc celle du gouvernement – un gouvernement qui offre des promesses d'antidote mais ne livre jamais la marchandise. Il va sans dire que l'antidote n'existe pas en quantité suffisante pour être mis en circulation. Mais nous avons quelques réserves. Nous ne considérons pas l'accroissement du stock comme un objectif prioritaire. Nous offrons de l'espoir mais pas d'injections, et cela, de quelque manière, soutient nos sujets. Folie. Un monde qui se détruit au moyen d'antigènes répandus dans l'atmosphère est un monde fou ; un monde qui se soumet à une oligarchie d'étrangers est un monde fou ; il est donc normal que les oligarques eux-mêmes soient fous.*

*Mais sommes-nous fous ? Le suis-je ? Ce matin, j'ai poursuivi mes recherches concernant les symptômes de la schizophrénie en profitant de l'absence de Shadrak pour consulter sa bibliothèque médicale. J'ai ici un texte qui affirme que deux des symptômes les plus courants sont les délires et les hallucinations. « Un délire », puis-je lire, « est une croyance persistante qui s'oppose à la réalité telle qu'elle est perçue par la plupart des gens et que les arguments logiques ne sont pas en mesure de dissiper. Chez le schizophrène, les délires*

*empruntent volontiers un thème grandiose ou lié à la notion de persécution : le sujet peut exprimer la conviction qu'il est le Christ ou qu'il fait l'objet de poursuites à l'échelle mondiale de la part d'une organisation ultra-secrète ». Je n'ai jamais exprimé la conviction d'être le Christ. En revanche, il m'arrive assez souvent, et avec la plus grande conviction, de me prendre pour le khan Gengis II Mao IV. Cette croyance présente-t-elle un caractère délirant ? Je crois que cette croyance est conforme à la réalité telle que la plupart des gens la perçoivent. Je crois que ma croyance en cette croyance est fondée dans la réalité. Je crois que je suis authentiquement le khan Gengis II Mao IV ou du moins que je suis authentiquement devenu le khan Gengis II Mao IV et, par voie de conséquence, que cette croyance n'est pas de nature schizophrénique ou délirante. D'un autre côté, je crois aussi que je suis en danger imminent d'être assassiné, et qu'il existe à l'échelle mondiale un complot contre ma personne. Délire schizoïde classique ? Mais Mangu est vraiment mort. On a poussé Mangu dans le vide d'une fenêtre du soixante-quinzième niveau. Suis-je en train d'imaginer la mort de Mangu ? Mangu est vraiment mort. Mon interprétation des faits est-elle mauvaise ? Je sais qu'il se trouve des gens pour soutenir la thèse du suicide. Voilà une opinion à caractère délirant. Mangu a été tué. À tout moment, ils peuvent s'en prendre à moi. Malgré toutes mes précautions. Suis-je en train de délirer ? Très bien, j'accepte mes délires. Comme convenant à ma position dans l'histoire. Et si le danger est réel, comme j'aurai été bien avisé de me barricader à l'abri des interfaces !*

*Poursuivons. Les hallucinations. « Une hallucination est la perception par la vue, l'ouïe, l'odorat ou le toucher de quelque chose qui n'est pas « réel ». Chez le schizophrène, les hallucinations prennent le plus fréquemment la forme de voix. » Aha ! « Le patient peut être tourmenté par des voix qui lui ordonnent de sauter par la fenêtre ou l'accusent de crimes odieux. » Qu'est-ce que cette histoire de fenêtre ? Se peut-il que Mangu ait été schizoïde, lui aussi ? Non. Non. Pas valable. Mangu n'était pas assez intelligent pour être schizoïde. C'est moi qui entends des voix, et mes voix ne recommandent pas la*

démence. « Parfois, l'hallucination consiste seulement en bruits ou en mots isolés, ou bien le patient aura l'impression d'« entendre ses pensées D'autres types d'hallucinations comprennent les visions effrayantes, les odeurs étranges, les sensations corporelles bizarres. »

*Je pense que cela s'applique à moi. Dans ce cas, je l'accepte volontiers. Mais il y a plus. « Délires et hallucinations ne se limitent pas à la schizophrénie, est-il écrit. On peut les rencontrer dans un grand nombre d'affections (par exemple dans les infections de la substance cérébrale ou lors d'une baisse de l'irrigation sanguine du cerveau causée par l'artériosclérose). » Est-ce là l'explication ? Quand mon père Gengis me murmure quelque chose, n'est-ce rien d'autre qu'un parasite dans mon cervelet ? Quand Mao chuchote à mon oreille, s'agit-il simplement d'une artère qui durcit ? Je devrais parler de tout cela à Shadrak lorsqu'il rentrera. Il s'inquiète pour mes artères. Peut-être voudra-t-il faire une autre transplantation. Après tout, j'ai encore certains de mes vaisseaux sanguins d'origine, et ils se font vieux. J'ai, combien, quatre-vingt-sept ans ? Quatre-vingt-neuf, quatre-vingt-treize ? Oui, quatre-vingt-treize, peut-être. C'est tellement dur de garder le compte. Mais je suis vieux, très vieux.*

*Gengis, père Gengis, que je suis vieux !*

À Nairobi, le ciel est clair, l'air est frais et sec, le climat n'a rien de tropical, et pourtant la ville n'est distante de l'équateur que d'un degré environ – en fait, elle est située, à peu de chose près, à la même latitude que le Cotopaxi cracheur de feu et Quito la ravagée. Il faisait également frais à Quito, en plein pays de haute montagne, mais ce n'était qu'un rêve, une illusion transtemporelle. Alors qu'à présent, Shadrak se trouve réellement – si ce terme a encore un sens – à Naibori.

— Nous sommes très haut au-dessus de la mer, explique le chauffeur de taxi. Il fait jamais trop chaud ici.

Le personnage est exubérant, chaleureux, bavard : il est issu, dit-il, de l'ethnie Kikuyu. Il porte d'énormes lunettes noires et un uniforme qui paraît dater d'un demi-siècle. Il semble en bonne santé, alors que Shadrak, sorti d'Oulan-Bator, s'attendait



un peu à trouver l'humanité tout entière ravagée par le pourrissement organique.

— Je parle six langues, annonce le chauffeur. Kikuyu, masai, swahili, allemand, français, anglais. Vous êtes Britannique d'Angleterre ?

— Américain, fait Shadrak, une étiquette qui sonne bizarrement à ses propres oreilles. Et pourtant, que répondre ? Mongol ?

— Américain ? Ah ! New York ? Los Angeles ? Dans le temps, on avait plein d'Américains ici. Avant la grande mort, vous savez ? Cet avion qu'ils venaient avec, gros, trop gros, toujours plein, tous ces Américains ! Ils viennent voir les animaux, vous savez ? Dans la brousse. Avec les caméras. Plus maintenant. Longtemps, qu'on a plus d'Américains ici. Plus personne, ici. Il rit. Époque différente, à présent. Époque terrible. Sauf pour les animaux. Bonne époque pour les animaux. Vous voyez, là, au bord de la route ? Hyène. Au bord de la route !

Oui, Shadrak voit : une bête sinistre et balourde se tient accroupie, tel un ourson disgracieux, sur le bord de la route. Le chauffeur l'informe qu'on trouve des animaux sauvages partout, à présent – des autruches qui se pavanent dans les rues principales de Nairobi, des lions et des guépards qui font leur ordinaire des fermiers avoisinants, d'immenses bandes de gazelles bondissantes sur le campus de l'université.

— Parce qu'il n'y a pas assez de gens, à présent, poursuit le Kikuyu. Presque tous trop malades. Pas beaucoup de chasse maintenant. La semaine dernière, un gros éléphant, il a arraché l'arbre devant le New Stanley Hotel. Très vieil arbre, très célèbre. Très gros éléphant.

Naturellement. Avec la population mondiale réduite à ce qu'elle était au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les animaux devaient bien commencer à revendiquer leur territoire. Ils ne portaient pas les stigmates de la Guerre virale, et même les primates les plus proches de l'homme avaient été épargnés : seuls les infortunés chromosomes humains pouvaient entretenir la pourriture.

En cours de route, il aperçoit d'autres animaux : deux zèbres superbes, quelques phacochères, ainsi qu'un groupe d'antilopes au dos nettement gibbeux et aux pattes grêles ; ces dernières

sont des gnous, lui apprend le chauffeur. Shadrak se réjouit devant ce nouvel essor de la nature, mais son plaisir se mêle de tristesse, car si les gnous viennent paître au bord des routes et si l'herbe pousse dans les rues des villes, c'est que le temps de l'homme touche à sa fin, et Shadrak n'est pas préparé à cette idée.

En réalité, l'herbe ne pousse pas tant que cela dans les rues de Nairobi, du moins pas sur le boulevard large et élégant que le taxi emprunte pour pénétrer dans la ville. De tous côtés, les arbustes en fleurs font naître la beauté. Au sortir d'un Oulan-Bator monochrome, Nairobi est un enchantement pour les yeux. Les bougainvillées couvrent chaque mur d'une marée rouge, orange et violacée ; des plantes grasses et des touffes serrées de lavande tapissent les terre-pleins au centre de la chaussée ; d'épais aloès aux multiples tentacules se dressent telles des sentinelles au coin des rues ; il reconnaît des hibiscus et des jacarandas, mais la plupart des arbres et des buissons qui emplissent les rues de leurs masses bariolées lui sont inconnus. Le spectacle est joyeux, brillant et curieusement émouvant : qui pourrait éprouver du désespoir, s'interroge-t-il, dans un monde qui offre une aussi intense beauté ? Mais la joie supérieure que communiquent les fleurs éblouissantes de Nairobi la coquette trouve sa propre négation à l'instant où elle naît, car Shadrak se demande également comment, lâchés dans ce monde splendide, nous avons pu nous débrouiller pour l'abîmer autant, et d'aussi lamentable manière. Cependant, le spectacle de cette ville bénie du sort, capricieuse et stimulante, fait naître en lui plus de joie que de tristesse.

Et voici Shadrak Mordecai lancé dans les rues fleuries et caressées de soleil de Nairobi, à bord d'un vieux tape-cul qui finit par le déposer devant son hôtel, le Hilton, une grotte non moins usée dont il pourrait bien être l'hôte unique. Le personnel le traite avec une déférence remarquable, comme quelque prince en visite. Ce qu'il est, d'une certaine manière, aux yeux de ces gens. Ils savent qu'il habite dans la capitale et voyage muni d'un passeport du CRP ; ils en tirent probablement la conclusion que Shadrak a sa place à la droite de Gengis Mao, ce qui n'est que la simple vérité, bien qu'il n'appartienne en aucune

manière au gouvernement. Jusqu'à ceux qui n'ont pas vu son passeport sont en admiration devant lui. Dans les couloirs, ils interrompent leur tâche pour se retourner sur son passage. Ils hochent la tête en le désignant. Shadrak se voit ainsi rappeler un fait qu'il a tendance à oublier : sa dignité, sa présence en imposent ; assurance et maîtrise de soi lui donnent une apparence physique frappante ; il émane de lui une aura qui inspire le respect. Lorsqu'on vit dans l'ombre de Gengis Mao, il est dur de se souvenir qu'on est soi-même une personne, voire une personne considérable, et non un simple prolongement du président. À Nairobi, il redécouvre ce savoir.

À l'occasion d'une promenade, une demi-heure après son inscription à l'hôtel, il redécouvre une autre évidence : ici, tout le monde est noir. Enfin presque tout le monde. Il remarque quelques commerçants chinois, deux ou trois Indiens, quelques Blancs âgés, mais ce sont là des exceptions, aussi frappantes dans ce contexte que Shadrak peut l'être à Oulan-Bator. Mais pourquoi s'étonnerait-il de rencontrer la négritude en ce lieu ? C'est ici l'Afrique ; c'est ici qu'on est noir. Au fond, c'était la même chose, à Philadelphie, quand il était gamin – les Blancs s'aventuraient rarement dans le voisinage, et, du moins dans sa petite enfance, il lui avait été facile de s'imaginer que le monde s'arrêtait aux limites du ghetto, que le noir était la norme et que ces êtres bizarres qu'il croisait à l'occasion, avec leurs visages roses, leurs yeux bleus, leurs cheveux plats ou flottants, constituaient des aberrations de la nature, comme les girafes de son livre d'images. Mais ce qu'il voit ici n'a rien d'un ghetto. Il s'agit d'une nation, d'un univers où les policiers et les maîtres d'école et les représentants du Comité et les pompiers sont noirs, où les ingénieurs de la centrale nucléaire sont noirs, où les chirurgiens du cerveau et les ophtalmologues sont noirs, noirs de haut en bas. Des frères et des sœurs partout, et pourtant il se sent séparé d'eux ; il n'éprouve aucun sentiment de parenté mais s'étonne au contraire de cette omniprésence du noir. Peut-être a-t-il trop longtemps habité la Mongolie. À vivre dans cet amalgame polyglotte et multiracial qu'est l'entourage de Gengis Mao, il a perdu de son identité ethnique ; à vivre parmi des millions de Mongols, il a acquis une conscience très

vive de sa différence, voire de sa monstruosité, et, de ce fait, il se trouve aliéné, même au milieu des siens. Si ces gens qui parlent le swahili, ces familiers de l'autruche et du guépard, porteurs d'un sang pur des gènes des négriers, peuvent être appelés « les siens ».

Une autre évidence, encore, vient le frapper : Nairobi, ce n'est pas seulement l'air lumineux et vibrant, les larges avenues, pas seulement les charmilles d'hibiscus et de bougainvillées. Toute séduisante qu'elle soit, la ville est bien rattachée au pavillon des Traumatisés, et il n'a guère besoin de s'éloigner du périmètre de l'hôtel pour rencontrer les patients. Ils traînent dans les rues par vingtaines, frappés à des degrés divers par la maladie ; certains n'offrent au regard que la perte de couleur et la léthargie qui traduisent leur confusion première devant la débâcle accélérée de leurs corps ; d'autres avancent courbés, ratatinés et hébétés ; d'autres saignent déjà, ivres de souffrance et mouchetés de la sueur brillante qui annonce leur mort imminente. Ceux qui ont atteint les stades ultimes du mal suivent une orbite solitaire ; chacun, isolé, traîne les pieds au hasard des rues, Dieu sait pourquoi, luttant avec une incompréhensible détermination afin d'atteindre quelque destination inaccessible avant que la crise finale les terrasse. Souvent, les victimes du pourrissement organique s'arrêtent pour dévisager Shadrak, comme si elles le savaient immunisé et attendaient de lui le don d'une force quelconque, une infusion charismatique qui leur confère la même immunité, panse leurs plaies et leur redonne l'intégrité du corps. Mais rien dans leurs yeux n'exprime particulièrement le reproche ou l'envie ; c'est le regard calme et soutenu que vous lance parfois l'animal en train de paître : indéchiffrable mais exempt de menace, un regard qui ne vous rend aucunement responsable de l'abattoir.

Au début, Shadrak ne peut supporter la fixité de ce regard. On lui a enseigné, il y a longtemps, qu'un médecin doit être capable d'examiner son patient sans paraître s'excuser d'être en bonne santé, mais ici c'est différent. Ces gens ne sont pas ses patients et lui-même ne doit sa santé qu'aux relations politiques qui lui donnent accès à une protection dont les autres sont exclus.

Il s'intéresse au pourrissement organique – c'est le phénomène médical de l'époque, la Mort noire d'aujourd'hui, la plus terrible peste de l'histoire, et il en étudie les effets partout où il les rencontre –, mais ni sa curiosité ni son détachement de praticien ne suffisent à lui donner la force de regarder ces gens en face. Il ne leur jette que des coups d'œil furtifs jusqu'à ce qu'il comprenne que ses scrupules sont hors de propos. Ces épaves titubantes se moquent pas mal de ses regards. Ils n'en sont plus à se soucier de quoi que ce soit. Ils sont en train de mourir, là, aux yeux de tous ; leurs entrailles sont en feu, leurs esprits embrumés ; que leur importe d'être observés par un étranger ? Ils le regardent ; il les regarde. Des barrières invisibles l'abritent.

Et voici que les barrières cèdent. Shadrak se détourne un moment de la procession des damnés pour examiner la vitrine d'un magasin de curiosités – grotesques figurines de bois, tambours en peau de zèbre, cendriers, pieds d'éléphant, javelots et boucliers masais, toutes sortes d'objets indigènes fabriqués en série pour des touristes qui ne viennent plus – lorsque quelqu'un le frappe vivement au coude. Il se retourne, aussitôt sur la défensive. Mais la seule personne proche de lui est un petit vieillard desséché à la peau crayeuse et aux cheveux blancs. Des haillons sur une chair absente. L'homme piétine devant lui en décrivant un demi-cercle irrégulier et tire du fond de sa gorge de petits bruits métalliques.

Un cas terminal. Des yeux brouillés, obscurcis ; un ventre ballonné. La maladie ronge lentement le tissu épithélial et ulcère indistinctement toute chair sur son passage ; les veinards sont ceux dont les organes vitaux sont rapidement perforés, mais ils ne sont pas nombreux à avoir cette chance. Dix-huit ans ont passé depuis que la Guerre virale a lâché le pourrissement organique sur l'humanité ; d'après ce que Shadrak a lu, certains des malades contaminés par la première vague attendent encore la fin. Ce vieillard pourrait être l'un d'eux, mais il semble qu'il n'attendra plus longtemps. Tous les rouages internes doivent être brûlés et corrodés ; l'homme n'est sans doute plus qu'une grappe de trous tenus ensemble par quelques fragiles liens de chair vivante ; la prochaine ulcération, où qu'elle se produise,

sera sûrement fatale.

Le vieillard paraît vouloir capter l'attention de Shadrak, mais il ne parvient pas à s'arrêter au bon endroit. Tel un robot aux articulations rouillées, il ne cesse de s'élancer trop loin et dépasse Shadrak avec des mouvements saccadés, puis il s'arrête, opère un changement de vitesse intérieur, fait demi-tour en agitant frénétiquement les bras qui pendent mollement le long de son corps, revient pour une nouvelle tentative. Enfin, dans une dernière passe de cape désespérée, il parvient à refermer sa main autour de l'avant-bras de Shadrak et reste ainsi amarré, tout près, en se balançant doucement sur ses pieds.

Shadrak ne cherche pas à se dégager. S'il ne peut rien de plus pour ce malheureux débris que lui offrir un soutien, il ne se dérobera pas.

Dans un croassement d'apocalypse, une sorte de piaaillement murmuré, le vieillard essaie de communiquer quelque chose qui semble important.

— Désolé, murmure Shadrak. Je ne vous comprends pas.

Le vieux se rapproche encore dans un effort pour hisser son visage au niveau de celui de Shadrak et répète ses paroles d'une voix plus pressante.

— Mais je ne parle pas swahili, fait tristement Shadrak. D'ailleurs, est-ce du swahili ? Je ne comprends rien.

Le vieillard cherche un mot, ses lèvres ridées remuent, sa pomme d'Adam monte et descend, ses traits sont crispés par la concentration. Il émane de lui une odeur suave et un peu fade, un parfum de lilas fané. Une des lésions semble avoir pratiquement percé de part en part la chair de la joue ; l'homme pourrait probablement passer la pointe de sa langue au travers.

— Mort.

L'homme finit par jeter ce mot en anglais, comme un fardeau monstrueux qu'il laisserait tomber aux pieds de Shadrak.

— Mort ?

— Mort. Vous... faire... moi... mort...

Sans expression, ni inflexion, ni emphase, les mots tombent l'un après l'autre du gosier ravagé. *Vous. Faire. Moi. Mort.* Accuse-t-il Shadrak de lui avoir communiqué le mal, ou réclame-t-il l'euthanasie ?

« Mort ! Vous ! Faire ! Moi ! Mort ! » Puis du swahili, encore. Puis une toux catarrhale épuisante. Puis des larmes, en quantité surprenante, qui creusent de profonds sillons le long des joues poussiéreuses. La main qui s'accroche à l'avant-bras se resserre soudain avec une force incroyable, écrasant l'os contre l'os et arrachant à Shadrak un glapissement de douleur. Puis la pression inattendue se relâche ; le vieux demeure un instant en équilibre ; il chancelle ; il émet une sorte de gloussement rauque, manifestement un râle d'agonie ; la vie le quitte totalement et de si brusque manière que Shadrak croit voir un instant le crâne et les os sous les loques du vieillard. Il rattrape le corps dans sa chute et le laisse glisser doucement sur le trottoir. Il ne doit pas peser plus de quarante kilos, songe-t-il.

Et maintenant ? Prévenir les autorités ? Quelles autorités ? Shadrak se met en quête d'un sécuil, mais la rue, qui grouillait un instant auparavant, s'est mystérieusement vidée. Il se sent responsable du corps. Il ne peut simplement l'abandonner là où il est tombé. Il entre dans le magasin de curiosités afin de trouver un téléphone.

Le propriétaire est un Indien onctueux et grassouillet d'une soixantaine d'années, avec de grands yeux liquides et une épaisse chevelure noire parsemée d'argent. Il porte un costume de ville démodé et donne une impression de coquette prospérité. Il a manifestement été témoin du petit drame de la rue qui vient de se dérouler, car il s'avance aussitôt, la mine empressée, les paumes jointes et les lèvres vissées en une moue qui annonce, ah mon Dieu, qu'est-ce qui nous arrive là.

— Comme c'est regrettable ! s'exclame-t-il. Aller vous importuner de cette manière ! Ils n'ont aucune décence, aucun sens de...

— Je n'ai pas été importuné, déclare calmement Shadrak. Cet homme était en train de mourir. Il n'avait guère le temps de se préoccuper de décence.

— Tout de même. Ennuyer un étranger en visite dans notre... Shadrak secoue la tête.

— Ça ne fait rien. Ce qu'il voulait de moi, je n'ai pas pu le lui fournir, et à présent il est mort. J'aurais voulu l'aider. Je suis médecin, avoue-t-il en espérant que cette révélation aura l'effet

adéquat.

C'est le cas.

— Ah ! s'écrie le boutiquier. Alors vous comprenez ces choses.

La sensibilité d'un docteur ne ressemble pas à celle des êtres ordinaires. Le propriétaire du magasin n'éprouve plus le moindre embarras à l'idée qu'un de ses pitoyables compatriotes ait eu le mauvais goût d'infliger sa mort à un touriste.

— Que va-t-on faire du corps ? demande Shadrak.

— Les sécuils vont venir. Les nouvelles circulent vite.

— Je pensais que nous pourrions téléphoner.

Un haussement d'épaules.

— Les sécuils vont venir. Ça n'a aucune importance. Le mal n'est pas contagieux, d'après ce que je sais. C'est-à-dire que nous sommes tous contaminés depuis la Guerre, mais nous n'avons rien à craindre de ceux qui présentent réellement les symptômes. Ni de leurs corps. N'est-ce pas exact ?

— Oui, c'est vrai. Shadrak lance un regard gêné en direction du mince cadavre répandu, telle une couverture qu'on rejette, sur le trottoir devant le magasin.

— Peut-être devrions-nous quand même téléphoner.

— Les sécuils ne vont pas tarder, répète l'Indien, comme pour clore la discussion. Voulez-vous prendre le thé avec moi ? J'ai rarement l'occasion de recevoir un visiteur. Je m'appelle Bhishma Das. Vous êtes Américain ?

— Je suis né là-bas, oui. Mais je vis maintenant à l'étranger.

— Ah !

Das s'affaire derrière le comptoir, où il garde un réchaud et quelques sachets de thé. Son indifférence à l'égard du cadavre sur le trottoir continue d'attrister Shadrak ; pourtant, Das ne semble pas un homme inintelligent ou insensible. Peut-être est-ce la coutume, dans le pavillon des Traumatisés, d'accorder aussi peu d'attention que possible à ces emblèmes de la mortalité générale.

Quoi qu'il en soit, Bhishma Das ne s'est pas trompé : les sécuils sont vite sur les lieux. Trois Noirs revêtus de l'uniforme régulier à bord d'un véhicule sombre aux allures de corbillard. Deux d'entre eux chargent le cadavre à l'arrière ; le troisième



reste un long moment à observer Shadrak par la vitrine en hochant la tête avec une expression indéchiffrable et quelque peu dérangeante. Enfin, le trio regagne le véhicule et disparaît.

— Tôt ou tard, interroge Das, nous mourrons tous du pourrissement organique, n'est-il pas vrai ? Et nos enfants pareillement ? On raconte que nous sommes tous contaminés. N'est-ce pas la vérité ?

— Si, c'est exact.

Shadrak lui-même porte, mêlé à ses gènes, l'ADN meurtrier. Gengis Mao aussi.

— Naturellement, il y a l'antidote...

— L'antidote. Ah ! Croyez-vous réellement qu'il existe un antidote ?

Shadrak bat des paupières.

— En doutez-vous ?

— Je n'ai pas de connaissance certaine dans ce domaine. Le président dit qu'il y a un antidote et qu'il sera bientôt donné au peuple. Mais le peuple continue de mourir. Ah ! le thé est prêt ! Y a-t-il donc véritablement un antidote ? Je n'en ai aucune idée. Je ne sais que croire.

— Il y a un antidote, répond Shadrak en acceptant la délicate tasse de porcelaine que lui tend le marchand. Il existe bel et bien. Et un jour, il sera distribué au peuple tout entier.

— Vous êtes en mesure de l'affirmer ?

— Oui.

— Vous êtes médecin. Vous devez être au courant.

— Oui.

— Ah..., fait Bhishma en sirotant son thé.

Après une longue pause, il reprend :

— Bien entendu, beaucoup d'entre nous seront morts du pourrissement avant la distribution de l'antidote. Pas seulement la génération de la Guerre, mais nos enfants également. Comment est-ce possible ? Je n'ai jamais compris cela. Ma santé est excellente, j'ai des fils robustes – et pourtant, nous aussi, nous portons ce fléau à l'intérieur de nous-mêmes ? Il dort en nous et attend son heure ? Il dort en chacun de nous ?

— En chacun de nous, confirme Shadrak.

Comment pourrait-il expliquer la chose ? S'il évoque les

ressemblances de structure entre le virus du pourrissement et le matériau génétique normal de l'individu, s'il décrit la manière dont le virus libéré à l'époque de la Guerre a pu s'intégrer dans l'acide nucléique, dans le plasma germinatif proprement dit, et se mêler si intimement au patrimoine génétique humain qu'il est transmis de génération en génération en même temps que les gènes normaux, tel un colis meurtrier d'ADN qui peut exploser à tout moment, Bhishma Das pourra-t-il suivre toute son explication ? Shadrak peut-il parler du caractère inextricable de cet enchevêtrement génétique létal, de la loi inexorable qui veut qu'il s'incorpore au génotype de tout enfant conçu depuis la Guerre virale – peut-il parler de tout cela et se faire comprendre ? L'intrus responsable du pourrissement organique fait désormais partie de l'héritage humain au même titre que le gène qui garnit le cuir chevelu ou que celui qui met du calcium dans les os : dorénavant, nos tissus sont programmés dès la naissance pour se détériorer et partir en lambeaux au déclenchement d'un signal interne inconnu. Mais Bhishma Das pourrait trouver ces explications aussi déconcertantes que les rêves de Brahma. Shadrak finit par dire, après un long silence :

— Chaque individu vivant au moment où l'on a répandu le virus l'a absorbé à l'intérieur de son corps, dans la partie de son corps qui détermine les caractères qui seront transmis à ses enfants. Une fois que le virus a pénétré dans cette partie, on ne peut l'éliminer. C'est ainsi que nous passons le virus à nos enfants de la même manière que nous leur transmettons la couleur de notre peau ou de nos yeux, la texture de nos cheveux...

— Un atroce héritage. Quelle tristesse. Et l'antidote, docteur ? L'antidote nous libérerait-il de cet héritage ?

— L'antidote dont on dispose actuellement empêche le virus de produire ses effets sur le corps. Il le neutralise, le stabilise et le maintient en somme à l'état latent. Vous me suivez ?

— Oui, oui, je comprends. Il le garde au frigo !

— Pour ainsi dire. Dans l'état actuel des choses, ceux qui ont reçu l'antidote doivent prendre une nouvelle dose tous les six mois, afin de tenir le virus en échec et d'empêcher le

pourrissement organique de se déclencher en eux.

— Encore un peu de thé, docteur ?

— Volontiers.

— Vous-même, vous avez reçu cet antidote ?

Shadrak réfléchit un moment avant de répondre avec quelque gêne :

— Oui, je l'ai reçu.

— Ah. Parce que vous êtes médecin. Parce qu'il faut préserver la vie de ceux qui guérissent. Je comprends. Il me semblait que vous deviez avoir reçu l'antidote. Il y a quelque chose en vous ; vous n'êtes pas comme nous. Vous ne vous éveillez pas chaque matin en vous demandant si c'est aujourd'hui que vous allez commencer à pourrir de l'intérieur. Ah ! Et un jour, nous aurons aussi cet antidote.

— Oui. Un jour. Le gouvernement travaille à l'accroissement du stock. Le mensonge laisse dans sa bouche un goût amer. J'aimerais que vous puissiez recevoir votre première injection dès aujourd'hui.

— Pour moi, ce n'est pas important, déclare tranquillement Das. Je suis vieux, j'ai joui d'une bonne santé et mené une vie heureuse, même aux périodes les plus troublées. Si demain le pourrissement se déclenche en moi, je serai prêt. Mais mes fils, et les fils de mes fils, je voudrais qu'ils soient épargnés. Pour eux, que signifient les guerres anciennes ? Pourquoi devraient-ils connaître une mort horrible au nom de nations qui furent oubliées dès avant leur naissance ? Je veux qu'ils vivent. Ma famille habite le Kenya depuis cent cinquante ans, depuis que nous sommes arrivés de Bombay, et nous avons été heureux ici, alors pourquoi devrions-nous périr à présent ? Quelle tristesse, docteur, quelle tristesse. Cette malédiction sur l'humanité. Serons-nous jamais lavés de tout ce que nous avons commis contre nous-mêmes ?

Shadrak hausse les épaules. Il n'existe aucun moyen d'éliminer le nouveau gène meurtrier de notre colis héréditaire ; mais en théorie, on peut envisager un antidote permanent, un ADN hybride qui s'intégrerait dans les gènes contaminés de manière à absorber ou à détoxiquer les éléments létaux de l'équipement génétique. Shadrak s'est laissé dire qu'une

branche du CRP travaille à la mise au point d'un tel antidote. Naturellement, la rumeur peut se révéler fausse, et le groupe de recherche n'être qu'un mythe. L'antidote permanent n'est peut-être qu'un mythe, lui aussi.

— Je crois que ces vingt dernières années ont été une purge que l'humanité devait nécessairement subir. Peut-être le châtement d'une accumulation de folies et de sottises. Toute l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle est comme une flèche menant droit à la Guerre virale et à ses répercussions. Mais je crois que nous survivrons à l'épreuve.

— Et tout sera comme avant ?

Shadrak sourit.

— J'espère que non. Si nous revenons au point de départ, nous finirons fatalement par nous retrouver là où nous en sommes aujourd'hui. Et nous ne sommes pas certains de survivre à la prochaine version de la Guerre virale. Non, vraiment, je crois que sur les ruines nous bâtirons un monde meilleur, un monde plus calme et moins avide. Il y faudra du temps. Je ne sais pas bien comment nous y parviendrons. Beaucoup de mauvaises choses se seront produites auparavant. Des millions de gens mourront d'une mort horrible et inutile. Mais un jour ou l'autre – un jour ou l'autre –, c'en sera fini de souffrir, c'en sera fini de mourir, et ceux qui resteront vivront à nouveau heureux.

— Un tel optimisme est bien rafraîchissant.

— Suis-je un optimiste ? Je ne me suis jamais considéré comme tel. Réaliste, peut-être. Mais pas optimiste. Quelle impression étrange de me retrouver soudain dans la peau d'un apôtre de la foi et du bon moral !

— Vos yeux brillaient pendant que vous parliez. Vous viviez déjà dans ce monde meilleur tandis que vous l'évoquiez. Voulez-vous annuler votre prophétie ? N'en faites rien, je vous en prie. Vous croyez que ce monde plus heureux verra le jour.

— J'espère qu'il verra le jour, fait sobrement Shadrak.

— Vous le savez.

— Je n'en suis pas sûr. J'ai pu en paraître persuadé il y a un instant, mais...

Il secoue la tête en faisant un effort délibéré pour retrouver

cette veine optimiste qui l'a tant étonné lui-même voici quelques minutes.

— Oui. Les choses *iront* mieux. Déjà, il y a quelque chose de forcé dans son affirmation, mais il poursuit. Les choses ne peuvent éternellement continuer d'aller mal. Le pourrissement organique peut être vaincu. La population réduite qui existe actuellement sera en mesure de vivre à l'aise dans un monde qui n'aurait pu faire subsister les masses de gens qui peuplaient le globe avant la Guerre. Une purge, oui, l'épreuve du feu, un correctif nécessaire aux anciens abus et qui mènera à une amélioration. L'aube au terme de longues ténèbres.

— Ah ! Vous voyez que vous êtes un optimiste.

— Peut-être. Quelquefois.

— J'aimerais voir un homme tel que vous à la tête de ce monde nouveau ! s'exclame Bhishma Das, transporté d'enthousiasme.

Shadrak se récrie.

— Non, pas moi. Vivre dans ce monde, d'accord. Mais ne me demandez pas de le gouverner.

— Vous changerez d'avis le moment venu. Ils vous offriront le gouvernement, docteur, parce que vous êtes sage et bon, et vous l'accepterez, parce que vous êtes sage et bon.

Das verse un peu plus de thé. Sa foi est touchante dans sa naïveté. Shadrak boit une petite gorgée. Il lui vient soudain une vision morbide de Bhishma Das, d'ici un an ou deux, poussant une exclamation ravie lorsque le visage du nouveau président du Comité révolutionnaire permanent apparaît pour la première fois sur l'écran de son téléviseur, et c'est le beau visage brun aux traits fins de ce sage et bon docteur américain qui a naguère visité son magasin. Shadrak tousse, postillonne et manque de renverser sa tasse. Le visage sera celui du docteur Mordecai, ça oui, mais derrière le regard chaleureux et attentif sera tapi l'esprit sombre et froid de Gengis Mao. Au cours de cette journée à Nairobi, Shadrak est presque parvenu à oublier le projet Avatar. Presque.

— Il est temps que je parte, dit-il. Il se fait tard et vous allez songer à fermer boutique.

— Restez encore. Rien ne presse. Puis : Je vous invite à dîner

chez moi ce soir.

— Je crains de ne pouvoir...

— Vous avez d'autres engagements ? Comme c'est dommage. Nous préparerions un bon curry en votre honneur. Nous ouvririons même une bouteille de bon vin. Quelques amis proches – les membres les plus intéressants de la communauté hindoue, des professionnels : enseignants, philosophes –, une conversation stimulante – ah ! oui, une soirée délicieuse en perspective, si vous vouliez bien honorer notre demeure !

C'est tentant. Autrement, Shadrak dînera seul à son hôtel, étranger dans cette ville étrange, isolé, en danger. Mais non : c'est impossible. L'un de ces intéressants Hindous, l'un de ces « professionnels », ne manquera pas de lui demander où il vit, quelle est sa spécialité, et alors, ou bien il devra mentir, ce qui lui répugne, ou bien il lui faudra cracher le morceau – membre privilégié d'une élite dictatoriale, médecin personnel du redoutable Gengis Mao, etc., et c'en sera fait de sa réputation toute fraîche de bienfaiteur de l'humanité : la révélation de la vérité sur son compte écoeurera les amis de Bhishma Das, et le malheureux Das lui-même se trouvera humilié. Shadrak marmonne ses excuses et ses regrets les plus sincères. Il commence à se glisser vers la sortie, mais Das le suit en disant :

— Acceptez au moins un cadeau de ma part, en souvenir de cette heure délicieuse.

Le marchand balaie rapidement du regard ses étagères, cherchant parmi les lances, les colliers de perles, les statuettes de bois, mais tout semble trop rudimentaire, trop fragile, trop peu coûteux ou trop encombrant pour convenir à un hôte aussi distingué, et il semble un instant que Shadrak va quitter le magasin les mains vides ; mais au dernier moment, Das s'empare d'une petite corne d'antilope évidée et couverte à sa pointe d'un bouchon de cire. Une ventouse, explique Bhishma Das, utilisée par une tribu frontalière du sud afin de chasser la douleur et les mauvais esprits des corps des malades : on applique la ventouse sur la peau, on aspire l'air afin de créer un vide, puis on scelle la corne au moyen du bouchon de cire. Le marchand fourre l'objet entre les mains de Shadrak en expliquant que c'est là un cadeau qui convient à un guérisseur,

et Shadrak, après les protestations d'usage, accepte avec joie. Il ne possède pas dans sa collection d'instrument médical de l'est de l'Afrique.

— Ils s'en servent encore, l'informe Das. En fait, ils s'en servent tout particulièrement ces temps-ci, pour aspirer l'esprit du pourrissement organique.

L'Indien salue Shadrak d'une courbette depuis le seuil du magasin, sans cesser de lui répéter à quel point sa visite lui a fait honneur, et quel plaisir il a pris à écouter les paroles d'espoir du docteur.

En longeant les sept blocs d'immeubles qui le ramènent à son hôtel, Shadrak compte quatre cadavres dans les rues, plus un qui n'est pas tout à fait mort, mais n'en a plus pour longtemps.

## 21

Le lendemain matin, il s'envole vers Jérusalem. Il a conscience de la courbure du globe au-dessous de lui, de cet énorme ventre du monde et s'étonne une nouvelle fois de sa complexité, de la richesse de cette planète qui renferme Athènes et Samarkand, Lhassa et Rangoon, Tombouctou, Bénarès, Chartres, Gand, toutes les œuvres fascinantes d'une humanité en voie de disparition, les merveilles naturelles, le Grand Canyon, l'Amazone, l'Himalaya, le Sahara – tant et tant de choses pour un aussi petit morceau de cosmos, une telle variété, un jaillissement innombrable et magnifique. Et tout cela est à lui, pendant le temps qui lui reste avant que Gengis Mao ne le somme de renoncer au monde et de disparaître.

À la différence de Bhishma Das, il ne se sent pas prêt à partir dès réception de sa feuille de route. Le monde, alors qu'il vient de s'y replonger, lui paraît fort beau, et il en a vu si peu. Des

montagnes sont là pour qu'on en fasse l'ascension, il y a des fleuves à franchir et des vins à tâter. Le pourrissement organique ne lui aura pas été épargné pour qu'il succombe à l'appétit d'immortalité d'un autre homme. La passivité de Shadrak s'est évanouie : il refuse le sort qu'on lui réserve. Bhishma Das l'a taxé d'optimisme et l'a décrit comme un homme sage et bon dont les yeux brillent lorsqu'il évoque un avenir meilleur et, bien que Shadrak ne se soit jamais vu sous un tel jour, il est heureux que Das pense cela de lui, heureux que ces mots d'espoir inattendus soient tombés de ses propres lèvres. Il est agréable d'être considéré comme un être radieux, une source d'espérance et de foi. Il essaie cette image et trouve qu'elle lui va bien. C'est un peu comme de sourire alors qu'on n'en a pas envie, et de sentir le sourire remonter vers l'intérieur, des muscles faciaux à la conscience : *pourquoi pas* sourire, *pourquoi pas* vivre dans l'espérance d'une glorieuse résurrection ? Ça ne coûte rien. Vienne, comme il est probable, la preuve qu'on s'est trompé, on aura du moins eu la satisfaction d'être demeuré quelque temps à l'intérieur d'une petite sphère de lumière intérieure et de chaleur au lieu de croupir dans le cachot humide du désespoir. Mais c'est dur de tenir un discours optimiste avec tant soit peu de conviction alors qu'on sent peser sur soi la menace d'un désastre imminent. Il faut que je trouve un moyen de résoudre le problème Avatar, décide Shadrak.

8 décembre 2001

*Ainsi donc, j'aurai quand même fini par échapper au pourrissement organique. Aujourd'hui, j'ai reçu ma première dose du médicament de Roncevic. Il paraît que si le virus, dans sa phase active, n'apparaît pas sur vos frottis au moment de la première injection, c'est gagné, alors que l'antidote ne peut plus rien pour vous si le truc est déjà passé au stade létal. Mes frottis étaient propres : je suis sauvé. Je n'ai jamais douté que je serais épargné. Je n'étais pas destiné à périr au cours de la Guerre virale, mais bien plutôt à surmonter l'épreuve, à survivre à l'holocauste afin de faire mon entrée sur la scène de ce qui sera véritablement mon temps. Et ce temps est venu. « Vous allez vivre cent ans », m'a annoncé Roncevic ce matin.*



*Voulait-il dire cent ans de plus ? Ou cent ans tout compris ? Auquel cas il ne m'en reste guère que vingt-cinq. Pas suffisant. Pas suffisant.*

*Quoi qu'il en soit, j'enterrerai ce pauvre Roncevic. Il pourrit, déjà. Ça suinte et ça brûle dans son ventre. Comme il a travaillé dur à mettre au point son remède, comme il voulait sauver sa peau ! Mais il n'a pas réussi à temps. Le mal s'est déclaré trop tôt en lui et il va y passer. Il y passe, je m'en sors : il joue le rôle qui lui a été attribué dans la pièce, puis il quitte la scène. Et moi, je survis, cent ans de plus peut-être. J'ai toujours joui d'une remarquable forme physique. Nul doute que ma vitalité ne soit d'une espèce supérieure, car me voici, à soixante-dix ans passés, avec la vigueur d'un jeune homme. Je résiste à la maladie et détourne la fatigue. On raconte que Mao, déjà plus que septuagénaire, nagea treize kilomètres dans le Yang-Tseu-Kiang en une heure cinq minutes. La natation ne m'intéresse pas ; pourtant, je sais que, s'il le fallait, moi, je pourrais nager seize kilomètres dans ces soixante-cinq minutes. J'en nagerais vingt.*

À Jérusalem, il fait plus froid que Shadrak ne l'aurait cru – en cette fin de matinée printanière, l'air y est presque aussi frais qu'à Oulan-Bator. En outre, la ville est plus petite qu'il ne l'imaginait, étonnamment resserrée pour un endroit qui a vu s'accomplir tant d'histoire. Il descend à l'International, un vieil hôtel du milieu du XX<sup>e</sup> siècle qui étale d'imposante manière sa façade sur les hauteurs du mont des Oliviers.

De son balcon, Shadrak jouit d'une vue magnifique des murs de la vieille ville. Devant ce spectacle, il sent naître en lui une exaltation mêlée de stupeur. Il y a ces deux dômes resplendissants, au loin – d'après sa carte, l'immense dôme doré doit être la coupole du Rocher, bâtie sur le site du Temple de Salomon, tandis que le dôme argenté n'est autre que la mosquée al-Aqsà –, et cet extraordinaire mur crénelé, et les vieilles tours de pierre, et l'enchevêtrement des rues sinueuses. Tout cela lui parle de l'endurance humaine, des marées lentes et persistantes de l'histoire, de la naissance et de la mort des royaumes et des empires. La ville d'Abraham et d'Isaac, de

David et de Salomon ; la ville qui fut détruite par Nabuchodonosor et rebâtie par Néhémie ; la ville des Macchabées et de Hérode ; la ville où Jésus souffrit, mourut puis fut ressuscité d'entre les morts ; la ville où Mahomet, dans une vision, s'éleva jusqu'aux deux ; la ville des croisés ; ville de légende et d'utopie, de pèlerinage et de conquête, gisement d'événements dont les couches sont plus profondes et plus imbriquées encore que celles de Troie – cette petite ville aux maisons basses de pierre roussâtre, de l'autre côté de la vallée qui se creuse aux pieds de Shadrak, lui enseigne qu'aux heures de l'apocalypse succèdent la renaissance et la reconstruction, et que nul désastre n'est éternel. Le survol de l'Afrique n'a pas altéré la belle humeur qui était la sienne lors de la conversation avec Bhishma Das. Jérusalem est bien en vérité une ville de lumière, une ville de joie. Il se souvient de ses grand-tantes Ellie et Hattie qui frappaient dans leurs mains en chantant les hymnes :

*Jérusalem, mon foyer de joie,  
Quel jour te verrai-je ?  
Quand mes peines prendront-elles fin ?  
Tes joies, quand les connaîtrai-je ?*

et il se revoit soudain à l'âge de six ou sept ans, garçonnet en culottes bleues serrées et chemise blanche amidonnée, encadré par ces deux géantes noires dans leurs atours du dimanche, chantant avec elles, frappant dans ses mains, fredonnant ou inventant les paroles lorsqu'il ne les connaît pas, oh ! oui ! Jérusalem, Jérusalem, mène-moi à Jérusalem, ô Seigneur ! Terre promise, terre lointaine et jours lointains, ville des prophètes et des rois, Jérusalem la dorée, pays de cocagne, et le voici devant les portes, tremblant par avance. Il appelle un taxi.

Mais lorsqu'ayant franchi la porte de Saint-Étienne et emprunté la Via Dolorosa il se retrouve réellement à l'intérieur de la ville, ce beau roman commence à s'effondrer de manière inattendue, et il se demande comment, en s'adressant à Das, il a pu débiter avec entrain toutes ces fables concernant les lendemains qui chantent. Jérusalem est pittoresque, certes –

mais taxer un endroit de pittoresque revient à le condamner –, avec ses étroites rues en pente, son antique et robuste maçonnerie, ses étals grouillants où s'empilent pots et casseroles, poissons et pommes, gâteaux et agneaux dépiautés, avec, aussi, ses odeurs d'épices étranges et ses vieux bédouins au profil de faucon, mais un vent froid siffle dans les ruelles crasseuses, et tous les gens qu'il croise, enfants ou mendiants, marchands ou acheteurs, portiers ou ouvriers, affichent la même expression de morne désespoir ; dans leurs yeux enfoncés se lit la même ruine de l'âme qui signale non l'endurance, mais l'anticipation de la défaite et l'abandon : *Les Assyriens arrivent, les Romains arrivent, les Perses arrivent, les Sarrasins arrivent, les Turcs arrivent, le pourrissement arrive, et nous serons écrasés, nous serons annihilés à tout jamais.*

Impossible d'échapper au XXI<sup>e</sup> siècle, même entre ces murs moyenâgeux. Sur la route qui monte vers le Golgotha, Shadrak ne cesse de se heurter au portrait standard de Mangu, jeune visage neutre sur fond jaune vif. Non que la présence du défunt ne se fit pas sentir à Nairobi, mais dans cette ville spacieuse et aérée, les affiches n'avaient pas un caractère aussi oppressant et se laissaient facilement occulter par l'éclat des bougainvillées ou des jacarandas. Ici, l'image de Mangu suinte des lourdes murailles et hurle au-dessus de passages à peine assez larges pour que trois personnes puissent y avancer de front ; on ne peut échapper à ces éclaboussures jaunes et, à les voir, on sent peser sur toute la ville la main de Gengis Mao, sa volonté maléfique qui dicte un deuil peu spontané en l'honneur du vice-roi. Le khan impose aussi sa propre présence de façon plus directe ; à chaque carrefour, des bannières gonflées par le vent animent le masque de cuir sinistre et familier. Nul doute que les habitants ne contemplent ce visage étranger avec la même indifférence qu'ils réservèrent jadis aux portraits et aux étendards de Nabuchodonosor, Ptolémée, Titus, Khosrô, Saladin, Soliman le magnifique et autres intrus passagers, mais dans la conscience de Shadrak, ces faces mongoles répétées à l'infini sonnent comme autant de cloches sans timbre qui égrènent les maigres heures qui lui restent.

Et puis, il y a le pourrissement organique. Moins visible qu'à Nairobi, peut-être, où les malades les plus atteints dérivait seuls sur les vastes avenues, titubant et trébuchant à travers leurs zones de vide particulières. Le vieux Jérusalem est trop encombré pour cela. Mais les victimes ne manquent pas, on les voit suer et frissonner le long de la Via Dolorosa. À l'occasion, l'une s'arrête, s'affaisse contre un mur, plante ses doigts entre les pierres pour se retenir. Les stations de la croix sont indiquées par des plaques de marbre apposées sur les murs : ici, Jésus a reçu la croix ; ici, il est tombé pour la première fois ; ici, il a vu Sa mère, et ainsi de suite. Et sur la Via Dolorosa vont les mourants, entraînés vers leur propre crucifixion. De même qu'à Nairobi, on dirait qu'ils regardent sans voir. Quelques-uns tendent les mains vers Shadrak comme pour implorer sa bénédiction. Cette ville n'a pas été avare de miracles, et l'étranger noir est un homme dont la dignité et la stature en imposent : qui sait, peut-être un nouveau Sauveur parcourt-il les rues de la ville ? Mais Shadrak n'a nul miracle à offrir. Il ne peut rien. Aussi mort qu'eux, bien qu'il marche encore. Mais, eux aussi, ils marchent.

Il a le sentiment d'être beaucoup trop voyant : trop grand, trop noir, trop étranger, trop sain. Les mendiants, des enfants pour la plupart, s'agglutinent autour de lui comme des mouches. « *Dollar* », supplient-ils. « *Dol-lar, dol-lar, dol-lar !* » Il n'a pas de monnaie sur lui – il dispose d'un disque de crédit du gouvernement pour couvrir tous ses frais – et ne peut donc se débarrasser d'eux. Il fait sauter en l'air l'un des enfants qui doit avoir dans les cinq ans, en espérant que cela pourra tenir lieu d'aumône, mais la terreur qui se lit dans les yeux immenses du gamin lui serre tellement le cœur que Shadrak s'empresse de le reposer sur le trottoir et s'agenouille près de lui pour tenter de le réconforter. La peur de l'enfant s'efface aussitôt : « *Dol-lar* », se remet-il à exiger. Shadrak hausse les épaules ; le gamin lui envoie un crachat avant de détalier. Les enfants sont trop nombreux, ici, trop nombreux dans le monde entier ; livrés à eux-mêmes, ils courent en meutes à travers toutes les villes de la planète. Des orphelins non apprivoisés, une génération revenue à l'état sauvage. Shadrak a consulté les bilans démographiques

de Donna Labile : le pourrissement a produit ses plus gros ravages parmi les gens qui pourraient avoir de vingt-cinq à quarante ans aujourd'hui, la génération de Shadrak, ceux qui n'étaient pas sortis de l'enfance au moment de la Guerre virale. Plus lents à succomber que leurs parents, ils ont survécu jusqu'à l'âge adulte – juste assez longtemps, en ce qui concerne la plupart d'entre eux, pour se marier et faire des enfants ; après quoi ils sont morts en laissant derrière eux de petits sauvages. Le CRP a entrepris d'établir des camps à l'intention de ces enfants abandonnés, mais ils ne sont guère plus attirants que des prisons, et le système ne fonctionne pas bien.

C'en est trop pour Shadrak – ces enfants féroces, les malheureux qui ne tiennent plus sur leurs jambes, la crasse, la densité inhabituelle de la foule qui se presse dans l'enceinte de cette petite ville. Pas moyen d'échapper à la tristesse accablante du lieu. Il n'aurait jamais dû y pénétrer ; il aurait mieux fait de contempler le panorama depuis son balcon en nourrissant sa rêverie de visions romantiques de Salomon et de Saladin. On le bouscule, on lui bourre les côtes, on le palpe, on le pousse du coude, on lui jette des paroles qui semblent menaçantes dans des langues qu'il ne comprend pas ; il est submergé de propositions : on veut acheter ses vêtements, lui vendre des bijoux, l'entraîner dans des visites organisées des principaux sites religieux. Sans le secours d'un guide, il se fraie un chemin jusqu'à l'église du Saint-Sépulcre, un bâtiment sale et dépourvu d'attrait, mais il n'entre pas, car devant le grand portail semble se dérouler une bataille rangée entre prêtres de sectes différentes qui vocifèrent en agitant le poing, se tirent par la barbe et déchirent leurs soutanes. Il fait un détour et découvre, juste derrière l'église, un bazar animé – pour être exact, un marché aux puces – où l'on vend les oripeaux et les vestiges d'une autre ère : radios cassées, téléviseurs antiques, moteurs de hors-bord, un pêle-mêle d'engrenages et de roues, de caméras et de rasoirs électriques, de téléphones et de pompes, de gyroscopes et d'aspirateurs, de batteries et de lasers, de jauges et de magnétophones, de calculatrices et de microscopes, de tourne-disques et de machines à laver, de prismes et d'amplificateurs, tous les débris des sociétés d'abondance du

XX<sup>e</sup> siècle qui ont échoué sur ce singulier rivage. Chaque objet est apparemment brisé ou défectueux, mais cela ne semble pas ralentir le négoce. Shadrak n'a pas la moindre idée des usages qu'on peut trouver à ces pièces et reliques, ici, au fin fond de la Palestine. Il repère néanmoins quelque chose qui l'intéresse pour sa collection d'instruments médicaux, un ultramicrotome étincelant, de ceux qu'on utilisait jadis pour préparer les fragments de tissu avant examen au microscope électronique. Mais lorsqu'il exhibe son disque de crédit au lieu de commencer à marchander, le vendeur se contente de lui renvoyer un regard neutre ou vaguement hostile. Selon un décret du CRP, les disques émis par le gouvernement doivent être acceptés en tous lieux, mais le vieil Arabe inspecte d'un œil peu intéressé la bande de plastique brillant que lui tend Shadrak, puis il la rend sans dire un mot et se tourne d'un autre côté. Un sécuvil paraît avoir observé la transaction avortée depuis l'entrée du marché. Shadrak pourrait faire appel à lui afin d'obliger le marchand à s'exécuter, mais il décide de ne pas insister ; cela entraînerait peut-être des complications imprévisibles, voire des risques ; or Shadrak n'a nul désir d'attirer l'attention en cet endroit. Il abandonne le microtome et se dirige vers le sud, par les rues plus calmes d'un quartier résidentiel.

En quelques minutes, il parvient au sommet de marches qui descendent vers un vaste espace découvert, une place pavée au bout de laquelle se dresse un mur immense fait de blocs titanesques de pierre taillée. D'un pas tranquille, Shadrak traverse la place en direction du mur, tout en cherchant à se repérer sur sa carte. Il se rappelle avoir pris à gauche, puis encore à gauche à la rue de la Chaîne – peut-être se trouve-t-il dans le vieux quartier juif, en route vers la coupole du Rocher et la mosquée al-Aqsà, auquel cas...

— Vous devriez vous couvrir la tête, fait calmement une voix sur sa droite. Vous vous trouvez dans un lieu saint.

Un petit homme ramassé, au moins septuagénaire, le teint hâlé et l'allure vigoureuse, s'est approché de lui. Il porte une calotte noire et, d'un geste courtois mais insistant, présente à Shadrak une autre calotte qu'il a tirée de sa poche.

— Toute la ville n'est-elle pas terre sainte ? demande Shadrak

en acceptant la coiffure.

— Chaque pouce de terrain est sacré pour quelqu'un, en effet. Les musulmans ont leurs lieux saints, et aussi les coptes, les orthodoxes grecs, les Arméniens, les chrétiens de Syrie, tout le monde. Mais ceci nous appartient. Vous ne connaissez donc pas le Mur ?

La majuscule est perceptible dans son intonation.

— Le Mur, fait Shadrak, embarrassé, en reportant son regard des grands blocs de pierre vers sa carte. Oh ! Bien sûr. Vous voulez dire le mur des Lamentations ? Je ne me rendais pas compte...

— Le mur de l'Ouest, c'est ainsi que nous l'avons appelé après la reconquête de 1967, quand les lamentations ont cessé momentanément. Maintenant, c'est à nouveau le mur des Lamentations. Encore que je ne croie guère à la vertu des lamentations, même par les temps qui courent. Le petit homme sourit. Sous quelque nom que ce soit, pour nous autres juifs c'est le Saint des Saints.

Là encore, majuscules.

— Le Temple de Salomon ?

— Non, pas celui-là. Les Babyloniens ont détruit le premier temple il y a deux mille sept cents ans. Ce mur-ci appartient au second temple, celui d'Hérode, que les Romains rasèrent sous Titus. Le Mur est la seule chose qu'ils laissèrent debout. Nous l'adorons, car pour nous il ne symbolise pas seulement la persécution, mais aussi l'endurance et la volonté de survivre. C'est la première fois que vous venez à Jérusalem ?

— Oui.

— Américain ?

— Oui.

— Moi aussi. Pour ainsi dire. Mon père m'a amené ici quand j'avais sept ans. Dans un kibboutz, en Galilée. Juste après la proclamation de l'État d'Israël – vous voyez ? En 1948 ? J'ai combattu dans le Sinaï en 1967, la guerre des Six Jours, et j'ai prié devant le Mur dans les premiers jours qui ont suivi la victoire et je n'ai pas quitté Jérusalem depuis. Le Mur, pour moi, c'est encore le centre du monde. J'y viens tous les jours. Même s'il n'existe plus réellement un État d'Israël. Même s'il

n'existe plus d'États au sens propre, plus de rêves, plus de... Il s'interrompt. Pardonnez-moi. Je suis trop bavard. Aimeriez-vous prier devant le Mur ?

— Mais je ne suis pas juif.

— Quelle importance ? Venez avec moi. Êtes-vous chrétien ?

— Pas spécialement.

— Aucune religion ?

— Pas de religion officielle. Mais j'aimerais me rendre au Mur.

— Eh bien, venez.

Ensemble, ils traversent la place, le guide petit et vieux, le visiteur grand et jeune.

— Je m'appelle Méshak Yakov, déclare soudain le compagnon de Shadrak.

— Méshak ?

— Oui. C'est un nom biblique, tiré du Livre de Daniel. Un des trois juifs qui défièrent Nabuchodonosor lorsque le souverain les mit en demeure de...

— Je sais ! s'exclama Shadrak. Je sais ! Il éclate de rire. Il jubile. C'est une minute exquisite. Inutile de me raconter l'histoire. Je suis Shadrak !

— Je vous demande pardon ?

— Shadrak. Shadrak Mordecai. C'est mon nom.

— Votre nom. Méshak Yakov rit à son tour. Shadrak. Shadrak Mordecai. C'est un nom magnifique. Ça pourrait être un beau nom juif. Et avec un nom pareil, vous n'êtes pas juif ?

— Je n'avais pas les gènes qu'il fallait, sans doute. Mais si je devais me convertir, j' imagine que je n'aurais pas besoin de changer de nom.

— En effet. Un magnifique nom juif. *Shalom*, Shadrak !

— Shalom, Méshak !

Ils rient ensemble. Pour un peu, ça tournerait au vaudeville, se dit Shadrak. Ce sécuvil qui rôde là-bas – ne serait-ce pas Abed-Négo ? Les voici devant le Mur, et le rire s'éteint en eux. Les énormes blocs de pierre battus par les vents frappent par leur air d'ancienneté, ils sont aussi vieux que les pyramides, aussi vieux que l'Arche. Méshak Yakov ferme les yeux et se penche en avant, il appuie son front contre le Mur comme pour



le saluer. Puis il se tourne vers Shadrak.

— Comment dois-je prier ? demande celui-ci.

— Comment ? Comment ? De la façon qui vous plaira ! Parlez au Seigneur ! Confiez-vous à Lui ! Adressez-Lui vos requêtes. Est-ce à moi d'apprendre à un adulte comment prier ? Que puis-je vous dire ? Une seule chose : mieux vaut rendre grâce que solliciter des faveurs. Si vous le pouvez. Si vous le pouvez.

Shadrak hoche la tête et se tourne vers le Mur. Il a la tête vide. Il a l'âme vide. Il jette un regard vers Méshak Yakov. Les yeux fermés, l'Israélien se balance doucement d'avant en arrière en murmurant. De l'hébreu, suppose Shadrak, qui ne sent aucune prière monter à ses lèvres. Il se trouve incapable de songer à autre chose qu'aux enfants sauvages, au pourrissement organique, aux visages vides ou abattus qu'il a aperçus le long de la Via Dolorosa, aux affiches de Mangu et de Gengis Mao. Son voyage a été un échec. Il n'a rien appris, rien accompli. Autant rentrer à Oulan-Bator dès demain et affronter la situation. Mais à peine a-t-il exprimé ces pensées qu'il les rejette. Qu'est devenue cette surprenante bouffée d'optimisme, tandis qu'il prenait le thé en compagnie de Bhishma Das ? Cette minute délicieuse, cette chaleureuse fraternité éprouvée lorsque Méshak Yakov lui a révélé son nom ? L'énergie spirituelle de ces deux vieillards – l'hindou et le juif –, leur patience et leur résolution face à la catastrophe planétaire : n'en a-t-il donc rien tiré ?

Il reste un long moment à l'écoute du silence de son propre corps, qui ne fait que traduire, à travers le mutisme de ses implants, l'absence de Gengis Mao, et décide qu'il n'est pas encore temps de retourner à Oulan-Bator. Il continuera. Il achèvera son voyage.

Il se met à prier à voix basse, car cela le gênerait d'être entendu de Yakov. « Merci, Seigneur, d'avoir créé ce monde et de m'avoir permis d'y vivre aussi longtemps. » *Mieux vaut rendre grâce que solliciter des faveurs.* Mais enfin, il n'est pas interdit de solliciter des faveurs, et Shadrak ajoute pour lui-même : « Et, Seigneur, permettez-moi d'y vivre encore un peu. Montrez-moi comment je puis aider à rendre ce monde plus conforme à ce que vous souhaitiez. » Cette prière lui paraît

idiote. Mièvre et naïve. Pourtant, pourtant, elle n'a rien de méprisable. S'il lui était donné de revivre cet instant, il n'y changerait pas un mot, bien qu'il n'irait jamais avouer à personne qu'il l'a prononcée.

Lorsqu'ils en ont terminé, Méshak Yakov invite Shadrak à dîner ; Shadrak accepte, car il regrette à présent d'avoir refusé l'invitation de Bhishma Das. Yakov habite au sommet d'une colline dénudée, dans une tour du quartier moderne de Jérusalem, loin à l'ouest de la vieille ville, au-delà du parlement et du campus de l'université. Son immeuble, rattaché à un grand ensemble qui regroupe une vingtaine de bâtiments, possède ce poli, où domine le verre, qui était en vogue à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, mais il présente les stigmates du délabrement. Les vitres sont poussiéreuses, certaines sont brisées, les portes sortent de leurs gonds, la rouille éclabousse les balcons, l'ascenseur grince et grogne. L'immeuble est plus qu'à moitié vide, l'informe Yakov. À mesure que la population s'amenuise et que les services se détériorent, les gens désertent ces quartiers, naguère résidentiels, pour se rapprocher du centre-ville. Pour sa part, annonce-t-il fièrement, il est là depuis quarante ans et compte bien y demeurer quarante ans de plus, au minimum.

L'appartement de Yakov est petit, bien entretenu, meublé à l'ancienne, sobrement et avec goût.

— Ma sœur Rébecca, annonce Méshak. Mes petits-enfants Joseph et Léa.

Il présente Shadrak, et tous rient de la coïncidence des noms, de l'étroite connotation biblique. La sœur est septuagénaire, Joseph doit avoir dix-huit ans, Léa douze ou treize. Des photos encadrées de noir sont accrochées au mur – la femme de Yakov, suppose Shadrak, ainsi que trois adultes, tous victimes du pourrissement organique, sans doute. Yakov ne le précise pas, Shadrak ne pose pas la question.

— Vous êtes juif ? demande Léa.

Shadrak sourit en secouant la tête.

— Ça existe, des Noirs qui sont juifs, dit-elle. Il y a même des Chinois juifs.

— Gengis Mao est un juif, fait Joseph avant de partir d'un fou rire.

Mais personne ne l'imita. Méshak lui lance un regard furieux ; sa sœur prend un air choqué et Léa semble embarrassée. Shadrak lui-même découvre que l'intrusion de ce nom étranger dans un paisible tableau de famille le secoue quelque peu.

— Ne raconte pas de bêtises, dit sèchement Yakov.

— Je disais ça comme ça, proteste Joseph.

— Alors ne gaspille pas ta salive, jette Yakov. Puis, à Shadrak : Ici, nous ne sommes pas de grands admirateurs du président. Mais je préférerais ne pas discuter de ces choses. Je vous demande d'excuser la sottise de ce garçon.

— Ce n'est rien, dit Shadrak.

— Pourquoi portez-vous un nom juif ? demanda Léa.

— Mon peuple a souvent pris des noms dans la Bible, explique Shadrak. Le père de mon père était un pasteur, un théologien érudit. C'est lui qui a fait la suggestion. J'ai un oncle nommé Absalon. *J'avais* un oncle. Et des cousins qui s'appellent Salomon et Satil.

— Mais votre nom de famille ? insiste la fillette. Il est juif aussi. Il y a eu un grand rabbin appelé Mordecai, en Allemagne, il y a longtemps. On nous en a parlé à l'école. Les Noirs, ils choisissent aussi leur nom de famille ?

— Ce sont nos maîtres qui nous les ont donnés. Mes ancêtres ont dû appartenir à quelqu'un qui s'appelait Mordecai.

— Appartenir ?

— Au temps de l'esclavage, lui souffle Joseph d'un ton brusque.

— Vous avez été esclaves, vous aussi ? poursuit Léa. J'ignorais. On a été esclaves en Égypte, vous savez ? Ça fait des milliers d'années.

Shadrak sourit.

— Nous, nous l'avons été en Amérique. C'est plus récent.

— Et votre maître était juif ? Je ne peux pas croire qu'un juif posséderait des esclaves, jamais de la vie !

Shadrak aimerait expliquer que ce Mordecai, s'il a jamais existé et donné son nom à ses nègres, n'était pas forcément juif, mais qu'il pouvait l'être, car à l'époque des plantations, on trouvait même des juifs possesseurs d'esclaves. Toutefois, la

discussion paraît mettre Méshak mal à l'aise, au point qu'il change de sujet avec une brusquerie telle que les deux enfants en restent bouche bée – il s'enquiert du dîner auprès de sa sœur.

— Dans un quart d'heure, répond-elle en se dirigeant vers la cuisine.

Comme s'ils obéissaient à un signal invisible leur enjoignant de laisser l'invité en paix, Joseph et Léa vont s'installer sur un canapé et se mettent à discuter avec quelque nervosité des derniers événements de l'école – il semble qu'on ait décrété un jour de congé mondial à l'occasion des funérailles de Mangu. Joseph, qui fréquente l'université, est ennuyé car cela va le priver d'une excursion à la mer Morte. Léa cite une remarque du représentant du CRP à Jérusalem concernant la nécessité de rendre hommage au vice-roi défunt, ce qui provoque un ricanement de Rébecca, toujours affairée à sa cuisine. Suit un commentaire bien senti sur l'intelligence et l'équilibre mental de l'officiel en question. Les choses ont tôt fait de dégénérer en une discussion bruyante et incompréhensible des affaires politiques locales. Les quatre Yakov se lancent dans une féroce joute bilingue. Méshak tente d'abord de décrire à Shadrak la liste des personnages et la toile de fond, mais il ne tarde pas à se trouver trop engagé dans la dispute pour assurer un commentaire simultané. Sous le regard perplexe mais amusé de Shadrak, ces gens pleins d'esprit et de fougue continuent de s'empoigner jusqu'à ce que l'arrivée du dîner vienne clore brutalement le débat. Shadrak n'a pas la moindre idée de l'origine du conflit – il croit vaguement comprendre que cela a quelque chose à voir avec le remplacement d'un Arabe chrétien par un musulman au sein du conseil municipal –, mais il se réjouit d'assister à un tel déploiement d'énergie et de conscience politique. À Oulan-Bator, où l'espionnage est poussée au maximum, il n'a jamais été témoin de controverses aussi furieuses ; mais peut-être n'est-ce pas dû à la présence de caméras espions ; peut-être, simplement, a-t-il vécu si longtemps hors de toute cellule familiale qu'il a oublié à quoi ressemble une vraie conversation.

Shadrak éprouve quelque embarras au moment de passer à table – doit-il coiffer la calotte ? Y a-t-il d'autres traditions qu'il

ignore ? –, mais tout se déroule sans problème. Ni Méshak ni son petit-fils ne portent de calotte, aucune prière ne précède le repas, seulement un instant de silence observé par les deux vieux ; la nourriture est riche et abondante ; les Yakov, observe Shadrak, ne semblent pas suivre de régime alimentaire particulier. Après dîner, Joseph et Léa se retirent dans leurs chambres respectives pour étudier. Réchauffé par un vin rouge israélien suivi d'un fort cognac de même origine, Shadrak s'installe en compagnie de Méshak afin d'examiner la carte des environs. Il y a la vieille ville, bien sûr, mais aussi la tombe supposée d'Absalon dans la proche vallée de Kidron, le tombeau du roi David sur la colline de Sion, le musée archéologique, le musée national où sont conservés les manuscrits de la mer Morte, et...

— Un instant, fait Shadrak. Tout ça dans une journée ?

— Eh bien, prenons-en deux.

— Tout de même. Peut-on vraiment faire autant de chemin en si peu de temps ?

— Pourquoi pas ? Vous m'avez l'air assez solide. Je crois que vous arriverez à me suivre.

Et le vieil homme se met à rire.

## 22

À Istanbul, quelques jours plus tard, il se trouve sans guide, condamné à errer seul, dans cette ville labyrinthique aux multiples niveaux. Désorienté, vaincu par les problèmes complexes que posent les déplacements d'un point à un autre, il voudrait bien qu'un Méshak Yakov ou un Bhishma Das vienne le prendre en charge. Mais personne ne se manifeste. Le plan qu'il se procure à son hôtel ne lui sert à rien car les indications de rues sont rares ; chaque fois qu'il s'écarte d'une grande

artère, c'est pour s'égarer aussitôt dans un dédale de ruelles anonymes. Il y a bien des taxis, mais les chauffeurs ne semblent parler que le turc, car le tourisme n'a pas survécu à la Guerre virale ; ils peuvent suivre des instructions élémentaires – Sainte-Sophie, Topkapi –, mais dès qu'il veut se rendre sur les vieilles fortifications byzantines en bordure de la ville, il devient impossible de se faire comprendre. Il se résout finalement à se faire amener à la mosquée Kariya, située dans les faubourgs, puis, partant de là, il cherche à retrouver le mur d'enceinte le plus proche en marchant un peu au hasard.

Istanbul est une ville cendreuse, sale, archaïque, radicalement étrangère et irritante. Shadrak est fasciné par le mélange des architectures, les opulents palais ottomans, les splendides mosquées aux multiples minarets, les maisons de bois du XVII<sup>e</sup> siècle, les vastes avenues du XX<sup>e</sup> siècle, les restes délabrés de l'ancienne Constantinople qui jaillissent du sol, telles des dents ébréchées : fragments d'aqueducs ou de réservoirs, de basiliques ou de stades. Mais l'ensemble est trop chaotique à son goût. L'abattement, voire la répugnance l'emportent sur la séduction pourtant puissante de ce riche tissu historique. Encore aujourd'hui, la ville compte plus d'un million d'habitants, et Shadrak a du mal à affronter pareille masse humaine. Les habituelles tragédies du pourrissement organique se jouent dans les rues, les enfants sauvages sont en nombre remarquable, certains d'entre eux n'ont pas plus de trois ou quatre ans, on les voit partout se rassembler comme des charognards aux abois. Et il y a les sécuils auxquels il ne cesse de se heurter à chaque coin de rue. Ils patrouillent deux par deux d'un air méfiant. Ils l'observent, Shadrak en est convaincu. Simple paranoïa ? Il ne le pense pas. Gengis Mao regrette d'avoir autorisé son médecin à aller courir le monde, aussi l'a-t-il mis sous surveillance de manière à pouvoir le faire ramener à Oulan-Bator si la fantaisie lui en prend. Shadrak n'a jamais cru pouvoir disparaître totalement – à vrai dire, son retour à Oulan-Bator est un élément essentiel du plan d'action qui commence à prendre forme dans sa tête, bien qu'il ne sache pas encore quel sera le moment le plus favorable pour rentrer – mais l'idée qu'on l'espionne n'est pas de son goût. En deux jours, il expédie

la visite des principales curiosités d'Istanbul et s'envole brusquement pour Rome.

Il y passe une semaine, choisissant comme base un vieil hôtel luxueux et confortable situé à quelques blocs des thermes de Dioclétien. Rome est trop peuplée, trop frénétique, mais pour quelque raison, les cicatrices de la Guerre virale et de ses retombées de cauchemar y sont moins nombreuses ; Shadrak commence à se détendre et à se laisser aller au rythme plaisant de la vie méditerranéenne : il flâne dans les rues magnifiques, prend l'apéritif à la terrasse des cafés, se gave de pâtes et de vin blanc jeune dans d'obscures trattorias, et toutes les calamités du pavillon des Traumatisés deviennent insignifiantes. Voici la Ville Éternelle, capable d'absorber les coups les plus rudes du temps sans perdre un seul instant sa capacité de récupération. Il visite, bien entendu, les monuments de la Rome impériale, l'arc de Titus qui commémore le sac de Jérusalem, les temples et les palais du Capitole et du Palatin, le chaos magnifique qu'est le Forum, l'épave hallucinante du Colisée. Il se rend à la basilique Saint-Pierre et, le regard levé vers le Vatican, songe à la moquerie caustique de Gengis Mao qui lui offrait le trône pontifical. Il visite la chapelle Sixtine, la collection étrusque de la Villa Giulia, la galerie de la Villa Borghese ainsi qu'une demi-douzaine des plus belles églises baroques. Cette exploration des innombrables antiquités romaines semble lui redonner des forces au lieu de l'épuiser. Bizarrement, ce ne sont pas les monuments célèbres qui suscitent en lui les plus intenses réactions, mais plutôt les constructions vieilles et grises, raides et lugubres du Trastevere ou du quartier juif. S'agit-il véritablement des habitations du temps de César – jadis villas et aujourd'hui taudis ? Est-il possible qu'elles soient encore habitées après deux mille ans ? Pourquoi pas ? Les anciens Romains savaient construire des demeures de six étages et plus, et faites d'un matériau durable. Il n'aurait pas été difficile, en dépit des pillages, des incendies et des révolutions, de préserver ces bâtiments, de reconstruire et replâtrer, de retaper le vieux pour faire du neuf, de rafistoler sans cesse et de restaurer. Ainsi ces tours grises auraient-elles abrité un jour les sujets de Tibère et de Caligula. Shadrak sent un agréable frisson le parcourir à la

pensée de ces maisons constamment habitées au fil des âges. Mais à la réflexion, ce n'est probablement pas le cas ; rien, décide-t-il, ne peut résister aussi longtemps à un usage quotidien. Ces constructions datent plus vraisemblablement du XII<sup>e</sup> ou du XIV<sup>e</sup> siècle, voire du XVII<sup>e</sup>. Anciennes, certes, mais pas réellement antiques. Si ce n'est au sens où tout ce qui date d'avant l'apparition de Gengis Mao, tout ce qui a survécu à ce monde révolu, à cette époque antédiluvienne, mérite un tel titre.

Il aimerait pouvoir demeurer éternellement à Rome. Dommage que Gengis Mao n'ait pas été sérieux en lui proposant le Saint-Siège. Mais au bout d'une semaine, Shadrak décide de poursuivre son voyage. C'est trop agréable, ici, et trop confortable ; de plus, alors qu'il est en train de déguster une *strega* dans son café favori, par une soirée chaude et humide, il remarque, attablés au bistrot d'en face sans boire ni parler, deux sécuils qui se contentent de l'observer. S'apprêtent-ils à resserrer les mâchoires de l'étau, les mailles du filet ? Vont-ils le ramasser dès le lendemain ou le jour suivant et lui ordonner de retourner auprès de son maître, à Oulan-Bator ? Il achète un billet pour Londres, l'annule au dernier moment et monte à bord d'un avion qui s'apprête à gagner la Californie en survolant le pôle.

Le voici soudain à San Francisco. Ville jouet, blanche et précieuse, dressée sur d'impressionnantes collines et gainée d'une baie scintillante. C'est la première fois qu'il s'y rend. Étrange, comme il s'attend toujours que les villes célèbres soient gigantesques : celle-ci, de même que Jérusalem, est étonnamment petite. Lâchée au-dessus de Rome, de Nairobi, du magma proliférant d'Istanbul, elle s'y noierait aussitôt. Le froid surprend également. Dans son esprit, la Californie a toujours été synonyme de piscines et de palmiers, de parties de football disputées sous un chaud soleil par de miraculeux après-midi de janvier. Cette Californie imaginée doit exister ailleurs, probablement en descendant vers Los Angeles ; San Francisco au mois de juin a des airs maussades d'hiver finissant, avec des vents cinglants et tenaces, des brouillards gris et poisseux. Même lorsque l'après-midi vient consumer le brouillard et que la ville, baignant dans une lumière intense, étincelle sous un ciel



sans nuage, l'air porte encore le froid des brises venues de l'océan, et Shadrak se pelotonne dans son insuffisante veste d'été.

Ici, pas de palais antiques à visiter, pas de gazelles ni d'autruches en liberté, pas de fortifications médiévales ni d'églises baroques, mais des rues élégantes bordées de maisons victoriennes allant de l'hôtel particulier au bungalow de bois, toutes délicatement ornées de volutes et de corniches, de frises et de pignons, de flèches et même, parfois, de vitraux, des bâtiments pour la plupart bien conservés et qui ont survécu au feu, aux tremblements de terre, aux émeutes, à la guerre biochimique, à l'effondrement des États-Unis d'Amérique. Il y a partout des arbres et des massifs, dont beaucoup sont en fleurs ; qu'il y fasse froid ou non, cette ville est presque aussi fleurie que Nairobi, et Shadrak contemple avec ravissement certains arbres qui sont comme des masses rouges en fusion, d'immenses fougères arborescentes et des cyprès sinueux que le vent a sculptés, des collines assombries d'eucalyptus fragrant. Il consacre une longue journée à traverser toute la ville, de la baie jusqu'à l'océan, émergeant finalement d'un parc de rêve pour se tenir au bord du Pacifique, le regard tourné vers la Mongolie. Quelque part, à des milliers de kilomètres vers le nord-ouest, Gengis Mao se réveille et entame ses exercices matinaux. Shadrak s'interroge sur la condition actuelle du foie présidentiel, sur la tension du khan, sur son taux de calcium et de phosphates, son équilibre endocrinien : les mille petites informations dont il s'était si bien habitué à recevoir les pulsations. Il se rend compte à ce moment que ces émissions de l'organisme de Gengis Mao commencent à lui manquer. Il regrette le défi quotidien qui consistait à entretenir la mécanique interne – increvable, mais de plus en plus vulnérable – du khan. Il n'est pas exclu qu'il regrette même Gengis Mao. Que tout cela est étrange, sombre, mystérieux ! ô, contraintes d'Hippocrate !

Que devient donc le président ? Il est vivant, et plus vivant que jamais, à en juger par le journal qu'achète Shadrak – le premier qu'il se soit donné la peine de parcourir depuis son départ, il y a près d'un mois. Partout s'y étalent des photos des

funérailles de Mangu, célébrées une semaine auparavant avec une pompe et une majesté dignes des pharaons. On y voit Gengis Mao soi-même, en tenue de grand deuil, au milieu de l'immense procession. Et là, encore, en train d'accorder sa bienveillante bénédiction aux millions qui se pressent sur la place Soukhe-Bator. (Des *millions* ? C'est ce qui est écrit. Disons plutôt des milliers.) Et encore, et encore, le khan faisant ceci, le khan faisant cela, le khan en train d'orchestrer les forces restantes de cette planète loqueteuse en vue d'un déploiement universel d'affliction. Shadrak découvre qu'Oulan-Bator sera rebaptisé Altan-Mangu, « Mangu-le-Doré ». La chose lui paraît hautement comique, mais sans doute s'y habituera-t-il avec le temps. L'ancien nom, qui signifie « héros rouge », était déjà tombé en désuétude depuis la chute de la République populaire en 1995, et Gengis Mao songeait depuis des années à le remplacer par quelque chose de plus approprié. Eh bien, décide Shadrak, Altan-Mangu fera l'affaire. Un bruit remplace un autre bruit.

La couverture des funérailles occupe des pages et des pages du journal ! Même un président des États-Unis n'aurait pas eu droit à autant d'égards. Et la cérémonie s'est déroulée *la semaine dernière*. Y a-t-il eu tous les jours cette débauche d'illustrations ? Probable, probable. Ces funérailles constituent l'événement du mois, plus considérable que l'annonce même de la mort de Mangu, qui a été trop rapide et n'a pas bénéficié de cette progression linéaire dans le temps dont sont réellement faits les gros titres. D'ailleurs, qu'y a-t-il d'autre, en fait de nouvelles ? Les gens meurent du pourrissement organique ? Le Comité s'efforce noblement d'assurer un accroissement important du stock d'antidote, et c'est pour très bientôt ? Le médecin personnel du président a pris la tangente et s'offre une balade sans but autour du monde tout en combinant, dans un coin de sa tête crépue, les moyens de déjouer le plan de Gengis Mao qui veut s'emparer de son corps ? Les photos des funérailles, c'est beaucoup plus intéressant que tout cela.

Mais enfin, un tel battage, dans un journal américain, autour d'un enterrement en Mongolie. Shadrak se surprend à penser au dernier président des États-Unis – un nommé Williams, croit-il

se rappeler, ou bien Richards, en tout cas un prénom devenu nom de famille – et au genre d’obsèques auquel il eut droit. Un cortège de sept personnes et une tombe boueuse par un jour de pluie, c’est probable. (Roberts ? Edwards ? Le nom lui échappe totalement.) Pendant l’enfance de Shadrak, il y avait encore des présidents des États-Unis, et même un ou deux ex-présidents qui vivaient toujours. Il cherche à se rappeler qui était président au moment de sa naissance. Un certain Ford, non ? C’est ça, Ford. Shadrak se souvient que la plupart des gens l’aimaient bien. Avant lui, il y en avait eu un du nom de Nixon, que les gens n’aimaient pas, et un autre qui s’appelait Kennedy et qui fut assassiné, et Truman, Eisenhower, Johnson, Roosevelt – des noms sonores, des noms solides et bien américains. Nos chefs, nos grands hommes. Quel est le nom de notre chef, aujourd’hui ? Le khan Gengis II Mao IV. Qui aurait cru cela, dans les vieux États-Unis d’avant la Guerre virale ? George Washington l’aurait-il cru ? Et Lincoln ? La dernière année avant l’installation au pouvoir du CRP, il y avait eu sept présidents en exercice, dont certains simultanément. Jadis, il fallait trente ou quarante ans pour épuiser sept présidents, et cette seule année 1995 en vit défiler sept. Il y eut également des empereurs à Rome, et Auguste ou Hadrien se seraient sans doute étonnés de la qualité et des origines raciales de certains de leurs successeurs, vers la fin de l’ère impériale – ceux qui étaient des Goths, et ceux qui étaient des gamins, et ceux qui étaient fous, et ceux qui régnèrent six jours avant d’être étranglés par leurs propres gardes écoeurés. Eh bien, Lincoln se serait étonné de voir des Américains accepter pour chef quelqu’un répondant au nom de Gengis II Mao IV. Ou peut-être que non. Lincoln aurait pu être d’avis que les peuples ont les gouvernements qu’ils méritent, et que nous devons mériter Gengis Mao. Lincoln aurait même pu se prendre d’affection pour le vieux démon flamboyant.

San Francisco est une ville agréable pour la promenade, une ville à l’échelle humaine où l’on peut se rendre d’un quartier à un autre – des grandes demeures de Pacific Heights à la pseudo Méditerranée ensoleillée de la Marina, de Russian Hill au Wharf, de la Mission au Haight – d’une seule traite, en

marchant d'un bon pas, et avec l'assurance, tout au long du chemin, d'un paysage urbain constamment changeant et toujours plaisant. Ni le vent, ni le brouillard, ni la pente raide des collines ne constituent un handicap sérieux dans un environnement aussi aimable. Et la ville est vivante. Il y a des magasins, des restaurants, des cafés ; on trouve dans le quartier du port une demi-douzaine de grandes chapelles de menuiserie appartenant à des sectes rivales, une maison d'oniromort, une retraite de transtemporalistes ; les passants donnent l'illusion de la santé et de l'entrain. Shadrak sait bien qu'il ne peut s'agir que d'une illusion, mais elle est convaincante. La seule chose qui cloche à San Francisco, c'est l'abondance de sécuils.

En aucun autre endroit il n'a vu autant de policiers ; ils sont même plus nombreux qu'à Oulan-Bator. On dirait qu'un San Franciscain sur dix s'est enrôlé dans le Corps de sécurité civile. Peut-être n'est-ce qu'une illusion due à son esprit troublé, à moins que l'effervescence inhabituelle de cette ville n'exige un maintien de l'ordre tout aussi exceptionnel. Quoi qu'il en soit, les uniformes bleus et gris sont absolument *partout*. Ils vont généralement par deux, mais il n'est pas rare d'en voir des grappes de trois, quatre ou cinq. La plupart d'entre eux ont ce je ne sais quoi de mécanique et d'insectoïde qui semble caractéristique de leur espèce et conduit Shadrak à soupçonner que les sécuils ne viennent pas au monde pour ensuite subir une formation, mais qu'ils sont produits à la presse dans quelque innommable fabrique du fin fond du Caucase. Et ils sont tous là qui l'observent, qui l'observent, qui l'observent – impossible que ce soit *seulement* de la paranoïa, n'est-ce pas ? Ces yeux gris, mornes mais attentifs, durs, stupides, résolus qui l'étudient sous tous les angles pendant qu'il parcourt la ville à grandes enjambées ? Pourquoi l'observent-ils avec autant d'attention ? Que veulent-ils savoir ?

Ils ne vont pas tarder à m'arrêter, se répète Shadrak.

Il ne doute pas d'avoir été maintenu sous surveillance depuis son départ. Il est convaincu qu'Avogadro reçoit des informations sur tous ses déplacements et rédige des rapports quotidiens à l'intention de Gengis Mao ; de plus – est-ce son

insécurité grandissante qui lui donne ce sentiment, ou bien est-ce celle de Gengis Mao ? – la surveillance paraît s'être intensifiée entre Nairobi et Jérusalem, entre Jérusalem et Istanbul, entre Istanbul et Rome : d'abord un ou deux sécuils qui lui jettent négligemment un coup d'œil au passage, puis des regards plus appuyés, puis des équipes entières qui le suivent, lui tournent autour, le dévisagent, se concertent, relèvent ses déplacements, jusqu'au jour où, à San Francisco peut-être, ou lorsqu'il sera à Pékin, ils recevront leurs ordres et passeront à l'action : planqués par douzaines sur les toits, sous les porches et à tous les coins de rue – « *Ça va, Mordecai, amène-toi tranquillement et il y aura pas de bobo.* »

Et soudain, alors qu'il se trouve à l'angle de Broadway et de Grant Boulevard, prêt à plonger dans le bouillon de Chinatown, la tête pleine de sombres pensées concernant les trois sécuils qu'il aperçoit sur le trottoir d'en face, devant une épicerie orientale, il s'entend interpeller depuis l'autre côté de Broadway :

— Mordecai ! Hé, Shadrak Mordecai !

Shadrak se fige en entendant son nom, comme si on l'avait cloué au milieu de sa réflexion : la partie est terminée, il le sait, le moment qu'il redoute est arrivé.

Mais l'homme qui s'approche en titubant maladroitement entre les voitures n'a rien d'un sécuil. C'est un grand gaillard au crâne dégarni, au visage las et creusé de rides, à la barbe épaisse, grisâtre et hirsute. Il est vêtu d'une salopette verte élimée, d'une grosse chemise écossaise et d'un manteau d'un rouge fané. Parvenu à la hauteur de Shadrak, il lui pose la main sur le bras d'une manière qui semble quêter le soutien autant que l'attention, puis il projette littéralement sa tête tout contre celle de Shadrak avec un tel aplomb que celui-ci ne peut refuser cette intimité forcée. L'homme a des yeux larmoyants et gonflés : symptôme du pourrissement organique. Mais il est encore capable de sourire.

— Docteur, commence-t-il d'une voix chaude et insinuante. Alors, docteur, comment ça va ?

Un ivrogne. Sans doute pas dangereux, quoiqu'il y ait quelque chose de vaguement menaçant dans son allure.

— Je ne pensais pas être aussi célèbre par ici.

— Célèbre. Célèbre. Ouais, vous êtes foutument célèbre. Au moins pour moi. Je vous ai repéré depuis l'autre côté de Broadway. C'est pas que vous ayez tellement changé.

L'homme est ivre, cela ne fait aucun doute. Son exaltation est caractéristique, et sa manière peu subtile de chercher le contact ; il est pratiquement pendu au bras de Shadrak.

— Vous ne me reconnaissez pas, hein ?

— Je devrais ?

— Ça dépend. À une époque, vous m'avez bien connu.

Shadrak détaille le visage ravagé, la lourde mâchoire. Il y a quelque chose de familier, mais aucun nom ne lui vient à l'esprit.

— Harvard, lance-t-il à tout hasard. Ça devait être à Harvard. Exact ?

— Vous marquez deux points. Continuez.

— La fac de médecine ?

— Cherchez du côté du collège.

— C'est plus dur. Ça remonte à plus de quinze ans.

— Ôtez-moi quinze ans. Et une vingtaine de kilos. Et la barbe. Merde, vous n'avez pas du tout changé. Évidemment, vous avez la belle vie. Je sais ce que vous avez fait.

Sans desserrer son étreinte, l'homme remue les pieds, tousse, se racle la gorge et crache. Un grailon sanguinolent. Il grimace.

— Voilà un bout de boyau, hein ? Il en part un peu plus tous les jours. Vous ne me reconnaissez vraiment pas. Que diable, nous autres Blancs, on se ressemble tous.

— Vous voulez me donner d'autres indices ?

— Un gros : on était ensemble dans l'équipe d'athlétisme.

— Lancer du poids, complète automatiquement Shadrak. Dieu sait de quel recoin de sa banque de données personnelle il tire l'information, mais il est sûr de ne pas se tromper.

— Deux points. Le nom, à présent.

— Pas encore. Je cherche.

Il métamorphose cette épave en un jeune homme imberbe, avec des muscles et non de la graisse, un short et un tee-shirt ; il le voit soulever le globe de métal étincelant, exécuter la petite danse bizarre du lanceur de poids, détendre le bras...

— La réunion du NCAA, Boston, 1995. On était en deuxième année. Vous avez gagné le soixante mètres en six secondes pile. Bel exploit. J'ai lancé le poids à vingt et un mètres. Nos photos étaient dans tous les journaux. Vous vous souvenez ! La première grande manifestation d'athlétisme après la Guerre virale, signe que les choses rentraient dans l'ordre. Ah ! Dans l'ordre. Vous étiez un sacré coureur, Shadrak. Je parie que vous l'êtes encore. Merde, le poids, je ne pourrais même plus le *soulever*. Comment je m'appelle ?

— Ehrenreich, répond aussitôt Shadrak. Jim Ehrenreich.

— Six points ! Et vous voilà devenu le docteur du grand homme. Vous disiez que vous seriez utile à l'humanité, que vous ne vous lanciez pas dans la médecine simplement pour faire du fric, hein ? Et c'était pas des blagues. Au service de l'humanité, occupé à maintenir en vie notre glorieux chef. Pourquoi prenez-vous cet air étonné ? Vous croyez donc que personne ne connaît le nom du médecin du président ?

— Je ne cherche pas vraiment à me faire de la publicité.

— Exact. Mais on est un peu au courant de ce qui se passe à Oulan-Bator. J'ai fait partie du Comité, vous savez ? Jusqu'à l'année dernière. Vous allez de quel côté ? Chinatown ? Marchons ensemble. C'est mauvais pour mes jambes de rester immobile, j'ai des varices. Oui, le Comité ; j'étais au troisième échelon pour la Californie ; mon indice me donnait même accès au vecteur. Naturellement, ils m'ont laissé tomber. Mais ne vous en faites pas : ça ne vous causera pas d'ennuis de me parler. Même avec les sécuils qui sont là-bas en train de lorgner. Je ne suis pas un foutu paria, vous savez, rien qu'un ex-membre du Comité. J'ai le droit de parler aux gens.

— Qu'est-il arrivé ?

— J'ai fait le con. J'avais cette amie, elle faisait aussi partie du Comité, à un très bas échelon, et son frère a chopé le pourrissement. Elle m'a dit, peux-tu trafiquer l'ordinateur, augmenter la commande d'antidote et sauver mon frère ? Bien sûr, je lui ai dit, je vais le faire, je vais le faire rien que pour toi, petite. Je connaissais un programmeur. Il pouvait maquiller les chiffres. Alors je lui ai demandé, et il l'a fait, enfin j'ai cru qu'il l'avait fait, mais c'était un piège, l'attrape-couillon dans toute sa

splendeur – les sécuivils se sont amenés et m’ont demandé des explications au sujet des doses supplémentaires d’antidote que j’avais commandées – Ehrenreich cligne de l’œil d’un air jovial. Ils ont expédié la fille à la ferme d’organes. Le frère est mort. Moi, ils se sont contentés de me virer, sans autre condamnation. En reconnaissance d’années de bons et loyaux services pour la cause de la révolution permanente. Je touche même une petite pension, assez pour faire tomber la vodka. Mais quel gâchis, Shadrak, quel foutu gâchis. Ils auraient dû m’envoyer aussi à la ferme d’organes tant que j’étais entier. Parce qu’à présent je suis en train de mourir. Vous le savez, n’est-ce pas ?

— Oui.

— On raconte que si vous recevez l’antidote et que le traitement soit interrompu, le pourrissement se déclenche aussitôt. C’est comme si toutes les forces du mal comprimées jusque-là éclataient d’un seul coup et vous envahissaient.

— J’ai entendu dire ça, en effet.

— Combien de temps me reste-t-il ? Vous devez être en mesure de me le dire, non ?

— Pas sans vous examiner. Et même dans ce cas. Je ne suis pas vraiment un expert, en ce qui concerne le pourrissement.

— Non. Évidemment. Pas à Oulan-Bator. Vous n’y êtes pas assez exposés, là-bas. Je traîne ça depuis six mois. Ma barbe était noire quand ça a commencé. J’avais tous mes cheveux. Je vais mourir, Shadrak.

— Nous allons tous mourir. Sauf Gengis Mao, peut-être.

— Vous savez ce que je veux dire. Je n’ai même pas trente-sept ans et je vais *mourir*. Pourrir et mourir. Parce que j’ai été con, parce que j’ai voulu aider le frère d’une amie. J’étais peinard, j’avais bien mené ma barque, un coup d’antidote dans le bras tous les six mois...

— Oui, vous avez vraiment été stupide. Parce que rien de ce que vous pouviez faire n’aurait sauvé le frère de votre amie.

— Hein ?

— L’antidote ne guérit pas. Il immunise. Quand on passe au stade léthal, les jeux sont faits. On ne peut pas inverser l’évolution du mal. Vous n’étiez donc pas au courant ? Je croyais que tout le monde le savait.



- Non, non.
- Vous avez brisé votre carrière pour rien. Balancé votre vie pour rien.
- Non. Ehrenreich paraît abasourdi. Ça ne peut pas être vrai. Je n’y crois pas.
- Vérifiez.
- Non. Je veux que vous me sauviez, Shadrak. Je veux que vous me prescriviez l’antidote.
- Je viens de vous dire...
- Vous saviez ce que j’allais demander. Vous vouliez vous défilier.
- Jim, je vous en prie.
- Mais vous pourriez vous procurer le truc. Vous en trimbaliez sans doute une centaine d’ampoules dans votre petit sac noir. Merde, quoi, vous êtes le médecin de Gengis Mao ! Vous pouvez faire *n’importe quoi*. Ce n’est pas comme d’être au troisième échelon d’un bureau régional. Écoutez, on a fait partie de la même équipe, on a remporté des trophées ensemble, on a eu nos photos dans les journaux...
- Ça ne marcherait pas, Jim.
- Vous avez peur de m’aider.
- J’aurais de bonnes raisons, après ce que vous venez de me raconter. Vous vous êtes fait balancer pour détournement illégal d’antidote, c’est ce que vous m’avez expliqué, et maintenant vous me demandez de faire la même chose.
- C’est différent. Vous êtes le médecin de...
- Ça ne change rien. Il est inutile de vous administrer l’antidote, pour les raisons que je viens d’exposer. Mais même si ça devait servir à quelque chose : je ne pourrais pas vous en procurer. Je n’aurais pas une chance de m’en tirer.
- Vous ne voulez pas risquer vos fesses. Même pour un vieux copain.
- Non, je ne le veux pas. Et je ne veux pas qu’on cherche à me culpabiliser parce que je refuse de faire quelque chose qui n’a aucun sens. La voix de Shadrak n’a rien d’amical. Pour vous, à présent, l’antidote est inutile. Absolument et totalement inutile. Enfoncez-vous bien ça dans le crâne.
- Vous ne voulez même pas essayer une dose sur moi ? À

titre d'expérience ?

— C'est inutile. Inutile.

Ehrenreich se tait un long moment avant de reprendre.

— Vous savez ce que je souhaite, mon vieux pote ? Je souhaite qu'un jour vous soyez vraiment dans la merde, accroché du bout des ongles au sommet d'une falaise. Et vous avez un vieux pote à vous qui s'amène, et vous vous mettez à gueuler : sauve-moi, sauve-moi, les salauds sont en train de m'avoir ! Lui, il vous écrabouille les doigts sans s'arrêter. Voilà ce que je souhaite. Comme ça, vous saurez ce que c'est. Oui, voilà ce que je souhaite.

Shadrak hausse les épaules. Il ne peut ressentir de colère à l'égard de quelqu'un qui est en train de mourir. Et il ne désire pas davantage parler de ses propres problèmes. Il se contente de dire :

— Si je pouvais vous guérir, je le ferais. Mais je ne le peux pas.

— Vous ne voulez même pas essayer.

— Je ne peux rien faire. Allez-vous me croire ?

— J'étais sûr que vous seriez l'homme de la situation. Vous, entre tous les autres. Et il se souvient même pas de moi. Refuse de lever le petit doigt.

— Avez-vous déjà fait de la menuiserie, Jim ? demande Shadrak.

— Dans les chapelles, vous voulez dire ? Ça ne m'a jamais intéressé.

— Ça pourrait vous aider. Ça ne soignera pas votre mal, mais ça vous aidera peut-être à vivre avec. La menuiserie vous fait découvrir des dimensions que vous ne percevez pas nécessairement par vous-même. Ça vous aide à distinguer ce qui est réel, ce qui compte vraiment, de ce qui n'a pas grande importance.

— Alors vous êtes un dingue de la menuiserie.

— J'y vais de temps à autre. Quand la situation est un peu trop tendue. Il y a des chapelles du côté de Fisherman's Wharf. J'irais bien faire un tour maintenant. Pourquoi ne pas venir avec moi ? Ça vous fera du bien.

— Il y a un bar à l'angle de Washington et Stockton où j'ai

mes habitudes. Si on allait plutôt là ? Si vous m'offriez quelques verres avec votre carte du CRP ? Ça me ferait encore plus de bien.

— Le bar d'abord, la chapelle ensuite ?

— On verra, fait Ehrenheich.

Le bar est sombre et sent le moisi. C'est un trou sinistre, doté d'un barman automatique : glissez votre carte dans la fente, mettez votre pouce sur la plaque d'identification, appuyez sur la boisson de votre choix. Ils commandent des Martinis. La véhémence d'Ehrenheich s'évanouit après le deuxième verre. Il devient morose et pleurnichard, mais son amertume s'est atténuée.

— Je regrette ce que j'ai dit, mon vieux, marmonne-t-il.

— N'y pensez plus.

— Je croyais vraiment que vous seriez l'homme de la situation.

— J'aimerais bien que ce soit le cas.

— Je ne cherche pas à vous attirer des ennuis.

— J'en ai déjà, dit Shadrak. Je suis accroché du bout des ongles. Il rit. La machine livre une nouvelle tournée. Shadrak lève son verre. Peu importe. À la vôtre.

— À la vôtre.

— Après celle-ci, on va à la chapelle, d'accord ?

Ehrenheich secoue la tête.

— Sans moi. Ce n'est pas un truc pour moi, vous savez ça ? Pas maintenant. Vraiment pas maintenant. Allez-y sans moi. Ne revenez pas à la charge. Vous y allez sans moi, c'est tout.

— Très bien.

Il finit son verre, touche légèrement le bras d'Ehrenheich en guise d'adieu – son ancien compagnon a le regard vitreux et ne parvient plus à aligner deux phrases –, puis il trouve un taxi qui l'emmène au Wharf. Mais aujourd'hui, la chapelle ne lui est d'aucun soulagement. Ses mains tremblent, ses yeux refusent d'accommoder, il ne parvient pas à entrer dans la phase de méditation. Il repart au bout d'une demi-heure. Sur un parking, à l'extrémité du bloc d'immeubles, il repère une voiture pleine de sécuils. Ils sont encore en train de l'observer. Avec eux, dans la voiture, il y a un barbu en vêtements civils. Ehrenheich ? Est-

ce possible ? À cette distance il ne distingue pas les visages, mais la forte carrure a l'air de correspondre et le crâne déplumé semble familier. Shadrak fronce les sourcils. Il arrête un taxi, se fait reconduire à son hôtel, boucle ses valises et met le cap sur l'aéroport. Trois heures plus tard, il est en route pour Pékin.

## 23

De son refuge de l'hôtel des Cent-Portes, à Pékin, dans l'ancien quartier des ambassades qui jouxte la Cité interdite où, jadis, Kubilay Khan et K'ien-Long tinrent leur cour, Shadrak, peu à peu, capte de nouveau les émissions de Gengis Mao. Douze ou treize cents kilomètres le séparent encore d'Oulan-Bator, d'après ses calculs, ce qui excède la portée de la télémesure – aussi les signaux sont-ils faibles et brouillés. Et puis après toutes ces semaines de séparation, Shadrak ne se sent plus en résonance avec le corps du président de manière aussi parfaite que par le passé. Mais s'il se tient rigoureusement immobile et concentre toute son attention, il découvre qu'il est en mesure de déchiffrer les biodonnées du vieux seigneur de la guerre avec une précision grandissante.

Ce sont naturellement les fonctions essentielles qui lui parviennent avec la plus grande clarté : rythme cardiaque, tension, respiration, température. Les systèmes principaux de l'organisme du khan continuent apparemment de gronder à leur niveau habituel, traduisant une vitalité irrésistible. Les activités hépatique et rénale affichent des chiffres normaux. Les échanges métaboliques de base s'opèrent de façon satisfaisante. Les réactions neuromusculaires sont également normales. Shadrak ne cesse de s'étonner de la santé et de la vigueur du vieillard. Il éprouve, par procuration, une certaine fierté devant la longévité véritablement héroïque et la résistance de Gengis

Mao.

Pourtant, à mesure que Shadrak étend son exploration et fait intervenir des données plus subtiles, une analyse plus fine, des problèmes inattendus commencent à se former et à contredire certaines des indications générales. Les réponses musculaires réflexes ne paraissent pas très satisfaisantes – la phosphatasémie semble faible, la production d'enzymes est nulle. La viscosité du sang est inférieure à la normale et le pH sanguin penche un peu vers l'alcalinité. Le transit intestinal est en très léger ralentissement, la cholestérolémie en augmentation, la transpiration un poil trop abondante.

Rien de tout cela n'est vraiment inquiétant chez un homme de l'âge du président qui vient d'être soumis à un traitement chirurgical aussi intensif – il ne serait guère raisonnable de s'attendre à trouver le patient en parfaite santé –, mais la combinaison des facteurs a quelque chose de particulier. Shadrak se demande jusqu'à quel point les résultats qu'il obtient sont déformés par l'éloignement et les parasites : il doit fournir un effort pour capter certaines des données, et il se peut qu'elles ne lui parviennent pas correctement. Néanmoins, les distorsions, si distorsions il y a, présentent une cohérence remarquable. Sa lecture est identique chaque fois qu'il revient à tel senseur particulier.

Et une hypothèse commence à prendre forme.

Un diagnostic à plus de mille kilomètres est chose aventureuse. Shadrak ne dispose ni de sa bibliothèque médicale ni de ses ordinateurs. Mais il a sa petite idée sur la nature du problème et sait quelles données lui sont nécessaires pour confirmer sa théorie. Il ignore en revanche si le système d'implants de Buckmaster est assez bon pour transmettre des représentations analogiques de phénomènes aussi microscopiques à pareille distance.

Si la viscosité du sang est insuffisante et le pH sanguin alcalin, la teneur du plasma en protides sera inférieure à la normale, et la pression osmotique, qui chasse les fluides des tissus vers les capillaires, sera basse. Si, comme l'indique le modem qui lui transmet le bilan des grands systèmes vitaux, la pression hydrostatique est normale et la pression osmotique

inexistante, il se pourrait que les tissus de Gengis Mao soient en train d'accumuler un excès de fluides – rien de sérieux ni de dangereux, du moins pour le moment, mais de telles accumulations de fluides peuvent conduire à la formation d'œdèmes, de poches aqueuses, et les œdèmes peuvent être symptomatiques de troubles imminents au niveau des reins, du foie, voire du système cardiaque. Shadrak se concentre au maximum afin d'explorer le corps de Gengis Mao en quête d'un excès de fluides. Toutefois, les points de contrôle du système lymphatique ne lui communiquent que des résultats normaux. Les bilans péricardique, pleural et péritonéal sont positifs. Le foie et les reins fonctionnent toujours aussi bien. Il semble que rien ne cloche. Shadrak commence d'abandonner son hypothèse. Peut-être le khan n'a-t-il aucun problème. Ces quelques indices négatifs n'étaient sans doute que des parasites, et donc...

Mais à ce moment, Shadrak remarque quelque chose de singulier dans la tête de Gengis Mao : la tension intracrânienne est anormalement élevée.

Les moniteurs implantés dans le crâne du président n'assurent pas une surveillance aussi complète que ceux qui sont répartis dans le reste de son corps. Le dossier médical de Gengis Mao ne porte trace ni d'apoplexie ni d'un incident cérébro-vasculaire de quelque nature, aussi les chirurgiens n'ont-ils jamais eu de raison d'envahir le crâne impérial. Étant donné que la plus grande partie de l'équipement de télémesure a été implantée à l'intérieur du khan dans le cours d'une chirurgie restauratrice devenue routinière, Shadrak doit se contenter d'une couverture assez sommaire de la condition cérébrale de son patient. Il dispose néanmoins d'un senseur qui l'informe de la tension intracrânienne, dont l'élévation, alors qu'il achève le bilan de l'organisme de Gengis Mao, attire son attention. Serait-ce là que se produit l'accumulation de fluides ?

Péniblement, Shadrak s'efforce de grappiller toutes les données qui peuvent avoir un rapport avec son problème. Pression osmotique des capillaires cérébraux ? Basse. Pression hydrostatique ? Normale. Irritation des méninges ? Importante. État des ventricules cérébraux ? Congestionnés. Il y a un

dysfonctionnement – un dysfonctionnement très marginal – dans le système qui draine le liquide céphalo-rachidien vers l'espace sous-arachnoïdien, proche de la paroi crânienne, où s'effectue normalement le passage dans le sang.

Cela signifie pour l'instant que Gengis Mao a dû souffrir de violentes céphalées au cours des derniers jours, qu'il en connaîtra de pires si Shadrak Mordecai ne regagne pas Oulan-Bator sur-le-champ, et que des lésions cérébrales, peut-être fatales, peuvent intervenir si l'on ne prend pas de mesures immédiates. Cela signifie également que les vacances de Shadrak sont terminées. Il n'accomplira pas sa balade touristique dans Pékin. Pas de visite de la Cité interdite pour lui, pas de musée historique, pas de tombes Ming, pas de Grande Muraille, pas de temple de Confucius, pas de Palais de la culture des travailleurs. Mais ces choses ne comptent plus pour lui : voici venu le moment qu'il attendait en errant d'un continent à l'autre. En l'absence du dévoué médecin, le système instable qui a nom khan Gengis II Mao IV a commencé de se détraquer. Le caractère indispensable de Shadrak a été mis en évidence. On a besoin de lui. Il doit se rendre immédiatement auprès de son patient. Il doit prendre les mesures appropriées. Il est engagé par le serment d'Hippocrate.

Et il doit songer à sa propre survie.

Shadrak descend à la réception de son hôtel pour réserver une place à bord du prochain vol à destination d'Oulan-Bator – il y en a un le soir même, apprend-il, départ prévu dans deux heures et demie. Il en profite pour rendre la chambre qu'il vient à peine de prendre. L'employé, un jeune Chinois fluët, visiblement fasciné par la couleur de peau de Shadrak et qui ne cesse de l'observer à la dérobée, fait une remarque sur la brièveté de son séjour à Pékin.

— J'ai dû changer mes plans, annonce Shadrak d'une voix claironnante. Affaire urgente. Dois rentrer immédiatement.

Il parcourt du regard le hall de l'hôtel – une salle sombre et parfumée, pareille au vestibule d'un immense restaurant chinois, encombrée de paravents d'acajou, de vases de porcelaine, d'énormes bols de laque juchés sur des piédestaux

de santal – et aperçoit, dominant deux porteurs de sa massive silhouette, Avogadro. Lorsque leurs regards se croisent, Avogadro sourit, incline la tête en guise de salut et agite une main. Il vient à peine d'arriver à l'hôtel, semble-t-il. Shadrak n'éprouve aucune surprise à constater la présence en ces lieux du chef de la sûreté. Il était inévitable, décide-t-il, qu'Avogadro se manifeste afin de procéder en personne à l'arrestation.

Ni l'un ni l'autre ne soulignent la coïncidence que constitue leur présence dans ce décor exotique.

— Avez-vous été satisfait de vos voyages ? demande aimablement Avogadro.

— J'ai vu une bonne partie du monde. Extrêmement intéressant.

— Est-ce là le meilleur qualificatif que vous puissiez trouver ? Intéressant ? Pas « écrasant », « édifiant », « transcendant » ?

— Intéressant, répète délibérément Shadrak. Un voyage très intéressant. Et comment se porte Gengis Mao en mon absence ?

— Pas trop mal.

— Il est bien entouré. Il aime à croire que je suis indispensable, mais l'équipe de secours est très capable d'affronter la plupart des problèmes qui risquent de se poser.

— C'est probable.

— Mais il a tout de même souffert de maux de tête, n'est-ce pas ?

Avogadro manifeste un léger étonnement.

— Ainsi, vous êtes au courant ?

— Je me trouve juste à la portée limite de la télémesure.

— Et vous parvenez à détecter ses *maux de tête* ?

— Je peux capter certains éléments qui me permettent de conclure à des maux de tête.

— Ce système est drôlement ingénieux. Le khan et vous ne faites pratiquement qu'une seule personne, n'est-il pas vrai ? Raccordés comme vous l'êtes. Il souffre et vous le sentez.

— Bien dit. En réalité, Nikki a été la première à me faire ressortir la chose. Gengis Mao et moi ne faisons qu'une seule personne, en effet. Une unité cohérente de traitement de l'information. Comparable au sculpteur, au marbre et au ciseau.

L'analogie ne paraît pas frapper Avogadro, qui continue de



lui adresser le même sourire fixe et résolument affable depuis les premiers propos qu'ils ont échangés dans le hall.

— Mais notre cohésion n'est pas assez satisfaisante, poursuit Shadrak. Le système pourrait être raccordé encore plus étroitement. J'ai l'intention de suggérer quelques modifications aux ingénieurs dès mon retour à Oulan-Bator.

— C'est-à-dire ?

— Ce soir. J'ai une place réservée sur le prochain vol.

Avogadro hausse les sourcils.

— Vraiment ? Voilà qui est fort commode et m'évitera la peine de...

— Me demander de rentrer ?

— Oui.

— Je pensais bien que vous auriez quelque conseil de ce genre à me donner.

— La vérité, c'est que Gengis Mao s'ennuie de vous. Il m'a envoyé ici afin que je vous parle.

— Naturellement.

— Afin que je vous demande de rentrer.

— Il vous envoie me le demander. Pas afin de me *ramener*, mais de me *demander* si je veux bien rentrer. De ma propre volonté.

— Afin de vous le demander, c'est cela.

Shadrak songe aux sécuils qui l'ont filé tout autour du monde, qui se pressaient sur ses traces, tenaient des conciliabules, passaient des messages à leurs collègues de villes éloignées. Il sait – et il ne doute pas qu'Avogadro sache qu'il le sait – que la situation réelle n'est pas aussi détendue que le chef de la Sûreté veut le lui faire croire. En prenant son billet pour le vol du soir, il a épargné à Avogadro la gêne de devoir le faire arrêter et ramener à Oulan-Bator sous la contrainte. Il espère qu'Avogadro lui en a la reconnaissance qui convient.

— Les maux de tête du khan sont-ils sérieux ? demande-t-il.

— Assez sérieux, me dit-on.

— Vous ne l'avez pas vu ?

Avogadro secoue la tête.

— Je lui ai parlé au téléphone. Il paraissait abattu. Fatigué.

— Cela remonte à combien de temps ?

— Avant-hier soir. Mais dans la tour, on parle des maux de tête du président depuis une semaine.

— Je vois. Je me doutais de quelque chose de ce genre. C'est pour cela que j'ai décidé d'avancer la date de mon retour. Puis, regardant Avogadro bien en face : Vous saisissez bien, n'est-ce pas, que j'ai pris mon billet de retour dès que je me suis rendu compte que le khan était incommodé ? Car il s'agissait de ma responsabilité envers mon patient. Ma responsabilité envers mon patient, voilà ce qui gouverne toutes mes actions. Et en toutes circonstances. Vous en êtes tout à fait conscient, n'est-ce pas ?

— Naturellement, fait Avogadro.

23 juin 2012

*Et si j'étais mort avant d'avoir accompli mon œuvre ? Cette question n'a rien de futile. Je compte au regard de l'histoire. Je suis un des grands reconstructeurs de la société. Ôtez-moi de la scène en 1995, en 1998, et même en 2001, et tout sombre dans le chaos. Je suis à cette société ce qu'Auguste fut au monde romain, Ts'in Che Houang-ti à la Chine. Quelle sorte de monde existerait aujourd'hui si j'étais mort il y a dix ans ? Un millier de principautés en guerre, sans aucun doute, chacune avec sa propre armée minable, sa propre législation, sa monnaie, ses passeports, ses gardes aux frontières, ses taxes douanières. Une multitude d'aristocraties dérisoires, de seigneurs féodaux, les brigues des mécontents, de petites révolutions en permanence – le chaos, le chaos, le chaos. Avec, très probablement, de nouvelles flambées de Guerre virale. Et pour finir, l'extinction de l'humanité. Tout cela si vous ôtez Gengis Mao de la scène historique au moment critique. Je suis le sauveur du monde.*

*Ça a l'air d'une vantardise obscène. Sauveur du monde ! Héros de la culture, figure mythique ; moi, Krishna ; moi, Quetzalcóatl ; moi, Arthur ; moi, Gengis Mao. Et pourtant, c'est vrai, ce l'est plus pour moi que pour n'importe lequel d'entre eux, car sans moi c'est l'humanité tout entière qui aurait disparu aujourd'hui, et voilà qui est nouveau dans le mythe du sauveur. Mettre un terme aux combats, boucler le*

*virus, financer les travaux de Roncevic – oui, aucun doute, nous aurions peut-être aujourd’hui une planète morte si l’on m’avait mis en terre il y a dix ans. Ainsi que le reconnaîtra l’histoire. Et pourtant, et pourtant, quelle importance ? Je ne serai pas oublié après ma mort – je ne serai jamais oublié – mais je mourrai. Tôt ou tard, mes artifices s’épuiseront. Ni Talos, ni Phénix, ni Avatar ne pourront me soutenir indéfiniment. Quelque chose lâchera, ou l’ennui aura raison de moi et je couperai mes propres systèmes et je mourrai, et qu’est-ce que ça aura voulu dire, d’avoir sauvé le monde ? Ce que j’ai accompli, finalement, ne signifie rien à mes yeux. Le pouvoir auquel je suis parvenu est vide, au bout du compte. Il n’est pas vide immédiatement – est-ce que je ne trône pas ici dans le faste et le confort ? mais au bout du compte, il est vide. Je prétends que l’empire possède un sens, mais il n’en a aucun, il n’y a de sens nulle part. Cette philosophie est très répandue chez les très jeunes et, je suppose, chez les très vieux. Je dois faire comme si ce pouvoir comptait à mes yeux. Je dois faire comme si la reconnaissance par l’histoire était la consolation des consolations. Mais je suis trop vieux pour m’en soucier. J’ai oublié pourquoi il était important pour moi de faire ce que j’ai fait. Je joue un jeu absurde sans pouvoir me résoudre à laisser la partie s’achever, mais j’ai des doutes quant à la nature du gambit décisif. Alors je dure, et je dure, et je dure. Moi, le khan Gengis II Mao IV, sauveur du monde, prenant soin de dissimuler à ceux qui m’entourent la profonde, la paralysante vacuité sur laquelle s’ouvrent les sous-sols de mon esprit. Je crois bien que j’ai perdu le fil de mon propre raisonnement. Je suis las. Je m’ennuie. J’ai mal à la tête.*

*J’ai mal à la tête.*

— Shadrak ! rugit le khan. Cette saleté de migraine ! Arrangez-moi ça, Shadrak !

Le vieux boucanier se force à sourire. Il est calé contre trois oreillers, l’air las, avachi. Sa mâchoire est bloquée en un rictus ; ses yeux ont un éclat dur et mènent une danse folle, comme s’il devait lutter pour accommoder. À cette faible distance, Shadrak n’a aucune peine à détecter une douzaine de symptômes

distincts de l'hypertension intracrânienne qui est en train de se développer dans les replis du cerveau de Gengis Mao. Déjà, de multiples petits signes indiquent une détérioration des fonctions cérébrales du président. Aucun doute quant au diagnostic, à présent. Non, pas le moindre doute.

— Vous êtes resté absent trop longtemps, marmonne le khan. Vous vous êtes bien amusé ? Oui. Mais cette migraine, Shadrak, cette migraine terrible, abominable – je n'aurais pas dû vous laisser partir. Votre place est ici. À mon côté. À me surveiller. À me soigner. C'est comme si j'avais envoyé ma main droite en voyage autour du monde. Vous ne partirez plus, hein, Shadrak ? Et vous allez vous occuper de ma tête. Ça me fait peur, ce battement. Comme quelque chose qui voudrait s'échapper de là-dedans.

— Il n'y a pas de raison de s'inquiéter, monsieur le Président. Nous allons très vite vous arranger ça.

Gengis Mao roule des yeux angoissés.

— Comment ? En découpant un trou dans mon crâne et en laissant le démon s'échapper telle une bouffée de gaz nauséabond ?

— Nous ne sommes plus à l'âge néolithique. Le trépan a fait son temps. Nous disposons de meilleures méthodes. Du bout des doigts, il palpe les joues du khan, explore les os saillants. Décontractez-vous. Laissez vos muscles se relâcher.

La soirée est déjà avancée, et Shadrak tombe de fatigue : dans une seule journée, il a volé de San Francisco à Pékin, de Pékin à Oulan-Bator, puis s'est rendu directement au chevet de Gengis Mao sans même prendre le temps de se changer. Les fuseaux horaires se confondent dans sa tête et il ne sait plus très bien si l'on est samedi, dimanche ou vendredi. Mais au plus profond de son esprit, il y a une sphère dure et claire comme le cristal.

— Détendez-vous, murmure-t-il. Laissez la tension quitter votre nuque, vos épaules, votre dos. Doucement, doucement...

Gengis Mao ricane.

— Vous n'allez pas guérir ça avec des massages et de belles paroles.

— Mais cela nous permet d'atténuer les symptômes. C'est un

palliatif, monsieur le Président.

— Et ensuite ?

— Si nécessaire, il y a des moyens chirurgicaux.

— Vous voyez bien que vous allez me trouver le crâne !

— Nous le ferons très proprement, je vous le promets.

Shadrak passe derrière Gengis Mao, de manière à ne pas être dérangé par l'obligation de regarder constamment le féroce vieillard dans les yeux. Il peut ainsi se concentrer sur les éléments du diagnostic. Déséquilibre hydrostatique : oui ; réaction méningée : oui ; accumulation d'une certaine quantité de déchets métaboliques dans le cerveau : oui. La situation est loin d'être critique – on pourrait sans grand risque retarder le traitement de plusieurs semaines, voire de plusieurs mois – mais Shadrak a l'intention de régler le problème au plus vite. Et pas seulement dans l'intérêt de Gengis Mao.

— Je suis heureux de votre retour, dit le khan.

— Merci, monsieur le Président.

— Dommage que vous n'ayez pas assisté aux funérailles. Vous auriez vu ça des premières loges. Magnifique, Shadrak. Les avez-vous suivies à la télévision ?

— Bien entendu, ment aussitôt Shadrak. A... heu... à Jérusalem. Je crois que j'étais à Jérusalem. Oui. Magnifique, en effet.

— Magnifique. Gengis Mao s'attarde à plaisir sur le terme. On n'oubliera jamais ça. Un des grands spectacles de l'histoire. J'en ai été fier. Les Assyriens n'auraient pas fait mieux pour ce vieux Sardanapale. Le khan se met à rire. Faute d'assister à son propre enterrement, Shadrak, on peut du moins passer son envie en réglant de grandioses funérailles pour quelqu'un d'autre. Pas vrai ?

— J'aurais voulu pouvoir y assister, monsieur le Président.

— Seulement vous vous trouviez à Jérusalem. Ou bien était-ce Istanbul ?

— Je crois que c'était Jérusalem, monsieur le Président.

Il exerce une pression légère mais ferme sur les tempes de Gengis Mao, provoquant une grimace. Mais lorsque Shadrak appuie sur sa nuque, en un point situé juste derrière les oreilles, le président ne peut retenir un grognement.

- Doucement, à cet endroit, fait Gengis Mao.
- Oui.
- La vérité : est-ce vraiment grave ?
- Ça ne me dit rien de bon. Il n'y a pas de danger immédiat, mais nous nous trouvons devant un réel problème.

— Expliquez-le-moi.

Shadrak se déplace de manière que le khan puisse le voir.

— Le cerveau et tout l'axe cérébro-spinal baignent littéralement dans un fluide que nous nommons le liquide céphalo-rachidien, lequel est élaboré dans les cavités de l'encéphale connues sous le nom de ventricules. Ce liquide protège et nourrit le cerveau ; lorsqu'il est drainé vers les espaces sous-arachnoïdiens qui enveloppent le cerveau, il charrie les déchets métaboliques qui résultent de l'activité cérébrale. Dans certaines circonstances, les passages menant à ces espaces peuvent s'obstruer, provoquant une accumulation excessive de liquide céphalo-rachidien à l'intérieur des ventricules.

— C'est ce qui est en train de se passer dans ma tête ?

— Il semblerait.

— Pourquoi ?

Shadrak hausse les épaules.

— Les causes habituelles sont un état infectieux ou une tumeur à la base du cerveau. Le phénomène apparaît parfois spontanément, sans lésion observable. Il est peut-être lié au vieillissement.

— Et les effets ?

— Chez le jeune enfant, le gonflement des ventricules provoque une dilatation des os du crâne. C'est ce qu'on appelle l'hydrocéphalie – le cerveau gorgé d'eau. Chez l'adulte, naturellement, le crâne ne peut augmenter de volume, aussi le cerveau doit-il supporter toute la compression. Le premier symptôme apparent est bien entendu constitué par de violents maux de tête. Suivent des troubles de la coordination, des vertiges, une paralysie faciale, une perte graduelle de la vision, des périodes de coma, une altération générale des fonctions cérébrales, des crises d'épilepsie...

— Et la mort ?

— La mort finit par survenir, en effet.

— Dans quel délai ?

— Cela dépend du degré de compression, de la vigueur du patient et de nombreux autres facteurs. Certaines personnes peuvent vivre fort longtemps avec un début d'hydrocéphalie, et sans même s'en rendre compte. On rencontre des cas aigus qui traînent pendant des années, avec de longues périodes de rémission. En revanche, la période qui sépare la première congestion cérébrale de la mort peut se réduire à quelques mois et parfois beaucoup moins, pour peu que vienne s'y greffer un œdème médullaire, un gonflement intracrânien qui perturbe les systèmes autonomes.

Ces récitals de symptomatologie et de prognose ont toujours fasciné Gengis Mao. Une curiosité passionnée se lit dans son regard en cette minute même. Mais il y a autre chose, aussi, que Shadrak n'a jamais décelé chez lui auparavant : un côté hagard, une lueur fugitive qui exprime un désarroi bien proche de la terreur.

— Et dans mon cas ? demande le président.

— Il nous faut bien entendu procéder à toute une série de tests. Mais en me fondant sur les éléments communiqués par mes implants, je pencherais en faveur d'une rapide intervention chirurgicale.

— Je n'ai jamais été opéré au cerveau.

— Je sais, monsieur le Président.

— L'idée ne me plaît guère. Un rein ou un poumon, ça ne compte pas. Mais je ne veux pas que les lasers de Warhaftig aillent fouiller dans ma tête. Je ne veux pas qu'on découpe des bouts de mon esprit.

— Il n'en est pas question.

— Alors, qu'allez-vous faire ?

— Le traitement ne vise qu'au soulagement de l'hypertension cérébrale. Nous installerons des valves afin de drainer directement l'excès de liquide vers les jugulaires. C'est une opération relativement simple et beaucoup moins risquée qu'une transplantation d'organe.

Gengis Mao sourit d'un air glacial.

— Mais c'est que j'ai l'habitude des transplantations

d'organe. Je crois bien que *j'aime* les transplantations d'organes. La chirurgie du cerveau est quelque chose de nouveau pour moi.

Tout en préparant un sédatif pour le khan, Shadrak déclare joyeusement :

— Qui sait, peut-être qu'un jour vous aimerez aussi la chirurgie du cerveau.

Le lendemain matin, il va trouver Frank Ficifolia au principal centre de liaison, enfoui au plus profond de la zone de services de la tour.

— J'ai entendu dire que vous étiez rentré, dit Ficifolia. Je l'ai entendu dire, mais je ne l'ai pas cru. Bon sang, pourquoi êtes-vous revenu ?

Shadrak jette un coup d'œil méfiant en direction des rangées d'écrans et de moniteurs.

— Est-ce qu'on peut parler ici ?

— Vous vous imaginez que j'installerais des micros dans mon propre bureau ?

— Quelqu'un d'autre aurait pu s'en charger sans éprouver le besoin de vous le signaler.

— Parlez. Nous sommés en sécurité.

— Si vous me l'affirmez.

— Je vous l'affirme. Pourquoi n'êtes-vous pas resté là où vous vous trouviez ?

— Les sécuviis connaissaient tous mes mouvements, minute par minute. Avogadro en personne est venu me cueillir à Pékin.

— Qu'espériez-vous donc ? Vous faites le tour du monde en prenant les transports officiels... Il existe des moyens de se cacher, mais... est-ce qu'Avogadro vous a forcé à revenir, alors ?

— J'avais déjà acheté mon billet.

— Mais *pourquoi*, grands dieux ?

— Je suis revenu parce que j'ai entrevu un moyen de m'en tirer.

— Le moyen de vous en tirer est de prendre le maquis.

— Non, réplique énergiquement Shadrak. Le moyen de m'en tirer est de revenir et de reprendre mes fonctions de médecin du président. Savez-vous que Gengis Mao est malade ?



- Il paraît qu'il souffre de violents maux de tête.
- De dangereux maux de tête. Il va falloir l'opérer.
- Au cerveau ?
- C'est cela.

Ficifolia serre les lèvres et dévisage Shadrak comme s'il étudiait une carte de l'Eldorado.

— Je vous ai dit un jour que vous n'étiez pas assez cinglé pour survivre dans cette ville. Peut-être avais-je tort. Peut-être êtes-vous complètement fêlé. Il faut l'être pour croire que vous pouvez bousiller volontairement une intervention chirurgicale sur le khan et vous en tirer. Vous ne croyez pas que Warhaftig va s'apercevoir de ce que vous faites et vous arrêter ? Ou vous livrer, si vous réussissez votre coup ? À quoi bon tuer Gengis Mao si c'est pour vous retrouver dans une ferme d'organes ? Comment...

— Les médecins n'assassinent pas leurs malades, Frank.

— Mais...

— Vous concluez à la légère. Histoire de projeter vos propres fantasmes, peut-être. Je vais opérer, tout simplement. Et guérir les maux de tête du président. Et veiller à ce qu'il demeure en bonne santé. Shadrak sourit. Ne me posez pas de questions. Contentez-vous de m'aider.

— De vous aider comment ?

— Trouvez-moi Buckmaster. J'ai besoin d'un appareil très particulier, et Buckmaster est l'homme qu'il me faut pour le fabriquer. Ensuite, j'aurai besoin de votre aide pour trafiquer les circuits de télémessure de manière à le mettre en service.

— Mais pourquoi Buckmaster ? Nous avons ici, dans l'équipe de micro-ingénierie, des gens tout à fait capables.

— C'est Buckmaster que je veux pour ce travail. Il est le meilleur de sa spécialité, et il se trouve qu'il a aussi construit mon système d'implants. C'est à lui qu'il revient de construire toute addition à ce système. Le regard de Shadrak est déterminé. Voulez-vous me trouver Buckmaster ?

Au bout d'un moment, Ficifolia cligne ses yeux et hoche brusquement la tête.

— Je vais vous conduire à lui. Quand voulez-vous y aller ?

— Tout de suite.

- À la minute même ?
- Maintenant, oui. Est-il très loin d'ici ?
- Pas réellement.
- Où est-il ?
- À Karakorum. Nous l'avons caché parmi les transtemporalistes.

2 janvier 2009

*J'ai insisté et on m'a permis de goûter à l'expérience transtemporelle. Grandes dépenses de salive au sujet des risques, des effets secondaires, de mes responsabilités quant aux affaires publiques. J'ai passé outre. Ce n'est pas souvent que je dois insister. Pas souvent que j'ai l'occasion d'utiliser l'expression on m'a permis de. Il aura fallu livrer bataille. Bataille que j'ai gagnée, évidemment, mais c'était du boulot. Visité Karakorum après minuit, légère chute de neige. Gardes à leurs portes. Teixeira m'avait fait subir un examen complet, avant. À cause des drogues qu'ils emploient. Bon bulletin de santé : je peux encaisser leurs mixtures les plus dures. Alors, direction la tente. Sombre endroit, sale odeur. J'ai le souvenir de cette odeur depuis mon enfance : feux de bouse séchée, peaux de chèvre non traitées. Un petit lama tout ratatiné qui arrive, pas impressionné le moins du monde en me voyant, pas trace de crainte – pourquoi éprouverait-on de la crainte devant Gengis Mao, je me le demande, quand une simple drogue vous permet de rendre visite à César, à Bouddha, à Gengis Khan ? Le petit lama fait ses mélanges à mon intention. Des huiles, des poudres. Il me tend la coupe. Douceâtre, gluant, pas bon. Il prend mes mains, chuchote à mon oreille, le vertige me prend, la tente devient nuage, elle n'est plus là, je suis sous une autre tente, vaste et basse, avec drapeaux blancs et tapisseries de brocart, et le voici devant moi, petit, trapu, un homme d'âge mûr, ou un peu plus, longue moustache sombre, petits yeux, forte bouche, dégageant une odeur de transpiration comme s'il ne s'était pas lavé depuis des années et, pour la première fois de mon existence, j'ai envie de tomber à genoux devant un autre être humain, car voici bien Temudjin, voici le Grand Khan, le voici, lui, le fondateur, le*

conquérant.

*Je ne m'agenouille pas, si ce n'est en esprit. En esprit, je tombe à ses pieds. Je lui tends la main. Je courbe la tête.*

*— Père Gengis. J'ai traversé neuf cents années pour venir te rendre hommage.*

*Il m'examine sans grand intérêt. Au bout d'un moment, il me tend un bol :*

*— Bois un peu d'airag, vieillard.*

*Nous partageons le bol, moi d'abord, puis le Grand Khan. Il est vêtu simplement, pas de robe écarlate, pas de parure d'hermine, rien que la tenue de cuir du guerrier. Il a le haut du crâne rasé, cependant que, derrière, ses cheveux tombent jusqu'aux épaules. Il pourrait me tuer d'un revers de sa main gauche.*

*— Que veux-tu ? demande-t-il.*

*— Te voir.*

*— Tu me vois. Quoi d'autre ?*

*— Te dire que tu vivras à jamais.*

*— Je mourrai comme n'importe quel homme, vieillard.*

*— Ton corps mourra, père Gengis. Ton nom vivra à jamais.*

*Il réfléchit sur ce point.*

*— Et mon empire ? Qu'advient-il de lui ? Mes fils régneront-ils après moi ?*

*— Tes fils régneront sur la moitié du monde.*

*— La moitié du monde, répète doucement Gengis Khan. La moitié seulement. Est-ce la vérité, vieillard ?*

*— Cathay leur appartiendra.*

*— Cathay m'appartient déjà.*

*— Oui, mais ils l'auront entière, jusqu'aux chaudes jungles du sud. Ils régneront sur les hautes montagnes, sur la terre de Russie et sur le Turkestan, l'Afghanistan, la Perse ; leur royaume s'étendra jusqu'aux portes de l'Europe. La moitié du monde, père Gengis !*

*Le Khan des Khans émet un grognement.*

*— Laisse-moi te dire cette chose encore. Dans neuf cents ans d'ici, un khan qui portera le nom de Gengis régnera sur tout, d'un océan à l'autre, d'un rivage à l'autre, toutes les créatures de ce monde l'appelleront maître.*

— Un khan de mon sang ?

— Un Tatar de pure race.

Gengis Khan reste un long moment silencieux. Impossible de lire dans son regard. Il est plus petit que je ne l'aurais supposé et il a mauvaise haleine, mais sa force et sa détermination sont telles que je m'en trouve abaissé, car j'avais pensé que j'étais de sa race, et en un sens je le suis, mais il est plus que je n'aurais jamais pu être. Il n'y a pas trace de calcul en lui ; il est entier, d'une trempe impeccable, et ignore l'hésitation ; c'est un homme qui vit dans l'instant, un homme qui ne s'arrête sans doute jamais le temps d'une arrière-pensée et dont la pensée première dut toujours être la bonne. Ce n'est qu'un prince barbare, un cavalier ordinaire du plateau de Gobi, aux yeux de qui chaque aspect de ma vie quotidienne semblerait relever de la plus éblouissante magie : pourtant, qu'on le transporte à Oulan-Bator et en trois heures il aurait compris le fonctionnement de Surveillance Vecteur Un. Barbare, oui, mais pas un simple barbare, pas un simple n'importe quoi, et bien que je lui sois supérieur sur certains plans, bien que ma vie et ma puissance dépassent son entendement, je ne l'égale en rien pour les choses importantes. Il me pétrifie. Ainsi que je m'y attendais. À sa vue, je ne serais pas loin de consentir à renoncer entièrement au pouvoir que je détiens sur les hommes, car à son côté, je ne suis pas digne. Non, je ne suis pas digne.

— Neuf cents ans, dit-il enfin, et l'ombre d'un sourire passe sur son visage. Bien, bien. Il frappe dans ses mains pour appeler un serviteur. Rapporte de l'airag, ordonne-t-il.

À nouveau, nous buvons ensemble. Puis il annonce qu'il doit partir ; il est temps pour lui de quitter Karakorum et de chevaucher jusqu'au camp de son fils Chagaday, où la famille souveraine doit en ce jour donner un tournoi. Il ne m'invite pas à me joindre à lui. Il ne s'intéresse pas à moi, bien que j'arrive du royaume d'une époque lointaine, bien que je vienne lui conter la gloire de futurs empires mongols. Je n'ai aucune importance à ses yeux. Je lui ai dit tout ce qu'il désirait savoir ; à présent je suis oublié. Seul compte le tournoi. Il enfourche sa jument et s'éloigne, suivi des guerriers de sa cour. Je reste seul

*avec le serviteur.*

## 24

Deux compagnons vêtus de robes tirent Buckmaster des profondeurs de la tente des transtemporalistes de Karakorum et le conduisent devant Shadrak. Buckmaster porte également l'habit, mais au lieu du grossier vêtement de crin noir des transtemporalistes, il s'agit d'un lourd froc de bure surmonté d'un capuchon et tissé avec soin. Ses pieds sont glissés dans des sandales. Un pesant crucifix pend à son cou. Il rabat son capuchon pour révéler un crâne tonsuré.

Buckmaster est devenu une sorte de moine.

Ce nouvel ascétisme vestimentaire n'est pas la seule transformation qui se soit opérée en lui. L'individu impatient, coléreux, toujours parcouru d'une énergie hargneuse qu'on sentait endiguée à grand-peine, a cédé la place à un homme d'un calme irréel, réservé, un homme qui vit dans quelque impénétrable royaume de solitude et de paix. Il est pâle, maigre, presque fantomatique. Il se tient devant Shadrak sans dire un mot, totalement immobile à l'exception de ses mains qui égrènent un chapelet. Il attend. Il attend.

Shadrak se décide à parler.

— Je ne pensais pas vous revoir vivant.

— La vie réserve bien des surprises, docteur Mordecai.

La voix de Buckmaster a changé aussi ; elle est plus grave, plus sonore, sépulcrale, purifiée de toute sa fureur bredouillante.

— Le bruit a couru que vous aviez été envoyé dans une ferme d'organes. Disséqué, dépecé.

— Le Seigneur a choisi de m'épargner, répond pieusement Buckmaster.

Pour Shadrak, cette dévotion est un peu dure à avaler.

— Vous voulez dire que vos amis vous ont sauvé la mise, lance-t-il, regrettant aussitôt sa brusquerie. Ce n'est pas une manière très avisée de s'adresser à quelqu'un dont vous avez besoin.

Mais Buckmaster ne paraît pas s'offusquer.

— Mes amis sont Ses intercesseurs. Comme nous tous, docteur Mordecai.

— Êtes-vous resté ici tout le temps ?

— Oui. Depuis le jour où vous avez assisté à mon interrogatoire.

— Et les sécuils ne sont pas venus renifler par ici ?

— Officiellement, je suis mort, docteur. Mon corps a été réparti entre des membres souffrants du gouvernement : l'ordinateur vous le confirmera. Les sécuils ne recherchent pas les morts. Pour eux, je ne suis plus qu'un assortiment de pièces détachées – ici un pancréas, là un foie, un rein, un poumon. Oublié. Un éclair de malice passe sur son visage étrangement grave. Si vous alliez leur dire que je suis ici, ils le nieraient.

— Et à quoi vous êtes-vous occupé ?

— Les transtemporalistes me considèrent comme un saint homme. Chaque jour, je bois leur coupe. Chaque jour, je retrace la vie de Notre Seigneur. J'ai suivi de nombreuses fois Sa Passion sur le Calvaire, docteur. J'ai marché parmi les apôtres. J'ai baisé le bas de la robe de Marie. J'ai été témoin des miracles : Cana, Capharnaüm Lazare ressuscité à Béthanie. Je L'ai vu trahi à Gethsémani. Je L'ai vu amené devant Pilate. J'ai vu toutes ces choses, docteur Mordecai, tout ce qui est raconté dans les Évangiles. Tout est vrai. C'est, littéralement, la vérité. Mes yeux en portent témoignage.

Shadrak reste un moment muet devant la puissance de la conviction qui se lit dans les yeux de Buckmaster et ses accents éthérés. Impossible de ne pas croire que ce petit bonhomme ébouriffé ait parcouru la Galilée en compagnie de Jésus, de Pierre et de Jacques, qu'il ait entendu les sermons de saint Jean-Baptiste et les pleurs de Marie-Madeleine. Illusion, hallucination, autosuggestion, imposture : peu importe. Buckmaster est métamorphosé. Il rayonne.

Shadrak l'interroge de façon volontairement brutale :

— Êtes-vous encore capable d'accomplir des travaux en micro-ingénierie ?

Perdu dans ses rêveries séraphiques, enveloppé de son linceul de sérénité mystique et de joie transcendante, Buckmaster reste interloqué par cette question hors de propos. Les paroles de Shadrak lui arrachent un hoquet de stupéfaction ; c'est comme si on lui avait donné un coup de coude dans les côtes. Il tousse, fronce les sourcils et répond d'un air visiblement dérouté :

— Je suppose que oui. Cette pensée ne m'est jamais venue à l'esprit.

— J'ai du travail pour vous.

— Ne soyez pas absurde, docteur.

— C'est tout ce qu'il y a de sérieux. Je m'adresse à vous parce qu'il y a une certaine tâche que vous, et vous seul, êtes en mesure d'accomplir correctement. Je ne ferais confiance à personne d'autre.

— Le monde m'a exclu, docteur, et j'ai exclu le monde. C'est ici que je vis. Les soucis du monde ont cessé d'être les miens.

— Il fut un temps où vous vous préoccupiez des injustices perpétrées par Gengis Mao et le CRP.

— Je me situe à présent au-delà du juste et de l'injuste.

— Ne parlez pas ainsi. Cela fait impression, Roger, mais c'est une dangereuse ineptie. Le péché d'orgueil, si je ne m'abuse ? Vous avez été sauvé par vos frères humains. Vous leur devez la vie. Ils ont pris des risques pour vous. Cela vous crée des obligations envers eux.

— Je prie pour eux chaque jour.

— Vous pouvez accomplir quelque chose d'une utilité plus immédiate.

— La prière est le bien suprême à mes yeux. À coup sûr, je la place plus haut que la micro-ingénierie. Je ne vois pas en quoi ce que vous avez à me proposer dans ce domaine pourrait aider mes frères humains.

— Je connais un travail qui le peut.

— Je ne vois pas comment...

— Gengis Mao doit bientôt subir une nouvelle intervention.

— Que représente Gengis Mao à mes yeux ? Je l'ai oublié ; il m'a oublié.

— Il s'agit d'une opération du cerveau. Une poche de liquide est en train de se former sous son crâne. Si ce liquide n'est pas évacué, cela pourrait le tuer. Nous allons sous peu installer un système de drainage doté d'une valve qui nous permettra d'assurer l'écoulement. Dans le même temps, je serai doté d'un nouvel implant de télémessure. Je veux que vous me fabriquiez cet implant, Roger.

— Quel sera son rôle ?

— Il me permettra de contrôler le fonctionnement de la valve.

Deux heures plus tard, entouré de ciseaux, de maillets et de scies, Shadrak se trouve dans la grande chapelle de menuiserie à l'extrémité du complexe de loisirs de Karakorum et cherche à entrer dans la phase initiale de méditation. Il ne s'y prend pas très bien. De temps à autre, il sent venir quelque chose, les signes annonciateurs du niveau de concentration requis, mais il ne peut retenir ce sentiment plus d'une minute : il commence à se féliciter d'être enfin parvenu à l'état d'esprit souhaitable et le perd aussitôt ; il le perd encore et encore. C'est la faute de Buckmaster. Buckmaster refuse de quitter le devant de la scène.

Si Buckmaster avait eu gain de cause, Shadrak ne se trouverait pas à présent parmi les menuisiers, il serait encore chez les transtemporalistes, allongé, inerte et drogué, tandis que son esprit remonterait deux millénaires afin de contempler le rite sanglant du Calvaire. « Buvez la coupe avec moi », l'avait adjuré Buckmaster. « Nous assisterons ensemble à la Passion. » Mais Shadrak avait décliné l'invitation. Une autre fois, avait-il doucement répondu à l'ingénieur. Les virées transtemporelles brûlent trop d'énergie ; or il a besoin de toutes ses forces pour la délicate entreprise dans laquelle il va se lancer. Buckmaster avait compris, ou du moins il était prêt à lui pardonner de ne pas se montrer désireux d'accomplir le voyage à ce moment précis. Shadrak avait quitté la tente avec la promesse que Buckmaster aurait conçu le nouvel implant dans les quarante-huit heures. Et Buckmaster continue de le hanter.



Quelle surprise ç'avait été de voir la moinerie de Buckmaster s'évanouir dès l'instant où il eut compris les implications de la requête de Shadrak – le souffle court, les joues qui prennent de la couleur, les yeux brillant de l'ancienne fièvre. Il avait posé mille questions, exigé des précisions, demandé à connaître les seuils de performance, les paramètres déterminant la capacité de l'engin, les zones de préférence en vue de l'implantation dans le corps. Il prenait des notes comme un furieux. Il ne lui fallut qu'une demi-heure pour concevoir l'appareil dans ses grandes lignes. Il annonça qu'il aurait besoin de l'aide de l'ordinateur pour le schéma définitif, mais cela ne posait aucun problème : Ficifolia lui établirait un relais téléphonique branché directement sur l'ordinateur pilote de Gengis Mao. Buckmaster avait éclaté d'un rire strident. Puis un changement brutal s'était opéré dans ses traits. La sérénité était revenue. Il avait mis la micro-ingénierie de côté : de nouveau, il n'était plus qu'un moine, calme, distant, glacial, qui lui disait : « Buvez la coupe avec moi. Nous assisterons ensemble à la Passion. »

Pauvre fou de Buckmaster.

Dans un effort pour retrouver la paix de l'esprit, Shadrak se saisit d'un traceret, le repose, prend une tarière, passe ses doigts sur la lame courbe d'un ciseau, appuie une craponne contre son front. Ça va mieux. Un tout petit peu mieux. Le contact du métal froid calme ses nerfs. Pauvre fou de Buckmaster ; à cette heure, il a sans doute vidé sa coupe ; il est parti sur les ailes du rêve ; il est allé voir poser la couronne d'épines, enfoncer les clous, porter le coup de lance. Fou ? Buckmaster est un homme heureux. Il s'est placé au-delà de toute souffrance. Il a berné les sbires de Gengis Mao. Il a trouvé la sainteté au sortir de l'épreuve et marche désormais chaque jour aux côtés du Sauveur et des apôtres. Aux yeux de Buckmaster, la Palestine de Jésus a plus d'existence que la Mongolie de Gengis Mao, et qui irait y trouver à redire ? S'il le pouvait, Shadrak ferait peut-être le même choix. Certes, la réalité finira par empiéter sur le rêve de Buckmaster : le moment viendra – et il ne saurait tarder – où la dernière injection d'antidote de l'ingénieur cessera d'avoir de l'effet, et il ne risque guère de pouvoir se procurer une dose supplémentaire. Mais de toute évidence, cela ne l'inquiète

nullement.

À force d'y songer, une parcelle de la sérénité toute neuve de Buckmaster finit par retomber sur Shadrak. Cette fois, il ne la laisse pas échapper ; il accomplit le voyage intérieur qui l'amène en ce lieu éclatant de lumière, hors d'atteinte de la tourmente. Buckmaster disparaît ; Gengis Mao disparaît ; Shadrak disparaît. Pendant des heures il travaille paisiblement à son établi, il ne fait qu'un avec ses outils, avec son matériau. Lorsqu'il quitte la chapelle, en fin de journée, il est proche de l'extase.

Il parvient à Oulan-Bator une heure après la tombée de la nuit. Dès son arrivée, il téléphone à Katya Lindman.

— Je veux te voir, dit-il.

— J'espérais que tu m'appellerais. Je savais que tu étais rentré.

Ils se retrouvent dans une salle de loisirs au cinquantième niveau, un lieu de rendez-vous fort prisé du personnel de moyen échelon. Le service y est discret. La pièce est un grand ovale avec de hautes voûtes et des lumières vives, orné de serpentins de métal doré d'une composition ultra-légère qui pendent du plafond et tournent doucement selon les courants d'air. Un portrait géant de Gengis Mao occupe tout le mur de gauche, tandis qu'un portrait de Mangu lui fait face de l'autre côté.

Katya a revêtu ce qui est pour elle une tenue exceptionnellement provocante : un étroit fourreau, fait d'un tissu doux de couleur rouille, moule ses formes ; le décolleté profond met en valeur ses épaules larges et fermes et ses seins lourds. Il se pourrait même qu'elle ait mis du parfum. Shadrak ne l'a jamais surprise à faire la moindre concession à l'image conventionnelle de la féminité, et c'est avec un étonnement mêlé de déception qu'il la voit à présent recourir à d'aussi peu subtiles techniques de séduction. Cela ne correspond pas du tout à son personnage, et ce n'était vraiment pas nécessaire. Mais peut-être Katya est-elle lasse de son personnage, le regard dur, les dents pointues, la bouche cruelle, l'esprit froid et efficace, la scientifique rapide et compétente. Elle lui a déjà avoué son amour ; peut-être veut-elle à présent jouer à être la

sorte de femme chez qui l'amour est chose vraisemblable. Si tel est le cas, c'est un mauvais calcul de sa part : il préfère de loin la Katya qu'il connaît. Ou qu'il croit connaître. L'amour n'est pas un bal costumé.

— Je ne pensais pas que tu reviendrais, dit-elle.

— Je n'ai jamais eu l'intention de ne pas revenir. Je n'essayais pas de disparaître. Seulement de partir un peu afin de réfléchir.

— Et tu as réussi ?

— Je l'espère. Je ne vais pas tarder à le savoir.

— Je ne te poserai pas de question.

— Non. Ne cherche pas.

Elle sourit.

— Je suis heureuse de ton retour. Si ce n'est que je m'inquiète de te savoir en danger.

— Si je ne m'inquiète pas, pourquoi devrais-tu le faire ?

— Je n'ai pas besoin de répondre à cela. Sa voix est enrouée, presque théâtrale. Tu m'as manqué, Shadrak. J'ai été surprise de voir à quel point tu m'avais manqué. Tu n'aimes pas m'entendre dire ce genre de chose, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce qui te donne cette idée ?

— Ton visage. Tu as l'air tellement mal à l'aise. Tu ne supportes pas de mots tendres de ma part. Tu ne trouves pas convenable que le Dr Lindman, la dure, la mauvaise, parle de cette façon.

— Je ne suis pas habitué à te voir ainsi, c'est tout. C'est un aspect de toi qui ne m'est pas familier.

— Même la manière dont je suis habillée ce soir te déplaît probablement. Mais je peux redevenir l'autre Katya, si tu le désires. Attends-moi. Je vais aller remettre ma blouse de labo.

Elle donne presque l'impression de parler sérieusement.

— Arrête. Il lui prend la main. Tu es très belle ce soir.

— Merci. D'une voix métallique. Elle retire sa main.

— Mais c'est vrai. Et je suis censé le dire, et je l'ai dit. C'est la règle du jeu. Maintenant, tu es censée dire...

— Arrêtons de jouer, Shadrak. D'accord ?

— D'accord. Est-ce pour toi ou pour moi que tu t'es habillée comme ça ?

- Pour tous les deux.
- Ah ! Rien que pour le plaisir, hein ? Parce que tu te sentais l'envie de faire un numéro sexy. C'est ça ?
- C'est ça. On en reste là ?
- D'accord. On en reste là.
- Tu acceptes que je te dise que tu m'as manqué ? Ne m'oblige pas à être une sorte de machine. Shadrak. Ne m'oblige pas à coller à l'image que tu as de moi. Je ne te demande pas de dire que je t'ai manqué. Mais laisse-moi exprimer ce que *je* ressens. Donne-moi le droit d'être sotte de temps à autre, le droit d'être douce, d'avoir des contradictions, si j'en ai envie. Sans t'interroger pour savoir laquelle est la vraie Katya. Je suis toujours la vraie Katya, quel que soit le personnage du moment. D'accord ?
- D'accord. Il lui prend de nouveau la main, et cette fois elle ne la retire pas. Que s'est-il passé en mon absence ? demande-t-il au bout d'un moment.
- Je suppose que tu as entendu parler des maux de tête du khan ?
- Bien sûr. C'est pour cela que j'ai choisi de rentrer dès le moment où j'ai commencé de capter les données de la télémesure, à Pékin.
- Est-ce quelque chose de grave ?
- Nous allons devoir opérer. Dès qu'un certain appareil que j'ai commandé sera prêt.
- Les opérations du cerveau ne sont-elles pas particulièrement risquées ?
- Pas autant que tu pourrais le croire. Mais le khan n'en aime pas l'idée – les lasers qui vont fouiner à l'intérieur de son crâne, etc. Je ne l'ai jamais vu paniquer comme ça à cause d'une opération. Mais il s'en sortira. Qu'est-il arrivé d'autre ?
- Il y a eu les funérailles.
- Je sais. Je me trouvais à Jérusalem – ou à Istanbul. J'ai vu des photos par la suite.
- C'était monstrueux. Ça a duré des jours et des jours. Dieu sait ce que ça a pu coûter. Toute la vie s'est pratiquement arrêtée pendant qu'on a eu droit aux discours, aux processions, aux fanfares, aux défilés aériens, à toutes sortes de rites et de

célébrations. Avec Gengis Mao trônant au milieu de la place, en train de boire du petit-lait.

— Dommage que j’aie raté ça.

— Je suis sûre que tu en as eu le cœur brisé.

— Oui. Absolument. Ils rient tous les deux. Shadrak commence à penser qu’il aime bien l’allure qu’elle a dans cette robe. Il reprend : Et quoi, encore ? Comment marche ton projet ?

— Très bien. Nous possédons déjà les équivalents de dix-sept caractéristiques cinétiques. Nous avons progressé davantage au cours des trois dernières semaines que dans les trois mois précédents.

— Bien. Je veux que ton automate soit achevé rapidement. Je veux que ton projet soit le premier à être opérationnel.

— As-tu parlé à Nikki depuis ton retour ?

— Non. Pas encore.

— J’ai entendu dire qu’Avatar aussi progressait rapidement. On raconte qu’ils ont pratiquement fini de passer des paramètres de Mangu à ceux de... du nouveau donneur. Ils ont des semaines d’avance sur le programme. Ça me fait peur, Shadrak.

— Il n’y a pas de quoi.

— Je ne peux pas m’empêcher de penser... et si... si jamais ils se mettent vraiment à...

— Ils ne le feront pas. Ça n’arrivera pas. J’ai trop de valeur aux yeux de Gengis Mao tel que je suis.

— « La redondance est la voie principale de notre survie », souviens-toi. À ton avis, combien de médecins y a-t-il qui attendent au portillon ? Entièrement équipés avec implants de télémesure et tout le nécessaire ?

— Aucun.

— Peux-tu en être sûr ?

— Buckmaster saurait si on a fabriqué, à un moment ou à un autre, un double des implants. Or, il n’a jamais rien entendu dire de tel.

— Buckmaster est mort, Shadrak.

Il ne relève pas la remarque.

— Je sais qu’il n’existe aucun double de Shadrak Mordecai en

train d'attendre quelque part que la place soit libre. Je mesure à présent combien Gengis Mao dépend de moi et exclusivement de moi, l'irremplaçable Shadrak. Quelque chose me dit que, dans un proche avenir, je vais devenir beaucoup moins « redondable », et beaucoup plus indispensable. Je ne m'inquiète pas au sujet d'Avatar, Katya.

— J'espère que tu sais ce que tu fais.

— Moi aussi.

Il fait un signe en direction de la sortie, juste au-dessous du grand portrait de ce pauvre Mangu au regard vide.

— Allons en haut, suggère-t-il.

Elle sourit et approuve de la tête.

C'est le matin de l'opération. Gengis Mao repose sur le billard. Il est couché sur le ventre, éveillé, pleinement conscient. De temps à autre, il relève la tête pour observer d'un œil mauvais les médecins assemblés autour de lui – Shadrak, Warhaftig et le neurologue consultant qui assiste Warhaftig, un Israélien nommé Malin. Il n'y a pas à se tromper sur la nature du regard du khan : il est terrifié. Il tente de dissimuler sa peur en fanfaronnant comme à son habitude, mais il n'y parvient pas. D'ici dix minutes, les lasers chirurgicaux vont percer un trou dans son crâne, et cette perspective ne l'enchanté pas. Sans ces maux de tête – dont les effets sont à présent visibles, sous forme de grimaces et tics impériaux –, rien de tout ceci n'arriverait.

On a rasé la tête du président. Paradoxalement, il a l'air plus jeune, plus vigoureux, sans son épaisse crinière noire : dénudé, ce crâne dur comme le roc en dit long sur la force immense de l'homme, sur la densité des courants intérieurs qui le mènent. La musculature très apparente du cuir chevelu exprime cette puissance : collines et vallées composent un relief saisissant, un paysage hérissé, fait de côtes et de crêtes, nourri et amplifié par quatre-vingt-dix années ou presque passées à discuter, à réfléchir, à mordre et à mastiquer avec la même férocité. Les angles de pénétration prévus par les chirurgiens sont indiqués sur la peau à l'encre lumineuse.

Warhaftig est prêt à pratiquer la première incision. La stratégie de l'intervention a été élaborée au long de trois

journées de réunions. Ils n'approchent pas des zones des localisations cérébrales. Le crâne sera ouvert haut sur la crête occipitale externe, et le dispositif de drainage inséré dans le tronc cérébral, au niveau de la protubérance annulaire, juste au-dessous du quatrième ventricule et près du bulbe rachidien. De l'avis de tout le monde, c'est là le meilleur emplacement pour la valve, et cela permettra, pas tout à fait par hasard, d'écarter les lasers du siège de la raison – quoique le moindre écart du chirurgien pût endommager les centres bulbaires qui contrôlent la vasomotricité, l'activité cardiaque et d'autres fonctions essentielles. Mais Warhaftig n'est pas homme à faire un écart.

Le chirurgien jette un coup d'œil vers Shadrak.

— Tout est en ordre ?

— Tout va bien. Quand vous voudrez.

Warhaftig passe légèrement la main sur la nuque de Gengis Mao. Aucune réponse. Il le pince alors durement à la base du crâne. Le khan ne réagit pas davantage. Il est sous anesthésie locale – administrée, comme à l'ordinaire, par sonipuncture.

— Maintenant, fait Warhaftig. Allons-y.

Il pratique la première incision.

Gengis Mao ferme les yeux – mais Shadrak sait par ses moniteurs que le khan est toujours pleinement conscient, tendu, ramassé tel un léopard méfiant sur une haute branche. La peau est repoussée, puis maintenue en place par des rétracteurs. Warhaftig s'efface devant Malin qui va inciser l'os. Le neurochirurgien n'a pas l'agilité de Warhaftig, mais il a passé trente ans à tailler dans des crânes et sait avec une précision dont son confrère ne peut avoir idée quelle marge d'erreur lui est permise. C'est fait : une fenêtre est ouverte dans la tête du khan. Dressé sur la pointe des pieds, Shadrak contemple avec une sorte de terreur fascinée le cerveau même qui conçut les théories de la dépolarisation centripète, qui accoucha du Comité révolutionnaire permanent, qui sortit l'humanité du chaos de la Guerre virale. C'est là, oui, juste à cet endroit, dans cette mystérieuse masse grise, que tout fut engendré.

Ils cherchent à présent un emplacement pour le drain. Warhaftig a repris le commandement. À ce stade de l'opération il n'utilise plus un laser, mais une aiguille creuse remplie d'azote

liquide et refroidie à -160 °C par cryostat. En glissant dans les profondeurs du tronc cérébral de Gengis Mao, l'aiguille refroidit localement les cellules qu'elle touche – et pourrait les tuer si le contact se prolongeait. Tandis que Malin fait la lecture des instruments de contrôle et que Shadrak fournit les données de la télémessure concernant l'état des principaux systèmes autonomes de Gengis Mao, Warhaftig, certain désormais de ne pas détruire de centre nerveux essentiel, ménage un espace pour l'insertion du dispositif de drainage. Tout se déroule sans accroc. Le khan continue de respirer, son sang circule, son encéphalogramme reste normal. Il a maintenant dans le cerveau un tube qui va chasser l'excès de liquide céphalo-rachidien vers l'appareil circulatoire, ainsi qu'un implant de télémessure qui transmettra constamment à son médecin des rapports sur le fonctionnement de la valve et le niveau de liquide à l'intérieur des ventricules cérébraux. L'os et la peau sont remis en place ; le khan a l'œil hagard et le visage blême, mais, à présent, il sourit ; on l'installe sur son chariot pour l'amener en salle de réanimation.

Warhaftig se tourne vers Shadrak.

— Tant que tout est prêt, passons à l'opération suivante. D'accord ? Il s'empare de la main gauche de Shadrak. Vous voulez l'implant ici, c'est bien cela ? Enchâssé dans l'éminence thénar, mais pas à la base du pouce, n'est-ce pas ? Par ici, plus près du centre de la paume. J'y suis ? Bon. Eh bien, on va vous frictionner et en avant.

Shadrak et Nikki, gênés l'un et l'autre, se rencontrent pour la première fois depuis son retour. Il essaie de sourire, mais se doute bien que son visage ne suit pas, et la cordialité de Nikki paraît tout aussi forcée.

— Comment va le khan ? demande-t-elle finalement.

— Il se remet. Comme toujours.

Elle jette un coup d'œil à la main bandée de Shadrak.

— Et toi ?

— C'est un peu douloureux. Cet implant était plus gros que les précédents. Plus compliqué. Encore un jour ou deux et ça ira.



— Je suis heureuse que tout se soit bien passé.

— Oui. Merci.

Ils se livrent à un autre échange rituel de sourires forcés.

— C'est bon de te voir, dit-il.

— Oui. Toi aussi, ça fait très plaisir.

Ils se taisent. En dépit du creux dans la conversation ni l'un ni l'autre ne font mine de partir. Il s'étonne d'être aujourd'hui insensible à la beauté de la jeune femme : Nikki est magnifique, comme elle l'a toujours été, mais il ne sent rien, absolument rien, sinon la sorte d'admiration abstraite qu'il pourrait ressentir à la vue d'un beau marbre ou d'un coucher de soleil spectaculaire. Il met ce sentiment à l'épreuve. Il évoque des souvenirs. La fraîcheur des cuisses contre ses lèvres. La fermeté des seins pris en coupe dans ses mains. Le petit grognement lorsqu'il s'enfonce en elle. Le parfum du noir torrent de ses cheveux. Rien. Les conversations à longueur de nuit, quand il y avait tant à se dire. Rien. Rien. Ainsi la trahison consume l'amour. Mais elle est toujours aussi belle.

— Shadrak...

Il attend. Elle cherche ses mots. Il croit savoir ce qu'elle cherche à lui dire, une fois de plus : elle est désolée, elle n'avait pas le choix, elle l'a trahi, mais c'est simplement parce qu'elle avait le sentiment que la suite des événements était inévitable. C'est un moment de gêne qui n'en finit pas.

Elle se décide enfin à parler :

— Nous avançons bien sur le projet.

— C'est ce qu'on m'a dit.

— Il faut que je continue, tu sais. Je n'ai pas d'autre choix. Mais je veux que tu comprennes que j'espère qu'on ne s'en servira jamais. C'est-à-dire qu'en tant que recherche scientifique ça a beaucoup de valeur, c'est une percée spectaculaire, mais je veux que ça reste à l'état d'expérience de laboratoire réussie, de... de...

Elle flanche.

— Ce n'est pas grave, dit-il. Il sent qu'un peu de la tendresse de naguère s'insinue dans sa voix. Ne te tourmente pas à ce sujet, Nikki. Fais ton travail, et fais-le bien. C'est la seule chose dont tu aies à te préoccuper. Fais ton travail. Pendant un

instant, un instant seulement, il éprouve un léger retour de ses anciens sentiments. Ne t'inquiète pas pour moi, ajoute-t-il doucement. Je m'en sortirai.

Le troisième jour, il ôte son pansement. Il ne subsiste qu'une faible trace rose à l'endroit où l'on a introduit l'implant, un sillon à peine visible sur le rose plus profond de sa paume. À l'exemple de son maître, Shadrak a la cicatrisation rapide. Il détend sa main – notant au passage un léger endolorissement musculaire – mais prend bien soin de ne pas serrer le poing. Il n'est pas encore prêt à essayer le nouveau dispositif.

À la fin de la semaine, tandis que Gengis Mao achève rapidement de se remettre, Shadrak s'accorde une soirée à Karakorum. Il s'y rend seul, par une douce soirée d'été où le parfum que dégagent les arbres en fleurs se mêle dans l'air à un soupçon de pluie. Il loue une cabine dans le pavillon d'oniromort, se déshabille, ceint sa taille du linge blanc et dispose les bandes de toile sur sa poitrine, accepte le talisman de métal poli des mains de la fille à tête de lionne, contemple le réseau de lignes en spirale, s'engloutit dans l'illusion. Une fois de plus, il meurt. Il renonce à l'espoir et à la peur, à la lutte et à l'effroi, à l'angoisse et au besoin ; il renonce au souffle et à la vie ; il meurt au monde pour renaître en un autre lieu ; il s'élève au-dessus de sa carcasse creuse et usée, contemple de haut cette enveloppe brune, longue et vide, avec son déploiement arachnéen de membres inertes ; puis il flotte au loin, vers le vide odorant, là où l'espace et le temps ont largué leurs amarres. Tout s'ouvre à lui, car il est mort. Il pénètre dans une ville pleine de ruelles, de chars à bœufs et de basses constructions de bois qui s'étirent de façon incohérente pour composer d'impénétrables labyrinthes, un endroit sordide et pittoresque où règne une crasse médiévale. Il voit les dames et les seigneurs, habillés de brocart vert et écarlate tituber dans les rues non pavées en hurlant, en sanglotant, en tremblant. Couverts de sueur, ils implorent le Tout-Puissant en crispant leurs mains sur les tuméfactions qu'on voit palpiter sous leurs bras et entre leurs jambes. Oui, c'est la Mort noire, et Shadrak s'avance parmi

eux en disant, je suis Shadrak le Guérisseur, venu de la terre des morts afin de vous sauver, et il touche leurs bubons enflammés, il les relève et les renvoie dans la vie, et ils chantent des hymnes à sa gloire. Puis il passe à une autre ville, où règnent la soie et le bambou, les jardins riches en chrysanthèmes, en genévriers et en petits pins tordus. Là, dans le silence du jour, une boule de feu éclate dans le ciel, un grand nuage en forme de champignon pousse son bulbe vers la voûte céleste, les maisons sont la proie des flammes, les gens se précipitent dans les rues embrasées, ils sont petits et jaunes, avec des yeux en amande. Shadrak se dresse au-dessus d'eux telle une tour d'ébène ; il leur parle d'une voix douce ; il leur dit de ne pas avoir peur, leur tourment n'est qu'un rêve, la souffrance et la mort même peuvent encore être repoussées ; il étend les mains vers eux et les apaise, il attire le feu qui les dévore. Le ciel s'emplit de cendre, de suie et de ponce, et c'est la nuit du Cotopaxi qui recommence ; le volcan gronde, siffle et ronfle ; l'air devient poison ; le jeune docteur noir s'agenouille dans les rues et, bouche contre bouche, insuffle la vie à ceux qui sont tombés ; il les relève et les soulage. Et poursuit sa route. Les hordes assyriennes chevauchent dans les rues de Jérusalem en hurlant, taillant sans merci à travers la foule ; patiemment, Shadrak recoud les corps disjoints et dit à chacun : « Lève-toi et marche, je suis le Guérisseur. » Les grands animaux laineux fuient à mesure que les neiges glacées fondent sous un soleil devenu soudain colossal, et les habitants des cavernes dépérissent ; Shadrak leur apprend à manger des herbes et des graines, à cueillir les baies des fourrés qui se sont mis à pousser d'un seul coup ; il leur enseigne l'art de dresser des barrages dans leurs cours d'eau afin de prendre le poisson fugace ; ils lui vouent un culte et peignent son image sur les parois de la caverne sacrée. Il descend Jésus de la croix tandis que les soldats romains s'en vont à la taverne, charge le corps inerte sur son épaule et se presse vers une hutte obscure, essuie le sang des mains et des pieds mutilés, applique pommades et onguents, prépare un mélange curatif d'herbes et de sucs et le Lui donne à boire en disant : « Va. Marche. Vis. Prêche. » Il rassemble les membres d'Osiris qu'il a repêchés dans le Nil avec ses filets, insuffle la vie

au dieu déchu et convoque Isis pour lui dire : « Voici Osiris ; moi, Shadrak, je te l'ai rendu. » Les rafales d'une étrange pluie verdissent le ciel, et la Guerre virale déferle sur les villes des hommes. La pourriture étrangère pénètre dans les corps. Shadrak relève ceux qui gémissent et tombent et leur dit : « Soyez sans peur, la mort est passagère. La vie vous attend. » Et le visage de Gengis Mao sourit du haut des cieux. Shadrak dérive à travers les siècles, flottant librement dans l'espace et le temps. Peu à peu, il se rend compte qu'il n'est plus seul ; une femme se tient à son côté et le tire par la manche ; elle essaie de lui dire quelque chose. Il l'ignore. Il entend des chœurs célestes qui répètent son nom : « Shadrak ! Shadrak ! » Les voix éthérées chantent : « Ô Shadrak, vrai Guérisseur, Prince des Princes ! Shadrak tu fus, Gengis tu seras ! Nous te saluons, Shadrak ! » Et une voix de tonnerre clame : « Désormais, on te connaîtra sous le nom de khan Gengis III Mao V ! »

La femme le tire encore par la manche, et il s'aperçoit que c'est Katya. « Que veux-tu ? » demande-t-il. « *Il est trop tard* », dit-elle. « Le prochain donneur a déjà été choisi ? Oui. » « Tu n'aurais pas envie de me dévoiler son nom, je suppose ? » « *Je ne pense pas que je devrais le faire.* » « Qui est-ce ? » « *Toi.* » Le monde entre en éruption. Déluge et flammes. Le rire de Gengis Mao roule à travers les cieux, ébranlant les montagnes.

Shadrak s'éveille et se redresse.

Il referme son poing et le tient bien serré.

Du fond d'Oulan-Bator, à quatre cents kilomètres vers l'est, jaillit le choc terrible de la douleur du khan, le hurlement silencieux des senseurs qui lui signalent l'onde de souffrance qui parcourt à cet instant le corps de Gengis Mao.

Shadrak se présente devant Interface Trois et annonce :

— Shadrak Mordecai, au service du khan.

Il est analysé, approuvé, reçu.

Il est presque minuit. Shadrak gagne directement la chambre à coucher impériale, mais Gengis Mao ne s'y trouve pas. Shadrak fronce les sourcils. Depuis plusieurs jours, le khan est suffisamment rétabli pour pouvoir quitter le lit, mais il serait bien étrange de le voir se promener à une heure aussi avancée.

Shadrak trouve un serviteur qui lui apprend que le président a passé la plus grande partie de la soirée dans ce cabinet isolé qu'on désigne sous le nom de Retraite du Khan, à l'autre extrémité du complexe de soixante-quinze niveaux, et qu'il s'y trouve encore.

En route, donc. D'abord, le bureau de Gengis Mao – il n'y est pas –, puis la salle à manger privée, vide, puis le bureau personnel de Shadrak. Il s'y arrête un moment afin de se recueillir parmi les objets familiers qui lui sont chers, ses sphrygmomanomètres et ses scalpels, ses microtomes et ses tréphines. Là, dans un flacon, se trouve la véritable aorte abdominale du khan Gengis II Mao IV – indiscutablement, un trésor de l'histoire médicale. Ici, la dernière addition au musée de Shadrak, une mèche de la chevelure drue, grasse et surnaturellement sombre de Gengis Mao. Cet article-là serait peut-être plus à sa place dans un musée consacré à la sorcellerie et au vaudou, non à la médecine ; mais sa présence se justifie néanmoins, car la mèche a été prélevée durant les préparatifs d'une opération du cerveau pratiquée avec succès sur le patient qui se trouvait alors dans sa quatre-vingt-dixième (ou quatre-vingt-cinquième, ou quatre-vingt-quinzième, ou ce qu'on voudra) année de vie. Allons. En avant. Il se présente à la porte de la Retraite du Khan et demande à être admis.

La porte roule sur ses gonds.

La Retraite du Khan est la pièce la moins utilisée de ce niveau. Elle n'est accessible que par le bureau du khan et se trouve protégée contre les diversions venues de l'extérieur, fussent-elles les plus bruyantes. Basse de plafond et peu éclairée, elle est meublée à l'orientale, dans un style surchargé, avec un penchant pour les tentures épaisses et les tapis compliqués. Gengis Mao est allongé sur un divan garni de coussins, contre le mur de gauche. Déjà, une mince couche de cheveux noirs envahit son crâne. La vitalité du personnage est irrésistible. Mais ce soir, il a l'air secoué, presque hébété.

— Shadrak, fait-il d'une voix épaisse et grinçante. Je savais que vous viendriez. Vous l'avez senti, n'est-ce pas ? Il y a une heure et demie à peu près. J'ai cru que ma tête allait éclater.

— Je l'ai senti, en effet.

— Vous m’avez dit que vous alliez m’installer une valve. Pour drainer le liquide. C’est ce que vous m’avez dit.

— Et c’est ce que nous avons fait, monsieur le Président.

— Elle ne marche donc pas ?

— Elle marche à la perfection, monsieur le Président.

Shadrak s’exprime avec douceur.

Gengis Mao semble perplexe.

— Alors, quelle est la cause de cette abominable douleur dans ma tête, tout à l’heure ?

— Ceci, dit Shadrak en allongeant son bras gauche avec un sourire et en serrant le poing.

Pendant un moment, rien ne se passe. Puis les yeux de Gengis Mao s’élargissent sous le coup de la stupeur. Il émet un grognement et plaque les mains sur ses tempes. Il se mord la lèvre, incline sa tête nue, s’enfonce les phalanges dans les yeux, marmonne des malédictions gutturales d’une voix angoissée. Les implants de Shadrak l’informent des violentes réactions qui se produisent dans l’organisme du khan : montée alarmante du pouls et du rythme respiratoire, chute de la tension, sévère pression intracrânienne. Gengis Mao se recroqueville en une masse informe, tremblante et gémissante. Shadrak détend ses doigts. Peu à peu, la douleur quitte le corps du khan, et Shadrak cesse de recevoir les symptômes d’un choc traumatique.

Gengis Mao relève la tête et dévisage Shadrak pendant un long moment.

— Qu’est-ce que vous m’avez fait ? demande-t-il dans un souffle rauque.

— J’ai installé une valve dans votre crâne, monsieur le Président. Afin d’évacuer l’excès dangereux de liquide céphalo-rachidien. Toutefois, je dois vous informer que cette valve a été conçue de manière que son action soit réversible. Sur instruction télécommandée, elle peut injecter du liquide céphalo-rachidien à *l’intérieur* des ventricules, au lieu de drainer le trop-plein. Je contrôle l’action de la valve ici, grâce à un cristal piézoélectrique incrusté dans ma paume. D’une secousse de la main, je puis interrompre le drainage. En appuyant plus fort sur ma paume, je puis faire monter le liquide. Je puis suspendre vos fonctions vitales. Je puis

instantanément vous causer des souffrances telles que celles dont vous venez d'avoir par deux fois l'expérience, et dans un laps de temps étonnamment court, je pourrais provoquer votre mort.

Le visage du khan est totalement opaque. Gengis Mao considère en silence les propos de Shadrak.

— Pourquoi m'avez-vous fait cela ? finit-il par demander.

— Afin de me protéger, monsieur le Président.

Le khan réussit à s'arracher un sourire glacial.

— Vous pensiez que j'utiliserais votre corps pour le projet Avatar ?

— J'en avais la certitude, monsieur le Président.

— Erreur. Cela ne serait jamais arrivé. Vous êtes trop important pour moi tel que vous êtes, Shadrak.

— Oui, monsieur le Président. Merci, monsieur le Président.

— Vous pensez que je mens. Je vous affirme qu'en aucun cas nous n'aurions mis en œuvre le projet Avatar avec vous pour donneur. Ne vous méprenez pas, Shadrak. Je ne suis pas en train de vous supplier. Je vous expose les faits, c'est tout.

— Oui, monsieur le Président. Mais je connais votre enseignement concernant la redondance. Je craignais qu'on ne fût sur le point de se dispenser de moi. J'ai agi de manière à me rendre indispensable. J'ai réussi, je crois.

— Est-ce que vous me tueriez ?

— Oui, si j'estimais que ma vie est en danger.

— Qu'en dirait Hippocrate ?

— Le droit de se défendre s'étend même aux médecins, monsieur le Président.

Le sourire de Gengis Mao se fait plus chaleureux. Cette discussion semble lui plaire. Il n'y a pas trace de colère sur son visage.

— Supposez que je vous fasse prendre par surprise, immobiliser avant que vous ayez pu serrer le poing et me mettre à mort ?

Le khan parle calmement, comme s'il proposait une simple hypothèse d'école.

Shadrak secoue la tête.

— L'implant que j'ai dans ma main est réglé sur l'activité

électrique de mon cerveau. Si je meurs, si l'on se livre sur moi à la moindre manipulation mentale, s'il se produit une interruption significative de mes rythmes cérébraux, la valve commence automatiquement à injecter du liquide céphalo-rachidien dans votre moelle. Ma mort prélude obligatoirement à la vôtre, monsieur le Président. Nos destins sont liés. Préservez ma vie, afin de préserver la vôtre.

— Et si je faisais ôter la valve de mon crâne pour la remplacer par une autre qui soit un peu moins... versatile ?

— Non, monsieur le Président. Il vous est impossible de subir une intervention sans que j'en sois aussitôt averti par mes implants. Il va de soi que je prendrais immédiatement des mesures défensives. Non, nous sommes devenus une seule entité en deux corps, monsieur le Président. Et nous resterons ainsi à jamais.

— Très astucieux. Et qui vous a fabriqué cette petite merveille technique ?

— Buckmaster, monsieur le Président.

— Buckmaster ? Il est mort depuis le mois de mai. Vous ne pouviez alors savoir que...

— Buckmaster est toujours en vie, monsieur le Président, fait Shadrak d'une voix douce.

— Toujours en vie. Étrange.

— En effet.

— Je ne comprends pas.

Shadrak s'abstient de répondre.

— Vous m'avez planté une bombe dans le corps, déclare Gengis Mao au bout d'un moment.

— En quelque sorte, monsieur le Président.

— Mon pouvoir s'étend sur toute l'humanité. Et le vôtre s'étend sur moi, Shadrak. Mesurez-vous ce que cela fait de vous ? C'est vous le véritable khan, à présent ! Gloire à Gengis III Mao V ! Gengis Mao éclate d'un rire sauvage. Comprenez-vous cela ? Savez-vous ce que vous avez accompli ?

— Cette pensée m'a traversé l'esprit, reconnaît Shadrak.

— Vous pourriez me forcer à démissionner. Vous pourriez m'obliger à vous prendre comme successeur. Vous pourriez me tuer et assumer la présidence dans la plus parfaite légalité.



Voyez-vous tout cela ? Naturellement, vous le voyez. Est-ce ce que vous comptez faire ?

— Non. La dernière chose au monde que je désire est d'être président.

— Allez-y. Agitez-moi la main sous le nez et faites un coup d'État. Prenez le pouvoir, Shadrak. Je suis vieux, je suis fatigué, je m'ennuie, je tombe en ruine. Je ne m'oppose pas à être renversé. J'admire votre astuce. Ce que vous avez fait me fascine. Personne ne m'a jamais possédé à ce point, vous en rendez-vous compte ? Vous avez réussi ce que des milliers d'ennemis n'ont pas su accomplir. Le calme et le loyal Shadrak, Shadrak sur qui l'on peut toujours se reposer, vous m'avez eu. Vous me possédez. Je suis votre marionnette, à présent, vous en rendez-vous compte ? Allez-y. Nommez-vous président. Vous l'avez bien gagné, Shadrak.

— Ce n'est pas ce que je désire.

— Et que désirez-vous donc ?

— Continuer d'être votre médecin. Protéger votre santé et m'efforcer de prolonger votre existence. Rester à vos côtés et vous servir comme mon serment m'y engage.

— C'est *tout* ?

— C'est tout. Non, encore une chose, monsieur le Président.

— Allez-y.

— Je réclame un siège au Comité.

— Ah !

— Plus précisément, je demande l'autorité dans le secteur de la santé publique. La politique médicale du gouvernement.

— Ah ! Oui.

— Le contrôle de la diffusion de l'antidote. Je compte mettre au point un programme mondial de traitement immédiat de la population saine et développer tous les programmes de recherches qui existent à ce jour et visent à la découverte d'un traitement permanent du pourrissement organique. Il s'agit en somme d'un renversement total de ce qui, crois-je savoir, constitue l'actuelle politique du CRP.

— Ah ! Gengis Mao se met à rire. Ça a mis du temps à sortir. Vous voulez *tout de même* être khan, en fin de compte ! Je garde le titre, mais c'est vous qui menez le bal. Je ne me trompe

pas, Shadrak ? C'est bien ce que vous avez concocté ? Parfait. Je suis à votre disposition, Shadrak. Vous rejoindrez les rangs du Comité lors de sa prochaine réunion. Préparez l'exposé de votre ligne politique et soumettez-le aux membres du Comité. Le président jette un regard noir sur la main gauche de Shadrak, avant de s'écrier : Salut à Gengis III Mao V !

Pour regagner son appartement, Shadrak, au sortir de la retraite du khan, doit traverser son propre bureau, Comité Vecteur Un, puis Surveillance Vecteur Un, où il s'arrête un moment afin de contempler le spectacle qu'offrent les écrans clignotants. Tout est calme dans la Grande Tour du Khan. C'est le milieu de la nuit ; toute l'Asie est endormie. Mais au-dehors, dans le pavillon des Traumatisés, d'un bout à l'autre de la planète, la vie continue. La vie, et aussi la mort. Debout face aux écrans innombrables, Shadrak observe le flot anarchique des souffrances et des efforts, des luttes et des agonies. Les morts vivants errent dans les rues de Nairobi, de Jérusalem, d'Istanbul, de Rome, de San Francisco et de Pékin ; ils poursuivent leur marche incertaine à la surface de tous les continents ; c'est la procession des maudits, des égarés, des torturés, des condamnés. Quelque part, là-bas, se trouve Bhishma Das. Et Méshak Yakov. Et Jim Ehrenreich. Shadrak leur adresse ses vœux de bonheur et de santé, pour ce qui leur reste à vivre. À tous, le bonheur ! À tous, la santé !

Il repense au rire de Gengis Mao. Comme le khan paraissait amusé de se trouver dans cette situation ! Soulagé, aurait-on dit, de se voir ravir l'autorité suprême ! Mais le khan est au-delà de toute compréhension ; c'est un mystère insondable, essentiellement impénétrable. Shadrak ne sait pas réellement ce qui va se passer à présent. Il n' imagine pas la contre-attaque que Gengis Mao, peut-être, a déjà élaborée, les pièges qu'il est en train de mettre en place à cette minute même. Shadrak avancera prudemment en espérant que tout ira bien. Oui, il a planté une bombe dans le corps de Gengis Mao, mais il a aussi pris un tigre par la queue, et s'il trébuche entre ces métaphores, il pourrait fort bien ne pas s'en relever.

Il est littéralement hypnotisé par la danse vertigineuse des

écrans de Surveillance Vecteur Un. On est le 4 juillet 2012. Un mercredi. La pluie tombe doucement sur Oulan-Bator qui, la semaine prochaine, deviendra Altan-Mangu en l'honneur du vice-roi assassiné que la masse de l'humanité a déjà oublié. Avant que la nuit s'achève, la mort aura fait le tour du globe et moissonné les vies par milliers ; mais au matin, Shadrak en fait le serment, les choses commenceront de changer. Il étend sa main gauche et l'étudie comme si c'était un jade précieux, un ivoire des plus rares. Il fait le geste de la refermer, presque jusqu'à serrer le poing, mais pas tout à fait. Il sourit. Il porte le bout des doigts à ses lèvres et souffle un baiser au monde entier.

FIN.